Le journal d'Uma

(mis à jour un peu plus en temps réel sur <https://umademusa.net>)

Lundi 1^{er} juillet 2019

Je la regarde s'éloigner et déjà, des éclats de gravier égratignent la peau de mon cou, de mes bras et de toute peau qu'ils peuvent érafler. Elles sont derrière ces lanciers. C'est encore elles.

Elles sont perchées quelque part, sur un muret quelconque, les poches remplies de gravillons, qu'elles font pleuvoir sur un moi immobile, un moi qui regarde sa mère regagner sa décapotable allemande, inutilement de compétition. Elle gagnera trois secondes pour atteindre 50 km/h parce que c'est important pour elle d'être la plus rapide à respecter la limite de vitesse. C'est une veuve exemplaire qui applique une stricte légalité à toute chose. Elle me laisse donc pourrir une seconde année dans cet endroit de merde parce qu'elle en a le droit.

Ici, c'est l'endroit où il pleut des cailloux sur les filles comme moi, les filles banales, sans histoire, sans avenir, sans amies pour les défendre, sans clan pour terroriser ou être terrorisé. Je suis une fille *moyennement*, soit une petite mademoiselle moyennement laide ou belle, moyennement grosse ou maigre, moyennement autour de la moyenne dans toutes les matières, du sport au latin, de la couture à la dissection de grenouilles et de poumons de mouton. Même ça je ne le fais pas bien mieux que qui que ce soit, mais toujours moins bien qu'elles.

C'est pas grave parce que j'ai aucune ambition, ni amoureuse, ni professionnelle, ni amicale, et je dois en oublier d'autres. Mais oui j'ai une ambition ! J'allais l'oublier. Elle est spirituelle, mais j'y reviendrai un jour, sans doute. Je dois d'abord m'occuper des gloussements de mes « amies ».

Je me retourne et je baisse la tête pour protéger mes yeux parce que des yeux c'est pas de la peau, ça ne repousse pas. Je préfère conserver mes yeux plutôt que de voir mes amies punies pour m'avoir crevé un œil. La tête inclinée, je franchis ainsi le portail du pensionnat, en traînant mes beaux souliers en cuir dans le gravier gorgé de poussière. Je suis une Cersei repentante, insultée et lapidée du stationnement vers l'accueil du pensionnat.

Lorsque la pluie cesse, j'arrache les gravillons les plus emmêlés avec mes cheveux et je me dis que si j'avais été plus prévoyante, j'aurais choisi une queue de cheval plutôt qu'une coupe libre. Je ressemble à un singe assis sur sa branche d'arbre pour retirer les poux de sa tête. Ma première journée débute ainsi comme une stricte jumelle de ma dernière journée, baignée d'une certitude constante, les gens ne changent jamais. Elles n'ont pas changé.

Mardi 2 juillet 2019

Il est 6h30 et j'ajuste mon coin de chambre, mon nouveau coin de chambre. Toute personne logique se dirait que si une pensionnaire revient l'année suivante, on ne lui fait pas déménager toutes ses affaires pour les remettre ailleurs un mois plus tard. J'ai posé la question à la surveillante et elle m'a répondu que suite à la découverte de nids d'insectes rampants un peu partout à l'étage ils ont bourré les lieux de produits chimiques pendant notre absence. C'est ce qui arrive quand ils ne veulent pas laisser les araignées faire un ménage naturel et nous obligent à nettoyer notre chambre quotidiennement.

Je colle mon calendrier sur une des portes intérieures de mon armoire et je commence à griffonner tous les jours du mois de juin. C'est cruel la vie, je dois revenir ici au tout début du mois de juillet, alors que tant d'autres adolescentes vont s'amuser ici et là. Ici des campings au bord de l'eau, infestés d'insectes volants suceurs de sang et là, de belles montagnes stériles, surplombant des vallées où des pêches blanches juteuses font le bonheur des cueilleuses. Mes non-amies, c'est là qu'elles vont. Mes non-amies ont cet avantage sur mes ennemies, elles sont absentes trois mois par an. Ce sont mes vacances à moi, en quelque sorte.

Ma mère ne veut pas que je m'occupe de moi-même pendant ces deux mois de l'été, toute seule, isolée dans son penthouse miteux, d'un immeuble âgé, pourrissant dans un arrondissement parisien bien coté. « Mieux vaut être pauvre parmi les riches que riche parmi les pauvres, ma grande ».

Elle préfère le regard méprisant des plus riches qu'elle, que le regard méprisant, mais envieux, des pauvres. Le soir, ma mère s'agenouille au pied de son lit et remercie le bon Dieu d'avoir reçu un beau montant d'argent suite à la mort de mon père, elle prie le Dieu des assurances-vie. C'est lui qui l'a propulsée de la mélancolie d'être riche parmi les pauvres vers la douce tranquillité d'être pauvre parmi les riches.

Mon cher père est *un foutu incapable et un bon à rien*, selon son épouse, mais il a eu un jour la bonne idée d'obtenir un excellent travail et de se blinder avec des assurances diverses et variées. A la défense de ma mère, votre honneur, je vous affirme que les assurances étaient valides pour mon père comme pour ma mère et que mon paternel pensait sans doute plus à la mort précoce de ma maternelle que sa propre mort.

Effectivement, mon *padré* était plutôt mauvais en calcul de probabilités. Son grand-père est mort d'un arrêt cardiaque autour de 30 ans. Selon la légende, mon arrière grand-papa était attablé pour une noce lorsque son cœur est parti en crise et sa tête est tombée directement dans sa soupe aux choux. Mais il n'est pas mort noyé, juste d'une crise cardiaque. Mon grand-papa, lui, est mort plus vieux, vers 35 ans, alors qu'il courait un marathon dans la ville de Marathon, ça ne s'invente pas, et notre famille l'a toujours suspecté d'avoir voulu une mort mémorable. Si quand dans ta famille les hommes meurent d'une crise cardiaque entre 30 et 35 ans, tu te dis que tu seras moins con qu'eux et que tu te feras suivre par un médecin du cœur, non ? Mon père n'était pas con et il a fait ça. Dès 30 ans il était suivi. Mais quand tu fais de l'alpinisme en solo dans une montagne isolée, y'a personne pour te sauver si ton cœur s'arrête. C'est le destin, j'imagine, et il avait 39 ans.

Mercredi 3 juillet 2019

Jennifer est une des trois filles qui vivent aussi dans cette chambre. Une immense armoire individuelle est l'objet qui délimite notre intimité. Je détecte leurs vies par les bruits qu'elles émettent. Jennifer, c'est des hoquets qu'elle produit depuis des heures, parce que des larmes, ça ne fait pas de bruit quand ça coule ni quand ça s'écrase quelque part. Une larme toute seule, c'est silencieux. Des larmes groupées toutes ensemble c'est silencieux aussi. Même si je les déteste toutes, et que toutes me détestent, sa peine me rend inexplicablement mal à l'aise. Je vais la voir.

Hé, Jenn, pourquoi tu chiales comme ça ? Jenn fixe de ses yeux embués l'écran de plastique tactile de son téléphone. *Il m'a bloqué dans Facebook, comme ça, sans raison. Hier il me parlait encore, mais là il m'a bloqué.* Je me retiens de lui dire que Facebook c'est un truc pour les vieux, surtout les vieilles, et par conséquent celui qui l'a bloquée doit avoir 30 ans minimum. Finalement je décide de ne pas me retenir. *Je connais personne de moins de 20 ans qui utilise Facebook, tu parles avec qui là-dessus ?* Jennifer lève ses yeux mouillés vers moi, des yeux d'où va sortir une lance de mépris, je le devine. *Comment tu peux savoir ça, T-O-I, personne te parlerait même si tu étais la dernière fille sur Terre !* Elle baisse à nouveau ses yeux vers son téléphone, comme si pendant les dix secondes où j'ai existé pour elle, elle aurait pu recevoir un message instantané de son soupirant.

Mais non elle n'a rien reçu et des larmes irréconciliables coulent imperturbablement sur ses joues. Je me demande si ça m'intéresse d'en savoir plus, de mieux comprendre sa souffrance, pour en rire ou en pleurer. *C'est quoi votre histoire ?* J'arrive pas à sortir une meilleure phrase, ma voix a hésité sur la manière d'aborder une seconde approche. Si elle n'a pas envie de s'épancher, elle m'ignorera au pire. Toutefois elle soupire entre deux hoquets, le soupir c'est pour moi, les hoquets et les larmes c'est pour lui.

Tu peux pas comprendre. Tu es chanceuse, tu comprendras jamais. Tu es chanceuse d'être aussi vilaine physiquement. Tu vois, quand tu es belle, tu as tellement de possibilités de trouver l'homme de tes rêves que tu deviens impuissante à savoir choisir. Tous les choix s'offrent à toi mais lequel est le bon ? Lequel?! Je suis frustrée parce que ce n'est pas à lui de me bloquer, c'est à moi de le bloquer, je suis celle qui choisit, pas celle qui n'est pas choisie. Des fois je me dis que si je pouvais être aussi laide que les filles comme toi, je ne ferais pas ma difficile, je prendrais ce qui vient et je m'en contenterais. Je vivrais un amour médiocre avec un époux méprisable, juste parce que je suis une nulle. Elle se remet à sangloter, peut-être déçue d'être, il est vrai, aussi jolie. Elle prend une pause bien méritée après une tirade essoufflante, me remémorant ces romans à l'eau de rose que ma tante dévorait et laissait traîner dans une pile informe, dans ses toilettes, soit le meilleur endroit pour apprécier toute la spiritualité de cette belle littérature. Mais bien que je divague depuis quelques secondes, Jenn repart de plus laide, pardon, de plus belle.

Je l'ai connu la semaine dernière, au bal de fin d'année. C'était le plus beau garçon de la soirée, le meilleur danseur, et moi la plus belle de la soirée, la meilleure danseuse. Nous étions le couple de danseurs parfaits, en parfaite symbiose, évoluant au gré des notes comme une seule personne.... Je n'écoute plus Jenn, qui tourne en rond dans son délire de beauté et d'harmonie. Je devine sans peine que c'est la perfection qu'elle a vécue, peu importe que ce soit la vérité absolue ou non, car seul ce qu'elle ressent est la vérité pour elle. Elle a perdu la perfection en 24 heures. Elle a perdu ce qu'elle pensait trouver une seule fois dans sa vie. Je suis triste pour elle. Si même je voulais raisonner avec elle, c'est impossible, elle n'est plus sur Terre. Elle continue de parler alors que je suis partie dans mon carré de chambre, rangeant militairement mon linge dans mon armoire. Je n'entends plus ses hoquets. J'ai plongé mes écouteurs dans mes oreilles.

Jeudi 4 juillet 2019

Un cri déchire l'aube. Je pense que je rêve, je malaxe mon oreiller pour me rendormir, mais c'est difficile à cette heure-là de se rendormir. Un autre cri se fait entendre d'assez loin. Si quelqu'un a besoin d'une héroïne à 4h30 du matin, au petit jour, ce n'est pas moi. Plusieurs cris se rapprochent tout en constituant un vague brouhaha non localisé. Mon sommeil est ruiné. Je me lève et constate qu'aucune de mes colocataires est là. Si je n'étais pas encore sous l'effet des 3 milligrammes de mélatonine pris 23 minutes avant de me coucher, je serais sans doute gagnée par l'effroi.

Les cris se multiplient, tous venant d'adolescentes au bord de l'hystérie, là-bas, au fond du couloir, dans les douches communes. Une invasion de rats, j'imagine. L'hystérie appelant l'hystérie, plus de filles s'agglutinent aux portes des douches, elles crient, puis courent comme des poules sans tête vers n'importe où, partout, sauf là-bas. Je fends la foule agitée d'un pas assuré, et lent, mon esprit embrouillé n'envisageant pas l'inimaginable.

L'inimaginable, c'est Jennifer, dont les pieds se balancent imperceptiblement dans les airs, dont le cou penche maladroitement à sa droite, dont le visage au teint bleuté ravirait une cosplayeuse des schtroumpfs. Mais Jennifer ne joue pas. Ses longs cheveux blonds, toujours si soignés, aux boucles parfaitement arrondies, forment maintenant une masse compacte et collante, comme ces rubans de colle qui pendent des plafonds pour attraper les mouches. Sa chemise de nuit est maculée de taches jaunâtres et brunes. J'espère pour Jenn que la vie après la mort n'existe pas, parce que si elle se voyait dans cet état, elle n'aurait pas choisi une mort par pendaison. Je n'ai jamais vraiment creusé le thème du suicide propre, mais la pendaison ne fera certainement pas partie de mes choix.

Une de ses amies essaie de retirer son téléphone de sa main droite, mais la raideur cadavérique l'empêche de parvenir à ses fins. Au même moment, une surveillante arrive enfin sur les lieux du crime et y fait le ménage comme une compagnie de CRS le ferait, le gaz lacrymogène en moins. En quelques secondes, nous sommes toutes refoulées jusqu'à nos chambres et enfermées. Je regarde avec excitation le lit de Jennifer, vide, me demandant si dans son petit univers il y aurait des indices expliquant sa mort.

Elle a été assassinée, elle s'est pas suicidée, c'est certain. La fille certaine de ses certitudes, qui dit ça, c'est Carole, une fille qui réussit l'exploit d'être plus laide et plus bête que moi. J'ai déjà essayé de m'en faire une amie, mais il semble que les filles extrêmement laides détestent les filles moyennement laides et n'ont d'yeux que pour les canons de beauté du style de Jennifer. C'est ça la vie, quand tu es très très bas, tu rêves du très très haut, et tout ce qui se trouve au milieu, c'est de la merde. Je suis la merde du milieu. Carole est issue d'une famille de survivalistes du Puy-de-Dôme, des zinzins qui vivent retranchés chez eux dans un lointain coin de campagne, attendant le jour du jugement dernier avec leurs 1000 conserves de thon, 900 boîtes de purée en poudre, 800 rouleaux de papier hygiénique sécuritaires pour

fosses septiques, 700 packs de 600 bouteilles de Volvic, 500 lames de rechange pour machettes, 400 munitions pour 300 flingues parce qu'on n'est jamais trop armé quand on est les derniers sur Terre, n'est-ce pas ? Bref, ça a pas pris de temps, 13 ans, avant que la justice place Carole dans un milieu de vie plus sain, avec des filles superficielles et méprisantes qui te donnent envie que le jugement dernier ait eu lieu hier.

Je tourne la tête vers Carole. *Assassinée, vraiment ?* Carole soupire, plongée dans son manga, je vois ses yeux filer de droite à gauche puis revenir à la ligne aussi rapidement. *Parce que c'est moi.* Je la regarde d'un air amusé qu'elle ne remarque pas. Elle est vraiment zinzin.

Vendredi 5 juillet 2019

C'est quoi ton problème avec le papier toilette pour les fosses septiques ? C'est surprenant qu'une fille de ton âge s'intéresse à ça, non ? Si je pouvais claquer de désespoir ma main droite sur mon front, je le ferais. Hier après-midi, il y a eu une descente dans notre chambre. Une psychologue et une enquêtrice l'ont fouillée de fond en comble pour y trouver des indices sur la mort de Jennifer. Elles ont aussi saisi les quelques pauvres pages de mon journal intime. Ce matin me voici devant la psychologue pour parler de Jennifer et de mon journal intime. C'est intéressant de remarquer que sa première question concerne le papier pour les chiottes alors que je parlais aussi de machettes et d'armes à feu et autres armes mortelles comme des boîtes de thon. J'ai jamais entendu que quiconque avait réussi un suicide ou un meurtre par strangulation avec du papier-cul, non ? Peu importe, passons.

Je répète sa question. *C'est quoi ton problème avec le papier toilette pour les fosses septiques ? C'est surprenant qu'une fille de ton âge s'intéresse à ça, non ?* C'est la première fois que je rencontre une psy. Même quand mon père chéri est mort, personne n'a jugé utile de m'aider à gérer son absence. Pas que j'en aurais eu besoin, quand quelqu'un est mort, il est mort, point. Je la regarde de longues secondes, essayant de trouver une réponse qui pourrait la satisfaire. *Je ne sais pas quoi vous répondre. Je googlais sur le thème des survivalistes et je suis tombée sur un site internet où on voyait tout ce qu'on pouvait acheter. J'ai trouvé ça drôle d'en parler, c'est tout, faut pas chercher midi à quatorze heures.* Ses yeux se froncent, comme pour indiquer qu'elle est le genre de femme à chercher midi à quatorze heures. *Je suis ton amie. Je suis là pour t'aider. Je veux qu'on s'aide à trouver ce qui a pu arriver à Jennifer, pour le bien de nous toutes. Tu comprends ?* Je comprends surtout que tu es une maudite folle oui, et que j'ai intérêt à très bien cacher ce que je suis en train d'écrire là. *Ça fait deux jours que je suis arrivé et je connaissais vaguement Jennifer, de loin, comme ça, je ne suis pas le genre de filles qu'elle fréquentait.* Elle sourit. *Est-ce que ça te fâchait qu'elle ne te remarque pas ? Que tu n'existes pas à ses yeux ?* Je vois où elle veut en venir.

Je vois où vous voulez en venir, mais si tout le monde devait tuer tous ceux qui les ignorent, il ne resterait plus que vous et moi sur Terre à utiliser du papier-cul sécuritaire pour fosses septiques. Ce qu'il fallait démontrer. Je pense naïvement l'avoir convaincue pendant quelques secondes, mais d'après ce que je connais des membres du corps médical, ils poursuivent uniquement leur désir d'avoir toujours raison tout en sachant qu'ils maîtrisent 0.1% de toutes les connaissances qu'il faudrait posséder pour être un Dieu omniscient. *Mademoiselle Uma, vous pouvez retourner dans votre chambre. Je pense qu'avec votre attitude non coopérative, c'est la policière qui va vous interroger.* Ce n'est pas U-ma mais Ou-ma que ça se prononce mon prénom, mais j'ai cessé de m'obstiner depuis de longues années. Ça me fatigue ces parents qui ont trop d'imagination pour trouver des prénoms plus bizarres les uns que les autres. « Uma » ça ne vient même pas d'une déesse hindoue, mais parce qu'un jour ils sont tombés sur une série télévisée brésilienne et « une série » se dit « uma serie ». Passionnant, je suis « une ». Mais une quoi ? La déesse hindoue le sait peut-être.

Je retourne donc dans mon lit le temps que la policière ait fini d'interroger mes autres camarades.

Samedi 6 juillet 2019

Le Train à Petite Vitesse me berce depuis quelques heures sur le lit des campagnes françaises, et pour rien au monde je lui préférerais son cousin à Grande Vitesse, qui arrive trop vite à destination. J'aime me faire bercer par le train, j'aime entendre le bruit métallique des roues sur les rails, j'aime pouvoir récapituler tout ce qui s'est passé lors de la semaine qui s'est écoulée, dans un lieu où je suis immobilisée, où je peux en profiter pour réfléchir et assimiler ce qui s'est passé. Enfin, c'est samedi. Le samedi je peux rentrer chez moi, dans la grande capitale.

Ça fait du bien de ne plus être coincée dans ce pensionnant, en plein été, à tourner en rond autour d'activités sans intérêt, organisées pour les quelques pauvres filles abandonnées par leurs ascendants. Hormis le décès de Jennifer, qui a apporté un peu d'animation, la semaine fut d'un ennui mortel.

Pour les nécessités de l'enquête, nous avons été confinées dans nos chambres communes toute la journée, avec pour seule distraction deux sorties de quelques minutes, sous surveillance policière. J'ai eu un avant-goût de ce que peut être un régime carcéral. Lors du déjeuner, j'imaginai même mes mi-connues ennemies m'attaquer à la fourchette en plastique. Je serais sans doute morte d'une façon non écologique et douloureuse, parce que le plastique mou doit avoir du mal à percer des organes vitaux.

Ironiquement, la nuit dernière j'ai rêvé que, plutôt que d'avoir des échardes en bois sur mes mains, c'étaient des cartes en plastique de la taille d'une carte bancaire qui s'inséraient dans ma peau et j'étais quasiment horrifiée de voir que je ne saignais pas vraiment en retirant la carte qui était rentrée dans ma peau par accident. Je suis une excellente cliente des échardes, mais rarement elles mesurent plusieurs centimètres. J'ai une phobie des objets qui entrent dans mon corps, alors rêver de cartes bancaires coincées sous mon épiderme, c'est aussi horrible pour moi qu'un agoraphobe rêvant de manger une gaufre dégoulinant de chocolat au milieu de la place Tian'anmen. Heureusement pour moi que je fais des efforts pour ne pas réfléchir lorsque je mange, sinon je serais anorexique ou en perpétuelle grève de la faim. Je suis prise de nausées en imaginant tous ces trucs morts que je mets dans ma bouche pour me nourrir.

C'est quasiment aussi dégoûtant que de voir s'embrasser le couple de post-ados devant moi. Je voudrais vraiment, je le jure, ne pas les regarder, mais je suis hypnotisée par la scène d'horreur jouée par ces deux comédiens. Ils se sourient avec les yeux grands ouverts,

tournant la tête à droite et à gauche, pour que leur nez se frotte. Leurs lèvres se collent comme pour s'embrasser, mais elles restent immobiles les unes sur les autres, pendant des secondes interminables, ils regardent le fond de leurs yeux dans cette position complètement absurde. Ça les fait rire de faire n'importe quoi avec leur nez, leurs yeux, leur langue. Il lui lèche maintenant les lèvres comme un chien baveux lécherait l'eau de sa gamelle. Elle retousse ses lèvres, garde ses yeux grands ouverts et se laisse lécher les lèvres avec un visage inexpressif. C'est dégueu et captivant en même temps. J'aimerais leur hurler de faire ça ailleurs, mais si j'ouvre la bouche pour parler, je vais vomir.

Dimanche 7 juillet 2019

Déjà dimanche, déjà le retour au pensionnat, et j'ai encore rien fait de ces deux jours. Je suis si jeune, ils disent, et pourtant je sens le temps fuir comme du sable que je retiens dans mes mains, il s'écoule entre mes doigts quoi que je fasse. Mais dès que je dois retourner au pensionnat j'aimerais jeter le sable à pleines poignées pour revenir ici, dans ce penthouse miteux parisien. J'avoue avoir été injuste avec l'aspect miteux de ce logement. Ceux qui s'entassent par douzaines dans deux ou trois pièces s'en contenteraient.

Il coûte moins cher parce qu'il est situé tout en haut de l'immeuble, sans ascenseur. Ici rien n'est technologique, donc idéal pour les parents de Carole, qui adoreraient l'aspect survivaliste de ces lieux. La porte de l'immeuble, massive, en bronze rouillé, requiert une clé qui ferait baver d'envie un clavissophile. Oui. Bon. C'est sur Wikipédia. Je me demandais si ça peut bien exister un collectionneur de clés, et il semble que oui, à moins que le clavissophile ne vive que sur Wikipédia, y cherchant des clés virtuelles pour résoudre des énigmes réelles ou supposées. Cette clé est unique, selon les dires de ma mère, aussi ancienne que la porte de l'immeuble, forgée à la main par des compagnons forgerons de Haute-Savoie. Oui. Bon. Ma mère est une bonne cliente pour les agents immobiliers, elle gobe un peu pas mal tout et n'importe quoi comme bobard.

Si quelqu'un lui vend du rêve, elle en achète au double du prix. Je suis certain que dans son esprit elle voit le jeune forgeron forger la clé, en 1881, torse nu dans son atelier de Haute-Savoie, entouré par des montagnes enneigées et des bouquets torse nu. Quand elle serre la clé de bronze aux reflets d'émeraude entre ses mains, elle devine les perles de sueur séchées du jeune apprenti qui ont frappé avec sauvagerie le métal brûlant pour y marquer leur empreinte jusqu'à la désagrégation complète de la clé, dans quelques millénaires. Non. Je ne suis pas le genre de fille à exagérer. Il suffit de parler à ma mère pour prendre conscience que ça se paie de lire des romans à l'eau de rose dans la quarantaine.

Bien que je ne sois pas clavissophile, je dois reconnaître que la clé est bien belle et c'est admirable de pouvoir l'insérer dans la serrure sans ajouter une force extravagante, la porte s'ouvrant ensuite comme une brise légère l'emporterait. L'escalier, quant à lui, en marbre selon l'agent immobilier, tourbillonne comme une tornade jusqu'au 7^e étage, entrecoupé de cinq entresols si j'ai bien compté. À vrai dire, je n'ai pas compté. Une fois rendue au milieu de l'ascension je suis si essoufflée que je me concentre sur mon souffle plus que sur le nombre trop important de marches. *Ça va faire fondre le gras de tes cuisses ma chérie.* Je me retiens de dire à ma mère que ce n'est pas le gras qui m'inquiète, mais que mes genoux vont se déboîter avant que le gras des mollets fonde.

Enfin, une fois arrivée au dernier étage, la sonnette est un bouton qui se presse, et par je ne sais quel miracle de mécanique, un fil va se tendre et mettre en mouvement un pivert en métal qui va taper une cloche au fond du couloir d'entrée. Je divague mais l'heure tourne, mon train ne m'attendra pas. Je dois filer !

Mercredi 10 juillet 2019

Carole, accroupie sur mon lit, regarde avec envie mes doigts jouer avec mes runes. Ce n'est pas tant la symbolique de la rune qui fait briller ses yeux plutôt que le fait qu'elles soient en quartz fluorite arc-en-ciel. C'est certain que pour quelques dizaines d'euros elles sont assez mal polies, pas toutes vraiment de couleur arc-en-ciel, et même un peu peintes peu proprement, avec une fausse peinture en or. Ça me fait penser à moi quand j'ai repeint les murs du penthouse avec ma mère, ça dégoulinait au-dessus des cadres de portes et des plinthes. J'ai milité pour qu'on choisisse une couleur unique par pièce pour limiter l'effet malheureux des maladresses au pinceau, mais ma mère a protesté. C'est donc dégueulasse de constater notre amateurisme en peinture murale. De toute façon, personne ne risquera la santé de son cœur à graver les sept étages jusqu'à son appartement, encore moins les membres vieillissants du comité inter paroissial de jugement de la plus belle peinture d'appartement 2019.

L'Indien qui a peint mes runes aurait fait un bon compagnon de peinture, bras dessus, bras dessous, nous aurions plaidé avoir été des Picasso des temps modernes. Pendant que je rêve à repeindre l'appartement de ma mère avec un lointain et inconnu indien, Carole tient une rune dont le vert et les reflets de trois autres couleurs de l'arc-en-ciel, mais je ne sais pas lesquelles, la font s'émerveiller comme une petite fille qui trouverait une émeraude sous les algues d'une plage de sable fin. *Ça vient vraiment d'Inde ces pierres-là, c'est si loin ?* J'aimerais ne pas casser l'émerveillement de Carole, mais il se peut très bien que, bien que le vendeur soit en Inde, ce soient des pierres faites en usine, en Chine, avec des produits chimiques. Toutefois elles ont un air tellement imparfait qu'elles peuvent vraiment venir d'une mine, en Inde. *Oui Carole, le vendeur me certifie que ces pierres viennent d'une mine dans le nord de l'Inde, enfouie partiellement sous un fleuve, et il faut attendre la fin de la mousson pour qu'elle soit détachée délicatement des parois de la grotte.* Je sais, moi aussi je maîtrise la technique pour vendre du rêve, comme un agent immobilier.

Elle caresse avec ses doigts les sillons gravés dans la pierre, pour dessiner une des lettres de l'alphabet runique. J'essaie de l'impressionner afin qu'elle pense que je suis une maîtresse en divination viking, alors que je suis une experte autoproclamée de trois jours. C'est une jeune femme qui était assise en face de moi, dimanche dernier, dans le Train à Grande Vitesse, qui m'a laissé ces pierres. Le destin a troqué pour moi des post-adolescents qui se bavent dans la bouche contre une femme dans la vieille vingtaine, aux traits fatigués, aux cheveux longs, fins, et bruns, aussi fatigués qu'elle, pendant de manière désordonnée contre ses joues. Quelques touches de maquillage ici et là ne trompent pas mon instinct, elle est au bout du rouleau. Tu sais, pas le genre de rouleau que tu rachètes quand il est vide, plutôt le genre de rouleau qui, lorsqu'il est vide, te donne envie de le jeter sur le premier venu qui te contrarie.

Je la regardais feuilleter avec ardeur son livre d'interprétation des runes, tout en malaxant furieusement ses runes dans un sac aux couleurs de la banque d'Harry Potter, blanc cassé et or. Il me semblait avoir entendu que toute divination requiert un calme et une concentration royale pour interroger qui veut bien répondre à des questions existentielles. Dieu ? Dieux ? Le ça ? Le surmoi ? Des hackers d'ondes cérébrales ? Qui sait. Elle n'était pas détendue. Je pouvais difficilement ne pas la regarder, les larmes coulant sur ses joues de plus en plus vite, au gré de la lecture des pages de son livre. *La vie, c'est vraiment de la merde*. Elle s'est levée, a pris son sac de voyage, tout en laissant le sac de pierres et le livre sur la tablette de son siège. Je n'ai entendu aucune annonce de corps qui se serait jeté en dehors du train mais elle n'est jamais revenue. J'ai hésité jusqu'à la dernière minute avant de sortir de ma rame de train et j'ai finalement embarqué les pierres et le livre avec moi. Je n'oublierai jamais le petit mot gribouillé au dos de la facture qui se trouvait dans le livre. *À toi ma chérie, directement d'Inde, ces quelques pierres pour que tu apprennes à te connaître, et que tu changes*. Je ne sais pas quelle question elle a posée aux Dieux vikings, mais ils se sont débarrassés d'elle assez rapidement. Tout comme son amant. Reste à voir ce qu'ils diront à Carole, ou peut-être même du suicide/assassinat de Jennifer.

Jeudi 11 juillet 2019

Carole est allongée sur son lit depuis de longues minutes, son corps est entouré de runes. Elle en tient une dans ses mains, celle qui symbolise le monde qu'elle souhaite rejoindre. Je n'ai jamais rongé mes ongles, mais il me prend une envie furieuse de commencer. Je veux manifester mon stress bien qu'en tout temps je veux pouvoir maîtriser mon corps et ne rien laisser trahir de ce que je peux ressentir. Je veux que personne ne sache m'aborder, que ce soit pour me nuire ou se moquer de moi, ce qui arrive régulièrement, ou encore me complimenter, ce qui n'arrive jamais.

Je pense à tous les tics que je pourrais ne pas adopter. Je ne veux pas masser le lobe d'une de mes oreilles, je ne veux pas gratter mon cuir chevelu, je ne veux enfoncer aucun de mes doigts dans aucune de mes narines. Ronger mes ongles causerait un grave préjudice esthétique à la beauté de mes mains, mais après tout, pour une fille moyennement laide, est-ce moyennement grave ?

Peu importe mon stress, ce qu'elle fait est une erreur. Je le sens au fond de moi, mais je n'ai rien pu faire pour l'empêcher de procéder à son expérience de sorcellerie. Elle essaie de sortir de son corps pour atteindre des mondes alternatifs, et ce, sans prise de drogue de synthèse. Autant je ne suis pas un fanatique du monde dans lequel je vis, autant je n'aime pas l'idée de ne pas savoir quoi trouver ailleurs. Je ne veux affronter aucun Cerbère, même s'ils devaient être de gentils toutous se roulant sur le dos pour avoir des câlins, ni dévisager aucune Valkyrie, même si, habillées d'un tablier de la meilleure cuisinière viking 2019, elles me promettaient de me confectionner des beignets fourrés à la Nutella, ni croiser le regard de Freyja, même si elle m'invitait à passer du temps avec ses deux chats noirs. Oui, j'ai une attitude négative, je sais.

Certes, le corps de Carole est ici, c'est au moins une chose qui ne sera pas abîmée. J'aurais dû me douter que c'était une mauvaise idée de lui parler des runes. Lorsque Jennifer a été retrouvée morte dans les douches communes, elle me disait que ce n'était pas un suicide, parce qu'elle a interrogé les tarots. Mais les tarots n'ont pas donné de coupable, hormis que ce serait une femme la meurtrière. Une femme. Y'a que des femmes ici. Aucune parité. Du plus bas du plancher jusqu'au plus haut du plafond, que des femmes règnent ici. Une femme meurtrière ça aide pas comme info.

Carole aime pouvoir maîtriser l'inconnu avec des méthodes irrationnelles. J'imagine que ça la rassure d'avoir une réponse à toute question en toute circonstance, peu importe que ce soit la vraie réponse. *Tu peux arrêter de penser ? Tu es vraiment négative ! Carole sort de sa transe. Je sens ton attitude négative dans cette pièce, casse-toi !* Je grimace pour moi-même, confuse au sujet de mon attitude négative. *Euh, tu m'entends penser ? C'est effrayant que quelqu'un puisse lire dans mes pensées, surtout une survivaliste de merde, moche, stupide et hargneuse. Oups, l'ai-je vraiment pensé ? Non, je ne lis pas dans les pensées, mais je sens une tension dans l'air, une inquiétude qui m'empêche de me détacher de ce monde, je te prierais donc de te casser d'ici, va me chercher une bouteille d'eau fraîche à la cafétéria, tu seras plus utile à faire ça qu'à me chaperonner inutilement. Allez, ouste !* Puisque c'est comme ça, je vais aller voir ailleurs si j'y suis, comme elle.

Vendredi 12 juillet 2019

C'est vendredi, et le vendredi le petit déjeuner est amélioré. Dans le réfectoire, je ne vois plus la table d'un mètre carré où quelques baguettes de pain rassis se battent en duel avec du beurre tiède et de la confiture chaude. Non. Le vendredi je vois une montagne de saucisses, typiques d'un déjeuner américain, dans un plat où le gras de cuisson menace de déborder, je vois des œufs brouillés se rabibocher avec des pommes de terre vapeur qui suintent inexplicablement de l'huile. Tada ! C'est le déjeuner amélioré, soit un tas informe de protéines qui réveille les pensionnaires et les incite à passer un week-end de folie furieuse afin d'être complètement épuisées d'ici lundi matin. C'est bien connu, des gens épuisés ça fout pas le bordel, c'est le moyen qu'elles ont trouvé pour faire régner l'ordre pendant la semaine de cours.

J'enfonce le bout de la grosse spatule dans le truc tremblant qui ressemble à un monticule d'œufs brouillés. Je la manœuvre avec fébrilité, pour pas que tout s'écrase lamentablement sur les patates à peine visibles. Quelle idée de mettre des œufs sur des patates, on risque l'éboulement de terrain. *Allez, bouge-toi Uma !* Je jette un regard froid derrière moi. Ce sont les jumelles *Carachamps*, aucun rapport avec les *Kardashian*, mais qui sont rebaptisées ici les Carachiantes. Tout le monde qui pense à des jumeaux ou des jumelles voit un couple de mignons enfants tellement trop chouchou-beaux. Mais pas elles. Elles ne sont pas chouchou-belles. Ce sont deux monstres qui font deux têtes de plus que n'importe laquelle d'entre nous et deux fois notre corpulence. Sans surprise, ce sont des championnes de lutte gréco-romaine, et lors des cours d'éducation physique, la prof prend un malin plaisir à faire combattre ses molosses contre des filles fluettes comme moi. Ça ne sert à rien de lutter. Je les laisse m'écraser sous le poids de leurs seins qu'elles parviennent à rétracter sur mon nez pour m'asphyxier. Si un jour elles trouvent un amant, j'imagine qu'elles le rendront heureux. J'imagine. Non, en fait j'imagine pas.

Les Carachiantes ont besoin de protéines pour alimenter leur musculature qui menace de faire éclater la peau de leur corps. Elles ne font pas la file d'attente pour se servir à manger. Elles débarquent aux tables du buffet et tu dois leur laisser ta place. De toute façon, mieux vaut

les avoir devant soi plutôt que derrière soi, à moins que ça te tente de sentir une poitrine dure s'appuyer sur le dessus de ta tête et t'enfoncer dans le sol comme un marteau sur un clou. Je ne vois même pas chez qui ça pourrait constituer un fantasme. J'ajoute rapidement une tranche de pain rassis sur ma cuillère d'œufs brouillés et d'un pas rapide je vais m'installer loin du duo de choc. Je glisse mon plateau sur la table et j'observe les jumelles se servir.

Tatiana tient sa fourchette en métal comme une arme de poing et la plonge sauvagement dans la montagne de saucisses. Elle parvient à en remonter cinq d'un coup, toutes serrées comme des sardines, du bout des pointes de la fourchette jusqu'au bout du manche. Esmeralda, son double diabolique, s'acharne sur les patates, visiblement agacée d'avoir à les dégager proprement des œufs brouillés. On sent qu'elle se retient de s'en prendre à la foutue imbécile qui a mis les œufs sur les patates. Bien qu'elles soient des brutes épaisses, leur cerveau sait qui il faut attaquer et qui il ne faut pas attaquer. Esmeralda a déjà été punie pour s'en être prise à une femme de ménage qui a jeté du linge déchiré dans sa chambre. Jamais la pauvre dame aurait pu deviner qu'un t-shirt avec plein de trous, traînant par terre, pouvait constituer un objet de transition émotionnelle pour Esmeralda. Le lendemain, elle l'a prise à la gorge, lui laissant des marques visibles sur le cou. Si elle ne faisait pas la fierté de l'école pour le prestige apporté par leurs victoires en lutte gréco-romaine, elle aurait sans doute été virée.

Carole, qui ne me parle plus depuis hier, vient s'asseoir en face de moi. C'était les jumelles ou moi, le choix s'imposait pour elle. *Uma, tu peux m'emmener chez toi ce week-end ? J'ai nulle part où aller et je suis certaine qu'on va s'amuser ensemble.* Je la regarde avec surprise, ou alors je sens juste la surprise en moi. Jamais j'ai ramené une seule amie à la maison. Mais bon, techniquement, c'est pas une amie. Pourquoi dire non. *Ok, pourquoi pas !*

Dimanche 14 juillet 2019

J'ai dit à Carole qu'on est bien ici dans l'appart, que ça sert à rien de sortir. *Carole, on est bien ici, pourquoi on irait avec tous ces ahuris pour fêter le 14 juillet, c'est quoi l'intérêt ?* Ben c'est simple, Carole y voit son intérêt. *Tu comprends pas, Uma, je viens du trou du cul du monde et là je suis à Paris, avec un grand P, c'est la fête ! On va pas rester enfermées le jour de notre fête nationale ! Entends-les crier, être heureux ! La liberté ! La fraternité ! L'égalité !*

Mouais. C'est ce que je me disais. C'est pas le moment de lui dire que je suis démophile. Oui, j'ai trouvé sur Wikipédia le nom de la pathologie qui m'affecte. J'ai une sainte horreur d'être dans des foules, mais si je dois être dans une foule, je n'ai aucun sentiment de panique, je ne me sens pas opprimée. C'est juste que je déteste sentir la promiscuité avec les gens en général, je déteste qu'ils me frôlent ou qu'ils me touchent ou qu'ils me parlent à moins d'un mètre de mon visage. Je ne me vois même pas participer à une manifestation en rang serré. Le pire pour moi, c'est de prendre le métro en heure de pointe, l'été surtout, et de sentir les poils des bras des hommes effleurer ma peau. J'ai envie de sortir mon gel alcoolisé et d'en verser un litre sur mon bras et de le frotter, frotter, frotter ! Oui, j'ai un problème avec les germes aussi. Ironiquement, c'est toujours des gens dégueulasses qui se frottent sur moi, des *chiefs Hoppers* issus de *Stranger things* plutôt que des filles comme *Eleven*. Soit du gros rustre avec du poil frisé qui déborde de partout, des narines, des oreilles, du cou, de partout je te dis. Ça me donne la nausée d'écrire ça, je vais penser à autre chose.

Bref. C'est ainsi. Je pense aussi avoir trouvé une explication rationnelle à ma phobie. Très rationnelle. Dans une vie antérieure, j'ai dû mourir dans une foule. Ou pire. Un jour je vais périr écrasée dans une foule, par la foule. *Uma, tu rêves ou quoi ? Il faut y aller maintenant ! On va juste s'amuser dehors. Tu peux même mettre ce foulard rouge sur ton visage, les flics en civil vont penser que tu es une casseuse et tu vas pouvoir te faire tabasser gratos.* Carole rigole de sa petite blague mais je ne vois pas ce qu'il y a de drôle. Les filles qui viennent du trou du cul du monde ont un humour bizarre, pas comme nous les Parisiennes, qui nous contentons de ne pas avoir d'humour plutôt que de prendre le risque de ne pas être drôle.

On sort de l'immeuble et le plus dangereux n'est pas de se faire écraser par une voiture, mais par des gens saouls qui courent comme des Pinocchio. Certains ont des trotinettes et tu es mieux de les éviter parce que ce ne sont pas des trotinettes pour bébé, ces trucs-là, ça pèse une tonne. C'est le 14 juillet, c'est la Liberté. On continue notre bout de chemin ensemble, dépassant des personnes âgées perdues dans la foule, dépassées par des casseurs toujours trop pressés. Plus loin les casseurs sont retrouvés, allongés sur le trottoir, la tête ensanglantée dans le caniveau, qu'ils soient blanc, jaune, noir, ou arc-en-ciel de peau. C'est l'Égalité. Enfin, tout au bout d'une place quelconque, les gens s'embrassent, connus, ou inconnus, se serrent dans les bras les uns les autres, se reflant de bon cœur tout un tas de maladies contagieuses. C'est la Fraternité.

Tu es vraiment cynique, j'aurais mieux fait de passer le week-end avec une fille plus drôle. Toutefois, au bout de quelques bières, Carole a oublié que j'étais cynique et de mauvaise compagnie, et que jamais qui que ce soit passerait son week-end avec elle. Je reste seule, sobre, à penser aux sans-culottes de 1789, qui se sont battus courageusement pour que les bourgeois les exploitent à la place des aristocrates. *Bois une bière et détends-toi.* Peut-être.

Mercredi 17 juillet 2019

Le mercredi matin, on peut se lever plus tard. C'est une journée réservée à l'activité physique et, paradoxalement, elles nous autorisent à nous reposer trois heures de plus, avant de faire souffrir nos muscles jusqu'au dîner. Je me repose donc dans mon lit en adoptant ma position préférée, celle de la baleine échouée, mon visage enfoncé dans l'oreiller, les jambes écartées pour former un angle de 22,5°, les bras à 180°, ou 360 peut-être. C'est ça qui arrive quand on est mauvaise en maths, mes bras parfaitement alignés forment-ils un angle à 180 ou à 360 ? Peu importe, j'ai l'air d'avoir sauté depuis un promontoire, la tête la première, et j'ai fait *un plat*. Ma seule hantise est que quelqu'un saute sur mon dos, brisant ma colonne vertébrale, c'est moins dangereux d'être sur le dos parce que je peux me recroqueviller. Une phobie de plus, mais qui ne m'empêche pas de profiter de ma position préférée.

Je sens quelqu'un tapoter mon épaule et je sursaute. C'est ça qui arrive lorsqu'on est plusieurs dans une chambre et que j'ai mon casque à annulation de bruit sur les oreilles. Je sursaute, jusqu'au jour où mon cœur sera assez affaibli pour que je meure d'une crise cardiaque. *Hé,*

c'est le matin, c'est le meilleur moment pour que tu sortes de ton corps ! Bon, voilà, Carole vient encore m'ennuyer avec sa lubie de projection astrale. Si seulement elle savait que je suis une mauvaise patiente, même le meilleur hypnotiseur du monde ne parviendrait pas à m'envoûter. Je résiste et prouve que j'existe. Tu vas voir, c'est pas compliqué. Mets-toi sur le dos et détends tes muscles. Pense juste à tes muscles détendus. Respire lentement. Puis quand tu sens plus ton corps...

Carole prend mon téléphone et choisit un album de musique pour moi, « American Candy », du groupe « The Maine », puis elle replace mon casque sur mes oreilles. C'est parti ! Sa technique fonctionne jusqu'à ce que je ne sente plus mon corps, mais c'est tout. Je ne parviens pas à sortir de lui mais bizarrement je me vois comme dans un film, des fois en vue à la 3e personne, des fois en vue subjective. Je suis sur une longue plage de sable fin, le soleil se couche ou se lève, il fait sans doute froid, mais je ne sens ni le froid ni le chaud, l'eau de la mer touche mes pieds sans les mouiller, je ne sens ni chaleur ni froideur, je plonge dans l'eau et elle ne me mouille pas. Je virevolte et tourne comme un dauphin, c'est rigolo. D'un coup je reviens à la surface et une demoiselle au visage flou danse avec moi sur l'eau. Elle est entièrement vêtue de blanc mais je sens que son corps est vide d'organes et de sang. Tout comme moi quand j'y pense. Je ne peux pas lui parler, mais on a pas besoin de se parler.

Alors c'était comment ? Les yeux de Carole brillent d'excitation. J'hésite à lui mentir pour lui faire plaisir. *Ben, j'ai rien ressenti de plus que lorsque je rêve en écoutant de la musique...* Je vois sa moue se renfrogner. Je connais ce sentiment. Être seule à ressentir quelque chose, et personne te comprend. Pire, la personne te prend pour une folle. Elle est sans doute folle, d'ailleurs, ou va le devenir. Ce n'est pas sain de vivre dans un rêve.

Vendredi 19 juillet 2019

Un sifflet est vissé dans sa bouche, et elle siffle. Elle siffle encore. Quand elle ne siffle pas, elle respire par le nez. Jamais elle le lâcherait, il fait partie de son corps. Lui, c'est *son précieux*. Elle, c'est ma prof de sport. Elle a un prénom qui se termine par un « a », mais elle n'est pas aussi jolie que les filles dont le prénom se termine par un « a », tout comme moi. Mais au moins nous avons un joli prénom.

Gabriella est une grande brune de plusieurs mètres de hauteur, enfin au moins deux. Elle est athlétique, ce qui est une manière polie de dire que toutes les parties de son corps sont taillées en ligne droite. Même ses muscles ne sont pas arrondis, ils forment une masse compacte, rectangulaire. C'est impressionnant à voir, et redoutable d'efficacité. Même les grosses brutasses de Tatiana et d'Esmeralda ne s'aventurent pas à la crocheter lorsqu'on joue au football, ni même à essayer de la dribbler. Tu fais pas ça si tu tiens à tes dents. Te cogner sur elle par inadvertance suffit à causer un bleu au mieux, à casser un os au pire.

Aujourd'hui, je suis en rattrapage avec deux autres malheureuses comparses. Mercredi dernier, j'ai simulé une foulure au pied pour ne pas avoir à courir les trois derniers kilomètres du circuit boueux, sous une pluie cinglante. J'étais fière de mon ingéniosité, si fière. Mais. Il y a toujours un *mais*. À la fin de la course, Gabriella s'est penchée à mes pieds et a examiné ma cheville. *C'est même pas rouge ta cheville, tu te fous de ma gueule !?* Elle a touché et j'ai pas eu mal. On s'est regardé droit dans les yeux et j'ai eu envie de pleurer de peur. J'ai rien répondu. Deux filles qui passaient par là m'ont pointé du doigt tout en riant. *Vous aussi, vendredi matin, 7h00, vous bougerez votre gros cul avec Uma !* Adieu le bacon, les saucisses, les œufs et les patates infusées à l'huile du vendredi matin.

Ceci expliquant cela, nous voici toutes les trois sur la piste d'athlétisme, qu'on devrait rebaptiser la piste de fainéantise selon moi. *Allez les gonzesses, on va commencer par un tour de piste pour s'échauffer.* Je suis démotivée avant même de m'élancer. *On fait fondre la graisse, les filles, on focalise sur l'objectif, vous sentez le muscle prendre la place de la graisse. Allez !* Aller, aller, mais aller où. C'est sinistre de courir en ovale, comme des chiens autour de leur queue, courir juste pour courir, sans but à atteindre, sans point B à rejoindre. Au moment où je suis en train de prendre conscience que Gabriella prononce des mots plutôt qu'utiliser son sifflet, elle commence à siffler et cette fois je comprends que ce sera le seul moyen de communication pendant les longues prochaines minutes. Entendre son sifflet aussi proche de mes oreilles, c'est une motivation supplémentaire pour courir plus vite et ne plus l'entendre. Mais c'est un cercle vicieux, plus je cours vite, plus elle court vite, et ce qui doit arriver finit par arriver. Je m'emmêle dans mes souliers, dans mes pieds et je me pète la gueule. Je courrais tellement vite que je glisse comme du savon sur de la céramique mouillée.

Les deux filles qui me suivent n'ont pas le temps de m'éviter et je sens des semelles défoncer mes omoplates. Je me cognerais la tête par terre de dépit si elle n'était pas déjà collée au sol et douloureuse. Gabriella s'arrête pour me consoler. *Hé ! Oh ! Ça va, relève-toi. Tout le monde se pète la gueule dans la vie, alors on se lève, on dresse le buste et on bouge son gras. Go !* Alors je me relève, et j'ai mal, je dresse mon buste, et j'ai mal, et je me remets à courir, épongeant le sang qui coule de mon nez avec une manche de mon polo, décoloré par la terre battue. J'hais le sport.

Dimanche 21 juillet 2019

C'est encore une journée de canicule. C'est important. Pour la seconde fois en un mois, le même garçon triste est dans le bus que je prends pour rejoindre la gare. Il est un OVNI. Bien qu'il stagne plutôt qu'il vole et que, peut-être, il ne soit pas un Objet, il est facile à identifier.

Il est facile à repérer. En pleine canicule, il porte des jeans qui tombent sur des chaussures de sport, son torse est revêtu d'un pull à capuche molletonné, il fait 40 degrés et aucune goutte de sueur n'apparaît, par enchantement, sur son front. Mais l'essentiel, c'est sa casquette, son moyen d'expression. Vissée à l'envers sur sa tête, il y a au-dessus de la visière un dessin minimaliste de bonhomme qui ne sourit pas. Et sur le côté, c'est écrit *sad boys*. Je regarde son air triste avec fascination. Il ressemble à un garçon qui viendrait d'Amérique du sud, son teint de peau est très foncé et je lui trouve des traits indiens. Il ressemble à ces dessins qui représentent les Mayas, ou les Aztèques. Il pourrait être un immigré et cela expliquerait sa tristesse d'être loin de chez lui, perdu ici dans un pays inhospitalier ?

Un passager entre dans le bus, toutes les places sont prises, sauf au fond, peut-être. C'est ce passager que je croise certains matins et qui

occupe trois places dans cette partie du bus où deux sièges se font face. Il lui faut une place pour son cul, la place d'en face pour ses pieds, et la place d'à côté pour son sac. C'est ce genre de gars, un classique dans les transports en commun. Moi je n'hésite pas à le réveiller lorsqu'il fait semblant de dormir pour conserver ses trois places. Je frustre facilement quand je vois l'égoïsme dans les transports en commun et je pourrais dire du mal pendant des heures de tous ces gens, sans me lasser.

Bref, il est gros, et le garçon triste, posté devant la sortie arrière du bus, l'empêche de vérifier s'il pourrait occuper trois places au fond du bus. Il ne regarde pas le garçon triste, il caresse l'arrière de son sac à dos, comme si le sac était doué de conscience et allait se rétracter magiquement pour le laisser passer. Il pense à ses trois places ou peut-être deux, voire juste une ou aucune. Le garçon triste ne réagit pas et avec son air vide, il regarde le paysage à travers les vitres. L'inconnu tourne la tête vers le garçon triste et le secoue gentiment pour lui rappeler que dans les transports en commun tu ne bouches pas le passage. Le garçon se tourne, son visage affiche une expression de surprise, il se tasse vers la porte puis reprend sa position initiale, le regard vide et triste, ou plutôt inexpressif. Pendant un instant il n'était plus triste, juste surpris.

Jamais j'oserai lui adresser la parole, pourtant je meurs d'envie de savoir si c'est quelqu'un qui le voyait avec son air triste qui lui a offert cette casquette, ou si de toi-même tu veux lancer un appel aux gens, genre *je suis triste aidez-moi*, ou *je suis triste et foutez-moi la paix*, je ne veux pas sourire. Je penche pour la première hypothèse parce que lorsque je le regarde, il a un air triste mais pas une tristesse qui indique qu'il va s'effondrer en larmes dans les prochaines secondes, pas une tristesse qui marque le visage en donnant aux yeux un air fatigué, des paupières lourdes. Il semble habité par une tristesse vide, désabusée. Finalement c'est peut-être pas de la tristesse, il pense juste que la vie c'est ennuyeux et qu'elle mérite d'être traitée avec un air triste ou inexpressif.

Mercredi 24 juillet 2019

Les douches communes, ça a ses avantages et ses inconvénients. J'écris ça, parce que c'est ce qu'on nous enseigne, tout n'est ni tout blanc ni noir, blabla, tout n'est ni entièrement mal ni bien, blabla. Pour les douches communes, je me creuse la tête mais je ne vois rien de positif dans le fait que ce soit commun. Au moins, des cabines individuelles sont disponibles pour les filles qui ne veulent pas partager leur intimité. C'est assez horrible de voir tous ces corps avec plein de défauts, alors qu'ils sont tellement plus beaux lorsqu'ils sont invisibles, recouverts de tissu. Dans mon imagination, ils sont comme dans les films, les publicités, la peau est parfaitement lisse et colorée, sans imperfection. Mais dans la réalité le poil est là, les crevasses et les bosses sont là, le gras suinte des pores de la peau, des boutons explosent et contiennent du pus. Trois, deux, un, initialisation de la vérification de correspondance à la réalité, échec, échec, erreur fatale, nulle identification, conque ou livrée avec soin, fera avancer grandement, oublions tout. C'est mieux ainsi.

C'est la deuxième fois que je me fais piéger comme une pensionnaire débutante. Je laisse traîner sur le sol de la cabine mon pyjama, composé d'un short et d'un débardeur. Des mains coupables passent sous la porte et tirent les vêtements vers elles. Voilà, envolés ! Je dois m'enrouler dans une serviette pas assez longue et aller chercher mes vêtements dans les douches communes, complètement trempés et recouverts de poils de filles, de résidus de savon et autres substances jaunâtres non identifiées. C'est dégueulasse. Ça me donne envie de pleurer de rage mais à quoi bon. J'entends des gloussements de filles, ici et là, partout autour de moi, mais invisibles. Je ramasse mon linge et quitte dignement la salle de bains. Évidemment, des filles sont postées le long du couloir, présentes pour rire de moi. Une nouvelle fois, je ressens être une Cersei marchant sur son chemin de croix.

Tatiana et Esmeralda sont postées devant la porte de ma chambre. Je crains le pire. *Tu ne passeras pas*. Alors je ne peux rien faire, je ne suis pas de poids ni de taille à me battre contre elles. *Vous voulez quoi ?* J'essaie de rester de marbre mais mes muscles tremblent, je n'arrive plus à les contrôler. *Tu vas retirer ta serviette et retourner dans les douches pour aller mettre ton linge mouillé !* J'ai envie de pleurer et je hais ma faiblesse. Alors que je m'apprête à retirer ma serviette, une fille surgit de l'ombre, armée d'une poêle en fonte et elle l'abat sur la tête de Tatiana, qui hurle de douleur. Sa sœur tente de venir à son secours mais elle se prend le revers de la poêle. Nicole continue d'abattre la poêle sur les bras de Tatiana qui essaie de se protéger vainement. Esmeralda, elle, gît inconsciente sur le sol, la bouche ouverte, avalant le sang coulant de son nez. Nicole continue à frapper, et elle frappe, encore et encore, jusqu'à ce que Tatiana perde connaissance. Tout le monde la regarde avec un air horrifié. Elle est en sueur, déchaînée, et frappe. J'en profite pour entrer dans ma chambre et me réfugier sous mes couvertures. Je mets mon casque sur les oreilles et je mets la musique à fond.

Jedi 25 juillet 2019

La secrétaire de la directrice pointe du doigt la chaise sur laquelle je vais attendre. Depuis ce qui s'est passé hier matin, je suis devenue la seconde personne la plus crainte du pensionnat, après Nicole, qui détient la première place. Pourtant je n'ai trucidé personne ni battu aucune fille à coups de poêle ou de mélangeur Kitchenaid, Carole me dit que les autres filles pensent que je possède des pouvoirs maléfiques qui me permettent de dresser les gens les uns contre les autres. Elles pensent que j'ai invoqué la folie au sein de l'esprit de Nicole pour qu'elle devienne mon arme. Si moi je suis folle, je pense qu'elles me battent à plate couture. Carole n'a pas aidé ma cause en disant que j'étais une grande maîtresse des runes et que je communiquais avec les dieux païens vikings. C'est ça que ça donne quand tu influences un troupeau de filles écervelées. Carole me disait ce matin que les sœurs Carachamps m'ont attaqué pour tester la théorie selon laquelle je suis une usurpatrice et que les Dieux ne me protègent pas. Maintenant qu'elles se reposent en salle de réanimation à l'hôpital, des tubes dans le nez et dans les bras, tout le monde pense que je ne suis pas une usurpatrice. J'imagine que c'est positif, si je considère que je ne me ferai pas d'amie ici.

Mademoiselle Uma, veuillez entrer dans le bureau, la directrice vous attend. C'est jamais bon signe d'être convoqué par la big boss de la place. *Asseyez-vous Uma, j'ai des questions à vous poser*. La big boss est plutôt jolie pour une fille ne portant pas un prénom se terminant avec un « a ». C'est la première fois que je la vois, elle semble trop jeune pour être directrice. *On va faire court, Uma. Je vous ai convoquée parce que je suis obligée de le faire, pour sauver les apparences, pour donner l'illusion que je prends en charge le problème, mais à vrai dire, j'en ai rien à faire. Je viens de me débarrasser de deux psychopathes qui terrorisaient l'école, mais à cause des compétitions qu'elles gagnaient, on devait fermer les yeux sur leurs agissements*. À mon humble avis, c'est une directrice en remplacement de quelqu'un, je suis choquée de voir qu'elle considère l'intérêt des pensionnaires avant l'intérêt de son pensionnat. L'individu se soumet au bien commun dans ce genre de structure, ou sinon j'ai rien compris aux cours d'histoire des dernières révolutions. Ce qui est une possibilité.

Des filles, ici, pensent que tu as manipulé Nicole, et que tu serais une, euh, comment dire, je suis gênée de dire ça, tu serais une sorcière.

Es-tu une sorcière, Uma ? Pauvre directrice, une femme a priori intelligente, qui doit se rabaisser à poser des questions sur des phénomènes irrationnels. Je suis bien embêtée de répondre à une telle question. Ça me ferait tellement bien d'être une sorcière, de charmer les autres, ou de les maudire, de me protéger contre toute agression. *C'est pas très rationnel votre question, vous savez bien qu'une sorcière, ça n'existe pas.* Comme une souris verte d'ailleurs, ça n'existe pas, ça n'existe pas.

Elle soupire, découragée. Elle fouille dans un tiroir de son bureau, prend deux objets, déplie ses jambes et pose ses pieds sur le bureau, croisés. Le premier objet est une cigarette, qu'elle allume avec le second objet. Elle inspire une bouffée, ses doigts tremblent. *Comme je te l'ai dit, j'en ai rien à foutre. Je t'ai posé la question. En fait non, j'en ai pas rien à foutre, j'ai eu une arrière-grand-mère brûlée pour sorcellerie, alors ça me stresse ce sujet-là. Peu importe, tiens-toi à carreau quelque temps, suffisamment pour que tout le monde oublie cette affaire.* Elle me dit ça sans me regarder, elle fixe le gros titre du journal de la région, posé sur une pile de dossiers : « Deux innocentes battues au sang ». Ouais, i-n-n-o-c-e-n-t-e-s.

Dimanche 28 juillet 2019

Je suis dans le métro, ce dimanche après-midi, le dos collé contre une porte, et je regarde une fille qui est là, à la même heure, à la même minute, depuis plusieurs semaines. C'est une grande blonde qui porte son t-shirt du dimanche, celui dont la grosseur de ses seins rend illisible ce qui est écrit dessus, ou quasiment. Il faut adopter le bon angle pour lire ce qui est écrit : *Hard-Rock Café - Bruxelles*. Ça ne prend pas un diplôme universitaire pour deviner qu'elle est soit une Belge, soit une ex-touriste en Belgique. Elle est Belge, sans doute, flamande ou pas, sa peau est rosée et le blond de ses cheveux est un vrai blond.

On est en 2019, tout le monde regarde son portable mais elle est de la vieille école, elle lit un livre. Sur le quai, elle tient son livre devant les yeux et elle le lit. Assise, elle lit, debout, elle lit. En sortant de la rame de métro elle range son livre pour ensuite le rouvrir lorsqu'elle attendra que son bus arrive, mais à ce moment-là je ne suis plus là, je l'ai perdue de vue. Elle me fait penser à un magasin de bonbons. Elle est toujours habillée avec des vêtements aux tons de pêche, citron ou fraise, tout mélangés. Rien d'extravagant, elle porte le trio convenu, jeans, baskets et t-shirt, mais aux tons pastel.

Elle est toujours parfaitement triste, un peu comme mon sad boy de la semaine dernière. C'est une tristesse inexpressive, ses lèvres ne bougent jamais, ses yeux ne s'agrandissent pas et ne se rétrécissent jamais, son regard reste fixé sur le livre qu'elle lit. Si je suis une sorcière, comme le suppose la directrice, je ressens une peine inconsolable en elle, tout comme pour le garçon triste. Je ne les ferais pas se rencontrer, puis si même je les faisais se rencontrer, ils ne se regarderaient pas, chacun restant dans sa bulle, l'une cachée par un livre de 1000 pages si épais qu'il lui sert de barrière contre le monde, l'autre caché par sa casquette et ses 1000 couches de vêtements. On peut déranger quelqu'un qui lit sur son portable ou sur une tablette mais on ne dérange pas quelqu'un qui lit un livre. Elle reste ainsi, seule.

C'est ainsi que le transport en commun m'attire d'une manière peu commune. Ma vie sans intérêt et ridiculement plate est comblée par les rencontres que je fais dans les trains et les rames de métro. Pas que je parle aux gens, non non, je ne fais pas ça, je fais juste les analyser. Je les regarde regarder, je les imagine imaginer. Je modifie leur vie. C'est drôle comme on pense que dans une mégapole personne ne se connaît, alors que pourtant les gens prennent leur train, leur bus, à la même heure, au même jour, et si je décale de cinq minutes mon horaire, alors je rencontrerai plein d'autres gens, mais toujours les mêmes personnes, celles qui partent cinq minutes plus tard, et ainsi de suite, au fil des minutes.

Mercredi 31 juillet 2019

Arrête de faire ta tête de chien, parle-moi ! Carole insiste pour se rabibocher avec moi, mais je la boude depuis l'affaire des douches communes, où j'ai évité l'humiliation de ma vie. Je suis en froid avec elle. En plus, j'ai pas besoin de compagnie, c'est une coïncidence qui fait que Carole me considère comme une amie, alors que pour moi, elle n'est pas une amie. Je ne me confie à personne, je garde toutes mes idées pour moi, en moi, et je prends toutes mes décisions, seule, décidées en moi-même, avec moi-même. Ma mère m'a toujours reproché de ne jamais me confier à elle. Outre l'horreur qui me saisit à l'idée de partager ou d'avoir partagé avec la meurtrière de mon père mes pensées les plus secrètes, je n'en ai tout simplement pas besoin. Je suis capable de prendre de mauvaises décisions sans l'aide de personne. C'est bien simple quand on y pense, qui mieux que nous pouvons savoir ce qui est le mieux pour nous ? Qui ? Pas Carole, pas ma mère.

Toutefois, même si personne n'est mon ami, je suis considérée comme une amie par les autres, parce que je les écoute avec empathie et compréhension et que, si je peux les aider, je les aide. C'est comme ces couples où l'un est amoureux de l'autre, mais l'autre n'en a rien faire de l'un. *Hé, tu m'entends ?!* Carole se fâche. J'étais encore perdue dans mes pensées. Je vais jouer avec elle. *Désolé Carole, je ne t'écoutais pas, j'étais en transe, en communication avec Odin. Il me racontait qu'il avait du mal à gérer ses valkyries en ce moment et il souhaitait avoir mon avis sur cette problématique.* Je me retiens de pouffer de rire. Carole ne mord pas à l'hameçon. *Demande plutôt à Odin de nous envoyer des Valkyries pour faire régner l'ordre ici !*

Je fronce mes sourcils, c'est la première fois que je la sens à bout. *Hé, c'est quoi qui va pas ? Tu as l'air bien stressé.* Elle s'assied sur mon lit, découragée, et je me dis que j'ai horreur que quelqu'un pose ses fesses sur mon lit, surtout proche de mon oreiller. J'aimerais la virer de là. Je fais un effort surhumain pour me concentrer sur ce qu'elle dit plutôt que sur ses fesses posées sur un drap qui était encore si propre hier. *Je suis découragée. Ça fait un mois que j'essaie de trouver la meurtrière de Jennifer, et je suis toujours revenue au point de départ.* Et voilà, l'arrière-petite-fille de Sherlock Holmes n'est pas aussi bonne que son aïeul. Je ne vois vraiment pas ce que je peux faire pour elle, je n'ai rien d'une détective. Je la regarde, elle et ses bras coincés entre ses jambes, la tête penchant vers le bas, faisant bien pitié.

Carole ? Commençons par le commencement. Jennifer est une adolescente comme nous, comme toutes les autres, quoique bien plus populaire. Peu importe. À son niveau, elle peut aussi rencontrer des échecs sentimentaux, nous on vise bas, elle, elle vise haut, mais elle peut échouer tout comme nous on échouerait avec les types les plus inintéressants, même ceux qui jouent à Minecraft toute la journée sur leur PC et chattent sur Discord. Oui, j'avoue, ça sent le vécu, mon exemple vient d'un gars que je connaissais, et oui je suis moins intéressante que Discord et des pixels carrés. Je reconnais toutefois que si tout le monde était représenté en pixels carrés, la moyenne de la beauté humaine deviendrait subitement plus élevée.

Passons à la deuxième étape du raisonnement, ma chère. Je me dresse sur mes deux jambes et arpente de long en large le chemin de

mon lit jusqu'au mur d'en face, avec un air grave et réfléchi, digne d'un enquêteur anglais du 20^e siècle. Il me manque juste une pipe et un monocle. *Nous savons ainsi qu'elle est une adolescente comme les autres. Sa peine de cœur est avérée. Est-il anormal qu'elle mette fin à ces jours ?* Je ne suis pas certaine de vouloir aborder avec elle le thème du suicide, mais l'enquête doit progresser. *Oui, des adolescentes mettent fin à leurs jours, tous les jours, donc c'est possible. Par pendoison ? Ce n'est pas illogique dans un milieu aussi protégé que le nôtre. En prison, c'est pas mal le seul moyen que les prisonniers utilisent.* Soudain un éclair de génie irradie mon cerveau.

Carole ! J'ai une idée géniale ! La semaine dernière, quand je me suis fait sermonner par la Directrice, j'ai vu qu'elle avait tout un tas de dossiers sur son bureau. Je suis certaine qu'elle a eu un rapport concernant la mort de Jennifer. Peut-être que ça nous aiderait à y voir clair ? Je vois le visage de Carole qui reprend vie. Un seul mot sort de sa bouche. *Quand ?*

Samedi 3 août 2019

Adossée contre la céramique, j'attends que le métro s'arrête pour m'emmener chez Camille, une amie de ma mère, qui nous a invitées pour dîner. C'est la première fois que j'emprunte cette station de métro et je ne sais pas où me positionner pour être au plus près de la sortie de la station de destination. C'est important de connaître son chemin pour économiser des pas et être efficace. On ne sait jamais si quelques secondes gagnées me rapprocheront d'une mort évitée ou d'une mort certaine.

C'est un classique dans ma vie, lorsque je suis dans un lieu inconnu, dont je maîtrise mal l'orientation, quelqu'un va venir me voir pour me poser une question. Pourtant je porte des écouteurs bien visibles dans mes oreilles et j'observe les gens debout sur le quai en face. Je vois du coin de l'œil droit un vieux monsieur se déplaçant difficilement, et lentement, avec sa canne. Il avance à pas de tortue depuis plusieurs dizaines de mètres. Il passe devant beaucoup de personnes, mais il s'arrête devant moi et me parle comme si je ne portais pas de casque. Je le regarde et mon cœur se serre, je me demande s'il est un itinérant qui va me demander de l'argent et je déteste bouger la tête de gauche à droite pour refuser leur demande. Je suis plus riche qu'eux et je me sens coupable, je me réfugie derrière des arguments que je ne mets jamais en question pour ne pas me sentir coupable. *Madame, mademoiselle, monsieur, vous avez choisi de quêter pour survivre et notre société n'encourage pas ce comportement et nous ne vous encouragerons pas. Faites comme nous, étudiez ou faites un travail de merde sous-payé.* J'ai déjà entendu ma mère me dire ça pour justifier son refus.

Étant une chic fille, je retire un de mes écouteurs, je plisse mes lèvres en esquissant un subtil sourire invitant, et d'un air interrogatif je lui demande de répéter ce qu'il me demande. Je n'anticipe aucune réponse, peu importe qu'il souhaite un renseignement, ou qu'il me demande de l'argent. Je le regarde, la peau de son visage et de son cou sont revêtue d'un léger film gris, maladif. La peau de ses mains est plissée, et là où elle n'est pas plissée, des veines sont mises en relief d'une manière aussi grosse que les os de ses phalanges. Le sang ne semble plus avoir de couleur dans ses veines, ou alors son sang est d'une couleur inhabituelle. Il répond à ma question, mais je ne l'entends pas. Il parle faiblement et le brouhaha rend son timbre de voix inaudible. Je répète ce que je pense avoir compris, il me demande si telle station est bien dans la direction qu'il vient de prendre. Je lui indique que oui et il fait signe que oui et il continue sa route. Dans ma tête je réponds encore 1000 fois à sa question, craignant avoir donné la mauvaise réponse.

Je tourne la tête à gauche et je ne le vois plus. Je le cherche des yeux, sur le rebord du quai. Je le cherche assis sur un siège. Je ne le vois plus. Le quai doit mesurer deux cents mètres de long et je ne le vois plus. Aucune issue avant plusieurs minutes de marche à son rythme, et pourtant je ne le vois plus. Il n'est pas non plus tombé sur les rails. Mon cœur se serre et j'angoisse. C'est irrationnel. Il n'a pas pu disparaître. Je trouvais ça louche d'avoir été l'élue pour sa question, une fille ordinaire parmi plein de gens ordinaires. Mais qui était-ce ? Ou qu'est-ce que c'était ? Est-ce que des fantômes existent dans le métro parisien ?

Dimanche 4 août 2019

Paf ! Je viens de me casser la gueule du canapé où je dormais. Première mauvaise idée, avoir dormi chez Camille. Deuxième mauvaise idée, avoir dormi sur un canapé clic-clac non-décliquaqué parce que, troisième mauvaise idée, j'étais incapable de faire mieux après avoir bu trop d'alcool hier soir. Ok, j'ai dit trop d'alcool. En fait, c'était juste une flûte de champagne, mais vu mon génome, c'était déjà trop. Pourtant je le savais. L'année dernière j'ai fait mon test adn chez Ancestry pour, surtout, télécharger les données brutes de mon Adn. Ensuite je les ai passées dans deux ou trois sites internet du web obscur pour connaître les 1001 cancers dont je peux probablement mourir dans le meilleur des cas, ou souffrir pendant des mois et ne jamais en mourir, puis récidiver, guérir, récidiver, souffrir et finalement en mourir.

Bref. J'ai découvert aussi que je ne tiens pas l'alcool, que la caféine n'a aucun effet sur moi et que je devrais être blonde aux yeux bleus. Pour l'alcool c'est vrai, bien que lorsque j'étais petite, j'étais entraînée. Pendant les fêtes de famille j'étais autorisée, une fois par soirée, à coller mes lèvres dans une flûte de champagne et ainsi sentir la chaleur et le sucre envahir ma bouche.

Tu es jeune, allez, prends donc une coupe ! Camille est une vieille amie, vieille fille, mais pas vieux jeu, de ma mère. Chaque premier dimanche du mois, c'est une tradition de métronome, ma mère va passer la soirée chez Camille pour jouer à la belote. Il a fallu que je regarde sur Google pour savoir ce que c'est la belote tellement ça me disait rien. C'est comme lorsque mon père me disait pendant des années « comment vas-tu *yau de poêle* ? », *tuyau de poêle* pour les plus nulles que moi. Ça m'a pris plus de 10 ans pour apprendre que c'est une blague tirée d'un almanach Vermot de la fin du 19^e siècle. Ma famille a le 19^e siècle dans le sang. Au moins je suis une fille optimiste, j'ai échappé à tricoter je ne sais quoi pendant tout un samedi soir. Ma mère voit le fait de s'occuper de Camille comme du bénévolat. Son amie n'est pas toute jeune. Ma mère est tellement altruiste qu'elle m'oblige à venir pour que je la soutienne dans son bénévolat.

Je ne me souviens plus comment je me suis retrouvée sur ce canapé, mais peu importe, j'ai mal partout et à mon nez surtout. Je vois, plus loin, là-bas, Camille et ma mère en train de petit-déjeuner. Je m'approche en boitant, je tire une chaise et m'avachis dessus. *Camille, tu as l'air bien trop en forme pour un dimanche matin.* Elle me sourit. *Et toi, ma belle Uma, tu as la tête dans le cul, tu devrais faire comme moi.* Elle pointe son secret alimentaire d'un doigt amusé, soit une pile de boîtes qui s'empilent. J'ai envie de taper mon front de désolation.

Chaque matin, c'est le festival de la poudre de fruits séchés. Elle verse deux cuillères à soupe de yaourt nature dans un bol puis avec une cuillère à café elle s'attaque à toutes ses poudres dont je mémorise à peine les noms et surtout, les bienfaits. Ses poudres sont un défi aux personnes pensant ne pas avoir besoin d'un dictionnaire... poudre de baies d'acai, de baies d'acai, de mangouste je ne sais quoi, de camu-camu, de maca, mais aussi d'un champignon bon pour la mémoire dont j'ai oublié le nom et enfin un truc s'appelant le rhodiola rosea, qui

rend de bonne humeur les Sibériens afin qu'ils supportent leur hiver de merde. La dernière fois que je lui ai répété le nom de rhodiola, j'ai eu droit à 5 minutes de vente de ce produit. Malheureusement, je suis jeune et je ne suis pas encore arrivée à l'âge où je veux me préserver de la mort.

Il faut voir la couleur de la pâte formée par le yaourt et ces poudres pour le croire... le goût et la couleur de la terre... la dernière fois que j'y ai goûtée j'ai dû manger trois croissants au beurre pour faire disparaître le goût. Je pense que si on peut faire croire aux vieux qu'ils se protégeront des maladies et de la mort en mangeant de la poudre de limaces et vers de terre, ils le feront. Mais pour moi, non merci !

Mercredi 7 août 2019

Avec mon père et mon frère, on jouait souvent à Splinter Cell sur Xbox, tu peux me faire confiance pour rejoindre furtivement le bureau de la dirlo ! Je regarde Carole avec un air effrayé. Elle est en train de me dire qu'elle se fonde sur ce qu'elle a appris dans des jeux vidéos pour briller dans notre tentative de hacker le bureau de la Directrice. C'est comme si je disais que j'engagerais les 10 finalistes mondiaux de Fortnite pour aller exécuter des terroristes en Afghanistan ou que je confierais la rénovation de Notre-Dame de Paris aux meilleurs joueurs de Minecraft. Non.

Merci Carole, mais non merci. On va le faire à ma manière. On fonce dans le tas, mais en douceur. C'est certain qu'on va marcher à pas feutrés mais on marchera normalement. Si on doit se faire arrêter, on ne doit pas avoir un air suspect. On doit avoir l'air perdu. Surtout, on improvisera, le cas échéant. Il est pas bon mon plan, hein ? Mon sourire peine à convaincre son éducation paranoïaque et survivaliste. *C'est un plan de merde, on doit être organisé. Il faut savoir qui est de garde, quand la garde commence, les habitudes de la personne qui garde, choisir une heure d'intervention où la lune est la moins lumineuse, il faut porter des vêtements noirs, il...* Pendant dix minutes, Carole énumère tous les points du plan parfait, mais c'est pas la CIA ici, on n'infiltrer pas un complexe militaire ultra-sécurisé, c'est juste un pauvre bureau d'une école et c'est même pas certain que la porte est fermée. C'est bien connu, la sécurité est faible jusqu'à ce qu'il y ait une brèche, et ensuite viennent des mesures disproportionnées pour empêcher la récurrence. La brèche c'est nous.

Je suis quand même une bonne partenaire alors je fais des concessions à Carole, mais des concessions mineures. On oublie l'idée d'être habillées toutes en noir vu qu'on ne va pas acheter des vêtements juste pour ce projet, mais on portera les vêtements les plus sombres qu'on possède. Sachant que j'ai terminé ma phase lugubre et dépressive pendant laquelle j'étais vêtue de noir de bas en haut, je porterai du bleu marin. On oublie aussi le fait d'être armé, à quoi bon être armé si on ne sert pas de nos armes ? Puis les surveillants ne nous ont rien fait. Toutefois on utilisera des sifflets pour assourdir un éventuel garde. Enfin, j'ai demandé à Carole d'interroger les dieux vikings au sujet du meilleur moment où frapper. Il paraît que les Vikings se servaient des runes avant de déclencher une bataille, c'est Carole qui est en charge de cet aspect-là bien que je sois sceptique sur son utilité. L'essentiel est que ça lui fasse plaisir.

Alors Carole, est-ce que les runes ont parlé ou on va devoir lire notre avenir dans les entrailles d'un poulet ? Carole grommelle un gnagnagna d'exaspération puis se souvient que c'est exaltant de penser maîtriser son destin. *Dimanche le 11 août vers 23h53, c'est le meilleur moment. Idéalement on arpente les couloirs vers 23h30.* Sa solution m'ennuie un peu parce que je vais revenir d'un week-end épuisant pendant lequel on prépare un ménage d'automne chez Camille pendant deux jours. Je pensais me reposer, mais si les Dieux indiquent que c'est le moment propice, alors qu'il en soit ainsi !

Vendredi 9 août 2019

Gabriella (voir 19 juillet 2019) est postée, de dos, entre deux arbres. *Allez les gonzesses, on se grouille le cul et on vient me rejoindre, fissa, sinon « on » va se taper des pompes dans pas long !* Elle a des yeux dans le dos on dirait, ou une oreille de chasseuse de lapins de garenne. Elle nous a entendues ouvrir la double porte de l'entrée du gymnase, une vieille porte en bois au verre fatigué, aux gonds manquant d'huile. On se met en shorts et t-shirt dans le vestiaire du gymnase, mais qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, on est toujours dehors pour faire de l'exercice physique. Comme le dit Gabriella, notre prof de sport, et philosophe frustrée au verbe cru, « *la pluie ça a jamais tué personne, et ça évite de suer comme un porc puis de puer comme une truie.* » Poétique n'est-ce pas ?

C'est ce que j'aime chez Gabriella, elle est rassurante, parce qu'avec elle, tout est blanc ou noir, elle ne connaît pas les zones grises et si tu essaies de jouer à la plus fine, elle te remet dans le droit chemin, soit le seul chemin. Elle a réponse à tout et ça lui prend moins de trois secondes pour formuler une réponse à toute question, et jamais elle revient sur ce qu'elle dit. Si seulement je pouvais être aussi efficace pour gérer le chaos des idées qui s'entrechoquent dans ma tête et qui ne parviennent jamais à se départager. Elle pourrait être mon modèle, mais là encore, je suis hésitante à la choisir et ça prouve que je ne peux pas être elle. Tout se tient logiquement dans la vie.

Je regarde mes cinq camarades à côté de moi et je les plains de se retrouver ce matin, ici, par temps pluvieux. Je ne sais pas ce qu'elles ont commis comme erreur pour se retrouver en punition avec Gabriella mais moi je sais ce que j'ai fait. C'était le retour des sœurs Carachamps hier et il y avait une sorte de cérémonie pour célébrer leur retour, tant elles avaient manqué à... manqué à... en fait, à personne, mais c'est les héroïnes sportives de l'école. Finalement il y a eu des pressions du rectorat pour les reprendre, un autre mystère à démêler.

À la cafétéria, un gâteau bon marché devait être partagé. Une des amies des Carachamps a trouvé drôle d'enfoncer la tête d'une fille dans son assiette de gâteau, c'était tellement amusant. J'ai eu le réflexe de lui faire un croche-pied et, avec ma chance habituelle, la fille s'est pété la gueule sur un coin de table et son front a commencé à saigner après avoir émis un « pop » indiquant que sa tête n'est pas très remplie. C'était juste quelques points de suture mais ça m'a valu une punition de la surveillante en devoir, et des yeux vengeurs du clan Carachamps, accompagnés d'un joli signe de gorge tranchée. La hache de guerre est déterrée. Pourtant je me déteste de chercher les ennuis, je ne suis pas taillée pour ça.

Aujourd'hui, les filles, on va faire du volley-ball. J'ai installé un filet entre ces deux arbres. Elle pointe d'un doigt menaçant deux arbres qui n'ont rien demandé à personne, mais qui de toute façon n'auraient rien refusé à Gabriella. La semaine dernière, alors que je faisais une insomnie, je l'ai vue s'entraîner à débiter des billots de bois à 6h00 du matin. Elle maniait la hache comme un préparateur de sushis découpe ses poissons, rapido-presto et avec une précision chirurgicale. Si j'avais été un arbre, je me serais tue en cas de menace touchant à mon écorce. *Gabriella ? Je me suis fait mal au poignet droit, je ne peux pas jouer au volley-ball.* Ouch, une fille vient de se plaindre. Je pense qu'elle n'a pas compris les règles du jeu. Gabriella s'avance vers elle, avec une démarche à la Lucky Luke. Elle tripote le poignet droit de la malheureuse, qui émet un cri strident. *Ok, pas de volley-ball pour toi.* Je vois alors la fille se retourner et un rapide sourire de

satisfaction a parcouru son visage. La vie est injuste.

Oui la vie injuste, mais pour tout le monde. *Hé, toi ! J'ai dit, pas de volley-ball, mais tu as pas besoin de ton poignet pour courir, hein. Tu vas courir jusqu'à ce qu'on ait fini de nous amuser au volley. Allez, grouille-toi !* Au moins, nous, le feuillage des arbres nous épargne quelques gouttes de pluie, mais elle, elle court maintenant le long de la piste d'athlétisme et la pluie rend ses vêtements transparents. Je l'avais dit, on ne joue pas à la plus maligne avec Gabriella. Non.

Dimanche 11 août 2019

À chaque fois que j'entre dans le bus, je sais qu'un choix sera à effectuer, celui de savoir où m'asseoir, et je n'ai aucune idée de la manière dont les autres usagers choisissent leur place, j'ai ma propre méthode. Pour le métro, je reste souvent debout, plaquée contre une porte si possible, mes trajets ne dépassent jamais les dix minutes et bien souvent il n'y a jamais de place assise, c'est suffisamment court pour que je ne me fatigue pas à chercher une place libre.

Pour les trajets en bus c'est différent. Souvent les chauffeurs ou chauffeuses roulent comme des cowboys essayant de rattraper leur troupeau égaré. Ils freinent brutalement, accélèrent brutalement, zigzaguent sur leur ligne théoriquement pure et droite. Je ressens aussi leur frustration de conduire un véhicule massif et poussif alors que ce serait tellement plus rigolo de pratiquer une conduite sportive dans un autobus BMW totalement pas écologique. Bref, c'est donc plus sécuritaire de s'asseoir dans un bus.

Mon moment préféré est lorsque je monte dans le bus et que je dis *bonjour* au conducteur, qui souvent fait la gueule ou, au mieux, ne me regarde pas. J'ai tellement foi en la nature humaine que je leur dis toujours bonjour avec un beau sourire, et ensuite le Dieu des transports en commun décidera si je serai récompensée, en retour, d'un beau sourire angélique ou d'un air de bœuf musqué allant à l'abattoir. Si j'étais une réalisatrice de films cherchant des personnages patibulaires pour mon film, je commencerais, avant toute autre option, par un casting sauvage chez les chauffeurs de bus.

Mon bus possède parfois des places pour personne seule, ce sont les plus prisées, c'est déjà un gros effort de prendre un transport avec d'autres, alors la place solitaire donne l'illusion de profiter d'une paix solitaire. Mais ça, c'est si ton bus est pas plein, sinon tu te retrouves avec des gens debout, juste à côté de toi, ta tête pas loin de leur sexe, et ça, ça me lève le cœur rien que d'y penser, surtout s'ils sentent mauvais. Je me dirige donc vers l'arrière du bus, où je me demande souvent si je peux classer les fans des fonds d'autobus, mais je n'ai jamais réussi à établir une topologie. La première chose que je remarque est que tout un tas de gens ne franchira jamais le dernier tiers du bus, même si des places libres sont visibles. Ils jettent un coup d'œil inquiet vers l'arrière puis regardent leurs pieds, et finalement ils restent paralysés à côté du mur invisible qui sépare ce tiers de bus des deux autres tiers.

Je ne sais pas pourquoi ils font ça, je ne leur ai jamais demandé. Je ne trouve pas que les gens les plus louches et dangereux sont au fond du bus. C'est mon choix d'y aller, le plus au fond possible, pour pouvoir tromper mon ennui en observant les autres. Ça m'évite aussi un cas de conscience, soit laisser ma place assise pour une personne âgée, enceinte ou infirme, ou très jeune. Je regarde de ma lointaine position tous les gens qui ne laissent pas leur place à des personnes plus mal en point qu'elles, et mon taux d'énerverment monte à 100 000 sur l'échelle de Scoville. C'est souvent à ce moment-là que la nature humaine me déçoit, je comprends qu'ici c'est chacun pour soi et Dieu pour tous. Je suis encore plus déçue lorsque je vois que c'est une jolie fille bien sous tous rapports ou un jeune homme modèle de bons goûts, qui font semblant d'être absorbés par leur livre ou téléphone, pour ignorer la faiblesse des autres passagers. Être pourri intérieurement, ça se voit pas.

Lundi 12 août 2019

Jour J. Heure H. Minute M. Seconde S. Carole est heureuse, elle admire et caresse la tenue moulante d'un noir pur et exquis que j'ai récupérée hier chez Camille lors de son ménage d'automne estival. Lorsqu'elle était plus jeune, elle faisait du trapèze dans un cirque, habillée avec cette tenue qui était recouverte d'un long manteau serti de fausses pierres précieuses et saupoudré de paillettes en or, zéro carat. Si Carole portait cette surcouche, elle brillerait comme une étoile filante mais je ne l'ai pas rapportée avec moi, ma vie n'est pas un cirque.

Le seul inconvénient avec cette tenue, c'est qu'elle pue la naphtaline. Je ne savais pas qu'en 2019 on pouvait encore trouver de la naphtaline à acheter, il me semblait que c'était cantonné à de vieux romans ou de vieilles séries télé. Mais la légende ne ment pas, ça sent vraiment la personne morte qui est restée trop longtemps exposée dans son cercueil. Peu importe, Carole est heureuse, des ailes poussent dans son dos et Catwoman n'a qu'à bien s'accrocher à sa renommée.

Je plaisante pour masquer mon anxiété. J'aime savoir que je respecte la loi, même injuste, et je sais qu'entrer par effraction dans le bureau de notre directrice, ce n'est pas légal. Même si on est chanceuses et que la porte n'est pas fermée, c'est un crime. À quel moment il est trop tard pour reculer ? *Hé, Uma, arrête de rêvasser, l'heure du crime a sonné, il est 23h43 et on doit y aller, maintenant !* Carole secoue frénétiquement mon bras droit, comme un enfant fatiguant qui essaie d'attirer l'attention de son parent préféré. Je ne peux plus reculer. *Ok, c'est parti, alors !*

Le premier défi est de sortir de notre chambre, sans que celle qui remplace Jennifer dans son lit se réveille. Ce ne sont pas toutes les adolescentes qui se couchent avec les poules à 19h00. Marie-Carmen s'est endormie à 19h00 mais Carole lui a offert un verre de soda au cola où elle a fait fondre 1 milligramme de mélatonine. J'aurais été contre cette solution, mais lorsque je suis arrivée de la gare, elle était déjà endormie. Même si c'est un somnifère naturel, il sert essentiellement à s'endormir, pas à rester endormi, et c'est assez stupide de l'avoir donné si tôt alors qu'on doit quitter la chambre 4 heures plus tard. Je comprends le fardeau d'être chef et de voir ses subalternes prendre des initiatives individuelles inconsidérées. Ce n'est pas parce qu'une idée pope dans notre tête qu'elle est géniale. Même les miennes. Peu importe, le principal est que Marie-Carmen semble aussi endormie qu'un ourson en hibernation enroulé sur lui-même.

Notre parcours de la combattante est assez long, le bâtiment administratif est séparé du bâtiment dit de « vie » et un couloir de 20 mètres de long les sépare. C'est un couloir stratégique. Notre chance est qu'en période de restriction budgétaire, seulement deux personnes surveillent les deux bâtiments. Le pire c'est que c'est du personnel de surveillance de jour, payé au lance-pierres, qui travaille de nuit par rotation. Je serais à peine surprise de les voir dormir sur une chaise. On avance et on avance encore, à pas feutrés, et on ne voit ni la queue d'un chat

ni l'ombre d'un loup. C'est mort, c'est dead, c'est muerto. Oui, si j'avais suivi les cours d'allemand et de latin, je l'aurais aussi écrit dans ces deux langues, mais heureusement ma mère n'a jamais voulu que je sois avec l'élite des élèves, donc je suis avec les mauvaises qui se sont rabattues sur l'espagnol.

J'ai tort de me croire dans un film ou une série télé, je trouve que tout est anormalement tranquille et calme. Personne dans les couloirs, personnes dans les escaliers, quand tout est trop beau pour être vrai, ça va finir mal. Carole me fait rire en marchant sur la pointe des pieds, elle me fait penser à un petit rat de l'opéra qui court après les chats qui surveillent les locaux. On arrive enfin au couloir qui relie les deux bâtiments et toujours aucune âme qui vive. Bien que ce soit suspect, reculer ne sert plus à rien, alors on avance, au même rythme, lent et prudent. Une fois arrivées au bâtiment administratif, c'est le même scénario, personne, nobody, nadie.

Une voix surgit alors de nulle part et partout en même temps. *T'es pas la fille de ton père, t'es pas la fille de ta mère, t'es pas la fille de personne.* Je sens Carole figer devant moi. Ce n'est pas une voix qui nous appelle, c'est une voix qui chante, c'est une voix qui semble venir d'un coin éloigné, elle est là avec nous. *J'ai vu ton avenir, je suis venu te dire que tu peux changer.* Une faible lumière éclaire la pièce puis s'éteint aussitôt. Celui à qui la voix appartient vient d'allumer une cigarette. Qui peut bien allumer une cigarette dans un bâtiment comme le nôtre, soumis depuis des milliers d'années à une interdiction de fumer ? Carole se tourne vers moi et même si je ne vois pas ses yeux, je devine qu'elle me laisse décider quoi faire. Mais je n'en ai pas le temps. *Moi c'est Hubert, et j'en ai rien à foutre de ce que vous faites ici. J'ai 49 ans et la vie m'échappe. Dans ma tête je ne comprends pas comment je suis devenu aussi vieux. Le temps a été tellement long pour en arriver là et quand je pense à ma jeunesse c'était hier. Ma vie est derrière moi et j'en ai rien fait.*

C'est donc Hubert, le surveillant qu'on voit rarement de jour, parce que la direction trouve ses habits trop excentriques et il philosophe en se parlant à lui-même, ce qui a le don d'effrayer les filles les plus jeunes. *Hubert ? On fait que passer et on revient dans moins d'une heure.* De la fumée s'évanouit de la silhouette noire d'Hubert, enfoncée dans un fauteuil de réception confortable. *Viens me voir, je vais te donner un passe-partout. Garde-le précieusement, fille de personne, il te sera utile. N'oublie pas de ne jamais perdre ton temps. Jamais.* Bien qu'effrayée, je me dirige vers l'odeur de tabac et je vole le passe-partout de la main de la silhouette noire. Je cours à travers le couloir, suivie par ma fidèle Carole. On reprend notre souffle après avoir gravi trois étages de marches. *C'était quoi ça ? Carole est terrorisée. Laisse faire, Carole, toi aussi tu es la fille de personne.* Je me mets à glousser mais Carole est toujours aussi stressée. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais ce que je sais est que la chance est de notre côté et que le bureau de la directrice est en face de nous.

La porte est fermée et je remercie les dieux païens d'avoir mis Hubert sur notre chemin, je n'aurai pas à utiliser un tournevis pour briser le mécanisme de la porte. Une odeur de tabac sec pollue l'air du bureau. Des souvenirs de ma prime jeunesse me signalent que c'est la même odeur que celle qui envahissait la voiture de mon père, lorsqu'il a décidé de ne plus fumer en voiture. Je me souviens plus des atrocement longs voyages sur qu'en Bretagne ou dans le Sud de la France pendant lesquels la fumée envahissait mes poumons, et je devais vomir régulièrement sur un bord de route. Toutes les deux heures, vomir s'impose. *Uma, arrête de rêvasser, encore, regarde ce que j'ai trouvé !* Carole tient dans ses mains plusieurs dossiers où on voit le logo des forces policières du coin, mal imprimé. J'imagine que la secrétaire doit scanner des documents et les conserver là-dedans. Moi qui pensais que c'était des documents confidentiels à garder dans un poste de police, mais peut-être que tout le monde s'en fout. Carole aime ça fouiller, je la vois fouiner partout, je me laisse donc tomber dans le moelleux siège en cuir de notre directrice et souffre aussitôt d'un délire de grandeur.

Les minutes passent et je me fais réveiller par l'ombre de lumières bleues qui clignent sur les murs du bureau. Carole court vers la fenêtre. *C'est les flics ! Zut, Merde.* Le stress revient à nouveau. On met dans un sac tout ce qu'on a récolté, on essaie de remettre en ordre le bureau tel qu'on l'a découvert. *Ils sont entrés par la porte principale, on est cuites ! Grillées ! On fait quoi maintenant ?* Je réfléchis mais aucune solution ne surgit dans mon néant de cerveau. Les lumières deviennent de plus en plus nombreuses. Carole a la bonne idée de jeter le sac à dos au fond d'un placard qui contient du matériel ménager et le recouvre de sacs de serpillières neuves. C'est pas juste les policiers qui sont là, je vois aussi des pompiers et des ambulances. Des bruits de botte martèlent les marches d'escalier. C'est fini pour nous.

Vous deux ! Là ! Vous faites quoi ici ? Bougez plus ! Carole s'écroule sur ses genoux, de peur sans doute. Elle met ses mains derrière sa tête. J'aimerais lui dire qu'on n'est pas dans un film policier mais un policier m'attire vers lui et serre mes bras. Il nous escorte jusqu'à l'accueil, où je vois un pantin désarticulé se balancer en haut de la porte. Le fer forgé de la lumière extérieure a été assez solide pour qu'Hubert se pendre, et en meurt. *Vous, les filles, vous allez tout me raconter.* Le policier pointe le corps d'Hubert qui se balance au vent, comme celui de Jennifer se balançait dans la salle de bains.

Vendredi 6 septembre 2019

Clang ! C'est le bruit du combiné téléphonique qui est remis brutalement sur sa station de recharge. Je me souviens de mes grands-parents qui avaient ces vieux téléphones avec fil, c'était facile de marquer son exaspération en les raccrochant brutalement. Aujourd'hui, le monde doit accumuler sa frustration, en raccrochant après un appel qui s'est mal passé avec des boutons silencieux ou tout simplement tactiles. Ma mère aurait pu envoyer le combiné voler vers un mur mais ça reviendrait cher en téléphones. *J'ai eu la directrice au téléphone, ta punition est levée et lundi tu feras la rentrée scolaire comme tout le monde.* Je pense plutôt que la punition c'est de retourner là-bas après trois semaines de vraies vacances. Ma mère le savait très bien et a cru bon alourdir le pas-de-punition en me privant de mon ordinateur portable ainsi que mon téléphone.

En bonne adolescente, ça m'a dérangé de refuser et de m'affirmer en protestant. Mais à quoi bon ? Elle a le code du routeur sans-fil et elle peut couper mon abonnement téléphonique. C'était inutile. Mon exclusion c'était une punition pour elle. Je l'ai entendue plusieurs fois chuchoter à ses amants supposés de ne pas venir chez nous, parce qu'elle n'était pas seule. J'imagine les orgies auxquelles elle doit participer en mon absence, et je préfère ne pas y penser. La libido des femmes de 50 ans, et la libido tout court, ne m'intéressent pas. Je préfère les choux et les cigognes, et la cigogne aux choux c'est encore plus délicieux.

Peu importe, je trouvais que ce serait sympa d'expérimenter une vie sans technologie pendant trois semaines. Mais non. En fait, non. Je me suis réfugiée en journée chez son amie très âgée, Camille, qui me prêtait un téléphone du paléolithique pour écouter ma musique, c'était au moins ça. Je passais la plupart de mes journées à déambuler dans les rues de Paris sans but précis, avec des écouteurs Bluetooth vissés dans les oreilles, à observer les touristes et les autres, ceux qui ont cet air occupé alors qu'ils jouent à trouver des Pokémons, ceux qui ont cet air que sans eux la Terre ne tournerait plus, ceux qui ont cet air d'être seuls au monde et qui sont vraiment seuls au monde, ceux qui ont cet air d'être con jusqu'au moment où ils sourient, ceux qui ont cet air de ne pas regarder les filles qu'ils croisent de bas en haut et de droite

à gauche et en diagonale, ceux qui ont cet air de ne pas manquer d'air et qui te disent que mademoiselle vous êtes donc bien belle mais trop jeune, ceux qui ont cet air que dans trois minutes ils vont pleurer à chaudes larmes et une minute après ils pleurent à chaudes larmes, ceux qui ont cet air d'écouter Yorushika parce qu'ils sourient bêtement, ceux qui ont cet air d'être amoureux sans savoir que c'est biologique et non spirituel, celles qui ont cet air amoureux sans savoir que dans trois jours ce sera terminé.

Tout le monde a des airs différents dans les rues, tout le monde a le même air dans le métro, celui de s'ennuyer à être transporté. Pourtant le transport c'est génial, c'est le seul moment où tu es seule avec toi-même, toi et tes multiples personnalités, qui ne manquent pas d'air.

Lundi 9 septembre 2019

Le lit de Carole est vide. Les deux volets de son armoire flottent et grincent librement. Plus aucun vêtement, plus aucune boîte de chocolat secrètement cachée sous une pile de chemisiers, plus aucun poster d'un obscur groupe de K-pop ne décore plus ses façades, plus aucune crème de jour, de nuit, de week-end ou de mois d'année bissextille, plus de crème glacée lyophilisée pour astronaute, plus rien, elle est vide. Ça fait un mois que je n'ai pas pu lui parler et je devine que c'est fini pour elle le pensionnat. J'ai une sorte de pincement au cœur. Elle était devenue ma première amie, pour peut-être toujours. Le crime commun, ça rapproche. Je ne pensais pas qu'ils l'excluraient définitivement, mais elle a choisi de porter la responsabilité principale de notre projet sur ses épaules, c'était elle le grand manitou. Dans un sens c'était vrai.

Je me demande si elle a été renvoyée chez ses parents survivalistes de l'Auvergne profonde. Depuis un mois elle ne m'a pas répondu, sur aucun média social. De nos jours, c'est la même chose qu'être mort.

On est maintenant plus que deux dans cette chambre, Marie-Carmen et moi. Marie-Carmen est une nouvelle qui va avoir plus d'ancienneté que moi si je continue à être aussi souvent absente. Elle n'est pas le genre de filles avec lequel je discute. Sa seule passion c'est lire des mangas, pendant toutes les pauses, et avant l'école, et après l'école. Même aux toilettes elle emporte son manga du jour avec elle. Lorsque les différents professeurs essaient d'interagir avec elle, elle ne leur répond pas et ça fonctionne plutôt bien. Ils ne sont pas payés assez cher pour faire des efforts pour la sortir de sa léthargie. Ses notes ont toujours été excellentes. C'est ce qu'elle me dit. *Je te le dis à toi, ne le prends pas personnel, je ne parle pas, je ne veux pas parler, j'en ai pas envie, j'en ai pas besoin, ni à toi, ni aux profs, ni à personne. Je suis dans mon monde et c'est mon monde. Je suis toujours première de classe donc on me fout la paix et je compte sur toi pour en faire autant.* C'est ainsi qu'elle s'était présentée à moi. Carole a eu un peu plus de succès à percer sa bulle en lui téléchargeant de la musique pop asiatique. Moi je ne suis pas Carole, si quelqu'un me dit de ne pas m'occuper d'elle, je ne ferai aucun effort. La contre-psychologie ne marche pas sur moi, je ne ferai pas le contraire de ce qu'on me demande de faire. Je peux ignorer quelqu'un qui partage la même chambre que moi. C'est la vie.

Mercredi 11 septembre 2019

C'est terrible de ne plus avoir de complice de crime. J'erre seule dans les couloirs, les autres filles me dévisagent de moins en moins avec les jours qui passent. Elles me regardaient avec crainte, comme si j'étais un esprit frappeur capable de pousser des gens à se pendre. Jennifer, puis Hubert, à qui le tour ensuite ? Même les sœurs Carachamps me laissent tranquille. Je les sens me regarder, je les vois me regarder avec cette envie de me célébrer ma fête, mais en même temps elles ont cette terreur compréhensible d'attirer sur elles une malédiction si elles me parlent ou touchent. Dans la vie c'est sans doute mieux de chercher des proies plus faciles, connues, plutôt qu'une faible fille qui est toujours mêlée de près ou de loin à des gens qui se pendent.

Ça me fait penser que je cherche toujours le bon moment pour aller récupérer les documents volés dans le bureau de la directrice, la nuit pendant laquelle Hubert s'est pendu. Voilà une autre affaire qui a été classée sans suite selon les dernières rumeurs. Hubert prenait tellement de médicaments, et il était suivi par tant de spécialistes qu'il n'a pas été très difficile d'en trouver un qui voyait en lui des tendances suicidaires. Pour Jennifer c'est mystère et boule de gomme par contre, peut-être un début de réponse dans les dossiers volés.

Des fois j'oublie le nombre de personnes qui viennent à l'école ici. Hormis les dizaines de pensionnaires qui vivent et dorment cinq jours, ce sont quelques centaines d'élèves qui viennent se cultiver chaque jour. C'est difficile d'aller vers un placard à balais discrètement, et fouiller dedans pour retrouver des dossiers planqués sous des serpillières. Je regarde mon téléphone et les chiffres digitaux avancent inlassablement, il me reste moins de cinq minutes pour rejoindre mon cours de dessin. C'est le meilleur moment. Les salles de cours se remplissent et les couloirs se vident.

Hé, tu fais quoi là, ma mignonne ! Ah ben ça c'est pas possible, je viens juste de mettre ma main sur la poignée de la porte. C'est dur d'être plus malchanceuse. Ma main se crispe, mon cerveau essaie de trouver à la hâte une excuse. Mon front laisse suinter en quelques secondes des gouttes innombrables qui l'inondent et nécessiteraient un bon mouchoir absorbant pour masquer le stress. *Tu le sais qu'on court pas dans les couloirs, encore moins avec des lacets défaits. Ralents, Marlène !* Ouf, c'est pas moi, c'est Marlène, une fille qui a encore tous ses membres intacts. À chaque fois que je la vois, je suis saisie d'effroi. Ses lacets, sont toujours défaits, toujours. Je me demande comment elle fait pour pas s'emmêler les pinceaux. Mon imagination pessimiste l'imagine se péter la gueule et fendre son crâne en deux parties égales, sur une marche ou un coin de mur. J'imagine qu'il doit y avoir une technique pour marche continuellement sans nouer ses lacets.

Je suis entrée dans l'immense placard à balais. Il n'y a pas plus de lumière que lorsque nous avons balancé le sac de documents dedans. Je le retrouve facilement, intacte, avec juste une odeur de javel assez prononcée. Je ressors rapidement et bien évidemment des élèves me voient et se demandent ce que je faisais là-dedans. Je ne les regarde pas et je rejoins mon cours de dessin, la tête baissée.

Vendredi 13 septembre 2019

Bien installée dans mon lit, je dévore la dernière partie des documents volés. Entre moi et moi-même, tout est inintéressant. Aucun mystère, aucun secret, juste une quantité impressionnante de platitudes. Ici et là, des traces de marqueur noir cachent des noms mais les informations n'ont rien de bien transcendant. Même pour le suicide de Jennifer, c'est classé sans suite. Son suicide est mis sur le dos de l'adolescence, de la crise existentielle, de l'immaturation. Si on se suicidait par dizaines peut-être qu'ils chercheraient plus loin, mais aujourd'hui ce n'est pas une priorité. Personnellement, je ne peux rien faire et on est juste rendu à deux morts en un mois.

Une lumière rouge clignote en haut de mon téléphone et me tire de mes rêveries policières. C'est ma mère indignée qui m'écrit. *Rappelle-moi, rappelle-moi, j'ai une bonne nouvelle.* Bonne pour qui, c'est ma première réaction. Ce qui est certain c'est que ce sera bon pour elle. Mais j'ai pas envie de la rappeler, je quitte ce pensionnat mortel pour Paris dans quelques minutes. Puis c'est vendredi 13. Une bonne nouvelle, c'est à double tranchant.

Dimanche 15 septembre 2019

Je n'ai jamais vu ma mère aussi stressée. Elle m'a habillée comme ces petites filles modèles, décrites dans certains romans du 19^e siècle. L'odeur des vêtements laisse toutefois deviner que c'est pas du neuf. Ils doivent venir d'une friperie, et à moins de vider dans le lave-linge deux litres d'assouplissant au parfum extra-fort, l'odeur tenace de vêtement ranci ne partira pas. Non, je ne me rebelle pas contre sa volonté que je sois une poupée qu'elle habille, je choisis mes combats. Si elle veut me voir en jupe et en chemisier blanc avec des chaussettes grimant jusque sous les genoux, alors qu'il en soit ainsi. Au moins j'ai échappé aux couettes.

Elle-même est d'une rare élégance ce matin, nous ressemblons à deux sœurs jumelles. Si nous n'étions pas un mois trop tôt, notre duo aurait un succès d'estime pour Halloween. *Uma, arrête de rêvasser, comme toujours... allez, on s'en va...* Ma mère me connaît si mal. Me demander d'arrêter de rêvasser est un vœu pieux. Mon cerveau est un centre de données, où 24/7, je construis des mondes parallèles et j'altère la réalité pour qu'elle me convienne. Même quand je dors, je me tourne et me retourne dans mon lit, bougeant dans mes rêves ou cauchemars. Je rêve le jour et la nuit je rêve que je rêve.

Le bel immeuble haussmannien se dresse devant nos yeux éblouis. Camille possède des moyens que ma mère envie. Elle me fascine lorsque je la regarde ainsi excitée, inspirée par la beauté de ces pierres taillées. Si elle pouvait faire l'amour à ce bâtiment, sans nul doute elle le ferait. *Uma, je te prévient, tu me laisses parler. Et tu seras la bienvenue d'afficher un air heureux lorsque Camille t'annoncera la nouvelle. Ne fais pas comme tous ces adolescents blasés de la vie, que rien ne rend heureux, parce que rien ne doit rendre heureux, hein ?* Encore un cliché sur les adolescents, mais je suis habituée, nous sommes les pires des pires, des gâtés pourris sans reconnaissance, souhaitant la fin du monde pour des raisons écologiques, souhaitant le luxe et la volupté avant la fin du monde. J'imagine que lorsqu'elle était adolescente, leur monde n'était pas une merde sans avenir. Mais aujourd'hui ? Dois-je faire semblant de le trouver attrayant ? Mon cœur se serre à l'idée de devoir feinter le bonheur dans quelques minutes. Je suis une mauvaise comédienne.

La porte de chez Camille est entrouverte, sans surprise. La paranoïa ne coule pas dans ses veines, elle n'imagine pas que des inconnus puissent entrer dans l'immeuble et venir la voler, la torturer et la soulager des douleurs subies en lui infligeant la mort. Non, elle n'y pense pas. *Ma bonne Uma, ce qui doit arriver, arrivera, et ce n'est pas ainsi que je vais mourir.* Ce n'est pas ainsi qu'elle mourra parce qu'elle tire les tarots et pense qu'elle y voit la réalité. Elle mourra au cours d'un voyage, assassinée. Si je savais ça, je ne voyagerais plus. Mais est-ce qu'un déplacement de nuit, du lit aux toilettes, peut être considéré comme un voyage nocturne ? J'en tremble. Lorsque j'étais plus jeune, je ne me levais pas la nuit parce que je pensais que des crocodiles vivaient la nuit sous mon lit et que si je me levais ils se jetteraient sur mes jambes pour y enfoncer leurs dents et les dévorer, jusqu'aux os. Je suis plus vieille mais j'évite de me lever la nuit. Je dois souvent me convaincre que c'est une peur irrationnelle, mais quand la nuit tombe, la raison est souvent perçue comme moins pertinente.

Quelle joie de vous voir ! Vous êtes si joliment accoutrées ! Je vous vois et je me demande si vous allez me vendre des biscuits. Camille éclate de rire et moi je baisse les yeux en gloussant. Ma mère trouve sa remarque moins drôle, déçue que son élégance ne soit pas perçue comme de l'élégance. La remarque de Camille sera toujours plus sympathique que ma réflexion sur un déguisement pour Halloween, réflexion que j'ai gardée pour moi, pour ne pas nuire à la réputation déjà minable de l'adolescence.

Camille nous invite à nous asseoir dans des fauteuils d'un beau cuir auburn usé, autour d'une cheminée non fonctionnelle, mais une télévision est branchée sur un canal qui retransmet une hypnotisante vidéo de bois en train de se consumer dans une cheminée. J'ai psychologiquement chaud en la regardant. *Uma, j'ai quelque chose à t'offrir.* Camille m'offre un beau sourire rempli de trop belles dents d'un blanc soupçonneux pour la soixantaine d'années que son compteur affiche. Je souhaite intérieurement qu'elle ne m'offre pas encore des vêtements qu'elle portait étant jeune, même si ça part d'un bon sentiment. *Merci Camille, j'aime ça les cadeaux.* Mais pas les vieux vêtements hein. Heureusement, elle décrypte les cartes de tarot mais pas mes pensées.

Comme tu le sais, Uma, je n'ai jamais eu d'enfants à choyer et encore moins de petits-enfants. J'ai juste voyagé à travers l'Europe et jamais en Amérique. J'en ai parlé à ta mère et j'aimerais t'inviter en Floride avec moi, avec ta mère bien sûr. Nous irions dans les parcs d'amusement de Disney. Qu'en penses-tu ? Ce que j'en pense ? Je saute dans les bras de Camille et je la serre aussi fort que je peux la serrer sans lui briser des côtes. La petite fille en moi a envie de pleurer. *Je ne sais pas quoi te dire. C'est oui, oui et encore oui. Je ne suis pas bonne à exprimer mes émotions mais je peux te dire que je suis super heureuse.* Je jette un coup d'œil vers ma mère qui ne sourit pas. *Je ne viendrai pas avec vous, Uma, j'ai des obligations ici.* C'est donc une seconde bonne nouvelle, pas de mère pour me sermonner ou chaperonner, ce sera la belle vie, avec un grand B et un grand V.

On part quand ? Oui je suis impatiente d'échapper à ma réalité actuelle. Camille réfléchit à haute voix. *J'attendais votre confirmation, j'invite aussi deux autres jeunes filles et deux garçons. J'ai déjà tout acheté en juillet dernier, il me restait à trouver les noms de mes invités. On part vendredi prochain !* Ma mère essaie de parler du sujet de perdre 15 jours d'école mais elle est trop faible pour argumenter avec Camille. Puis, bien honnêtement, les profs et la directrice de mon école auront 15 jours de vacances si je ne suis pas là. On est en 2019 et l'absentéisme scolaire, tout le monde s'en fout pas mal.

Vendredi 20 septembre 2019

Des enfants mal élevés sautent sur les canapés et mettent leurs doigts grasseyés sur les vitres du hall de l'espace d'attente de l'aéroport. À travers les miettes de twix et les coulisses de caramel fondu, on aperçoit l'avion qui nous mènera à Orlando. J'ai déjà pris l'avion plusieurs fois, des petits, des moyens, des gros, et je les déteste tous. Je les vois comme des boîtes de conserve en aluminium qui flottent tant bien que mal dans les airs. Je me sens impuissante dans cet amas de tôle, je m'y vois mourir, explosant en l'air, brûlée au 500^e degré, et si même je fuis le fuselage, je vais m'écraser comme une merde, des milliers de pieds plus bas, dans l'eau ou sur terre. Au moins dans un train, si je m'en échappe, j'ai une bonne chance de survivre, même chose pour la voiture. Je me demande si le pire c'est pas les fusées où les cosmonautes et astronautes se font désintégrés en plein vol, même pas besoin de crémation, ils sont déjà réduits en une fine poudre noire. J'écris ça, mais je prends l'avion tout de même parce que je suis une déterministe, si mon heure est venue, alors il est temps que le

tic-tac me croque.

Les enfants mal élevés sont prioritaires pour entrer dans l'avion, mais ils ne les mettent pas dans la soute, ils auront droit à des sièges réguliers qu'ils n'occuperont pas, trop occupés à grimper sur les sièges pour vérifier s'il y a du monde à ennuyer. Je suis médisante mais si ça se trouve, ils se comporteront correctement, surtout s'ils tremblent de peur au décollage et pendant les secousses en vol, si on est assez chanceux pour avoir un vol avec beaucoup de turbulences. Je ne sais pas si c'est la fatalité, ou l'algorithme des logiciels des compagnies aériennes, mais je me retrouve la plupart du temps au fond de l'avion, avec les enfants terribles. Je mets toujours mon casque avec annulation du bruit mais il ne fonctionne pas avec les voix humaines, juste avec le gros ronronnement grave des moteurs des avions. J'avance dans le minuscule couloir qui sépare les deux rangées de sièges, devancée par ma chouette valise à main rose fuchsia que j'hésitais à faire rouler devant moi, ou derrière moi. Elle respecte au millimètre près la réglementation, donc elle passe juste dans le couloir, manquant de démembrer les bras des passagers de la première classe et des zones A et B. Je trouve enfin ma place dans l'avion et un grand homme prend en pitié ma petitesse, il range ma valise dans un rangement trop haut pour moi, si on considère le poids d'une valise bien remplie.

Je peux enfin m'attacher à la vie, mon siège est situé à côté du hublot, je suis à côté d'Églantine, qui est une des deux autres filles qui viennent avec nous. Églantine est elle-même la saucisse à hot-dog coincée entre moi et l'autre tranche de pain, sa sœur pas tout à fait jumelle, Myosotis. Oui, je sais. Les pauvres ont des parents fanatiques de la flore. Myosotis se fait appeler Myo, ce qui lui donne un chic asiatique. Églantine se fait appeler Églantine, ce qui ne lui donne aucun chic. Myo et Uma, ça sonne comme un beau nom de duo je trouve. Myo semble être la plus sympathique des fausses jumelles. Elle a sensiblement le même âge que moi et de beaux longs cheveux parfaitement lisses et d'un noir aussi noir que mon cauchemar le plus terrifiant. Si je devais être une plus jolie fille, j'aimerais ressembler à Myo. Églantine n'est pas laide, mais comme souvent, sa beauté intérieure douteuse imprègne sa beauté extérieure. Son âme est sombre. Nous avons passé uniquement quelques heures ensemble à l'aéroport mais il fallait qu'elle se plaigne au chauffeur de taxi qu'il sentait trop le tabac. Dans la file pour s'enregistrer, elle couvrait son nez au prétexte que le couple devant nous sentait la sueur sèche. *Vraiment, vous trouvez pas que ça pu e ici ?* Peut-être, mais c'est manquer de savoir-vivre d'en parler. C'est la vie.

Deux garçons nous accompagnent aussi. Enfin, des garçons ou pas des garçons. Elles s'appellent Jeanne et Michèle et sont en processus de changer de sexe. Camille milite dans une association pour l'intégration des genres et a voulu faire oublier à ces deux garçons la tristesse du monde dans lequel on vit. Ils ont dû changer plusieurs fois d'établissements scolaires après avoir été battus par d'autres élèves dans le pire des cas, et, plus généralement, humiliés quotidiennement. Quand je les ai vus entrer dans le taxi, mon cœur s'est serré. J'aimerais tellement être transparente, un fantôme, pour que personne me voit jamais. En compagnie de garçons qui changent de sexe, tout le monde nous regardait tout en ne nous regardant pas, sans doute pour discerner si les jumelles et moi étions aussi, comment dit-on, transgenres ? C'était la galère jusqu'au moment où, à force d'être regardé et de ne pas en mourir, je me suis dit que je n'en mourrai pas, alors je n'ai plus fait attention à personne. Dorénavant, ce sera Jeanne et Michèle et non Jean et Michel.

Samedi 21 septembre 2019

Il est 5h00 du matin, heure de Floride, et le téléphone de Myo hurle dans mes oreilles. Je lève les yeux vers la source du bruit et, à tâtons, j'escalade Myo en lui enfonçant mon genou droit dans le bas du ventre, mon coude gauche écrase ce qui semble être son nez. Je me jette sur le téléphone illuminé pour tapoter frénétiquement sur « ignorer ». Myo hurle de douleur et lève ses deux jambes, me faisant basculer la tête la première vers le sol. Bang ! Ou un bruit qui ressemble à ça. Je constate que l'hôtel a bien été rénové et que du plancher en bois composite, c'est bien plus dur que de la moquette. On est deux à être réveillé. Il est 5h10. Tout va bien. Il fait nuit.

Le nouveau monde de Star Wars ouvre à 6h00 du matin et il semble qu'il faille y aller tôt, sinon la foule nous noiera d'ici quelques heures. Camille a millimétré notre emploi du temps. Ici c'est l'armée mais c'est même pas grave, c'est les vacances. *Si tu es reposée à la fin de tes vacances c'est que tu en as pas profité.* C'est ainsi que Camille justifie son programme martial et je suis d'accord, il faut rentabiliser l'investissement. Puis j'aime ça l'idée de me laisser porter par une organisatrice. Je n'ai pas à me souvenir du chemin emprunté, de ce qu'on fera ou ne fera pas, je peux contempler les gens et les lieux sans aucun stress.

J'ai passé une excellente nuit dans un lit « queen » partagé avec Myo. Nous sommes deux princesses suffisamment fluettes pour respecter notre moitié de lit de reine. J'étais tellement fatiguée après avoir rien fait pendant tout ce voyage que j'ai dormi comme un bébé. *Uma, viens avec moi, on va les attendre dehors !* Je suis ainsi Myo parce qu'en 10 minutes nous sommes prêtes, après avoir enfilé rapido presto un short et un t-shirt. Camille, quant à elle, prend beaucoup plus de temps à effacer devant le miroir tous les signes de vieillesse qui ravagent son visage et son cou. Je me demande si c'est une bonne idée de se maquiller, considérant la moiteur terrifiante qui sévit ici. La porte de notre chambre s'ouvre et une vague de chaleur humide s'engouffre, elle aussi voulant profiter de la climatisation de la chambre. Même à 5 heures du matin, le thermomètre pointe 25 degrés.

Myo me prend la main et me tire quelques mètres plus loin, derrière la statue de Roger Rabbit, qui préside l'entrée de notre bâtiment qui symbolise les années 80. Je ne connaissais pas Roger Rabbit mais c'est un lapin trop mignon. S'il n'était pas grand comme trois étages, je lui ferais un gros câlin, mais il est grand comme trois étages. Il est dans l'hôtel le moins cher de tout Disneyworld mais c'est parfait pour moi. Je suis une fille simple aux besoins simples. Je n'ai pas besoin de vue imprenable sur un lac artificiel ou des animaux sauvages, de lit king californien aux draps satinés, de suite royale aux corbeilles de fruits exotiques et aux chocolats fins.

Jeanne, Michèle, Églantine et Camille arrivent enfin, parfaitement endimanchées. J'avale à la va-vite la dernière bouchée d'une tranche de pain de mie tartinée de Nutella. Ce sera mon petit-déjeuner pour les prochains jours. Camille pointe du doigt un bâtiment au loin. *Uma, passe tout droit, c'est un raccourci, puis tuournes à gauche là-bas au bout, les bus vers les parcs nous attendront.* Les bus attendent, attendent, et attendent. Le monde s'engouffre dedans, poupons, poussettes, chaud devant. Le chauffeur encourage ce beau monde à s'entasser toujours plus loin au fond, à s'écraser, à se lover dans le creux des aisselles de celles et ceux que le destin aura choisi de planter là, devant nous, sous nous.

C'est plusieurs dizaines de morts et de blessés si ce bus-là chavire, ce serait rentable pour les pompes funèbres. La galanterie et le savoir-vivre n'existent pas plus dans ce bus qu'en France, les jeunes de 20 ans et plus, en couple, ne laisseront jamais leur place à des plus faibles qu'eux, c'est le *me, myself and I*. On tanguait de droite à gauche, de gauche à droite, prisonniers comme des mécréants dans une cale de galion qui se dirigeait vers le Nouveau-Monde. Églantine, la plus grande de toutes et tous, m'enlace dans ses bras, tout en soupirant contre les soubresauts, et je m'accroche à elle comme le marin à son mât en pleine tempête, comme la danseuse nue à son pôle en pleine danse tourmentée.

Le calvaire prend fin au bout de quelques minutes et les vacances commencent. Le soleil pointe très de peu de rayons de lumières, il fait encore nuit et c'est féérique de traverser le parc illuminé par des lumières artificielles et multicolores. La foule est assez nombreuse, composant une cacophonie de plein d'accents que je ne comprends pas, sauf les pleurs des enfants, qui ont un langage universellement compréhensible. Je trouve que c'est tôt de traîner des enfants à un parc au petit matin, mais leurs parents doivent être comme Camille, tu dois profiter de tes vacances le plus du plus.

Si n'écrivais pas ce journal chaque soir, j'oublierais que je suis hors du temps, dans un autre monde. On marche, marche, marche, on attend en file et on se divertit. Je ne pense plus à ce pays lointain où je vis et j'étudie. Je n'ai amené aucun de mes problèmes avec moi. J'oublie même que je suis une végétarienne du dimanche et qu'aujourd'hui on est samedi et j'ai dégusté ce midi une sorte de bœuf bourguignon donc la chair de bœuf, paix à son âme, se défaisait si facilement et fondait en bouche. J'aurais mangé le bœuf en entier. J'oublie que je ne suis pas la plus jolie des filles en t-shirt et short et que c'est pas grave, ici tout le monde est généralement mal fagoté, se foutant de l'apparence, que tu sois moche ou beau, gros ou maigre, poilu ou imberbe. Camille et sa classe de mannequins ont dû s'arrêter vers 9h00 du matin aux toilettes, pour retirer leur maquillage qui dégoulinait et libérer leurs habits de couches superflues. La chaleur écrasante rend le monde plus naturel.

Au bout de 13 kilomètres de marche, exténuées par notre forme en méforme, écrasées par la chaleur, assommées par le décalage horaire, nous sommes rentrées piteusement à l'hôtel pour profiter de la piscine, inutilement chauffée. Seules Michèle et Jeanne n'ont pas osé se mettre en maillot de bain. J'aurais aimé faire preuve de solidarité mais quand la fatalité s'abat sur quiconque, comme la chaleur étouffante, les beaux principes et la grandeur d'âme foutent le camp.

Dimanche 22 septembre 2019

C'est une hécatombe ce matin. Aucune fille s'est réveillée à 5h00 du matin, elles n'en sont tout simplement pas capables. *Vous êtes juste une bande de petites doudouces !* Églantine les pointe d'un doigt menaçant mais elles s'en foutent, elles dorment à moitié, et l'autre moitié ne déchiffre pas les informations vocales reçues. Je suis la seule à être dans un état acceptable pour un 7h00 du matin. Je ne suis pas moins fatiguée que les autres ni avec moins de muscles en compote, mais mon corps est conçu pour se réveiller à la même heure tous les matins, peu importe l'état dans lequel je suis. Même si je me couchais à 3h00 du matin je me réveillerais entre 6h00 et 7h00 sans problème. Mais il y a un truc. Mon corps ne me laisserait pas me coucher à 3h00 du matin, passé 23h00 il me dicte de rejoindre Morphée.

Je prépare ma tartine de Nutella avec une couche plus épaisse que la veille, car rien ne vaut une bonne dose de sucre pour se réveiller, juste pour se réveiller par contre, le reste de la matinée je crève de faim. Pendant que d'une main j'essaie de ne pas me maquiller à la Nutella, avec l'autre je prends un morceau de coton à démaquiller et je chatouille la plante des pieds de Myo, qui grommelle sous sa couverture. *On est en vacances, oui ou non ?!* En vacances, oui, mais ce sont des vacances actives. *Allez, Myo, bouge ton sac d'os, ce matin on va à Animal Kingdom, et si tu veux chevaucher deux fois des bêtes volantes dans le manège d'Avatar, il va falloir courir à l'ouverture du Parc !* On a juste un seul coupe-fil et si on veut pas attendre 240 minutes pour un second tour c'est mieux de se bouger le popotin.

L'équipe de bras cassés se met en branle 30 minutes plus tard, sous les ordres et le commandement de la caporale-chef Églantine. Évidemment, en 30 minutes, une fille ça peut pas être prêt, donc tout le monde s'est mis à la mode américaine, abandonnant le chic parisien, finis le maquillage et les couches de vêtement sophistiquées, c'est le règne du short et du t-shirt. Myo n'a pas besoin de plus pour que des mâles et des femelles se retournent sur son passage, ou la regarde discrètement lors de l'attente en file. Il faut être une fille ordinairement belle pour faire plus d'efforts, la vie est injuste. Mon surmoi essaie de m'empêcher de lui souhaiter d'enfanter 10 rejetons et de doubler de poids à chaque fois. Mais c'est biologiquement improbable. Je la vois toute la journée dépenser son budget dans des churros au chocolat, des granités à l'ananas, des cupcakes multicolores, des sucettes en forme d'oreilles de souris, et ainsi de suite, sans prendre du gras là où il ne faut pas.

Sous une chaleur écrasante, nous nous promenons, de manège en manège, avec des pauses syndicales pour que Camille se repose, mais on ne se le cache pas, nous aussi on se repose. Même si on fait un peu de sport à l'école, on ne marche pas en plein soleil près de 20 kilomètres par jour sous des temps ressentis de 40 degrés. Quand l'après-midi se termine, on attend le bus qui nous ramène à l'hôtel, assises à même l'asphalte, comme des loques humaines, buvant un énième litre d'eau. Mais c'est avec le sentiment du travail accompli que cette seconde journée se termine, après avoir sursauté en route vers l'Everest, après avoir tournoyé dans les chutes de rapides, après avoir chevauché un dragon de Pandora. Comme le rajouterait Myo, les desserts du restaurant du monde de Pandora sont de délicieux petits gâteaux qui rendraient jalouses des pâtisseries chics de chez nous, avec leur glaçage miroir bleuté, leur crème aux fruits de la passion ou au chocolat intense. Des décors jusqu'aux assiettes c'est un émerveillement d'être dans un monde peuplé et imaginaire, où rien ne peut arriver de nuisible.

Ce soir c'est dodo à 21h00. C'en est pathétique. Le corps abdique, la volonté cède. Je suis la seule courageuse qui griffonne ces quelques mots sur des feuilles de papier, avant que ma volonté cède elle aussi. Je me promène, seule, la nuit tombée, autour des diverses piscines et bâtiments, profitant du peu de fraîcheur offert par le crépuscule. Ensuite je retourne me réchauffer sous les couvertures, parce que la clim est à fond, pour faire plaisir à celles qui ont toujours chaud.

Lundi 23 septembre 2019

Caché dans un recoin du monde de la France, l'Artisan des glaces prépare nos cafés glacés. La fille qui prend les commandes, et les filles qui les préparent, sont toutes françaises. Dieu merci elles ont un bel accent américain lorsqu'elles parlent anglais, je n'entends pas de « ze » ou de « outte » continuellement. Elles ont le même air que nous, celui de filles abattues par la chaleur. Je trouve ça formidable de voir les autochtones floridiens agir comme si la température n'était pas subtropicale. Certains portent même des pantalons et des vestes, et d'autres, bien sûr, des grosses fourrures de personnages Disney. C'est inhumain quant à moi. Je me rends compte que je l'aime, mon climat tempéré, même si des fois il perd la boule en été.

Mon café glacé est prêt. Je l'admire et j'en voudrais trois. Une énorme boule de crème glacée au café s'enfoncé dans un café au lait légèrement sucré, à moins que ce soit la glace qui le sucre, je ne sais pas. La crème chantilly, tout en spirale au-dessus de ce délice sucré, fond dans ma bouche et l'irradie de gras réconfortant. Myo déguste une boule à la noix de coco, Camille a pris un café glacé avec une boule à la vanille, et les trois autres ont fait vœu d'abstinence de gourmandise. Ou pas vraiment. On a passé l'heure du midi à s'empiffrer dans les kiosques d'Epcot, pour le festival mondial de nourriture. On peut commander des bouchées de plat dans un petit carton, pour près de 5 dollars. C'est rigolo de voir quelles horreurs on peut manger pour 5 dollars, et de l'autre côté, de la haute gastronomie. Un morceau de saumon du Pacifique en croûte d'épices avec un accompagnement de légumes méconnaissables, finement coupés, côtoie une barquette de poulet pané frit, ou encore des macaronis au fromage, pour le même prix.

Tu vois Uma, tu te moquais de moi d'avoir pris trois heures pour regarder toutes les photos des menus, et maintenant tu sais que sans moi, tu te serais pas régaler ! Églantine triomphe, avachie contre un mur, les épaules baissées, digérant entre deux rots ses deux barquettes de saucisses irlandaises avec purée de pommes de terre aux oignons confits et recouvertes d'une sauce brune. *Et c'est pas fini !* Myo éclate de rire, pointant le pavillon des danois, là où une boulangerie offre le fameux schoolbread. C'est une sorte de pain brioché fourré avec une crème pâtissière à la cardamome et recouvert de filaments de noix de coco glacés et rôtis, il me semble. *Les filles, faut arrêter, on a déjà du mal à marcher, on ne peut pas continuer à s'empiffrer !* Je dis ça mais à Epcot, y'a pas beaucoup de manèges, heureusement que notre voyage est tombé en plein festival de bouffe.

La pyramide du Mexique offre un salutaire sanctuaire contre la chaleur, déversant des flots et des flots d'un air climatisé glacial, on passe de la chaleur tropicale au pôle nord en un battement de portes automatiques. Dans cette pyramide, c'est le monde du film Coco et le marché public pullule de têtes de mort en céramique de tous les coloris imaginables. La beauté de cette atmosphère n'empêche pas un désir coupable de monter en nous toutes, on rêve toutes de la piscine de l'hôtel alors qu'on ne reviendra sans doute jamais ici. Après avoir épuisé nos fastpass, personne n'a plus envie d'attendre une heure pour faire Sorin ou Test track.

Michèle n'hésite pas. *Camille, est-ce que tu vas bien ? Est-ce que tu serais mieux à l'hôtel ?* Camille est assise au pavillon de la Chine, sur un banc dur en bois dans une sorte d'amphithéâtre. Ses 70 ans, plus ou moins, pèsent sur les articulations de ses genoux. *Je suis tellement navrée les filles. Je pensais que mes marches quotidiennes pour acheter mon pain et mon journal me maintenaient en forme, mais je me rends compte que c'était rien comparé à ça. Je suis une loque humaine. Je vais rentrer à l'hôtel et ne pas vous ralentir plus longtemps.* Elle baisse la tête piteusement. On se regarde toutes, semblant se demander si on gâche son argent en ne se forçant pas à rester au parc jusqu'à la fermeture. Michèle a moins d'états d'âme. *Je trouve qu'on a eu une très belle journée, et la panse bien remplie. On va se reposer à l'hôtel, toutes ensemble, et demain nous attaquerons Magic Kingdom en parfaite forme !*

C'est le mode d'emploi pour ne pas profiter à fond de vacances onéreuses, mais dans le confort de son climat tempéré il est facile de juger. La prochaine fois que je viens ici, je ferai un stage de survie en plein désert comme entraînement.

Mardi 24 septembre 2019

Michèle se tient à l'écart, assise sur une chaise du café du chat du comté de Cheshire. Je suis amoureuse de ce chat depuis si longtemps, à cause de son superbe sourire espiègle et un brin diabolique, ses couleurs chatoyantes de rose et violet. Le café offre des boissons et des pâtisseries de la même couleur. Pendant que les autres s'empiffrèrent en mangeant un donut gros comme notre tête, à la couleur rose chimique, se désaltérant avec une sorte de granité rose et violet bourré de sucres dont le nom se termine par un « -ose » menaçant, Michèle pleure. Depuis le début du voyage, Michèle s'isole régulièrement, plusieurs fois par jour, et pleure. *Ça me fait du bien, faut pas s'inquiéter. Juste me laisser tranquille, Pas me réconforter.* Facile à dire quand tu es dans un groupe comme le nôtre, passant 15 heures par jour ensemble depuis plusieurs jours. C'est la colère qui la fait pleurer, pas la tristesse. Elle veut tout ce que les autres ont.

Hier, à Epcot, dans le monde du Maroc, elle s'était assise derrière le bâtiment principal pendant que Myo attendait, interminablement, de se faire prendre inutilement en photo avec Jasmine et son prince. Je l'ai rejointe et elle m'a expliqué ce qu'elle ressentait. *C'est l'avarice, je l'appelle comme ça. Elle me ronge, je veux tout ce que les autres ont. Je veux être la jolie fille qui fait tomber tous les hommes, je veux être celle qui remporte les Nobel les uns après les autres, je veux être celle qui possède des yachts sur la Riviera, je veux être une Soeur Emmanuelle adulée par les pauvres, je veux vivre pour tout posséder.* Bien sûr, c'est le but de la vie, et elle n'a rien de tout ça, et elle pleure de rage. J'essaie de la réconforter parce qu'au moins elle a des buts à atteindre pour éviter le suicide. Sachant qu'elle n'est pas proche d'obtenir tout ça, elle risque d'avoir une longue vie.

Notre marche reprend et nous dévorons tous les manèges en quelques heures. Après un déjeuner bien mérité chez Pecos Bill, à dévorer des tacos et des légumes dévalisés au buffet, il est temps d'entreprendre le dernier morceau de notre voyage, les deux parcs d'Universal. Les yeux d'Églantine brillent à chaque fois qu'on prononce le mot Universal. Myo m'a souvent reproché de le prononcer à tort et à travers depuis vendredi, juste pour énerver sa sœur, une fan ultime d'Harry Potter et de tout son imaginaire. Universal, c'est le parc pour les ados

d'aujourd'hui et de pas si loin en arrière. L'univers est moins enfantin que celui de Disney mais peu importe, j'ai adoré mes quatre jours ici, je me sens retourner dans mon enfance, pas si lointaine, une enfance où l'imaginaire permet de se libérer du présent morne. Je suis ici, dans un monde à part, prise en charge pour ma nourriture, mon logement, mon amusement. La société devrait nous offrir ça, elle devrait tellement nous gâter qu'on deviendrait des zombies paresseux sans aucun esprit de rébellion ou de contestation.

Je déteste faire mes valises, et franchir la porte d'une chambre d'hôtel. C'est le signe d'une fin de plaisir, dont j'ai été incapable de profiter à fond parce que mon corps était trop faible, et mon esprit a suivi mon corps. Un tube de dentifrice, je suis capable de l'écrabouiller pour en tirer la dernière noisette de pâte, mais pour un voyage, je ne suis pas capable. Je suis en vacances et mon corps pense qu'il peut se reposer. La baisse de stress liée à la vie quotidienne vient taper dans mon énergie, qui baisse dramatiquement, et je dormirais toute la journée si je pouvais. Maudit corps incapable de ne pas se reposer en vacances.

Le taxi pour huit arrive pour nous six. Le chauffeur ne pâlit même pas à la vue de notre nombre impressionnant de valises et de sacs à dos. Tout rentre, facilement. Et c'est parti pour la seconde partie du voyage, vers l'hôtel Royal Pacific, qui jouxte les deux parcs d'Universal, et en logeant là-bas, nous goûterons au luxe du fastpass illimité.

Des palmiers, un pont en bois surplombant de la végétation, des statuettes en forme de grenouille, nous accueillent. Au bout du pont, une grande baie vitrée faisant office de porte laisse découvrir quelques mètres plus loin des jets d'eau dans un jardin de pierre avec des statues d'éléphants. Ce pourrait être un hôtel colonial, c'est l'image qui vient à mon esprit. Je suis petite biologiquement, et je me sens encore plus petite dans ce hall qui pourrait appartenir au roi de la montagne. Alors que Camille s'occupe du check-in, les filles se jettent sauvagement, en face du bureau d'accueil, sur de grands réservoirs aux parois en plexiglas, contenant de l'eau parfumée au citron ou à la pêche. Avons-nous bu la moitié des dizaines de litres de cette eau aromatisée ? Je pense que oui. Jeanne en est tombée amoureuse. *On dira ce qu'on voudra, mais de l'eau glacée, quand tu crèves de soif, y'a rien de plus réconfortant. C'est la vie qui coule dans ta gorge et gèle ton estomac. Je pense que j'aime ça qu'on crève de chaud, juste pour pouvoir boire cette eau glacée.* Le bonheur, c'est, des fois, juste un verre d'eau glacée aromatisée.

Mercredi 25 septembre 2019

Piscine ! Piscine ! Piscine ! Myo me tire par une jambe comme pour me faire tomber du lit. *Allez Uma, bouge-toi les fesses, la piscine ouvre dans 10 minutes, c'est le meilleur moyen de se réveiller !* Ah oui, ah bon ? C'est vrai, c'est les vacances, réveille-moi brutalement alors que je rêve que j'agence des hamburgers pour 300 visiteurs d'une convention sur le végétalisme, qui ont 30 minutes pour manger. Certains veulent des oignons, d'autres pas, certains les veulent entre le fromage et le faux fromage, d'autres entre la mayo et le pain, rôti ou pas. L'enfer, quoi. Elle tire d'un bord puis de l'autre les lourds, très lourds rideaux opaques qui masquaient jusque-là le soleil bien levé, qui signale qu'il fera encore très beau et très chaud aujourd'hui.

J'enfile mon maillot de bain de grand-mère, j'hoche la tête pour signifier à Camille que nous serons de retour d'ici 30 minutes, puis la grande aventure débute. Nous longeons des murs, prenons des escaliers, tournons autour de majestueux piliers pour enfin découvrir la piscine, située au centre de l'hôtel, dense en végétation, entourée de palmiers, telle une forêt brésilienne impénétrable. Le sable fin d'une petite plage d'un beau blanc tirant vers le blond vient chatouiller nos pieds nus. L'odeur de chlore chatouille les narines. Sous l'œil de deux sauveteuses aux lunettes noir-hollywoodien, Myo plonge n'importe comment, plaquant son dos contre l'eau à l'amerrissage. Il fait déjà trop chaud pour qu'on préfère se mouiller progressivement. Aucun touriste ne profite de la piscine à cette heure. C'est notre jacuzzi privatif. Si ce n'est pas le paradis, ça y ressemble. Moi ce que je préfère, c'est faire la morte, allongée dans l'eau, flottant comme un ours polaire dans son océan arctique. Même en ayant les yeux fermés, je sens le début de panique des sauveteuses qui se demandent si je suis réellement morte. Je bouge les doigts des pieds de temps en temps, pour les rassurer. Cette baignade pourrait durer des heures, mais on est en vacances, il faut alors aller se préparer pour visiter les deux parcs.

À notre retour, Églantine nous regarde d'un œil noir. On a raté l'ouverture avancée des parcs à cause de notre baignade un tantinet longue, je le confesse. *À cause de vous, on a raté l'ouverture avancée des parcs !* Voilà, c'est ce que j'avais dit. Ce qui n'empêche pas Myo de se moquer de sa sœur. *Tu le sais, Églantine, hein, qu'Harry n'est pas vraiment là, qu'il ne t'attend pas avec impatience dans son château pour te montrer son balai magique ? Tu le sais, hein ?* Elle le sait, et c'est ainsi que les frères et sœurs prennent soin de s'énerver les uns les autres. Je n'ai ni sœur ni frère, soit personne à ennuyer.

C'est à pied que nous nous rendons aux parcs et passons la sécurité, détecteur de métal y compris. Ça m'attriste toujours de penser que ces détecteurs sont indispensables, mais c'est ça la vie, quand on est dans un monde où n'importe qui peut acheter une arme qui peut tuer autant de gens en aussi peu de temps. Une fois la sécurité franchie, c'est une belle aire ouverte qui s'offre à nous, un parc d'aventures sur la gauche et un parc... ben, d'aventures aussi, mais plus axé sur le cinéma, à droite. Pour nous ils sont reliés par un train, donc ils ne font qu'un. Églantine veut aller directement au monde d'Harry Potter mais la meute reste soudée et, avant de succomber au bonheur extatique, elle devra subir le manège des mignons Minions, supporter les articulés guerriers Transformers, pleurer d'ennui lors de la montagne russe trépidante de Woody Woodpecker, pleurer de désespoir lors de la visite du monde enfantin de Barney, s'apitoyer de conduire E.T. sur sa planète, esquisser un bref sourire dans le manège des Simpsons, puis enfin maugréer dans sa barbe pendant la fusillade de Men in black. Puis vient le tour du moment magique, Églantine traverse le mur de brique qui mène à une réplique parfaite d'un vieux Londres imaginaire. Au bout de l'allée, un énorme dragon blanc est couché sur le toit d'une banque et crache du feu régulièrement.

Je ne suis pas une fan absolue de l'univers d'Harry Potter mais je sais apprécier les milliers de détails des décors, les boutiques aux jouets et aux bonbons surprenants, les allées sombres et inquiétantes. C'est un endroit magique où seule l'attraction principale déçoit un peu, en laissant voir toutes ses coulisses lors des transitions entre les scènes. Cependant, être dans la boutique de bonbons, c'est être au paradis, je vois des amas de bonbons du plafond au plancher, de toutes les couleurs, de toutes les saveurs. La butterbeer est déclinée en toutes

sortes d'aliments, de la boisson froide, chaude, glacée, et en fudge. Le fudge c'est une sorte de pâte moyennement dure, hyper sucrée, qui s'émiette dans la bouche, soit un rêve de diabétique. *Myo, tu fais quoi ? Tu vas vraiment acheter cinq paquets de chocolats ?!* C'est la consternation aux alentours, Myo garde dans ses bras, comme si elle protégeait son nouveau-né, cinq boîtes de chocolats en forme d'abeille ou de papillon. *Laissez faire, les filles nazes et incultes, c'est le meilleur bonbon sur terre, du chocolat qui fond dans la bouche et révèle des pépites de bonbons sucrés qui explosent dans la bouche et entre les dents.* Elle me tend à regret un de ses chocolats comme elle me tendrait le dernier croûton de pain rassis avant qu'on meure de famine dans les dernières heures du monde civilisé, elle me le donne mais elle voudrait le garder, je le lis dans ses yeux. C'est effectivement assez bon et surtout super rigolo de sentir les minuscules perles de sucre sautiller sur la langue.

Avant de rejoindre l'autre parc via le Hogwarts Express, le groupe décide unanimement de manger chez Harry Potter, en quelque sorte. Le restaurant offre quelques plats d'une cuisine traditionnelle anglaise, soient le fish and chips, saucisses purée et petits pois avec sauce brune, mijoté de bœuf à la bière dans un gros pain. C'est ce que j'ai pris et c'est énorme. C'est bon, c'est meilleur que de la pizza américaine grasseuse et dégarnie, mais c'est pas transcendant. Heureusement le décor de la taverne avec son haut plafond et sa luminosité très basse me donnent l'illusion d'être dans un restaurant anglais du 19e siècle, où je n'ai jamais mis les pieds.

Églantine fait la gueule. Une si belle et grande bringue dont les lèvres retroussées miment un enfant boudeur. Elle voulait goûter à tous les plats, mais c'est pas tout le monde qui a le cœur à partager. Moi je lui ai donné les morceaux les plus durs de mon bœuf ou mouton, les trois quarts de mon pain trop consistant, et elle en fut ravie. Mais c'est ainsi, lorsqu'on est une adolescente aux besoins intenses, rien n'est jamais suffisant. Je lui passe un bras amical autour des épaules et lui chuchote qu'on pourrait filer pour acheter une boule ou deux de crème glacée à la butterbeer. Ses yeux pétillent de plaisir. C'est ainsi qu'on fait plaisir aux enfants capricieux, je serai certainement une bonne mère plus tard, une bonne mère pour enfants-rois.

C'est sans doute douteux de payer aussi cher un billet pour faire deux parcs en un jour, mais il permet de rejoindre l'autre parc avec le Hogwarts Express et c'est quasiment mon attraction préférée pour l'instant. L'illusion qu'on prend un train est totale. Mon œil d'adolescente perspicace, et chiant, ne voit pas les dessous du décor, les artifices. Le second monde de l'univers d'Harry Potter n'est pas aussi original que le premier mais c'est mignon quand même. J'adore voir des toits de bâtiments enneigés alors qu'on crève de chaud sous 40 degrés. La neige éternelle magique n'a jamais aussi bien porté son nom. L'attraction principale est bien meilleure que celle de Gringotts. Je ne parle même pas de la nouvelle attraction d'Hagrid, l'attente est insensément trop longue et sujette à des attentes encore plus longues à cause de multiples pannes. Il faut tirer Églantine par la manche pour lui confirmer que c'est insensé de passer 3 heures dans une file d'attente. *Trois heures c'est pas long dans une vie, les filles ! Peut-être que jamais du reste de ma vie je vais revenir ici...* Elle me tire quasiment des larmes des yeux et j'utilise un nouveau subterfuge de bouffe, c'est butterbeer pour tout le monde, avec des desserts à la crème de butterbeer. Le sucre, ça console bien tout chagrin.

Le reste de la journée fond comme neige naturelle au soleil, King Kong nous a fait peur, les méchants de Spiderman nous ont jeté plein d'objets à la figure. Malheureusement le manège de Popeye était fermé, il semblait si génial, il promettait de terminer le manège en étant *soaking wet*. Pas juste mouillées, on aurait été mouillées jusqu'aux os, ça aurait été drôle. Avoir des fastpass illimités, c'est vraiment génial. Même si le parc n'est pas super plein, on peut refaire les manèges aussitôt après en être sorti. Il y a aussi un certain plaisir à utiliser des files dédiées et voir le monde faire la queue régulière. Est-ce mal Seigneur ? Vais-je brûler en enfer pour ces pensées dégradantes envers ceux qui ont moins de moyens que Camille ?

Sur le chemin du retour, consumées par la faim, Red Oven Pizza nous tend les bras. Ça semblait tellement économique que je m'attendais au pire, et pourtant les pizzas sont toutes plus délicieuses les unes que les autres, crôte mince et croustillante, et les garnitures peuvent sembler de luxe, soit du fromage ricotta, de la saucisse au fenouil, des champignons séchés, et ainsi de suite. De quoi bien digérer pour le reste de la soirée à passer auprès de la piscine.

Jeudi 26 septembre 2019

Je pensais que vous feriez la fête toute la nuit, mais finalement vous êtes des filles bien sages. On se regarde toutes les unes les autres, avec un air surpris. Camille pense vraiment, qu'après avoir marché 10 heures en plein soleil et en pleine chaleur, on a encore l'énergie pour faire la fête toute la nuit ? Je ne rêve que d'une seule chose vers 18h00, c'est de ne plus rien faire, je veux être avachie dans un transat ou dans l'eau d'une piscine, en sirotant de l'eau glacée citronnée, et mon plus fol désir est de pouvoir rester réveillée jusqu'à 20h00. Mais non. On est à la ramasse. On se couche avec les poules, brûlées.

Ce matin c'est Volcano Bay, un parc aquatique appartenant à Universal, où on pourra se rafraîchir. J'ai toujours eu une sainte horreur des parcs aquatiques. Déjà je n'aime pas montrer mon corps imparfait, et je n'aime pas non plus voir les gens à demi nus avec leurs corps imparfaits. Je ne rêve pas de voir dans les rues les gens se promener en culotte et en soutien-gorge, donc je n'ai pas plus envie de les voir ainsi dans un parc. Ma seconde phobie est que je me perde, parce que je ne vois pas bien sans lunettes, si je les retire tout est flou, ce qui est toutefois un avantage pour ne pas voir de corps imparfaits. Avant de venir ici, j'ai vu des vidéos où les touristes gardent tous leurs lunettes, donc j'ai décidé de faire pareil, en espérant ne pas les perdre. C'est avec un certain stress que je vais à Volcano Bay, mais je n'ai pas trouvé de raison pour me défilier, je dois affronter mes peurs.

Une serviette blanche sur l'épaule, je quitte ma chambre d'hôtel pour traverser les couloirs frigorifiques. Ironiquement, on met un peu de chauffage le soir parce que la climatisation refroidit trop le bâtiment. Je me déçois de penser ainsi, trop chaud c'est comme trop froid, c'est désagréable. J'ai l'impression d'être une vieille mémère qui geigne tout le temps, une sorte de Tatïe Danielle. *Uma, t'es rien qu'une vieille mémère qui gémit tout le temps ! Allez, courage, dans 50 mètres on va profiter de la chaleur étouffante de la Floride, puis on va aller zigzaguer dans l'eau !* Myo aime ça me taquiner. Je l'aime bien. Je pense que je me suis trouvé une vraie amie. Elle voit tout de suite quand je suis trop mollassonne et elle me donne un coup de fouet avec son entrain.

Bien que peu vêtues, en débarquant du bus, nous sommes à nouveau contrôlées par le service de sécurité. On est juste quatre, on passe assez vite. J'ai eu la bonne idée de nous réveiller tôt, alors y'a pas grand monde. Assises sur un banc en attendant que le parc ouvre, Myo et Églantine jouent avec des jets d'eau verticaux situés avant la file d'attente. Moi je trompe mon ennui en pensant à Michèle et Jeanne, qui passeront leur matinée dans un autre parc. Il est hors de question pour elles d'être en maillot de bain. Elles ne savent pas comment gérer leur corps qui est encore celui d'un homme, alors que leur apparence, une fois vêtue, est féminine. Elles ne veulent pas être un objet de foire. Et je n'ai rien à répondre à ça. Rien. Je vais juste essayer qu'on passe uniquement la matinée à Volcano Bay pour qu'elles ne soient pas toutes seules.

Un monsieur d'origine jamaïcaine accroche un bracelet appelé Tapu-Tapu à notre poignet. Je n'ai pas trop compris ce qu'il nous a dit mais il vient de Jamaïque et trouve ça froid la température ce matin. Ok, je prends des notes, ne pas aller en Jamaïque si je trouve qu'en Floride c'est déjà trop chaud en septembre. C'est noté. C'est une constante ici, les employés sont tous très sympathiques et n'ont même pas l'air de le faire exprès. Myo est pas aussi nuancée que moi. *Allez dis-le, en France, les employés ont tous des gueules de cochon, s'ils te disent bonjour c'est un miracle, et si tu as un sourire avec un bonjour alors tu peux être certaine qu'il y a une caméra cachée pas loin !* Je soupire extérieurement. *Peut-être que dans la société française, les gens sont philosophes et trouvent qu'on vit dans une société de merde qui n'a aucun sens, d'où leur noirceur d'esprit permanente, alors qu'en Amérique du Nord, c'est l'ère du matérialisme, les gens prennent la vie au jour le jour, sans stress métaphysique, ils sont juste cools, non ?* Myo fait une moue renfrognée. *T'y connais rien, Uma Snow !* Puis Myo détourne les talons et continue son bonhomme de chemin vers les vestiaires, pour y ranger son mini sac à dos.

Je retire mes chaussures de plage pour marcher à pieds nus. J'étais prête à détester ce parc mais je tombe sous son charme, c'est artificiellement très bien fait, surtout le volcan qui surplombe la piscine à vagues, et les attractions qui nous font tournicoter dans des bateaux ou bouées en plastique. Je déteste les montagnes russes donc j'ai moins apprécié le Krakatau, qui donne trop de sensations fortes à mon goût. Je déteste ce moment où je suis sur le bord de dévaler une grosse pente et mon cerveau imagine que ma dernière heure est arrivée, que c'est maintenant, là, que je vais mourir, il se demande ce que je fais dans cette galère, pourquoi j'ai dit oui, puis pourquoi j'ai dit oui trois fois de suite pour faire ce manège, comme si je n'apprenais pas ma leçon. Monter et descendre une montagne russe, c'est toute une introspection.

Mon attraction préférée, c'est la rivière pas tranquille, avec gilet de sauvetage obligatoire. C'est tout un défi de ne pas boire la tasse et, surtout, de ne pas perdre ses lunettes. En quelques tours, j'ai vu quelques malheureux les perdre. Je voyais une centaine d'euros partir en fumée mais un plongeur du parc nous expliquait que régulièrement il plongeait dans la rivière pour récupérer les objets perdus. Ils pensent à tout ces ricains.

La matinée a filé vite...une fois rentrées à l'hôtel on découvre que Jeanne et Michèle ne sont même pas allées au parc, préférant paresser au bord de la piscine désertée. Affamées, on dévalise une nouvelle fois la pizzeria Red Oven. Tout là-bas au loin, de l'autre côté du rivage, le Toothsome Emporium nous nargue. On doit y aller. J'ai vu des photos. Leurs milkshakes sont énormes. Aussitôt dit, aussitôt fait, nous envahissons la chocolaterie qui n'a rien à envier aux plus belles chocolateries françaises, belges, ou suisses. J'espère n'avoir offusqué personne en écrivant ceci, même si le chocolat suisse est mon préféré. Les prix sont déraisonnables du côté des chocolats et des pâtisseries mais elles sont magnifiques et originales. Je n'ai jamais vu autant de macarons différents de toute ma modeste vie, aux parfums et aux couleurs parfois insolites, surtout quand c'est écrit en anglais et que je n'y comprends rien. Paradoxalement, le coin aux milkshakes est financièrement bien plus accessible. Jeanne commet l'erreur impardonnable de commander celui au triple ou quadruple chocolat avec un énorme brownie bien dense au-dessus. Dans la crème glacée il y a même de minuscules morceaux de chocolat noir et peut-être même des morceaux de brownie. Évidemment elle ne parvient pas à le terminer ni même à l'entamer. Églantine et moi-même choisissons celui au café, où des biscottis remplacent le brownie de la version chocolatée. À deux c'est plus facile. Toutefois au bout de quelques minutes, alourdies par tant de nourriture, il est bien difficile de marcher. Pourtant c'est notre dernière après-midi d'amusement, il faut en profiter. Encode une matinée d'amusement demain matin, puis c'est le retour vers le froid automnal parisien.

Vendredi 27 septembre 2019

C'est notre routine depuis une semaine, on est devenu une sorte de gang de filles, on dort ensemble, on petit-déjeune ensemble et toute la journée on marche et on s'amuse ensemble, hors du monde, hors du temps. C'est un sentiment très étrange et je comprends que certaines personnes puissent adorer l'atmosphère des parcs floridiens, mais uniquement lorsqu'on réside sur place. Tout est fait, le décor, l'atmosphère, pour qu'on soit en dehors du monde réel où on se lève pour aller à l'école ou au travail, que cela nous plaise ou non, et souvent ça ne plaît pas. Je ne vois pas ici les airs de bœuf des utilisateurs des transports en commun, l'animosité entre les personnes, leur désespoir, leur envie d'en finir avec la monotonie de leur vie. Alors qu'ici tout est pensé pour l'amusement quotidien. C'est pas compliqué, de quoi je me suis plainte pendant une semaine ? La chaleur, uniquement la chaleur. Ma vie est rendue vraiment extraordinaire si la seule chose qui me vient à l'esprit pour me plaindre c'est le climat.

L'atmosphère est un peu maussade ce matin. C'est la fin d'une aventure qu'on ne veut pas terminer. Chaque recoin de l'hôtel qu'on croise, c'est la dernière fois qu'on le voit. Chaque porte ou ascenseur qui est utilisé, ça reste derrière nous, comme si un nuage de fumée impénétrable nous suit et efface définitivement les endroits où on ne remettra plus les pieds.

C'est notre dernière matinée à Universal et pour faire plaisir à Églantine et Myo on passe plus de temps dans le monde de Harry Potter et celui des Simpsons. J'anticipe avec crainte de manger mon repas du midi au fast food boulevard des Simpsons. La nourriture est sans surprises hors de prix et de type malbouffe. Je regarde nos cinq plateaux et je vois des boissons de couleur bleue et jaune fluorescentes, des frites bouclées saupoudrées de points rouges, deux hot-dogs de deux pieds de long, des hamburgers si chichement garnis qu'ils donnent envie de pleurer. Mais bon. C'est ça la vie en communauté. Je me console à l'idée qu'après avoir mangé mon hamburger au poulet sec et dur, je vais pouvoir me régaler d'un donut glacé au sucre rose, gros comme me tête, et d'une Krusty-barre avec du chocolat, du riz soufflé et des morceaux de chips dedans, tandis que Myo goûtera sans doute à la barre de chocolat aux pépites de bacon. Miam.

Camille tapote sa montre du doigt en nous regardant, avec un air triste. Quand c'est l'heure, c'est l'heure, le taxi nous attend. Le retour, c'est le pire d'un voyage... toutes les formalités sont vécues comme des embûches inutiles, les machines où récupérer les billets, puis la queue pour déposer les bagages, la queue pour se faire filtrer par un douanier avant l'examen des bagages par des machines, la queue pour la douane, l'attente de l'avion, la queue pour entrer dans l'avion, la queue pour en sortir, la queue pour l'autre douane, l'attente pour les bagages. Mais surtout, la perte de belles et grandes nouvelles amies, Myo et Églantine. C'est ce qui me rend le plus triste. Je pense déjà à élaborer un stratagème pour qu'elles viennent dans mon établissement. Après tout, Camille s'occupe de filles égarées, peut-être est-elle capable de s'arranger pour qu'elles viennent vivre avec moi.

Mardi 1er octobre 2019

Triste, sinistre, pitoyable. J'ouvre mon dictionnaire des synonymes à la page de la nullité et je ne trouve pas assez de synonymes pour décrire la totale misère de se retrouver en ce mardi, dans cette salle de classe, ici, dans ce pensionnat-là. Je n'écoute pas la prof de maths dissenter sur l'importance dans une vie humaine de calculer des divisions d'équations à trois inconnues. Je regarde la grisaille du ciel à travers les fenêtres encrassées par de la poussière de terre. *Mademoiselle Uma, fermez votre dictionnaire des synonymes, c'est un cours de mathématiques ici et maintenant, si vous ne cherchez pas la solution au problème dans votre tête ce n'est pas la solution qui se trouvera toute seule.* Sait-on jamais ? Ce serait un moment de folle gaieté si une solution naissait miraculeusement dans mon esprit alors que je broie du noir en regardant le sinistre paysage automnal, avec des arbres semblant mourir alors qu'ils se préparent pour l'hiver. Je devrais faire comme ces arbres et me rétracter sur moi-même, pour protéger la lumière en moi qui me fait vivre. Pendant tout l'hiver c'est certain, mais au printemps est-ce le bon moment pour se réveiller ?

J'erre de salle de classe en salle de classe, sans amies, sans confidentes. Une énième réorganisation des chambrées a eu lieu en mon absence et j'ai retrouvé mes affaires entassées minutieusement dans deux grosses boîtes en carton, posées sur un lit famélique d'une chambre sans âme, située dans un couloir anodin. Tout ça pour ça. Depuis lundi, je franchis la porte de la chambre et j'espère voir Myo et Églantine ranger leurs affaires dans leur placard privatif. Mais non, les trois autres lits sont vides.

Je dois suffisamment faire pitié pour qu'une surveillante qui m'aime bien, Marlène, me tapote dans le dos. *Tu peux voir ça comme une punition par l'isolement. Ils t'ont mise le plus loin possible pour que tu contaminés personne. Tu es vue comme un chat noir ma pauvre petite. Aucune fille ne veut plus être dans ta chambre, elles pensent que la mort te suit et elles ne veulent pas mourir. Aussi bêtes soient-elles, la Direction les a écoutées. Tu paies toute la publicité négative que tu as apportée sur ce bâtiment.* Une onde de révolte grossit à l'intérieur de mes entrailles. Est-ce ma faute si des morts suspectes ont eu lieu dans ce pensionnat ? Je ne pense pas. Je suis juste la fille qui était là au mauvais moment au mauvais endroit.

C'est le couperet des vacances, j'ai tout oublié pendant une semaine, et le jour où je remets les pieds dans ce pensionnat, je me rends compte que rien n'a changé, tout est comme avant. Ma vie de merde est toujours une vie de merde. Même si je ne suis pas la plus sociable des filles, ils me mettent le plus loin possible de tout le monde. Ah si seulement je pouvais avoir Myo et Églantine avec moi. Mais ça va être difficile, elles sont dans un internat où elles bénéficient d'un programme pour orphelines. J'imagine mal ma mère ou Camille les adopter. Ma seule chance serait que moi j'aie là-bas. Je vais revoir Camille et les filles dimanche prochain à Paris et je vais vérifier si Camille pourrait avoir le bras assez long pour me faire intégrer cet autre internat, sans avoir à éliminer ma mère.

Cet espoir m'apporte le minimum de réconfort qui me retient de mettre à sac ma chambre. Je me sens rempli de tellement d'injustice que j'ai envie de prendre les chaises en bois et de les frapper violemment contre les armoires. Je me sens comme une jumelle Carachamps, consumée par la haine, je veux en découdre, je veux me battre, mais... je suis tellement faible physiquement. Oh. Une idée vient de germer en moi. Si je ne veux plus rester ici, je peux m'arranger pour me faire expulser, définitivement. C'est ça que je vais faire. Je me donne une semaine pour me faire virer. Il va falloir que j'oublie pendant une semaine ce besoin inné de vouloir être aimé et tout faire pour satisfaire les autres.

Jeudi 3 octobre 2019

Assise sur un banc, dans le parc, je fomenté des stratégies machiavéliques. Je ne vais pas unifier l'Italie comme Machiavel l'aurait souhaité, elle est déjà unifiée de toute façon, au moins matériellement, et on oublie que les Italiens du sud et du nord se trouvent plus intelligents les uns que les autres. Non, je vais utiliser les techniques de Machiavel pour un projet plus personnel, me faire virer de ce trou à rats.

Salut Uma, tu as l'air d'une fille qui broie du noir. Marie-Carmen me tire de mes pensées sombres. Elle s'assied à côté de moi, avec son inséparable manga de la série Death Note entre les mains. Je me demande si je dois y voir un signe ? Elle s'assied et regarde droit devant elle. C'est bien la fille qui m'a dit un autre jour qu'elle ne veut parler à personne, une fille super brillante en classe, mais une autiste des relations humaines. *Qu'est-ce que ça peut te faire ?* Je suis fière de ma réplique, je m'entraîne à être méchante. Je la regarde du coin de l'œil et elle continue à lire son livre. *Si tu as besoin d'aide pour semer la zizanie, je peux t'aider à rendre l'atmosphère apocalyptique.* Oh, rien que ça, l'apocalypse, je ne vois pas son regard, mais en jugeant son intonation de voix, la chair de poule me fait frissonner. *Si tu veux qu'on soit les quatre cavaliers de l'enfer il nous manque deux joueuses.* Je suis encore fière de mon sens de la répartie et je m'en félicite alors que je vois la bande des Carachiantes s'approcher dangereusement de nous, cherchant dans leur cervelle démunie d'intelligence une raison de venir chercher des ennuis. C'est à ce moment que Marie-Carmen lâche son livre, tourne ma tête et m'embrasse à pleines lèvres. Je reste paralysée par la surprise et la chaleur et l'humidité de ses lèvres.

C'est elle qui décide de reprendre ses lèvres avec elle et j'entends au loin les jumelles Carachamps vociférer. *Hé, les lesbiennes, vous avez besoin d'aide pour qu'on vous enfonce de la salive au fond de la gorge ?* Ah. Ok. C'est là que je comprends que Marie-Carmen vient de déclencher l'apocalypse. Mais je ne suis pas prête. J'avais besoin d'un plan construit moi, je ne pensais pas improviser. Je n'ai pas une Nicole impulsive pour me sauver de ces monstres de muscles. Je ne vois pas non plus de gros cailloux pour briser des crânes comme une

Viking. Bref, l'apocalypse, c'est la galère.

Tatiana pose ses poings sur ses hanches, et à ce moment je regrette d'avoir lu en diagonale l'interprétation des humeurs par la posture corporelle. C'est certainement pas positif mais est-ce que ça veut dire qu'elle va essayer de me casser la gueule si je lui réponds bêtement ? *Vous savez, les lesbiennes, que le règlement intérieur de l'établissement interdit de se frotter la langue entre élèves, hein ?* Marie-Carmen met son coude dans ma hanche pour que je réagisse, et ça sort pas très bien. *Ah, je savais pas que tu savais lire, Tatiana ?*

Elle sourit, heureuse d'avoir une excuse pour m'amocher. Elle penche tout son corps et tout son poids vers l'avant pour ramasser ma tête avec son poing. Par je ne sais quel réflexe mon corps tombe sur la gauche et le poing de Tatiana vient fracasser le haut du banc, qui est en pierre. Elle hurle de douleur, des larmes coulent immédiatement sur ses joues et je vois du sang couler abondamment de son poing. Pliée en deux, Tatiana est à ma hauteur et je lui enfonce mon poing dans son nez, qui craque sous l'impact, et du sang gicle immédiatement des narines. Je ne sais pas si ça ressemble à ça l'apocalypse mais y'a du sang partout et les filles hurlent.

Marlène accourt sur les lieux, essoufflée. *Mais vous êtes folles, vous arrêtez ça tout de suite. Vous deux, vous rentrez dans votre salle de classe tout de suite, et vous autres les Carachamps, vous vous calmez le pompon pendant que j'emmène Tatiana à l'infirmerie.* C'est ce que j'appelle de la gestion de crise. Je sens encore le sang pomper dans mes veines, mon surmoi est aux abonnés absents, il n'est pas là pour me dire que j'aurais pu passer au cash. Marie-Carmen me tapote l'épaule comme un entraîneur de boxe félicite son poulain. *Bravo, l'apocalypse est lancée. C'est chacun pour soi et Dieu pour tous maintenant !*

Vendredi 4 octobre 2019

Elle est directrice. Elle est sympathiquement déprimée. Découragée. Elle regarde un de ses tableaux accrochés au mur. Il représente des enfants qui se tiennent la main et tournent en rond dans un charmant pâturage. Elle soupire. *Je vais faire quoi de toi ?* Elle ne me regarde pas. Je me demande si elle parle à son tableau. Peut-être veut-elle le remplacer. *Vous voulez remplacer votre tableau ?* Si jamais quelqu'un me dit que je ne fais pas d'effort pour me faire virer, je vais lui offrir un souper aux chandelles avec les jumelles Carachamps.

Elle tourne ses beaux yeux noirs fatigués vers moi. *Tu me donnes envie de fumer une cigarette.* Elle tire de son tiroir un paquet de gitanes et met une cigarette entre ses lèvres. *Tu en veux une ? Parce qu'au point où tu es rendue, je ne vois pas ce qui peut te sauver de l'exclusion.* Elle se lève lentement et se dirige vers l'unique fenêtre de son bureau. Elle continue à parler toute seule. *Je ne comprends pas pourquoi tu veux quitter ce pensionnat. Ici tout le monde est si sympathique, dévoué à vous donner la meilleure éducation, à vous apprendre à être les meilleures lorsque vous serez adulte.* Elle écrase sa cigarette, à peine consommée, contre un rideau. *Je suis déçue que tu ne rentres pas dans le moule. Tu avais toutes les qualités pour être une pensionnaire serviable et bien éduquée. Et pourtant, pourtant, tu as choisi la voie de la facilité, la voie de la perversion.*

Elle se rassoit et me regarde droit dans les yeux, yeux fatigués contre yeux guerriers. *Veux-tu une dernière chance ?* Mon cœur bat fort. Un nez cassé et quelques gouttes de sang m'ont apporté la victoire. *Il faut que tu me promettes de ne plus embrasser de fille en public, ça ne se fait pas.* Si je n'étais pas assise, je tomberais de ma chaise. Peu importe que le sang gicle, il ne faut pas que l'amour s'affiche. *Je ne veux pas de dernière chance. Ce pensionnat est un trou à rats.*

Elle soupire de soulagement et reprend une cigarette. Elle doit aimer ça les entamer et ne pas les finir. *C'est bien, j'ai compris, je vais appeler ta mère. Tu es officiellement expulsée, avec effet immédiat. Prends tes affaires et que tout ceci ne soit plus qu'un mauvais souvenir pour nous toutes.* J'ai gagné mais je n'en ai pas fini avec elle. *Mme la directrice ? J'ai une dernière question pour vous, au sujet de la mort de Jennifer et Hubert. Savez-vous pourquoi ils sont morts ?* Elle se lève de sa chaise, se dirige vers la seule fenêtre de son bureau. C'est vraiment sa position préférée. Elle prend une grande bouffée de gitane. *Uma, tu vis trop dans un roman. Quand tu grandiras, tu comprendras que la vie c'est plus dur que tu penses, et que tout le monde est pas taillé comme toi ou moi pour y survivre. Ce monde n'est pas fait pour les faibles, et les faibles le savent. Le faible fera tout pour mettre fin à ses souffrances. Le faible ne se relèvera pas, il ne se battra pas. Le faible va abandonner. C'est pour ça que je suis fière de toi. De la petite vermine d'écolière t'a traitée comme de la merde. Tu es tombée, tu t'es relevée. Tu as pris des coups. Tu as réfléchi. Tu as encore pris des coups. Tu as agi. Tu as pris des coups, puis tu as obtenu ce que tu veux. C'est ça la vie. Tu iras loin si tu continues comme ça.*

Je me demande si ce sont bien ses larmes que j'ai entendues tomber sur le rebord de la fenêtre. Si oui, ce sont des larmes de colère.

Dimanche 6 octobre 2019

Il est 10h30. Je ne me souviens pas d'une journée pendant laquelle j'ai dormi aussi longtemps. Elle me tire de mon lit. Elle, c'est ma mère. C'est la première fois que je la vois depuis mon retour dimanche dernier à l'école. Mes yeux sont embrouillés, comme tous les matins. Elle semble fâchée. *Ah ben bravo, félicitations, ça me coûte des milliers d'euros par an pour t'envoyer dans ce pensionnat, et maintenant tu te fais virer !* Et maintenant, elle doit chercher un nouvel endroit payant pour ne plus me voir, pauvre petite mère. Je me demande en mon cher moi-même si je dois argumenter ou pas. Je vois son visage défiguré par la colère et je n'ai pas envie d'enfoncer le clou, je veux positiver. *Ce soir on voit Camille, en vacances elle m'a dit qu'elle a connu des directeurs d'établissement à l'occasion de son mécénat, peut-être qu'elle aura une bonne idée pour moi ?* Une chose est certaine, avec ma mère, le positivisme ça ne fonctionne pas.

Parce que tu penses vraiment que tu vas aller t'amuser chez Camille avec tes amies, ce soir ? Non ma fille, tu es punie et tu vas rester ici jusqu'à ce que j'en décide autrement ! Mon cœur se serre. J'avais oublié l'autorité parentale. Elle a un droit de vie et de mort sur moi ? Invisiblement, je prends une grande respiration intérieure, pour que la colère qui fait rage dans mon ventre ne sorte pas et l'écrase comme une baignole usagée qui se fait ratatiner dans un compresseur de casse d'autos. Je dois être la plus mature des deux. *Écoute-moi bien. Tu ne me puniras pas. Et tu sais pourquoi ? Parce que je vais faire de ta vie un enfer si tu me punis. Je vais ruiner ton appartement de merde, je vais ruiner tes relations avec les pauvres types qui veulent juste te sauter parce qu'à part ton corps, tu as une personnalité de merde. Le*

suicide c'est sans doute mieux que de vivre avec toi. Alors tu vas te calmer, on va oublier tout ça, ce soir je vais chez Camille, et elle va me trouver une place quelque part. Tu cracheras le cash que papa nous a laissé et on se verra le moins possible. Pfiou. Je pense avoir bien fait ça, jusqu'au moment où je la vois s'écrouler sur ses genoux, prendre sa tête entre ses mains, et pleurer à chaudes larmes. J'imagine que j'ai gagné. Je me sens mal à l'aise. Je me sens comme un navy seals qui a brûlé 1000 cartouches sur un chat errant parce qu'il est sorti d'une allée sombre trop vite. Toutefois je ne me laisse pas atteinte par ses larmes de crocodile. Je sors de ma chambre pour aller prendre un petit déjeuner bien mérité pour une fille ingrate.

Les heures s'écoulent interminablement jusqu'à ce que je puisse partir chez Camille. Je n'ai pas revu ou entendu ma mère depuis le clash de ce matin. Ah, oui, j'ai entendu la porte d'entrée claquer. C'est tout. J'espère qu'elle n'ira pas faire une connerie, mais bon, il est trop tard de toute façon. Je me sens épuisée à la supporter. Peut-être que je suis une jeune conne, comme elle m'appelle parfois, et que plus tard je comprendrai ses actes. Sans doute que non, si je vieillis comme tous les donneurs de leçons.

Je tourne en rond dans l'appartement et décide de m'en aller tranquillement en prenant les transports en commun. En bus s'il vous plaît, ce sera plus long le trajet. Le temps est exécrable et les gens sont donc pressés. Les gens pressés sont irritables. Aujourd'hui j'ai une chauffeuse de bus qui est une petite femme brune dans la mi-trentaine, estimation donnée par mon radar à détection d'âge des vieux. Je suis bien meilleure à détecter l'âge des vieux que celui des jeunes ou des très jeunes, c'est assez surprenant. Peut-être ai-je été un maître statisticienne dans une vie antérieure. Ce que j'essaie surtout de souligner, c'est que la chauffeuse de bus conduit d'une manière qui ne ressemble pas à sa personne. Les limites de vitesse, elle connaît pas, même en plein trafic. J'arrive pour descendre à mon arrêt et je me demande comment elle va passer de 70 à 0 kmh en moins de 5 secondes avec son gros autobus. Elle freine sec, c'est sa technique, et elle ouvre la porte 100 mètres avant d'être arrêtée. Ça me donne envie de suggérer à Disney et Universal de l'engager pour conduire des bus, pour un nouveau manège à sueurs froides. Des fois j'ai l'impression que le transport en commun est un manège qui a plus de sensations que les vrais manèges.

C'est difficile d'avancer dans la vie avec tous les petits événements négatifs qui viennent miner le moral. Ils s'agglutinent tous les uns sur les autres, pleins de trucs sans importance lorsque pris individuellement. Puis ça devient une montagne qu'une rage intérieure a envie de faire fondre dans de la lave. Carole a bien essayé de m'hypnotiser ou même de m'inciter à méditer mais les résultats sont bien minces, mon envie de me battre contre toutes les injustices est la plus forte. Heureusement, j'ai aucune suite dans les idées, j'ai aucun pouvoir, je suis petite et faible physiquement, donc je me contente de pleurnicher. Perdue dans mes pensées, je finis par me réveiller lorsque je suis face à la porte de l'appartement de Camille. Mon autopilote m'a conduite ici automatiquement, c'est génial et effrayant en même temps. Je frappe sur la porte, je sonne, mais personne répond. Rien. Je regarde à droite et à gauche, tout est mort. Je viens de penser que je n'ai même pas le numéro de téléphone de Camille pour la prévenir de ma présence. Une dame sur le palier ouvre sa porte et me regarde avec un air aimable. *Camille n'est pas chez elle. Une ambulance l'a emmenée à l'hôpital ce matin. Tu es toute trempée, viens chez moi, je ne mange pas les petites filles, je vais te raconter ce qui s'est passé.*

Mercredi 9 octobre 2019

Je déteste les hôpitaux. Mais Camille est là. Je dois faire un effort et j'abhorre les hôpitaux. Ai-je dit que je déteste les hôpitaux ? Je visualise la porte d'entrée d'un hôpital et j'entrevois les milliards, et les milliards, et les milliards de bactéries, virus, nanovirus, macrovirus, gigoter dans tous les sens dans l'air ambiant, sautant de patient à patient, de patient à visiteur, puis de visiteur à visiteur. J'ai la nausée. J'ai envie d'arrêter de respirer, comme lorsque quelqu'un éternue trop près de moi dans un bus ou une rame de métro. Quand j'étais petite, j'étais meilleure à retenir mon souffle, je m'entraînais sous l'eau dans mon bain. Mais j'ai développé des otites alors j'ai arrêté, c'en est fini du plaisir amniotique de plonger les oreilles et la tête sous l'eau. Je suis vaccinée contre ça, je pense à la douleur dans mes oreilles et ça me passe l'envie de me faire plaisir. Je tenais une minute et trente secondes sans respirer.

La porte d'entrée est devant moi et je me dis que je suis forte. Je sais que je suis forte. Tout ça, c'est dans ma tête. Non, je ne vais pas sortir de l'hôpital avec 1000 maladies. Peut-être moins. C'est la même chose que je ressens dans le cabinet médical de mon médecin de famille. Je ne vois pas un homme barbu, je vois une masse floue et grouillante de milliers de petits points noirs qui sont des organismes agressifs. Ils veulent ma mort pour la plupart, les plus gentils souhaitant juste me causer une invalidité permanente.

Mademoiselle, vous cherchez quelque chose ? Je sursaute. Une sympathique et innocente préposée se demandait ce que je faisais à fixer les rangées d'ascenseurs avec un œil vide. Je ne peux pas lui révéler que je psychotais, ça ne me tente pas de me retrouver enfermée dans l'aile psychiatrique. Moins j'en dis au corps médical au sujet de mes phobies, mieux je me porte. Je lui dis qui je cherche et elle trouve sans peine son numéro de chambre. Heureusement, je n'ai pas la phobie des ascenseurs qui restent coincés. Mais peut-être celle des gens qui éternuent dans un ascenseur ou si l'ascenseur est bloqué et que je suis prise avec des gens malades. Quelle horreur.

Tout se passe bien. J'arrive à l'étage où se trouve la chambre de Camille, et je suis toujours vivante. Elle n'est pas seule. Ils sont quatre dans une chambre. Ses traits sont fatigués, tout comme ses cheveux et sa peau. Elle n'est tout simplement pas maquillée et le temps a ainsi repris ses droits et lui rend toutes les années que le maquillage camouflait. *Ma belle petite Uma, ça me fait plaisir de te voir. C'est rien de grave tu sais, c'est rien de grave.* Je la regarde et j'essaie de me convaincre que c'est rien de grave. *Pendant les vacances, j'ai dépensé tellement d'énergie, j'étais tellement sur l'adrénaline, qu'à mon retour je me suis retrouvée sans force. J'aurais pu juste me reposer mais j'ai continué mes activités. J'ai eu la bonne idée de faire de la peinture et j'ai perdu l'équilibre sur l'échelle, je suis mal tombée, je me suis fêlé quelques cotes, mais rien de grave.* Elle sourit, comme si ce n'était pas grave.

Et toi, comment ça va ? Oups, j'hésite à lui dire la vérité. *Tu es pas dans ton pensionnat en semaine ?* Subitement je me sens honteuse, et involontairement je penche la tête vers le sol, comme si j'étais en pénitence. *J'ai été expulsée la semaine dernière. Je ne supportais plus d'être là-bas. J'étais fatiguée de me battre seule contre le système et il régnait une atmosphère de mort. On a eu deux suicides en quelques mois et tout le monde s'en fout.* Camille soupire. *Je comprends. Et tu vas faire quoi maintenant ?* J'avais la tête bien basse, et je parviens à

la baisser encore plus bas pour bien faire pitié. *Je me demandais si tu pourrais m'aider à aller dans la même école que Myo et Églantine ?* Voilà, je l'ai dit. Même en ayant la tête basse, je devine la moue pensive de Camille. Elle est ma dernière chance de tout recommencer à zéro dans un autre pensionnat. *Uma ? Tout est possible, mais tu dois savoir que c'est un pensionnat qui est en Belgique, et si tu es superstitieuse c'est pas le genre d'endroit où tu voudrais être. Depuis deux siècles c'est scandale après scandale là-bas, avec des morts inexplicables. C'est vrai que tu seras avec les jumelles, mais ce lieu est chargé d'émotions négatives. J'y ai passé quelques années et je ne suis pas certaine que je voudrais y remettre les pieds. C'est pour ces raisons que je m'occupe particulièrement de tes deux amies orphelines. C'est toute une histoire et je ne pense pas que je raconterais ça à une fille de ton âge. Pas aujourd'hui en tout cas.* Je réfléchis rapidement. *Je m'en fous, je veux juste être avec les jumelles. Ensemble, rien nous arrêtera.* Camille soupire. *Qu'il en soit ainsi.*

Dimanche 20 octobre 2019

C'est hier que Camille sortait de l'hôpital. La fête de retrouvailles avec Myo et Églantine, c'est donc pour ce soir. J'ai hâte !

On se parle de temps en temps, mais pas tant que ça, parce que dans leur pensionnat ils sont anti-technologie. C'est pas très important pour moi, si j'ai de vraies amies que je côtoie toute la journée, j'ai pas tant besoin de technologie. Il a fallu toutefois que j'achète un lecteur mp3, parce que les téléphones sont interdits, et ils n'ont pas compris qu'un téléphone ça fait pas juste téléphoner, jouer et aller sur internet, je peux aussi écouter ma musique. Je regarde mon nouveau lecteur mp3 et je suis catastrophée de me rendre compte qu'il sait juste faire une seule chose, jouer de la musique. C'est un gâchis pour l'environnement. J'ai l'impression d'être un bébé auquel on offre un jouet v-tech qui est tellement limité au niveau des fonctions que je peux juste appuyer sur les trois touches, physiques, qui existent.

Aujourd'hui dimanche, le temps aurait pu être beau mais ce n'est pas le cas, mais ce n'est pas grave. Comme le disent les religieux, la joie est dans mon cœur, mais la joie n'est pas dans le cœur de ma chauffeuse d'autobus. Je trouve ça pathétique de penser que je devrais ne plus partir toujours à la même heure pour éviter son bus. Je refuse de devoir trouver plein de trucs et astuces pour échapper à tout ce qui m'insupporte et qui est sans importance dans le grand schéma de la vie. Le schéma qui je dois suivre la met sur ma route, et je dois en tirer une leçon. Mais laquelle ? Devenir une chauffeuse de bus pour montrer un comportement exemplaire ? Peu importe. Je lui fais un beau sourire contracté en montant dans le bus. Elle sourit en remuant le coin gauche de sa bouche. Je souligne l'effort mais je me demande si sa mimique peut être techniquement et objectivement qualifiée de sourire ? Peu importe, j'avance jusqu'au fond du bus, c'est une tradition.

Je m'assieds en face d'une fille à peine plus âgée que moi. Son long manteau en fausse fourrure de léopard est suffisamment ouvert pour laisser découvrir un t-shirt qui énonce *j'emmerde la vie*. Elle porte des chaussures noires au cuir usé dont le talon est si haut qu'elle gagne facilement une bonne dizaine de centimètres sur moi. Elle porte un pantalon de survêtement Adidas à deux bandes, la troisième étant décolorée ou absente. Elle est aussi maigre qu'une actrice principale d'un film de Luc Besson, ses cheveux sont militairement longs et droits et recouvrent aussi son front. Elle est jolie pour une fille qui emmerde la vie, mais je sens que le sourire est une option dans sa personnalité. Elle pourrait être la fille de la chauffeuse de bus quand j'y pense.

Elle roule vite. Très vite. Le Dieu de la circulation doit être avec elle, semaine après semaine elle est là, vierge d'accidents. Puis soudain, c'est le drame. Je devine au loin une voiture qui a coupé sa voie réservée pour tourner à droite. Oui, peut-être qu'on a frôlé l'accident, mais elle le cherche non ? Elle accélère pour rejoindre la voiture qui a maintenant pris une file bien à droite. Elle freine sec à côté d'elle. J'espère secrètement qu'elle ne va pas dégainer un fusil long rifle. Non, elle dégage son majeur, en direction du chauffeur, qui sans doute ne la regarde même pas. Elle semble énervée mais la musique est trop forte dans mes oreilles, et les vers poétiques qu'elle récite ne méritent pas que j'interrompe le flot de ma tranquillité. Elle est chanceuse de ne pas conduire aux États-Unis où, statistiquement, un malade armé pourrait se fâcher et lui décocher du plomb dans la tête. Tout ça pour un pauvre type qui voulait tourner à droite à la dernière minute.

Je frappe à la porte. J'attends. Je frappe encore. J'attends. J'ai une impression de déjà-vu. Je frappe encore. Je désespère. La voisine de Camille ouvre sa porte. C'est du déjà-vécu. *Allez Uma, fais pas cette tête, Camille est chez moi pour boire une tisane. Amène-toi.* Je ravale ma moue déconfitée et avance vers la voisine, Mme Tremblay, une Québécoise exilée en terre parisienne.

Lundi 21 octobre 2019

Le parfum de croissants frais envahit mes narines et l'enivrement oblige mes paupières à se soulever. Je découvre que je suis dans un lit que je ne reconnais pas, bien que je reconnaisse le pied qui s'appuie sur ma gorge et le bras enroulé autour de ma jambe gauche, comme le panda enlace son arbre fétiche. L'un appartient à Myo, l'autre à Églantine. Je m'évade de cette étreinte, guidée par le parfum des croissants comme un zombie vers son goûter fait de chair et de sang.

Je ne me souviens plus de la topologie des lieux mais c'est pas grave, je suis guidée par mon sens olfactif. Je vérifie toutefois que je suis bien habillée. Même à moitié endormie, je pense au regard des autres, et je ne voudrais pas être nue chez une étrangère. Les souvenirs de la veille me reviennent peu à peu. Je n'ai pas été saoulée, je ne me suis pas saoulée, mais je me souviens avoir tellement mangé et tellement mangé, puis tellement mangé que je me suis évanouie. Je me demande comment je peux être irrésistiblement attirée par des croissants chauds alors que je me suis empiffrée la veille de dinde avec sauce aux canneberges, de farce à la saucisse et à la sauge, de pommes de terre rôties au camembert triple crème, sans oublier les desserts chocolatés, caramélisés, hauts en sucre, en beurre et en crème.

J'arrive dans la cuisine et je vois des croissants congelés en train de grossir dans le four d'Élise. Je serais quasiment déçue de leur aspect non artisanal, mais ils sentent si bon, aussi bon que du pain industriel en train de cuire. La déception vient lorsque je les mange, les bulles d'air dans le pain sont absentes, le feuilletage du croissant est assez simple. *Uma, lâche du regard mes croissants, ce sont MES croissants !* Uma cesse d'être hypnotisée et regarde qui ose l'interrompre lors de son rêve éveillé. Uma aime parler d'elle à la troisième personne du singulier quand elle est à moitié dans les vapes. *Ah, c'est toi Camille... tu as dormi ici aussi ?* Camille se met à rire. *Oui, vous*

êtes sous ma responsabilité, je vous surveille de manière rapprochée, même si vous êtes des filles bien tranquilles. Tranquilles ? Bah, sans doute, mais comme le disait une surveillante de mon ancien pensionnat, qui nous prenait toutes pour des terroristes potentielles, « c'est l'occasion qui fait le larron ».

Il est midi Uma, et j'ai reçu des nouvelles du pensionnat de Myo et Églantine. Ils veulent que tu passes un entretien avant de te choisir. Je ne peux pas faire plus pour toi. Ton sort est entre tes mains. Mercredi tu feras un aller-retour pour la Belgique. Zut, un entretien. Mes chances sont devenues nulles. Je ne vois pas comment je vais réussir à me défendre alors que je me suis fait expulser de ma précédente école. Je suis sur le point de fondre en larmes lorsque Myo se jette dans mon dos et agrippe mon cou. *T'inquiètes pas Uma, Églantine et moi on va te briefer et elles vont te supplier de venir chez nous, tu vas voir, fais-nous confiance !* La vie, c'est peut-être souvent de la merde, mais avec des amies comme elles, la vie sera toujours plus sucrée qu'amère.

Mercredi 23 octobre 2019

Est-ce que le train vient de franchir la frontière qui sépare la France de la Belgique ? Je ne le sais pas. Le paysage est aussi monotone en France qu'en Belgique. Je me demande quels peuples, il y a combien de siècles, ont décidé que la frontière serait ici ou là. On pourrait bien être tous dans le même pays, souvent ça me fatigue de penser à toutes ces séparations entre les Européens. Peu importe, mes états d'âme ne changeront pas le monde. Je regarde donc la monotonie des arbres qui se succèdent, en espérant voir à travers la vitre des animaux fantastiques, comme lorsque je prenais le train qui reliait les deux mondes d'Harry Potter, à Universal. Toutefois, je vois juste des arbres matures, parfois cachés par la brume, parfois trempés par la fine et légère pluie qui ne cesse de s'abattre sur eux.

Je me dis que c'est beaucoup d'efforts de passer un entretien aussi loin, pour être admise dans un pensionnat. J'ai l'impression de participer à une compétition pour entrer dans la plus grande des Écoles parisiennes. Je regarde la pluie tomber et je me demande si elle m'annonce une triste nouvelle, soit que je ne rejoindrai pas Myo et Églantine. Soit que la mauvaise nouvelle est que je vais être choisie et mourir dans ce pensionnat à la réputation sulfureuse. Deux siècles plus tôt c'était une sorte d'hôpital psychiatrique, ou de prison, ou des deux, où ils testaient de nouvelles méthodes médicales. Peut-être que dans une ancienne vie j'ai habité là-bas et que le destin m'y conduit à nouveau. Je ne suis ni superstitieuse, ni croyante, mais je pars du principe où je ne comprends même pas comment la vie peut exister, alors la plus bizarre des bizarreries, comme la réincarnation, ça me surprendrait à peine que ça existe. Si ça existe, je ne pense pas que j'aurais choisi d'être un être humain. J'aurais choisi d'être un aigle. Ah bravo ma bonne Uma, tu as le vertige et tu veux voler comme un aigle, tu as horreur des petites bêtes, et l'aigle les dévore. Oui, c'est comme ça.

Le contrôleur du train, un monsieur bien sympathique qui m'a raconté sa vie en contrôlant mon billet, me signale que je descends au prochain arrêt. *Ah ma petite demoiselle, je vous souhaite bien du courage dans votre aventure. Rien qu'à m'arrêter ici trois minutes, c'est déjà trop long et sinistre pour moi.* Ouais ben la petite demoiselle n'est pas superstitieuse, elle pense plutôt que le problème ce sont les gens, pas les lieux. J'avance fièrement vers la sortie du train, mon sac à dos bien rivé à mes épaules. Je descends les marches du train et je ne vois que de la rase campagne. Personne d'autre que moi est descendu ici. C'est sinistre. C'est étouffant de se sentir au milieu de nulle part avec personne d'autre que moi. C'est *walking dead* ici. Ça me dérangerait sur le coup de me faire bouffer par un zombi mais dans un sens, après avoir été contaminée, je n'ai plus à me soucier de bien paraître, d'être jolie ou bien habillée, seule ma beauté intérieure comptera... soit un amas de boyaux noirs et d'organes putréfiés. Quel délice.

Vous êtes mademoiselle Uma ? Je laisse échapper un cri. J'aurais pu juste sursauter, ou même maîtriser mes nerfs mais j'ai crié. Je vois une mine effrayée et confuse répondre à mon cri. *Je ne voulais pas vous faire peur, je viens juste chercher une demoiselle Uma, supposée arriver par le train de 10h35.* Le jeune homme de peut-être 20 ans, une tête de plus que moi, la baisse en parlant. C'est drôle de le voir ressembler à un zombi, mais en version vivante. Son teint est aussi pâle que le lait que je ne bois plus depuis des années, ses cheveux sont à la mode *emo*, de longues mèches pourraient recouvrir ses yeux mais elles sont rangées derrière ses oreilles. *Youhou, vous êtes bien là ? Vous avez compris ma question ?* Je viens encore de me faire prendre à rêvasser tout en regardant quelqu'un. Quelquefois, des personnes pensent que je suis une sorte de fille narcoleptique, mais non, je me perds dans mes pensées et je pense réfléchir hors du temps alors que malheureusement le temps n'est pas suspendu lorsque je réfléchis. *Oui oui c'est moi, toutes mes excuses, je comprends mal l'accent belge.* Je lui lance un beau sourire mais une moue insultée défigure son visage pas très agréable à regarder. Je devrais arrêter de tenter d'être drôle.

Excellent, suivez-moi. Il soupire et tourne les talons. Je le suis fidèlement, bien que sur Google Maps j'avais repéré le chemin à suivre, nécessitant une bonne quinzaine de minutes à pieds. Il fait froid, il pleut, la brume nous enveloppe sans nous réchauffer et si ce gars peut sauver mon corps de mourir de froid dans un fossé, alors tant mieux. *Voilà, montez à l'avant.* Il pointe le siège avant de sa... comment on appelle ça, une carriole ? C'est tiré par un cheval. Je me demande si je suis chez des amish en Pennsylvanie ou avec un zombi belge né au 18^e siècle. Je garde mes pensées irrespectueuses pour moi et je monte en avant.

Au fait, vous vous appelez comment ? C'est la moindre politesse de m'enquérir de son prénom. *Tout le monde m'appelle « balaisse », vous pouvez m'appeler ainsi.* Il me reste moins de cinq minutes pour lui demander ce que ça veut dire. *Ça veut dire quoi ?* Je ne le vois pas sourire mais j'entends son ton de voix changer. *Je suis un commis dans le pensionnat et je passe souvent le balai, et je suis balèze à passer le balai... donc... balèze... balais... balaisse...* Pfiou, y'en a qui ont de l'imagination.

Balaisse et son cheval arrivent au pensionnat, je reconnais le chemin, étudié virtuellement. *Voilà Mademoiselle Uma, vous êtes arrivée.* Il pointe la porte où je dois rentrer pour me faire guider. Je le remercie et me dirige vers la porte indiquée, fébrile. Tout ici est calme, comme trop calme. Je me demande si c'est pas un bâtiment abandonné. Je vois quelqu'un qui passe le balai, mon dieu les sols doivent être propres ici. *Veuillez m'excuser, je cherche le bureau de la directrice ?* Une fille à la mine patibulaire se tourne vers moi. *C'est un directeur, pas une directrice.* Et elle reprend son balayage. Ok, y'en aura pas de facile aujourd'hui, c'est sans doute ma première épreuve avant d'être admise.

Si j'étais superstitieuse, je verrais encore là un signe de partir et ne jamais me retourner.

Je décide de marcher au hasard dans le pensionnat. J'admire la vieille beauté de l'immeuble, même si le manque d'argent se ressent dans l'entretien. Les araignées font le ménage aérien dans les multitudes de trous que comptent les poutres de bois et les murs de pierre. C'est grand, très grand ici, et tellement vide de vie humaine. *Mademoiselle, vous semblez perdue, je peux vous aider ?* Une religieuse avec un air sympathique m'invite à lui répondre. *Oui, je cherche le directeur.* Ses sourcils se froncent. *C'est une directrice et non un directeur.* Ok, la balayeuse s'est foutue de ma gueule, mais je ne me laisse pas décontenancer. *Je vais vous conduire à son bureau. Vous êtes la jeune fille qui va passer un entretien. Votre mère ne vous accompagne pas ?* C'est certain que je suis assez jeune, mais je ne suis pas jeune au point qu'on m'accroche un collier avec une carte d'identité. Je sens que ça ne joue pas en ma faveur d'être seule. *Ma mère est gravement malade et ne peut venir.* La religieuse hausse les épaules avec indifférence et ouvre la porte d'une pièce, coincée au fond de l'étage, à côté d'une salle de classe aux vitres brisées qui stocke des chaises usagées.

Ah, c'est vous Uma, asseyez-vous donc ici. La directrice est aussi une religieuse et même si je n'ai pas encore mon Bac, ça prend pas un bac pour deviner que je vais devoir faire montre de religiosité. Je me sens vraiment bizarre dans ce fauteuil. Si j'étais folle, je dirais que je ressens la présence de personnes qui ne sont pas physiquement là. C'est vraiment stupide. *Pourquoi vous voulez venir chez nous ? Vous savez que personne ne veut jamais venir chez nous ?* Pfiou, la fille, elle n'a pas dû subir des cours de marketing, ou sinon c'est de la contre psychologie. *Mes deux amies sont là et avec elles j'ai trouvé un nouvel élan pour m'investir dans les études, mais aussi pour améliorer ma spiritualité.* Je suis fière de ma réponse. La directrice pouffe de rire. *Toi, ça se voit que tu es bonne en politique. Dis-moi plutôt pourquoi tu as été expulsée de ton ancienne école. Sache, avant de répondre avec une réponse que tu as déjà travaillée, que j'ai ton dossier scolaire.* Oups, telle est prise qui croyait prendre. Mon cerveau ne sait pas quelle attitude adopter. Alors, dans le doute, je fais ce que je fais quand je veux avoir l'air d'être sûre de moi, j'essaie de dire la vérité. *J'ai été expulsée parce que la direction préfère soutenir les filles qui brutalisent les autres, plutôt que celles qui se défendent. Ma seule faute a été de me défendre.*

Le regard de la directrice est toujours bienveillant. *Tu seras parfaitement heureuse ici. Dieu te remettra dans la bonne voie, le chemin qu'il faut suivre. Ici on sait gérer toutes les formes de crise, depuis des centaines d'années. Tu es la bienvenue parmi nous.* Je l'écoute et il faut que je pense à Myo et Églantine pour me convaincre que je ne suis pas en train de faire une bourde. *Je commence quand ?* Elle feuillette son calendrier et réfléchit gravement. *Tu viendras en janvier, après les vacances scolaires. Ça ne sert à rien de venir ici avant. Mais je dois en parler avant avec ta mère, la vraie, pas Camille. Ah, Camille. Je trouve tellement ironique que ce soit elle qui nous envoie une pensionnaire.* Je ne note pas sa dernière réflexion, je me concentre sur la bonne nouvelle, je vais pouvoir vivre et étudier avec mes deux meilleures amies. Avec des amies, même le ciel n'est pas une limite.

Samedi 26 octobre 2019

Le pop d'une bouteille de champagne résonne dans le salon de Camille, pour fêter mon inscription. J'exagère en parlant de champagne, c'est plutôt une sorte de champomy, mais il faut bien voir grand dans la vie, si on voit petit on aura que du petit, au mieux. Si on voit grand, j'espère qu'on aura plus que du petit. Ce sera donc du champagne qu'on déguste, et non un moût de pommes synthétiques aromatisé aux saveurs artificielles et rempli de bulles fabriquées par un gaz pas naturel.

Ma mère est absente de ces festivités. Depuis notre clash, quelques semaines plus tôt, nous mangeons ensemble de la soupe à la grimace. Elle a accepté de m'envoyer au pensionnat de Myo parce qu'elle me verra encore moins souvent, juste une fois par mois, sans compter les vacances. Ça va me manquer mes voyages hebdomadaires vers Paris, mais c'est la vie. Puis je commence en janvier, et si ça se passe mal, j'en prends juste pour 6 mois. Rien ne peut être pire que d'être dans la même école que la bande aux Carachamps.

Tu vas faire quoi jusqu'en janvier ma belle Uma ? Camille me regarde avec tendresse, mais je sens beaucoup de fatigue dans sa voix et son visage. Sa chute l'a beaucoup marquée. *Je vais avoir un tuteur plusieurs fois par semaine, et des devoirs à rendre pour que je ne prenne pas de retard. Ça ne va pas être si long que ça, dans un mois et demi c'est quasiment les vacances de Noël.* Camille sourit. *C'est bien que tu sois ici pour les deux prochains mois, des fois je me demande si je vais passer la fin de l'année.* Mon cœur se serre. Je n'aime pas entendre parler de la mort, encore moins de la sienne. Mais comment, quand on est une jeune fille de 15 ans, on peut comprendre la gestion de la mort chez les personnes âgées. Mon père est décédé trop tôt, et c'est la seule mort que j'ai eu à gérer. Je n'ai pas peur de mourir et je vais mourir quand mon heure sera venue. Ma seule peur est de souffrir avant de mourir, mais si je dois mourir, alors je meurs, un point c'est tout.

Tu ne mourras pas, parce que j'ai besoin de toi. Je m'assieds à côté d'elle et je la serre dans mes bras. Je la sers aussi fort que ma petite force le permet. Je me rends compte que c'est la première fois que je la prends dans mes bras, malgré tout ce qu'elle a déjà fait pour moi. Il aura fallu que je sente sa fatigue, son désespoir, pour que je m'approche physiquement, et que je le prenne le risque d'un geste affectueux. Elle tapote mon épaule comme pour me consoler. *Ne t'inquiète pas Uma, c'est l'hiver qui me fait ça. Je pense que je vais me payer un voyage de fin d'année au soleil pour réchauffer mes vieux os.* Je l'écoute et je me dis que j'aimerais ça retourner vers la chaleur. *Tu sais quoi Uma ? J'ai tellement aimé notre voyage entre filles que je pense que je vais vous inviter, si vous le voulez, à Lisbonne à la fin du mois de mai prochain. J'ai reçu une invitation d'une vieille amie, et je pense que vous aimerez ça visiter Lisbonne, c'est une très belle ville.*

Mon cœur se serre, l'impatiente en moi se dit que mai 2020 c'est dans une éternité. *Encore un beau cadeau pour nous, est-ce qu'on le mérite ?* Camille éclate de rire. *Dans la vie, que tu le mérites ou non, c'est toi qui choisis comment gérer l'événement, ne perds pas de temps à penser si tu le méritais ou pas, c'est là, et tu décides quoi faire.* Je la regarde droit dans les yeux, avec un regard moqueur. *Bien évidemment que je refuse un voyage tous frais payés !* Ou quasiment.

Jedi 12 décembre 2019

Uma, je suis assez peinée de te quitter, mais je suis fière du travail que j'ai accompli avec toi, que nous avons accompli ensemble. Toi et moi, nous avons formé une belle équipe, et tu seras la meilleure de ta classe à la rentrée, c'est certain. Mélanie est toute souriante, comme d'habitude. Mélanie est toujours souriante. Elle voit toujours le côté positif en tout. Jamais elle se fâche. Jamais. Elle tourne les talons et se

dirige vers la porte. Je ne la raccompagne pas. Mon cœur bat fort. Quand elle aura franchi la porte, plus jamais je ne la reverrai.

Et c'est tant mieux. Je la déteste. C'est un bourreau de l'éducation nationale, virée de tous les établissements où elle a travaillé en raison de sa compétence extraordinaire. Elle fait travailler, travailler, et encore travailler les élèves, au point où ça en devient de la torture. Elle les assomme de problèmes auxquels personne ne pense, dans tous les domaines, qu'ils soient physiques, philosophiques, littéraires, biologiques, musicaux. Elle ne comprend pas la fatigue intellectuelle de l'élève, elle ne comprend rien à la psychologie tout court à vrai dire. Ou plutôt, elle comprend tout à la psychologie, tout.

J'ai essayé de lui résister, j'ai essayé de ne pas trop travailler, j'ai essayé d'argumenter avec elle, mais elle avait réponse à tout. Tout. Elle m'a expliqué, un jour de faiblesse, ou un jour de grand orgueil, un de ses trucs pour obliger un élève à travailler. Nous avons tous une bulle d'à peu près un mètre autour de nous, où on déteste que des inconnus pénètrent, surtout des gens comme Mélanie. Mélanie décide donc d'envahir cette zone, qui met mal à l'aise l'élève, elle lui demande alors de résoudre un problème, ou de travailler s'il ne veut pas travailler, et l'élève finit par céder parce qu'il veut faire cesser cette intrusion. Elle s'approche de l'élève à une distance si proche que ça devient étouffant. Plusieurs fois j'ai eu envie de la repousser de toutes mes forces, pour l'envoyer s'écraser sur sa chaise. Sa voix mielleuse est irritante. *Ah ma belle Uma, quel beau travail tu as rendu là, quels beaux progrès tu fais, je n'aurais pas mieux résolu ce problème, je suis folle de joie de tes qualités d'écriture...* Etc. Ça sonnait à mes oreilles comme du renforcement positif qu'on pratique sur les enfants de 3 à 5 ans.

Le pire dans tout ça, c'est que c'est une amie d'une amie de ma mère qui nous l'a recommandée, et elle lui a fait un tarif si spécial qu'elle a pu me faire travailler 8 heures par jour pour le prix de 3 heures. Le soir venu je n'avais qu'une hâte, c'était de me libérer l'esprit, je n'étais plus capable de voir le moindre crayon ou appareil électronique. Je me suis planté deux mois devant la télé, à regarder des émissions débiles, le cerveau complètement vide. Ça fait à peine trois jours que j'ai repris le dessus, en sachant que la torture s'arrêterait aujourd'hui. Je fais tout depuis deux mois pour être la plus parfaite et la meilleure des élèves pour que mon calvaire cesse. C'est dramatique.

Je mérite mes vacances qui s'annoncent sous le signe de la grande paresse, de la déambulation dans les rues de Paris. Je vais prendre soin de défaire toute la perfection qui m'a été enseignée.

Lundi 23 décembre 2019

C'est la grève, citoyens. Quand je côtoie dans les transports en commun les petites fourmis qui partent travailler, je sais qu'elles sont nombreuses. Quand elles ne peuvent plus utiliser leur moyen de transport, je suis prise de vertige à voir combien on est sur Terre. Le monde s'arrête, le monde attend, et le monde est très nombreux. Les gens en mouvement sont plus nombreux lorsqu'ils ne bougent plus. Ils forment des files interminables. Le monde ne bouge plus et ça me donne le vertige alors que le mouvement ne me donne pas le vertige, c'est bien étrange.

Je préfère encore marcher, longtemps, très longtemps, plutôt que de faire la queue, plutôt que d'avoir à patienter. De toute façon, je marche souvent sans but, je marche pour marcher, mes écouteurs avec atténuation du bruit rivés sur mes oreilles. Hier, en pleine marche, perdue dans un arrondissement haussmannien, un bip retentit dans mes oreilles. La batterie est vide. Le son s'est coupé. Les bruits de la rue sont devenus présents, j'entendais ce que je les gens disaient, plutôt qu'un faible murmure. Mon cœur s'est serré. Je ne suis plus habituée à sortir sans musique. Avec mon casque je vis dans un film, les autres sont des seconds rôles inclus dans le film de ma vie. Quand la musique s'arrête, je les entends respirer, parler, s'impatienter, faire du bruit avec leurs pieds, leurs mains. Ils deviennent des personnages principaux et j'étouffe. Je ne suis pas certaine de vouloir sentir les gens vivre, je ne veux pas partager leur solitude. Je sens leur cœur battre, j'imagine leur malheur, leur tristesse, leur inadéquation dans ce monde.

Non, jamais c'est positif. Les gens cachent leur souffrance mais je la ressens. Je ne ressens rien avec leur apparence heureuse. Avec la musique, je sens leur malaise mais bien souvent mes pensées vagabondent de sujet en sujet. Je ne m'attache pas. Quand la musique cesse, les marionnettes prennent vie. Ce ne sont plus des humains lointains dont on peut se débarrasser par drone en cliquant sur un bouton à des centaines de kilomètres d'eux. Ils sont de vrais gens.

Je me déteste de ne pas avoir vérifié mon niveau de batterie avant de partir de chez moi. Je me dis que ça n'arrivera plus.

Mardi 24 décembre 2019

Rien n'est trop beau pour mon Noël. Je suis en admiration devant les deux bûches que j'ai conçues. Pourquoi deux bûches ? Parce qu'il n'y en a jamais trop. Ma première bûche est une bûche à la crème au citron, décorée avec 28 petites meringues blanches. Dieu merci, il y en avait six en trop, donc j'ai pu les engloutir pour m'assurer de leur qualité. Je regarde mon sac de sucre de deux kilos à moitié vide et je soupire en regardant mes meringues au zeste de citron Meyer, qui cachent malhabilement la dose mortelle de sucre présente en elles. Mourir d'une overdose de sucre est sans doute une douce mort.

Ma seconde bûche est aux Ferrero rochers. Je ne me souviens même plus de la quantité que j'ai mise dans la crème aux Ferrero, je sais juste que la boîte de 36 Ferrero n'en contient plus que 6, que la recette en prend 14 pour la crème, 6 pour la décoration et que j'ai mangé la différence pendant la préparation. Si Mélanie était là, elle m'obligerait à résoudre ce problème mathématique, mais jamais je ne serais parvenue à trouver la réponse, parce que sous le stress de la résolution du problème, j'en aurais mangé en cours de réflexion. Pourtant, en y pensant bien, je les aurais finis et la solution aurait été évidente à donner, il en reste zéro. CQFD.

Pour le plat principal, je dois satisfaire des mangeuses de viande, donc j'ai préparé une farce de saucisses avec des poireaux émincés, un brin de sauge, quelques morceaux de pain blanc rassis et j'ai posé ça au fond d'un moule à bûche. Je mets du camembert et une sauce aux canneberges dessus puis je mets du blanc de poulet et je recouvre de farce. Quand je démoule le tout, j'ai une troisième bûche, pour carnivores. Je me demande comment je suis encore capable de manipuler des morceaux de viande, de sentir cette odeur de viande morte non cuite et le sang qui dégouline partout, ou encore toucher le liquide visqueux et rosé qui s'agrippe aux morceaux du poulet. Je porte des gants en plastique blanc de faible qualité, pour que ceci ne touche pas à ma peau. Tout est dans ma tête et des fois ça va pas bien.

Je prends une pause bien méritée, avachie dans ce canapé en faux cuir moelleux. Je pense à ma mère, partie hier pour la Guadeloupe, afin d'y passer Noël et le Nouvel an. Non, je ne suis pas triste, je préfère ma grisaille et mon effervescence parisiennes, plutôt que la chaleur des tropiques en si mauvaise compagnie. De toute façon, je n'ai pas été invitée. La sonnerie de la porte me tire de mes sombres pensées. J'ouvre la porte et tous mes soucis s'envolent, Camille est entourée de Myosotis et Églantine. Elle est revenue hier de quelques semaines au Maroc. Je la serre fort dans mes bras. Je sais qu'elle serait restée jusqu'en janvier là-bas, mais elle ne voulait pas que je sois seule pour les fêtes de fin d'année. C'est elle qui devrait être ma mère, et non la peau de vache qui m'a enfantée. Je balaise ces pensées qui m'énervent, ce soir c'est la fête. Le champomy va couler à flots !

Dimanche 5 janvier 2020

C'est le jour J-1, c'est si stressant. Bien que, comme une grande fille, je sois allée toute seule dans ma nouvelle école pour me faire accepter, je sens dans mon bas ventre des fourmillements qui semblent communiquer des informations encryptées à mon cerveau. J'essaie de hacker mes pensées et je procède par élimination. Ce n'est pas de l'excitation, bien que je veuille vivre quotidiennement avec mes deux amies. Ce n'est pas de l'angoisse, parce que je n'ai peur de rien, ce qui doit arriver, arrivera. Je me demande si je suis prête. J'ai ce pressentiment irrationnel que je me dirige vers la mort, que ça en sera fini de moi si je vais là-bas. Ça me fait ça dès que je dois sortir des chemins que j'emprunte régulièrement.

Si je regarde ma vie, je fais mes courses aux mêmes endroits, je prends les mêmes bus, métro et train que d'habitude, aux mêmes horaires que d'habitude, avec les mêmes inconnus qui sont eux aussi programmés pour faire les mêmes choses aux mêmes endroits aux mêmes moments. C'est pour cette raison que je me force à déambuler dans les rues de Paris, pour briser cette sûreté. Mais j'ai un gps dans mon téléphone, alors je le sais, je ne suis jamais perdue.

Uma, tu as pas encore fait ta valise, et c'est bientôt l'heure de se coucher hein ! Ma mère se prend pour ma mère, mais elle a raison, je suis tellement négligente lorsque je dois faire mes bagages. Je me souviens d'une amie de pensionnat qui se sert d'un fichier Excel avec 3 onglets pour ne rien oublier, rien. Et elle n'oubliait jamais rien. Si même il lui est arrivé d'oublier quelque chose, elle rajoute cet élément dans son fichier. Moi je n'en ai pas de fichier Excel. Je compte un sous-vêtement par jour et une tenue par jour, point. Je prends un antimoustique pour ma survie durant les quatre saisons, je prends un sirop pour dormir la nuit en cas de rhume, et c'est tout. Je ne me suis pas plus organisée pour ma nouvelle école, donc c'est certain qu'il va me manquer des choses. Les amies c'est fait pour ça, elles partageront avec moi ah ah !

Lundi 6 janvier 2020

Je cherche une place libre dans le train et ce n'est pas évident. Les wagons semblent remplis de filles qui se dirigent au même endroit que moi. Je peine à trouver un siège libre. Je ne trouve une place décente que dans un compartiment où cinq valises s'entassent les unes sur les autres, formant un équilibre précaire. Dans les films, c'est ce genre de valises où les tueurs en série rangent soigneusement les morceaux de corps humains démembrés, bien que leurs couleurs ici soient un beau rose fuchsia, un vert imitant le citron vert radioactif et un bleu aussi bleu que les eaux limpides des récifs de corail.

Y'a de la place pour moi ? Je m'adresse aux cheveux blonds que j'aperçois au-delà de la montagne de valises, et les cheveux me répondent. *Si tu as consulté une diseuse de bonne aventure qui t'a prédit que tu mourrais aujourd'hui sous une montagne de valises, alors il y a une place pour toi.* Je souris, mais elle ne voit pas mon sourire. Lorsque j'arrive à m'immiscer entre les valises pour m'asseoir, j'ai perdu mon sourire à cause d'un cadenas aux contours tranchants qui a éraflé mes mains soyeuses de pure jeune fille oisive. Je les lèche instinctivement, pour les soigner comme les chats le font. Une jeune fille blonde, aux couettes qui se balancent dans les airs, aux taches de rousseur qui embellissent le haut de ses joues, pouffe de rire. *Je t'avais prévenue que c'est dangereux ici.* Je grimace de douleur tout en hochant la tête vers elle. Je remarque que c'est finalement juste elle et moi ici. *Tu es toute seule avec ces cinq valises ?* Elle pouffe encore de rire.

Je sais ce qui se passe dans ton cerveau. Tu vois une jeune fille de 13 ans qui ressemble à une poupée bien habillée et tu te dis que je suis une petite fille gâtée qui a besoin de cinq valises pour transporter son linge, n'est-ce pas ? J'aimerais lui dire que je la voyais plutôt comme une tueuse en série qui transporte des corps démembrés dans ses bagages, mais je préfère ne pas discuter de mon intuition. Je vais plutôt faire de la psychologie de comptoir. *Non, je pense que, toi, tu te vois comme une petite fille pourrie et gâtée, et tu penses que tout le monde pense ceci de toi.* Je la regarde en soutenant son regard et je sens son cerveau bouillir pour trouver une réponse. *Ok, tu es le genre de filles à toujours vouloir avoir raison, tu me rappelles ma mère, et c'est pas un compliment.* Elle croise ses bras sur son torse. Je pense qu'elle boude. *Allez, je plaisantais, j'ai rien d'une mère crois-moi. Dis-moi pourquoi tu as cinq valises et surtout, comment tu penses arriver à sortir tout ça du train sans qu'il reparte avec la moitié de tes valises.*

Elle reprend vie et m'offre un beau sourire. Elle se lève et me salue théâtralement, courbant son bassin tout en longéant un bras sur son ventre. *Juliette, pour vous servir mademoiselle, apprentie comédienne de théâtre. Dans ces valises que vous mirez là, ce sont moult tenues de moult pièces de théâtre. Ma passion c'est la comédie, et me déguiser.* Elle est trop mignonne, mais je dois éviter d'être condescendante parce qu'on a juste 2 ou 3 ans d'écart. *Juliette, j'ai juste un sac à dos, je pense que je peux tirer deux de tes valises, et dès que tu vois qu'on arrive en gare, ce serait prudent de les aligner dans le couloir.* Juliette secoue négativement la tête. *Le contrôleur a été bien clair, aucun bagage dans le passage pendant le voyage.* Elle croise ses bras sur sa poitrine et ferme les yeux. La loi c'est la loi, j'imagine. *Est-ce que tu vas au pensionnat ? Il y a un théâtre là-bas ?* Elle ouvre ses grands yeux et une expression d'effroi parcourt son visage innocent.

Me dis pas que tu vas dans le pensionnat proche de la gare hein ? Jamais mes parents m'enverraient là-bas. Non, moi je vais en ville, dans une école où on étudie le matin et où on pratique des arts l'après-midi. Je n'ai tellement rien d'une artiste que je ne l'envie même pas d'être dans une telle école. Je n'ai aucune idée de mon avenir professionnel, mais ce que je sais, c'est que les métiers du spectacle me font peur. J'imagine la plupart des artistes comme vivants dans la misère, vaquant de petit boulot en petit boulot, mais pratiquant le métier de leurs rêves. Je reconnais toutefois que je préférerais faire une demi-journée d'art plutôt qu'une demi-journée de sport par jour, où là ce serait l'enfer.

Un son de sifflet retentit dans notre wagon. Une voix de synthèse annonce le nom de la gare où on doit descendre. Je suis partagée entre l'idée de continuer mon chemin ou laisser Juliette se débrouiller avec ses cinq valises. Je vais voir le contrôleur du train, qui semble prêt à repartir. *Monsieur, la petite là-bas est en train de sortir ses trois dernières valises, ce serait super si vous pouviez attendre quelques minutes !* Il fronce les sourcils. Il soupire. Il attend. Je l'entends compter jusqu'à cinq dans sa tête. Le compte est bon. Juliette est essoufflée. Le train repart.

La plupart des filles et des garçons qui sont descendus du train sont montés dans un bus. Un panneau électronique à l'arrière du bus indique que je ne vais pas au même endroit qu'eux. Je regarde autour de moi et y'a plus grand monde. Je vois des filles marcher un peu plus loin, vers le pensionnat. Nous n'aurons pas droit à un bus. Juliette me fait un signe de la main, au loin, pendant que son chauffeur se casse la tête à jouer à Tetris dans le coffre du bus. Il ne sait manifestement pas comment faire rentrer ses cinq valises. Le temps qu'il me faut pour mettre mes écouteurs dans les oreilles lui suffit pour résoudre le casse-tête. J'écoute un album de Relient K, paru l'année de ma naissance, pour me donner la motivation de marcher quelques centaines de mètres, avant que la nuit tombe.

Hé, toi, attends-moi ! Je me retourne et j'aperçois une fille qui me hèle. *J'imagine que tu vas au pensionnat, du coup on va y aller ensemble ?* Ah non, non, mon Dieu, pas une fille qui dit *du coup*. Je ne puis plus entendre des *du coup* à tout bout du champ. *Je suis une surveillante là-bas et ton visage me dit rien, du coup j'imagine que tu es nouvelle ?* Mon poil s'hérissé. *Effectivement, je suis une nouvelle, je m'appelle Uma.* Elle passe un bras amical autour de mon cou et tapote mon épaule. *C'est super Uma, moi c'est Muriel, ton prénom est plus cool que le mien. Mes parents m'ont appelé Muriel à cause d'un film des années 80 que j'ai toujours refusé de voir, tellement je déteste mon prénom.* C'est assez effrayant le nombre de personnes qui ont quelque chose à reprocher à leur prénom, je me demande si je dois ranger ça dans le manque d'estime de soi-même. C'est pas assez d'être pas beau physiquement, on a un nom qui nous rend encore moins confiantes en nous. Je cherche rapidement des noms de jolies filles qui ne seraient pas aussi beaux que leur beauté, mais je n'en trouve pas immédiatement. Verrais-je un jour une Josette défilant pour Victoria's secret ? Est-on laide parce que nos parents ne nous trouvent pas un prénom beau et sexy ?

Hé, tu es en train de penser à quoi, tu réponds pas à ma question ? Oups. Sa voix est devenue un bruit comme un autre lorsque je me suis perdue dans mes pensées. *C'était quoi déjà votre question ?* Elle sursaute et imite le père Noël. *Oh oh oh, je suis juste une surveillante, du coup tu peux me tutoyer. Je te demandais ce que tu avais commis comme crime pour venir en pénitence ici, ah ah.* Bon, encore une qui pense que ça va être le bain ce pensionnat. *J'ai deux très chères amies qui sont dans cet établissement, du coup je voulais les rejoindre.* Non, pas de stress, j'ai juste écrit *du coup* pour imiter ma collègue de conversation, pour me faire une amie. Une amie surveillante, ça servira sûrement un jour ou l'autre. C'est un bon investissement.

Muriel tapote mon épaule en guise d'acquiescement. On est déjà arrivées devant le pensionnat. Elle me prend sous aile, procède à mon enregistrement, et me conduit jusqu'à un dortoir. Je soupire en voyant les dizaines de lits alignés, adieu l'intimité. *Hé oui Uma, c'est ça la vie en pensionnat dans notre coin de pays...*

Mardi 7 janvier 2020

Je sens mon corps bouger de gauche à droite, j'ai l'impression de dormir dans un hamac en haute mer par temps orageux. J'ouvre les yeux et je vois le sourire de Myo. Je lui renvoie son sourire, et je me rends compte que j'étais tellement fatiguée suite au voyage vers cette nouvelle vie, que j'ai dormi comme une bûche toute la nuit. *Allez, la feignasse parisienne, c'est l'heure de se bouger les miches !* Je regarde mon téléphone et il est 5h30, quelle horreur. Je me suis habituée trop facilement aux réveils tardifs de mes vacances forcées. *Ok, ok, pas de panique, je me lève. Pourquoi vous m'avez pas réveillée hier soir, quand vous êtes arrivées ?* Myo pouffe de rire. *On a essayé, mais tu dormais comme un bébé qui vient de boire son lait chaud, alors on t'a laissée dormir. Tu vas assez souffrir pour ton premier jour, c'est mieux que tu aies bien dormi.*

Voilà qui est optimiste ! Mais cette rentrée ne sera jamais pire que celles que j'ai vécues lorsque j'étais plus jeune, alors que mes parents ont beaucoup déménagé. Je sens encore ce sentiment de compression intérieure lorsque j'avançais dans une école inconnue, avec des élèves tout aussi inconnus. Je me sentais dans un jeu vidéo de tir à la première personne, avançant désarmée, ne sachant d'où les menaces surgiraient. Je n'imaginai pas qu'on m'accueillerait avec un bouquet de roses et on ne m'accueillait jamais avec un bouquet de roses. Je me fondais dans la foule, personne ne remarquant ce nouveau visage. Je ne sais pas d'où venait ce stress que des inconnus et des inconnues me stigmatiseraient lors de mes premières journées. Finalement ce sont plus les années subséquentes que j'ai eu des problèmes. L'enfer, c'est vraiment la plupart des autres.

Myo me guide vers une rangée de minuscules salles d'eau, au fond du dortoir. Je regarde le lavabo aux traces brunes incrustées, du genre inlavable. Je tourne la poignée d'eau chaude, qui laisse couler de l'eau de plus en plus glaciale. *Hé non ma poule, l'eau chaude y'en a plus depuis début décembre. C'est en « voie de résolution » nous dit-on chez nos dirigeantes qui vivent en ville avec de l'eau chaude, elles. Il paraît que le froid glacial, ça tonifie la peau.* Je produis sur mon visage une moue renfrognée. Une voix aiguë familière, trop familière, horriblement familière, se fait entendre derrière moi. *Ne t'inquiète pas Uma, ça te fera des économies de botox dans quelques années.* Je retiens de l'air dans mes poumons et je me tourne. Ouf, c'est juste Églantine, qui a imité la voix d'une des sœurs Carachamps sans le savoir, vu qu'elle ne les connaît pas. C'est certain, je suis traumatisée, là. Elles me hanteront jusqu'à la fin de mes jours.

Se laver à l'eau froide, ça ne donne pas envie de se laver, parce que, premièrement, c'est froid. Je n'ai jamais connu personne qui se sentait réconforté et confortable grâce au froid. Je dis ça et je pense à une de mes tantes ménopausées qui a déménagé en Islande à sa retraite. Elle avait les moyens de se payer du luxe dans le sud de la France mais elle a choisi l'Islande, non pour la beauté de ses terres mais pour être certaine que 12 degrés, ce serait le plus chaud qu'elle connaîtrait chaque année.

Je regarde mes cheveux emmêlés dans un miroir qui parvient à me rendre plus laide que je ne suis. Je ne parviens pas à me résoudre à les laver à l'eau froide. Il faudra que je me prépare psychologiquement plusieurs jours pour renoncer à l'eau chaude. Et le froid n'est pas ce qui me chicote le plus ici, c'est plutôt l'absence d'intimité. Les cabines ont des parois qui ne touchent ni au sol, ni au plafond, c'est consternant. Je me lave en ayant ma longue serviette de plage tout autour de mon corps. À chaque fois que j'entends du bruit à droite ou à gauche, je

sursaute. Églantine, bien moins compréhensive que Myo, ne manque pas de me rappeler la réalité. *Arrête de stresser pour ça, on est toutes faites de chair, de sang et d'os, mais en proportions différentes.* Églantine est toujours la philosophe terre à terre du groupe. Elle aime ça nous rappeler qu'on se stresse pour rien dans la vie, notre vie ne représentant qu'une infime fraction de seconde à l'échelle du temps. On veut toutes réussir, être les meilleures possible, mais on crèvera comme tout le monde, et les vivants ne se souviendront même plus de nous. Autant prendre la vie de manière cool, mais je pense qu'on est quand même programmés pour se sentir important, parce que sinon la vie n'évoluerait pas. Je vais garder ce sujet-là pour une soirée guimauves grillées au coin d'un feu de camp.

J'enfile l'uniforme qui m'a été remis hier. L'employée qui s'occupe de l'entrepôt m'a regardée de haut en bas, de face, de derrière et de côté, puis m'a donné des collants, deux jupes longues, trois chemisiers, un pull, et c'était fini, sans essayage. Elle a l'œil, parce que tout me va parfaitement, mais je n'ai pas intérêt à grossir. Quelqu'un frappe à ma porte et je devine qu'il est temps que je laisse ma minuscule salle d'eau à une autre fille. *Tu es nouvelle toi, hein ? Sache que tu as dix minutes max pour te pomponner. Y'a personne à séduire ici, donc ça sert à rien que tu concurrences Miss France hein.* Je la regarde avec un sourire de malaise. Je sais bien que jamais je serai Miss France ou même une miss d'un pays où il y a juste des filles laides. Je le sais bien. Je jette un regard derrière, et je vois cette fille sans manière se gratter le bas de la fesse droite, pour sans doute retirer des puces. Lorsqu'elle glisse un doigt dans sa culotte pour se gratter plus profondément, je détourne le regard, parce qu'au bord de vomir.

Je m'assieds sur mon lit, bayant aux corneilles. Au loin, j'aperçois Muriel qui s'avance vers moi. *Salut Uma, je vais te conduire dans ta nouvelle classe. Je sais pas comment ça marchait chez toi, mais ici tu te déplaces de salle en salle lorsque tu changes de cours. C'est pas super efficace, mais au moins ça permet à la jeunesse de bouger entre les cours.* Je suis l'ombre de Muriel fidèlement. Je regarde en arrière et je comprends que je ne serai pas dans la même classe que Myo. J'ai cette désagréable impression de m'être mise dans un borborygme dont je ne sortirai pas.

Jeudi 9 janvier 2020

Je joue avec ma cuillère dans une bouillie de céréales, dont le seul goût est donné par du sucre raffiné. Je regarde mes deux tranches de pain quasiment noircies. J'avais deux possibilités, soit je me pétais les dents sur du pain rassis, soit je les faisais griller comme il faut, et le trop est l'ennemi du bien, visiblement. *Arrête de faire cette gueule-là, tu vois que c'est pas drôle d'être orpheline, mais au moins, ici, on s'occupe de nous. C'est pas le luxe, mais je pense que c'est la vie dure qui nous permet de plus apprécier les bonnes choses qui nous arrivent.* Je regarde Myo avec pitié, c'est vraiment de la merde de penser comme ça. Elle devrait être révoltée et avoir envie de tout casser. Même si je sais très bien qu'aucun gouvernement ne mettra de l'argent plus qu'il faut dans cette école toute pourrie.

Je fais des efforts pour lui trouver du charme depuis deux jours, mais... rien. Rien de rien. Non, je ne trouve rien. Peut-être que deux-cents ans plus tôt, ces vieilles pierres avaient leur charme, que ces planchers de bois brillaient comme un miroir. Aujourd'hui, c'est pas juste vieux, c'est sale, tâché. La rouille a fini de ronger le métal des portes et des fenêtres. Je reconnais des crottes de rongeur le long des couloirs, et elles n'ont pas bougé depuis lundi. Ah oui, j'oubliais, ici le ménage est fait par les orphelines, et sans supervision, voilà le résultat.

Myo m'entraîne par le bras et me fait visiter les lieux. *Je vais te faire voir des endroits que tu ne devrais pas voir. Tu vas adorer, je te jure.* Mes pieds ont envie de freiner, j'ai horreur des surprises, j'ai horreur de braver la loi. Je suis une lâche. *Allez, fais pas ta Luigi, tu risques rien, à partir du moment où tu fermes ta gueule, quoi que tu voies.* Elle me tire par le bras et me promène de couloir en couloir, tous identiques. Le plus effrayant dans le chemin que je suis, c'est qu'au fur et à mesure que nous avançons, tout est plus vieux, tout est plus sale et abîmé, j'écrase de plus en plus de petites bêtes rampantes, noires et poilues, elles aussi effrayées par ces géantes qui ne passent jamais par ici.

Elle désigne d'une main des caisses de boîtes empilées les unes sur les autres, et de son autre main, un index ferme est posé sur ses lèvres. Elle me fait signe d'escalader. J'appuie mes poignets sur le bois sec pour grimper, pensant éviter ainsi des échardes. *Et maintenant on fait quoi ? Zut, j'ai oublié la consigne de se taire, Myo me fait les gros yeux. Ça a l'air qu'on s'aplatit sur la rangée de caisses du haut, paradoxalement très stable, et on attend. Je ne sais pas ce qu'on attend. Je regarde mon amie mais sa réponse est toujours la même. Chut !*

Après d'interminables minutes de silence, de jeunes hommes et une jeune femme traversent le couloir que nous surveillons. Ils marchent vite, ils sont pressés. Je ne parviens pas à les compter précisément. J'ai peur de me faire découvrir surtout. Ils n'ont pas mon âge, je leur donnerais plutôt le milieu de la première moitié de la vingtaine. Un détail me choque, ils sont vêtus de combinaisons blanches, mais tâchées. Pas des grosses tâches, non, plutôt des marques faites par des éclaboussures. De loin, ça ressemble à du sang séché, mais c'est mon imagination, je pense.

Le troupeau passe, et le grincement des bottes de plastique sur le bois se fait plus lointain. Je regarde Myo et lui adresse un regard de type « what the fuck », que je lui traduis vocalement. *Mais c'est quoi ce bordel ? C'est qui ces gens ? Ils font quoi ici ?* Elle me regarde en fronçant les sourcils, comme ma mère me grondait lorsque j'étais petite. *Si tu ne respectes pas les consignes, je ne t'emmènerai plus vers un monde de mystères. Maintenant, suis-moi, et en silence, et on s'en reparle quand on sera seules toutes les deux.* Je la vois s'éloigner, sans se retourner, se dirigeant vers son cours de sciences physiques.

Vendredi 10 janvier 2020

Ça chuchote dans la file. Ce que je peux détester ça, entendre des gens chuchoter. Ma paranoïa, au mieux, me fait penser que je ne suis pas digne d'entendre ce qui est chuchoté. Au pire, on dit du mal de moi. Je vérifie rapidement que je suis habillée comme il faut, que ma culotte ne dépasse pas de mon pantalon, que mon chemisier est bien boutonné comme il faut, qu'une crotte de nez ne pend pas malheureusement d'une narine, que je n'ai pas sué comme une porcine au point de dégager une odeur nauséabonde. C'est une de mes angoisses existentielles, à égalité avec la phobie qu'une des poches de mon sac à dos soit ouverte et que quelqu'un découvre ce que j'y cache, pourtant rien de compromettant. Malgré moi, en marchant, je vérifie régulièrement que mon sac à dos est zippé de partout. Bref, des filles chuchotent, je sens de la gravité dans le chuchot.

Elles discutent d'une nouvelle enseignante, une remplaçante, une barbare, une ignominie sans nom, enfantée par Belzébuth et l'Antéchrist. Rien que ça. Moi je suis parfaitement zen, après avoir survécu au « cauchemar Mélanie », l'hiver dernier, plus rien ne peut être pire au niveau mental pour moi. Je me rapproche dans la file, et plus je les écoute, plus un effroi grandit en moi. C'est ce sentiment qui commence à me prendre dans le milieu de ventre et qui se diffuse rapidement dans toutes les parties de mon corps. Le portrait de la nouvelle enseignante ressemble dramatiquement à Mélanie, une voix sirupeuse, causant l'envoûtement, une rhétorique affûtée pour briser toute contestation adolescente. Je pâlis.

Une belle voix douce susurre mon prénom, quelque part derrière moi, une voix anormalement gentille et amicale. *Uma, c'est bien toi !* Je me retourne et mon cœur cesse de battre, il se contracte, aimerait se réfugier au plus profond de mes entrailles. Je la vois, elle, d'une beauté magique, ensorcelante, qui ferait fondre de désir une panoplie de dictateurs nord-coréens. Je la hais. *Ah, cela m'est tellement agréable de pouvoir te revoir, Uma. Si tu te souviens bien, lorsque je suis parti, en décembre dernier, je t'avais laissé entendre que nous nous retrouverions, n'est-ce pas formidable ?* Non, ce n'est pas formidable, j'ai envie de pleurer, mais je prends sur moi. Je sens le regard incompréhensif des autres filles de la file. J'essaie de garder une certaine contenance, mais je sens que les autres filles ont pitié de moi. Oui, je connais déjà Mélanie.

J'essaie de ne pas trahir ce que je ressens, mais ça sert à rien de toute façon, Mélanie est une pro de l'interprétation du non-dit. Mon dieu, je parle comme elle maintenant. *Oui, ça va bien, c'est une surprise de vous voir ici. Je me demande quelle est la probabilité pour que ma prof privée à Paris enseigne ici ?* Elle sourit comme un automate bien programmé, je ne peux pas deviner si, derrière son sourire, elle exulte de me voir affaiblie devant mon bourreau, ou si naïvement elle est vraiment contente de me retrouver. *C'est ta maman qui m'a recommandée à la personne qui t'a fait entrer ici. À la vue de l'excellent travail que nous avons accompli ensemble, elle pensait, à raison, que je pourrais persévérer à éduquer les jeunes filles comme toi.* Ouais, c'est ça, dis plutôt que tu es blacklistée en France, et pas en Belgique. Je hoche la tête en guise de réponse, pour ne pas encourager un dialogue devant les autres élèves. Avec grâce, elle traverse les airs remplis d'un silence mortel. Elle se poste devant la porte de la classe et laisse les filles entrer les unes après les autres, en souriant. Elle aime ça l'éducation.

Dimanche 12 janvier 2020

La nuit est tombée et je suis plantée là, en plein milieu de la dernière rangée de mon bus habituel, qui m'emmène vers la gare. Je pense aux deux jours qui viennent de s'écouler, que j'ai passés à dormir et à manger des boîtes de raviolis à la texture pâteuse. J'avais la flemme d'aller acheter quoi que ce soit, donc j'ai entamé les réserves de survie de ma mère. Ce ne sont plus les raviolis de mon enfance, à la viande, bien que ça ne goûtait jamais vraiment la viande. Maintenant, ils sont aux 6 légumes, et ça ne goûte même pas un seul légume. Ça goûte les raviolis à la viande, qui, eux-mêmes, ne goûtaient pas la viande. J'ai ainsi passé deux jours à dormir et à philosopher sur le contenu des raviolis en boîtes, à un euro la boîte.

J'ai passé une semaine de doutes, et les doutes me rongent. Je voyais le fait d'être dans la même école que Myo et Églantine comme le summum de l'amusement et de la douceur de l'amitié. Mais non, je n'ai pas retrouvé la complicité de nos vacances chez Disney. C'est triste. On ne partage pas les mêmes cours, on est éloignées dans le dortoir, et mon groupe ne dîne ni ne soupe en même temps que leur groupe. Je dois donc recommencer à zéro et me faire de nouvelles amies, et j'en ai pas envie. En résumé, mon idée c'était de la merde. Mais je dois l'assumer non ? En plus, je me retrouve avec Mélanie pour tous mes cours scientifiques, et je suis une littéraire.

J'aurais bien envie de pleurer sur mon siège, mais je parviens à me distraire en imaginant la vie des autres passagers. Je vois une fille qui regarde de loin une autre fille. L'autre fille est une fille de mon âge, ou vaguement plus vieille, aux cheveux terriblement droits et lisses, d'une couleur plus blanche que blonde. On voit facilement des racines noires sur son crâne. La fille doit penser de l'autre fille la même chose que moi. Elle se lève pour quitter le bus, se dirige vers la porte arrière, elle sourit bêtement et tend sa main droite vers l'autre fille, le pouce levé et les autres doigts repliés vers la paume. L'autre fille retire ses écouteurs et je devine qu'elle se met à parler à la fille. Je baisse ma musique pour écouter. La fille me surprend. *Tu as vraiment de très jolis cheveux.* L'autre fille gigote sur son siège, peut-être mal à l'aise, et incline sa tête vers le bas, pour la remercier. L'autre lui sourit encore bêtement et s'en va. Je ne sais pas si l'autre et moi-même pensons la même chose, était-ce un compliment gratuit ou une forme d'avance ? Peut-on encore complimenter gratuitement ? Il me semble. Toutefois, je ne me verrais pas dire à une inconnue ce que je pense d'elle.

Ah, je dois descendre, c'est mon tour. Je vois alors le visage de l'autre fille, et elle est aussi jolie que ses cheveux. J'oublie cette scène peu après avoir tourné les talons. J'ai envie de rater mon train, mais j'essaie de me dire que j'assume mon choix et que pour la semaine à venir je vais donner le meilleur de moi pour que ma situation s'améliore. Hum. Non. J'y crois même pas. Je vais me laisser porter par les événements, je vais fonctionner en mode zombi.

Mercredi 15 janvier 2020

La tension est palpable dans l'atmosphère. Les sueurs froides des filles semblent rendre moite l'air que je respire. Je jette des coups d'œil rapides à droite et à gauche, parce qu'il est interdit de regarder autre chose que le tableau verdâtre, où le son de la craie fait trembler les os des plus sensibles. Jessica, avachie sur son bureau, devant moi, vient de fixer trop longtemps sa voisine de droite, qui mâchouille son crayon à mine bruyamment. La mante religieuse surprend sa proie. *Jessica ! Donne-moi la, ou les différences, entre les fonctions linéaires et les fonctions affines.* Jessica, une fille au cerveau un peu lent à se mettre en marche, réagit piteusement. *Mais j'ai rien fait de mal, madame ! Ça va pas bien pour elle.* Elle appelle Mélanie « madame » alors qu'elle a répété deux fois, ce qui est beaucoup pour elle, qu'on doit l'appeler « mademoiselle ». De plus, elle laisse entendre que c'est une punition de répondre à une question de mathématiques.

Mélanie s'avance vers elle et s'arrête à une distance d'un bras de Jessica. Je connais ce jeu-là, elle pénètre dans sa sphère d'intimité pour la rendre mal à l'aise. Ça marche, Jessica baisse les yeux, comme la petite fille qu'elle est. *Jessica, ce n'est pas grave si tu ne connais pas la réponse. Chacun avance à son rythme. Ce soir, et jusqu'à vendredi, tu resteras en retenue avec moi deux heures pour réviser les notions essentielles concernant les fonctions.* Et voilà, c'est ainsi qu'elle va améliorer son salaire. Mélanie sort du ring, après ce KO au premier round. Elle retourne, triomphante, vers son tableau. Aucune fille profite du fait qu'elle ait le dos tourné pour quelques secondes, elles restent

immobiles. Je vois Jessica porter ses poings fermés vers ses yeux, elle doit sécher quelques larmes d'incompréhension et d'injustice. C'est ça la vie.

Je la critique, mais c'est certain que d'ici quelques semaines, la moyenne des notes va dramatiquement s'améliorer, et sans doute les visites à l'infirmerie pour prendre des calmants. Ah non, c'est vrai, Églantine me disait hier qu'il n'y a aucune infirmerie ici. Il faut utiliser la trousse de secours qui est dans les cuisines pour se soigner. C'est la cuisinière en chef qui fait office d'infirmière. Myo l'a déjà entendue soupirer au sujet de la maladresse de ses aides-cuisiniers, qui se coupent trop régulièrement.

La cloche sonne, c'est la fin du supplice, pour aujourd'hui. Je sors rapidement de la salle. Une main vigoureuse m'attrape par l'épaule. J'essaie de ne pas avoir de préjugé, mais deux filles costaudes à l'air pas spécialement en voie de gagner un prix Nobel, m'empêchent d'avancer. *Toi, tu la connais cette femme, c'est une amie à toi ?* Je fais face à leur air de bœuf. *Ce n'est pas une amie, c'est mon ancienne prof particulière, et je ne la tiens pas particulièrement dans mon cœur, si tu veux savoir.* Elles se regardent, ne prononcent pas un mot, lisent dans leurs pensées l'une de l'autre, puis se tournent à nouveau vers moi. *Ok, tu vas rester avec nous pendant la pause et on va discuter. On va trouver sa faiblesse et la faire virer.* Je leur souris, mais intérieurement je soupire. Elle est sans faille. Encore que... *Elle s'est fait virer de plusieurs académies en France, il doit bien y avoir une raison, mais je ne sais pas laquelle.* Les deux brutes sourient. *Parfait, on te laisse une semaine pour trouver les raisons. T'es mieux de trouver une bonne solution, sinon c'est toi qu'on va virer.* Dans quel pétrin je viens encore de me fourrer...

Jeudi 16 janvier 2020

Parce que des amies c'est fait pour ça, je me confie à Myo et Églantine, au sujet des deux filles qui me menacent de rétorsions si je n'arrive pas à faire virer Mélanie de l'école. Myo se lève, penche la tête d'un air pensif et tourne autour de mon lit lentement. Sherlock Holmes ne ferait pas mieux pour trouver une solution à l'énigme. *Je pense que j'ai la solution, mais ça va te prendre du courage ma belle Uma.* Du courage ? Moi je me voyais bien rester sur le banc de touche et laisser des filles comme Myo marquer des buts avec juste mes encouragements. *Hé, alors, tu as du courage ou pas ?* Elle essaie de me réveiller. *Oui, je pense que oui. C'est quoi ton plan ?* Elle sourit. *Retrouve-moi mardi prochain, devant le dortoir, à 15h00.*

Mais pourquoi ça doit prendre autant de temps ? Des fois je suis longue à comprendre. Elle soupire. *Je dois rentrer en urgence à Paris avec Églantine. Camille a attrapé une vilaine grippe, et... et... c'est suffisamment grave pour qu'on parte la voir aujourd'hui. On devrait revenir lundi au pensionnat. Si tu veux, téléphone-moi samedi et on te donnera des nouvelles.*

Je regarde mes amies s'éloigner et je me sens seule et abattue. Je ne suis pas considérée comme assez proche de Camille pour avoir un congé de ce pensionnat. Je vais devoir attendre samedi pour en savoir plus.

En attendant, je zone dans le pensionnat, comme une âme en peine. Et je ne suis pas la seule. Je ne sais pas si c'est le fait d'être orpheline, mais je vois rarement des groupes d'amies de plus de deux personnes. La plupart des filles sont solitaires, au mieux certaines forment des duos. Je dirais bien que je forme un trio avec Myo et Églantine, mais je les vois si peu souvent que je les considère comme un duo, et moi je suis en solo. Ironiquement, je n'ai même pas envie de m'intégrer aux autres plus que ça.

Salut Uma, tu viens déjeuner avec moi ? Surprise, je regarde qui m'adresse la parole. C'est Jessica, la dernière victime en date de Mélanie. Elle me sourit un peu bêtement, et je rechigne à lui retourner un sourire. Je sens qu'elle est en phase 1 du projet de se trouver une nouvelle amie. Bien que je ne veuille pas d'amie, bien que je la trouve un peu trop simplette pour être son amie, la mère Teresa en moi n'ose pas lui dire non. Je traîne les pieds et elle traîne les pieds en marchant vers la cafétéria. *Hé vous deux, là, arrêtez de traîner les pieds ! C'est Muriel qui nous hèle. Je souris et me dirige vers elle. Des fois j'ai l'impression que tu es la seule surveillante dans cette pension.* Elle lève les yeux au ciel. *Tu peux dire ça, je suis la seule pistolera à faire régner l'ordre ici, c'est ça les restrictions budgétaires. Bientôt, ce sera le far west ici, tu pourras traîner des pieds autant que tu veux, et user ces belles lattes de bois défraîchies.* Personnellement, être surveillante dans un pensionnat, c'est pas vraiment un trip de malade, ce serait sans doute un cadeau de la vie si son poste était aboli.

Tu n'as pas l'air très épanouie ici, tu es certaine que tu trouverais pas mieux ailleurs ? Muriel éclate de rire, et elle peut se le permettre, son salaire doit passer dans de si belles dents blanches. Elle me sourit avec un sourire énigmatique. *Si tu penses que je suis uniquement surveillante, et que je touche le salaire minimum, détrompe-toi !* Sur ces belles paroles intrigantes, elle nous abandonne pour aller injurier deux filles en train de se lancer des boules de purée de pommes de terre.

Dimanche 19 janvier 2020

Trois heures du matin. Je ne dors toujours pas. Allongées sur le lit de ma mère, je les regarde enfin dormir, tête contre tête, leurs larmes séchées sur leurs joues, et dans leur cou. Si je les caressais, je sentirais sûrement des croûtes de sel. À un moment, elles étaient tellement fatiguées qu'elles n'avaient plus la force d'essayer leurs larmes.

Camille, c'était leur seconde mère, leur ange gardien, pour ces jeunes filles abandonnées avant qu'elles aient atteint l'âge de cinq ans. Je n'ai jamais osé poser plus de questions. Ma curiosité ne veut pas causer de la douleur. Je garde mes interrogations pour moi, et il n'y a jamais de bon moment pour les manifester. Je n'ai même pas pu voir Camille, elle était déjà, comment dit-on, morte. Elle cumulait les pépins de santé depuis notre retour de Floride et une mauvaise grippe l'aura achevée. Je suis triste mais je ne peux pas être aussi triste que Myo et Églantine, orphelines une seconde fois. Certes, Camille ne les a jamais adoptées, mais c'était comme si.

Vendredi soir, la famille de Camille a refusé que mes deux amies voient leur marraine de cœur, et elle est morte dans la nuit. Ses héritiers, dont nous n'avons jamais entendus parler depuis des mois, n'ont pas perdu de temps. Camille avait prévu la vente de son appartement parisien, dont une partie des profits devait assurer la scolarité de mes amies jusqu'à l'âge de 23 ans. Ses héritiers ont indiqué qu'ils contesteront son testament en justice.

Dans tout ce malheur, Camille avait prévu cette situation, le pensionnat est payé jusqu'à leurs 18 ans, mais après c'est l'inconnu. Ces dans

ces moments-là que je me dis que, bien que je déteste ma mère, j'ai un toit et un avenir assuré pour quelques années encore. Je ne suis pas à plaindre. Elles le sont. Je les regarde profiter de leur sommeil. Dans quelques heures, il faudra repartir pour la Belgique.

Mardi 21 janvier 2020

Quelles ordures. Églantine me racontait hier que les héritiers de Camille les ont mises à la porte, purement et simplement. Elles sont revenues ici avec deux valises chacune, tout le reste a été mis aux poubelles. Ils n'ont même pas cherché à conserver quoi que ce soit de Camille, pas même un objet sentimental. Un conteneur a été posé en bas de son immeuble et tout ce qu'il y avait dans l'appartement a fini là en quelques heures. Ça me donne vraiment pas envie de fonder une famille pour imaginer que je vais être traitée comme ça. C'est certain que des meubles auraient pu être récupérés pour des œuvres de bienfaisance, un minimum. C'est beau la nature humaine.

Jessica me colle aux baskets et je me demande comment me débarrasser d'elle pour mon rendez-vous avec Myo à 15h00. Je suis trop gentille ça a l'air, donc je ne peux pas. Alors que je pense que Myo ne viendra pas, je vois sa silhouette gracile s'avancer vers moi. Plus elle avance, plus je vois son regard fâché, qui se rend compte que Jessica est ici. *Jessica est ici ? C'est ce que je me disais justement. Oui, je suis là, bonjour Myo, tu vas bien ?* Myo aime pas qu'on lui demande si elle va bien, et encore moins depuis qu'elle a perdu Camille. Elle se tourne vers moi sans lui répondre. *Elle est fiable à quel point elle ?* Je soupire et je regarde Jessica, puis je regarde Myo. *C'est une gentille fille, quoi.* Jessica pouffe de rire en entendant mon commentaire. Myo regarde Jessica de longues secondes, des secondes qui me feraient poser la question, ai-je un morceau de salade coincé entre les dents, ai-je un bouton plein de pus sur le bord d'éclater.

Jessica, est-ce que tu pourrais dire à Églantine de venir nous rejoindre ici, elle est à la cafétéria. Jessica hoche la tête et part en courant. Allez Uma, on se casse d'ici avant qu'elles reviennent. Elle me tire par la manche et me force à avancer. C'est une stratégie comme une autre de se débarrasser de quelqu'un. *Franchement, Uma, c'est confidentiel ce qu'on fait. Même Églantine en sait rien.* Myo n'a pas l'air fâché, elle semble plutôt anxieuse.

J'essaie de mémoriser le chemin qu'on emprunte, mais je n'y arrive pas plus que la première fois. On dirait que tout est fait pour qu'on se perde. *Myo ? Pourquoi on revient ici ? Tu devais juste trouver un plan pour se débarrasser de Mélanie ?* Elle n'a pas le temps de répondre à ma question, elle me pousse derrière une boîte en bois aussi haute que moi, ma joue est agressée par des échardes. Je sens ma peau chauffer, et le sang prêt à couler. *Ta gueule !*

J'entends un bruit diffus de bottes qui se rapproche de nous. Je jette un coup d'œil et je vois Mélanie qui dirige la troupe de jeunes toute de plastique vêtue. Elle passe devant nous, puis s'éloigne vers d'autres couloirs. *Suis-moi Uma, mais avant tout, mets ce foulard autour de ton nez.* Ça ne fait pas de sens, mais on n'argumente pas avec Myo. Je mets l'écharpe, qui sent atrocement le parfum bon marché, le genre de parfum qui est pire que de ne pas en mettre, mais pas pire que l'odeur macérée de transpiration. Je suis fidèlement Myo jusqu'à une grande salle qui contient de multiples portes en métal, de type réfrigérateur de restaurants. *Je me demande bien ce que ça fout là, tu m'emmènes dévaliser les réserves de nourriture de l'école ?* Myo lève les yeux au ciel. *Crois-moi tu voudras pas manger ça, et ne retire pas ton écharpe, jamais.*

Elle se dirige vers la porte tout au fond, elle sort un mouchoir de ses poches et tire sur la poignée de métal. Un souffle tiède s'échappe de la pièce, ce qui est bizarre pour une chambre froide. *Peut-être parce que c'est pas une chambre froide.* Myo lit dans mes pensées. Elle allume une lumière tout en pénétrant la première. Je la suis, je regarde autour de moi, et aussitôt je lâche mon écharpe pour aller vomir juste à côté, sur le plancher, sur je sais pas quoi. Instinctivement, tout ce qui est dans mon estomac, veut ressortir. Mes yeux se mouillent, mes tripes se resserrent, et je nettoie instinctivement le vomi de mes lèvres avec ma manche de pull. Je vois des troncs humains, des têtes aux reflets rouge et bleu, un bras qui dépasse d'un seau trop petit pour le contenir. Des vaisseaux sanguins sortent de corps démembrés, empilés les uns sur les autres. Une seule chose me vient à l'esprit, je sors de là et je me mets à courir. Jamais j'ai couru si vite, jamais, les larmes coulant sur mes joues plus vite que mes jambes courant vers le monde civilisé. Je me fous que Myo soit là, ou pas, derrière moi ou ailleurs, je fuis, je fuis, pour tout oublier. Je m'approche du dortoir où Églantine et Jessica nous attendent, l'air impatient. Je les écarte violemment, pour aller dans mon lit, me réfugier sous mes couvertures, un oreiller sur la tête.

Samedi 25 janvier 2020

Uma, il est 10h00, lève-toi et viens prendre ton petit déjeuner ! Tu vas pas passer ton week-end à dormir. J'ai des choses à te dire. Ma mère ne comprend pas que je ne dors même pas. Je ne dors même plus. Quand je dors, je vois du sang noir qui coule de mannequins désarticulés, de mannequins démembrés. Je me force à ne plus dormir mais je n'y arrive pas, mon corps finit par obtenir ce qu'il veut, et mon cerveau m'envoie des images terrifiantes pendant mon sommeil, pendant son sommeil je veux dire, ce n'est pas le sommeil que je veux, c'est le sommeil que mon cerveau m'impose.

Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée que je me lève. Je me lève. Par réflexe conditionné, je regarde mon téléphone qui affiche des notifications non lues de messages envoyés par Myo. Je les évite depuis mardi dernier, je les boude. Je ne parviens même pas à m'expliquer mon comportement. Je me suis complètement renfermée sur moi-même, pour analyser l'inanalysable, pour tirer un enseignement qui doit bien exister quelque part. C'est si facile de ne plus parler aux gens, ils se lassent d'eux-mêmes d'essayer de t'approcher.

J'engloutis mon troisième croissant mécaniquement. Ma mère parle, mais je ne l'écoute pas. *Hé, tu pourrais au moins faire semblant de m'écouter !* Elle me secoue une épaule, et mon corps inanimé ondule comme une vague qui va s'échouer sur le rivage. *Je viens de te dire qu'on déménage d'ici, cette semaine.* Je lui lance un regard incrédule. *Je ne suis plus capable de supporter Paris, qui est trop pleine de parisiens et de parisiennes. On va aller loger dans le Massif central. Ça doit être une blague. Euh, c'est une blague ?* Elle triture nerveusement son linge à vaisselle. *Tu me reproches assez souvent de ne pas avoir d'humour, donc, non, je ne plaisante pas. Tu vas passer les prochains week-ends au pensionnat, le temps que je vende l'appartement et que je déménage nos affaires là-bas.* Mon poing tape involontairement la table. *Tu penses vraiment que je vais me taper des allers et retours vers Clermont-Ferrand toutes les semaines ?* Elle hausse les épaules, ce n'est effectivement pas son problème, je peux bien rester au pensionnat 365 jours par an. De toute façon, j'ai pas la force de m'obstiner avec elle, je suis juste une ado, j'ai juste à fermer ma gueule, ou à l'ouvrir, être écoutée, mais jamais obéie.

C'est vraiment pas ma semaine. Je déteste de plus en plus ce pensionnat alors que ça fait une poignée de semaines que j'y suis. J'y vois des scènes d'horreurs, mes amies ne sont pas vraiment des amies, et voilà que Camille meurt et que ma mère s'en va dans le Puy-de-Dôme. C'est la fin des haricots. J'ai beau être positive et me dire que si le destin me tarte ça en plein nez, ce sera sans doute bénéfique pour moi, même si je vois ça super négatif maintenant... non, je retourne me coucher et pleurer mon triste sort sous ma couette.

Mercredi 29 janvier 2020

Je romps l'accord tacite qui scelle la place de chaque fille dans la classe de mathématiques. Il faut une bonne mémoire pour se souvenir de la place qu'on occupe, parce qu'elle change selon les cours. Hormis les filles qui ont une mauvaise vue et qui sont placées de facto en première ligne, toutes les autres peuvent librement choisir leur place. Dans le cours de Mélanie, tout le monde essaie d'être dans les premières rangées, parce que c'est le meilleur moyen de rester incognito. Le regard de l'être professoral se dirige toujours vers le milieu de la classe, pour balayer de gauche à droite, puis de droite à gauche, les visages étudiant, ou n'étudiant pas.

Ce matin j'ai décidé de me placer au fond, contre la fenêtre. C'est la table qu'occupent les deux molosses qui m'ont menacée deux semaines plus tôt, comme si c'était ma faute si Mélanie enseignait ici parce que je la connaissais avant. Certaines me suspectent même d'être sa fille. Les gens sont fous. Malgré ma faible corpulence, j'ai une rage en moi qui grandit depuis une semaine et qui veut être libérée. Plutôt que de la libérer contre des personnes innocentes, autant s'en prendre à ces deux vipères. *Hé toi, la minus, c'est notre place, dégage !* Je serre fort dans ma main gauche mon sac à dos bourré de livres bien lourds. Je pousse ma chaise de quelques centimètres en arrière, afin de me laisser un bon espace avant le décalage du sac à dos. «Molosse A» passe à la droite de «Molosse B». *Si tu veux pas t'faire exploser la gueule dans une heure, tu dégages, maintenant !* Si j'incline mon avant-bras pour former un angle de 60 degrés et que je m'éleve de 23 centimètres et 53 degrés, je devrais pouvoir fracasser ces deux mochetés.

Dégagez les deux putes, c'est ma place maintenant ! Je lève mon sac à dos et je frappe de toutes mes forces sur la première molosse, espérant qu'il ricoche sur la seconde. Jessica étouffe un petit cri. L'anse de mon sac explose et le reste tombe à terre. Aucune molosse a tremblé. C'est une catastrophe. Elles s'apprentent à me dévisser la tête lorsque Mélanie me sauve la vie. *Taylor et Ariana, venez ici, en avant, j'ai deux places pour vous, tout de suite !* Les deux molosses, qui n'ont rien de Taylor Swift ni d'Ariana Grande, passent leurs nerfs sur Mélanie.

Toi la pouffiasse, tu viens pas nous emmerder, on règle un compte avec la petite conne ici ! La pouffiasse semble déstabilisée une fraction de seconde. Je prendrais bien un bol de pop-corn pour les regarder s'entre-tuer, mais on est au 21e siècle et on ne tape plus les enfants dans nos sociétés civilisées. Mélanie semble battre en retraite et se dirige vers son pupitre. Même les molosses sont surpris de s'en tirer aussi facilement. Elles se retournent vers moi en rigolant, s'apprentant à m'infliger une raclée méritée.

Je ferme les yeux, priant Dieu de mettre un terme définitif à mes souffrances. Alors que j'attends la première rafale de coups, j'entends un grésillement électrique. J'ouvre les yeux et vois les yeux de Taylor remplis de stupeur, du liquide coule entre ses cuisses pour former une flaque puante entre ses pieds, dans laquelle elle s'écroule. Ariana regarde Mélanie, armée d'un pistolet électrique. Elle fuit, et court comme si sa vie en dépendait, et sa vie en dépend sûrement. Tout le monde regarde Mélanie. On peut pas frapper un enfant mais on peut l'électrocuter ?

C'est... c'est... c'est de la légitime défense, elles auraient pu tuer Uma. Ouais, c'est vrai, elle a pas tort, mais je pense que les molosses viennent d'obtenir son renvoi.

Dimanche 2 février 2020

C'est un dimanche, et maintenant, je passe mes samedis et dimanches ici. Je ne fais rien. Je zone comme une âme en peine dans les couloirs, les halls. Parfois je regarde à travers une fenêtre et je me décide à braver le temps frisquet, pour zoner dans le bois, comme une âme à la recherche d'un sens. Un sens à quoi, je ne le sais même pas. Je cherche juste du sens, globalement.

Je m'assieds sur une racine immense d'un pommier pas encore en fleurs, mais qui bourgeonne tout de même. Une pomme ne tombera pas sur ma tête pour donner un sens à ma recherche de sens. Je vois, de loin, une fille maigrichonne et petite, accompagnée d'une fille maigrichonne et longue. Plus elles se rapprochent, vers moi, plus je devine que ce sont mes ex-amies, Myo et Églantine. Elles ont un air coupable et gêné sur leur visage, mais moins chez Églantine, qui donne toujours l'impression que rien ne l'atteint, sans doute à cause de sa grande taille qui la protège des petites, ou des petites gamines comme moi.

C'est Églantine qui prend la parole la première, alors que je peaufine mon attitude de fille qui fait comme si elles n'existaient pas. *Uma, tu as manqué la police, elle vient d'emmener Mélanie, ils l'ont même menottée. Taylor n'est pas morte, mais elle est brain dead.* J'aimerais pouffer de rire, je ne savais même pas que son cerveau pouvait être vivant. *De toute façon, elle a des amis, ici ou en France, elle s'en sortira.* Comme si ça m'importait, bon débarras. C'est Myo qui prend maintenant le relais de sa sœur, se préparant au biathlon de se rabibocher avec moi. *Je te présente mes excuses pour t'avoir emmenée voir des choses horribles. Je pensais que tu étais plus insensible que ça.*

Je pète un câble. *Tu pensais que ça me ferait quoi de voir de la bidoche humaine, de sentir cette odeur de pourriture inexplicable ? J'ai encore ce goût dans ma salive qui ne part pas, j'ai rempli mes poumons et ma bouche de ces trucs qui flottent dans l'air. Pourquoi tu penses que je voulais voir ça hein ?* Myo baisse les yeux. Églantine me fixe imperturbablement. *Myo voulait juste te montrer comment te débarrasser de Mélanie, c'est tout, mais finalement elle nous a facilité la tâche en électrocutant Taylor.*

Mais je comprends pas quelque chose, c'est quoi toute cette boucherie dans ce pensionnat ? C'est Myo qui reprend la parole, c'est elle l'experte visiblement. *Ce pensionnat traîne depuis 200 ans une réputation sulfureuse. Jadis, c'était une sorte d'asile pour fous, où des gens expérimentaient sur des enfants atteints de maladies mentales. N'importe qui expérimentait, du boucher de la ville voisine, au professeur de biologie qui voulait améliorer sa pratique. Ça s'est jamais vraiment arrêté. Ils se sont reconvertis en laboratoire, en quelque sorte. Ils reçoivent les corps de gens qui les ont donnés pour la science, et tu as pu voir ce que la science en fait. Comment tu crois que ce pensionnat survit avec le peu d'argent qu'il reçoit d'orphelines ? Il faut bien trouver un moyen de joindre les deux bouts, et c'est ce qu'ils ont trouvé. Ça fait plusieurs semaines que j'envoie des photos à un journaliste de la ville voisine, parce que même si c'est légal ce qu'ils font,*

imagine la gueule des familles qui voient ce qu'ils font des corps de leurs êtres aimés. Par contre, je sais pas ce que Mélanie foutait là, mais ça tu vas nous le dire, tu es convoquée demain dans le bureau de la directrice.

Ah je comprends maintenant, elles sont pas là pour moi, elles sont là pour que j'aille à la pêche aux infos, pour qu'elles les refourguent à leur ami journaliste. Super. *Ok, je vous raconterai.* Je suis tellement une bonne poire.

Lundi 3 février 2020

Je sors du cours de sciences et les filles me regardent avec crainte. J'adore passer entre elles, sentant leurs regards, mais moi je les ignore. Depuis mon histoire avec Taylor et Ariana, je suis crainte. Oh non, elles n'ont pas peur de moi, elles ont peur de ce qui m'entoure, elles ont peur des ténèbres qui me protègent. Si elles le pouvaient, elles empileraient des branches dans le cou pour ensuite me brûler comme les sorcières de jadis, mais elles craindraient alors des répercussions.

C'est fou comme ces filles sont stupides, si vraiment j'avais un ange noir qui veillait sur moi, elles ne seraient même plus là pour me craindre, elles seraient dans les égouts de Paris, en train de chasser des rats, les plus maladroites se faisant dévorer par des centaines de rats, des cohortes de rongeurs affamés. Mais je ne leur souhaite pas ça, car au fond de moi je suis pleinement humaine et sentimentale... les rats ne méritent pas de se délecter de la chair et des os de ces mijaurées, c'est un coup à transmettre une maladie mortelle à leurs congénères.

Uma, entre, c'est l'heure, toutes mes excuses pour ce retard. La directrice me tire de mes songes. Je me suis rendue comme un automate à son bureau, puis je me suis assise en attendant qu'elle m'appelle. Mon pilote automatique m'effraie, je n'ai jamais eu conscience de me rendre à côté de ce bureau, tout comme je peux monter les marches du métro et me rendre compte que j'ai tout monté ou tout descendu, automatiquement, en étant perdue dans mes rêveries. J'essaie de ne pas penser à ça sinon je vais devenir folle.

Assieds-toi ici. Elle pointe une chaise en bois pas très confortable. Dans mon souvenir, en octobre, le siège était plus confortable. *Vous voulez me voir ?* Elle joue avec le col de sa robe noire et me regarde d'une manière vide, je ne saurais deviner ce qui m'attend, mais sachant que plus rien n'est important pour moi, je m'en fous. Mes jours sont comptés ici, sachant que ma mère déménage dans le Puy-de-Dôme, bien qu'elle pense que je me taperai, ou pas, des allers et retours pour aller la voir. La folle, la Teubée, avec un grand T, cherche à se débarrasser de moi. Ce sera peut-être ma chance de me faire virer d'ici.

Uma, je veux faire le point sur ce qui s'est passé avec Ariana et Taylor. Tu sais que tes amies ne vont pas bien, l'une d'elles est même hospitalisée... Argh, je manque de m'étouffer, elle a vraiment prononcé le mot «amies» ? *Je veux que tu prennes mes mains et qu'on prie pour leur prompt rétablissement, ensemble.* Elle ferme les yeux alors que mes yeux sont grands ouverts, déclarant ainsi une grande surprise à l'idée de prier pour le rétablissement de ces deux morues qui pourraient bien crever dans leur vomis où elles sont. Le bout de ses doigts frétille, cherchant dans le noir mes mains. Je regarde ces vieilles mains sèches, où les veines ressortent, où les tâches de vieillesse se confondent avec des grains de beauté. Je ne sais même pas si elles sont propres ces mains-là, peut-être ont-elles gratté quelques puces à quelque endroit intime. Je pense à mon gel hydroalcoolique, que j'ai oublié dans la valise sous mon lit. Une larme naît dans mon œil droit, peiné à l'idée de toucher tous ces microbes, qui sont ses microbes, qui ne sont pas mes microbes, qui vivent avec peine sur des couches de gel hydroalcoolique séché, trois ou quatre couches minimum.

Oh Uma, je vois que tu commences à pleurer. Elle a rouvert ses yeux et prend fermement mes mains qui avaient le malheur d'être posées sur son bureau. *Ferme les yeux avec moi, et prions pour la bonne santé de tes amies.* Des larmes coulent avec intensité sur mes joues, je commence même à hoqueter, je suis en train de me faire froter les mains par des mains nues et dégueulasses. Si j'avais une hache, je couperais mes mains pour les jeter au feu, elles sont souillées à jamais. *Ne pleure pas mon enfant, Dieu, dans sa miséricorde, te pardonne et soignera tes amies. Tes péchés sont absous.* Ah la maudite folle, elle pense que je pleure pour ces deux imbéciles. Même si de l'eau putride des égouts sortait de mes yeux, ce serait trop beau pour elles.

Elle relâche enfin mes mains, et je les regarde, pauvres elles, infectées. La directrice me regarde avec une peine sincère. *Tu vois, Uma, je m'apprêtais à te punir, mais tu as attendri mon cœur avec ton repentir sincère. La sincérité c'est important tu vois. Dieu sait si nous sommes sincères, et il pardonnera toujours ce qui est fait avec sincérité.* Ah ben ça alors, mes autres «amies» ont pas dû l'informer que c'est un ange noir qui veille sur moi, peut-être même les quatre cavaliers de l'apocalypse.

La mère supérieure caresse un cadre pour photo, où on voit une sorte d'elle en plus jeune, avec une fille encore plus jeune à côté d'elle. *C'est ma fille. Oh non, pas ma fille biologique, plutôt ma fille sociologique. On l'a recueillie ici à l'âge de 10 ans, alors que ses parents venaient de mourir dans leur maison de campagne, brûlés vifs.* Je me demande bien pourquoi elle me raconte tout ça, c'est pas comme si sa vie m'intéresse. Je veux juste rentrer dans mon dortoir et dormir. *À cause de toi, je ne vais plus la revoir...* Pfiou, dire que je pensais que j'avais péti un plomb, mais elle est bien plus grave que moi, elle.

Je ne comprends pas pourquoi elle t'a défendue. Taylor et Ariana te donnaient une leçon de vie, elle n'aurait pas dû s'en mêler, mais elle a toujours été excessive dans ses réactions. Tu sais que c'est elle qui a mis le feu à sa maison lorsqu'elle avait 10 ans ? Ses parents la battaient régulièrement et l'enfermaient dans un placard en punition. Pourtant, elle avait la chance d'avoir des parents. Le juge l'a placée chez nous parce que les enfants de 10 ans ne vont pas en prison, mais elle a toujours gardé son sens de la justice. Elle a du mal à contenir sa violence. Elle pense que seule la douleur, physique, ou psychique, permet d'éduquer les humains. Elle prend une pause durant son long monologue, et les morceaux du puzzle s'assemblent les uns aux autres, dans ma tête. Je visualise Mélanie, regardant avec des yeux brillants, les silhouettes de ses parents, gigotant dans le brasier.

Elle a aussi très souvent été battue dans ce pensionnat, je lui disais pourtant que Dieu était là pour elle, pour la reconforter. Dieu pense que c'est le mieux pour toi, si tu es battue. Tu ne le comprends pas sur le moment, mais cela forge ton esprit, ta survivance. Je pense que j'ai assez entendu de conneries pour aujourd'hui, je me lève de mon fauteuil inconfortable. *Je pense que j'ai entendu assez de conneries pour aujourd'hui. Votre Dieu c'est de la merde en barre. Ou il existe et il fout rien, ou il existe pas et il fout rien, bref, moi, j'en ai rien à foutre, alors arrêtez vos conneries avec Dieu.* Elle se tourne vers moi et me gifle magistralement, je retourne directement dans ma chaise, abasourdie, mon oreille droite n'entend plus qu'un bourdonnement grave.

Tu peux sortir, on a plus rien à se dire. Alors, je sors, pour aller vider le reste de mes larmes dans mon oreiller.

Mercredi 5 février 2020

Églantine prend appui tout le long de la largeur de mon corps, sous ma poitrine. Elle pose sa tête au creux de sa main et me regarde, avachie dans mon lit, qui résiste à notre double poids. *Ton bleu commence à jaunir, t'es certaine que tu veux pas parler de ce qui t'est arrivé ?* Je tourne ma tête ailleurs, pour éviter d'avoir à mentir et être découverte. J'aime sentir la chaleur de son bras sous ma poitrine. C'est comme un câlin et je ne me souviens pas de la dernière fois que j'ai eu un câlin, de l'affection physique je veux dire. Elle est grande, elle est rassurante, mais il y a ce je-ne-sais-quoi en elle, qui est intéressé et qui ne fait rien de manière gratuite.

Hé, les lesbiennes, allez vous faire des mamours ailleurs ! L'insulte vient de quelques mètres à ma droite. Églantine se tourne vers elle et commence à caresser avec langueur mes seins qui pointent sous mon pull-over. *Tu veux nous rejoindre, beauté ?* Je vois la fille stupide se retourner, plonger sous ses draps en lançant un « sales gouines ». Il me manquait plus que ça, être cataloguée comme lesbienne. Même si dans un pensionnat de filles, géré par des filles, la seule source d'affection est féminine, certaines se protègent de cette influence en insultant les lesbiennes, réelles ou supposées.

Tu veux quoi Églantine ? Oui, la mère supérieure m'a filé une bonne grosse claque, que j'ai sans doute méritée. Oui, j'ai des ragots à raconter, mais à quoi ça sert de les raconter ? Tu penses que ça va changer ta vie de savoir que Mélanie a été élevée comme vous ? Les yeux d'Églantine brillent comme ceux d'un pèlerin qui viendrait de voir la sainte Bernadette Soubirous. J'ai merdé. Je lui ai donné ce qu'elle attendait. *Ah tiens, pourquoi garder ça juste pour toi ? Ça va te soulager d'en parler.* J'en ai assez qu'elle soit là, je vais lui donner ce qu'elle attend.

Mélanie a tué ses parents à 10 ans, ils sont morts dans un incendie pas vraiment accidentel. C'était une enfant battue. Ils l'ont emmenée ici. Elle est partie pour Lyon à 18 ans afin de suivre des cours d'enseignement. Elle s'est fait virer de multiples fois pour des cas de violence envers ses élèves. Lors des cours privés, elle prenait sur elle, mais ça ne suffisait pas à arrondir les fins de mois. La mère supérieure l'a engagée ici comme prof, mais aussi pour d'autres tâches dont elle a pas voulu parler. J'imagine que c'est relié à la boucherie qu'ils font avec les corps donnés pour la science. « Pour la science », lol, elle est bonne. Églantine relâche mes seins et se redresse, avec un air songé sur le visage. Hum, ce serait donc ça. *J'ai une bonne nouvelle, tu vas pouvoir continuer à nous renseigner, la police va te convoquer jeudi pour obtenir ta version des faits.*

Comment ça tu sais ça ?! Églantine sourit et glisse un billet de 50 euros dans mon col, comme si j'étais une strip-teaseuse d'un bar américain fréquenté par des peines-à-jour. *Arrête de faire la gueule, vois ceci comme un jeu. Tu es trop sérieuse comme fille. Tu possèdes trop de choses, si tu avais rien comme nous, tu aurais rien à perdre et tu te sentiras plus libre. Penses-y bien.* Je regarde le billet de 50 euros et je me demande bien ce que je vais acheter avec. Cinquante euros pour une grosse baffe dans la gueule, je me demande si c'est assez ?

Lundi 10 février 2020

Muriel, ma surveillante préférée, attend avec patience le taxi qui doit nous emmener au poste de police de la ville voisine. Je ne pensais pas qu'à mon âge, je pouvais être interrogée seule par la police, mais c'est possible. Ma mère a donné son autorisation, après avoir pris soin de m'engueuler comme du poisson pourri, comme si c'est ma faute si je me fais taper sur la gueule. Aujourd'hui, c'est Muriel qui fait office d'autorité parentale. Ça n'a pas l'air de lui déplaire. Ça va lui faire du bien de sortir de ce trou à rats.

On ira boire un café chez Starbucks avant d'aller voir les flics, c'est pas comme s'ils allaient lancer un mandat Interpol contre toi pour quelques minutes de retard. Elle est moins stressée que moi. *Ça te stresse pas d'aller voir la police ?* Elle ouvre la bouche pour répondre lorsque le taxi arrive. C'est une chauffeuse à la mine patibulaire qui nous accueille. Plusieurs cicatrices ornent son visage, essentiellement sur la joue droite. Je me demande comment plusieurs cicatrices peuvent former un dessin de croix sur une joue. Comment a-t-elle pu être blessée au point d'avoir un tel assemblage spatial de cicatrices ? Elle toussote avant de prononcer ses premiers mots, un signe de fumeur en fin de vie. *Alors ma mignonne, tu me trouves assez laide à ton goût ?*

Mes yeux deviennent tout rond et je sens mes joues rosir de honte pour avoir été prise en flagrant délit d'analyse de sale gueule. *Euh, je, euh, non, je...* C'est ça ma meilleure réponse. *Ça va ma poulette, je sais que je ressemble à la sœur jumelle de Barberousse, si ce couillon avait eu une sœur jumelle.* Muriel tape dans mes cotes avec son coude pour m'indiquer de monter dans le taxi de la pirate, qui roule dans une vieille Mercedes des années 70. Non, je ne suis pas une spécialiste en science des automobiles. *Ma poulette, ça, tu vois, c'est une Mercedes W123 de 1976, mon année de naissance. Je sais, tu te dis, hé, la vieille, j'en ai rien à foutre de savoir de quand date ta caisse, mais si, c'est important ! L'année de ma naissance, mes parents m'ont laissée dans une W123, le temps d'aller acheter quelques packs de bière, parce que ouais, c'est une voiture de riches, mais mes vieux, c'étaient des prolos, ils dealaient de la drogue, et faut que tu impressionnes, avec une bonne caisse, quand tu deales. Imagine que des « amis » à eux ont reconnu leur caisse, des bons « amis » hein, du genre qui te lacèrent la gueule si tu paies pas tes dettes à temps. Ben, ils ont lacéré le visage d'un bébé en guise d'avertissement.*

C'est franchement horrible cette histoire, je regarde Muriel qui semble se retenir d'éclater de rire, alors que moi, je suis complètement pâle. Je lis sur ses lèvres une phrase qu'elle m'adresse. *C'est une droguée.* Droguée, pas droguée, c'est vraiment horrible comme histoire. *Et tu sais quoi, poulette ? Tu sais que cette caisse c'est la voiture de mes parents, hé ouais. Et tu sais où tu es assise ? À ma place quand j'étais petite. Regarde sous tes fesses, tu verras des taches brunes, parce que ouais, le sang qui sèche ça reste pas rouge, hein.* Muriel reprend le contrôle de la situation alors que je gigote sur la banquette arrière, horrifiée d'être assise là où un bébé a été défiguré il y a plus de 40 ans. *Comment c'est possible que cette voiture roule encore au bout de 40 ans ?*

Tu sais pourquoi ma grande ? Elle ne regarde plus la route et regarde Muriel dans le rétroviseur avant, ce qui est totalement inacceptable, on va se crasher dans un fossé. *Pour se souvenir, ma grande, pour se souvenir, tu dois jamais oublier tes souffrances, tu dois te souvenir d'où tu viens, c'est ton passé qui te dit comment agir.* Muriel hausse les épaules et regarde avec un sourire imperceptible le Starbucks qui pointe son insigne vert à l'horizon. Je quitte précipitamment le taxi et j'entre dans le café sans me retourner, laissant Muriel se débrouiller avec cette folle. Muriel me rejoint et pose une main sur mon épaule pour la tapoter. *Stresse pas, Uma, c'est une ancienne pensionnaire, et*

elle raconte tout le temps n'importe quoi. La directrice la choisit toujours comme chauffeuse de taxi, parce que c'est une ancienne de la boutique, tu comprends. Allez, t'en fais pas.

Je ne bois pas de café, alors Muriel m'offre un chocolat chaud avec un morceau de cake au citron. C'est mon meilleur petit déjeuner depuis des semaines, mais je m'écroule sur la table, les bras croisés, et je pleure, sans pouvoir m'arrêter.

Lundi 17 février 2020

J'ai une impression de déjà-vu. Muriel est encore à mes côtés, et on attend encore la chauffeuse de taxi folle dingue, sept jours plus tard, jour pour jour. Lundi dernier, je n'ai pas pu rencontrer l'inspectrice de l'enquête, elle avait d'autres chats à fouetter, et je dis ça littéralement. Il se passe tellement de choses dans cette ville moyenne d'une région moyenne, que l'inspectrice a dû partir en urgence pour enquêter sur la mort suspecte d'une vieille dame, retrouvée morte chez elle, dévorée en partie par ses trois chats. Je n'ai pas voulu en savoir plus, j'ai tourné les talons vers la porte du commissariat, pour aller retrouver notre chauffeuse de taxi, qui nous attendait sagement, fumant une gauloise qui l'assassinera tôt ou tard.

Muriel regarde sa montre et la secoue, comme pour être certaine que notre chauffeuse est bien en retard. *Dis-moi, Muriel, elle s'appelle comment la chauffeuse ?* Ça me frappe que depuis une semaine, je n'ai jamais songé à savoir comment elle s'appelle. *Ah, elle, je pense que c'est Rosie son prénom, mais j'en sais pas plus. Les états d'âme des êtres humains, ça m'intéresse pas plus que ça, je leur parle poliment, mais faut pas m'en demander plus.* Bon, j'en saurai pas plus alors.

Rosie arrive et freine sec, une volée de poussière balaie notre corps, des ongles de nos pieds au bout de nos cheveux. Si elle fume des gauloises, nous on a l'air de fumer des havanes. Elle baisse mécaniquement la vitre avant droite. *Désolé les filles, je testais mes nouveaux freins !* Je me demande si c'est dommageable pour les poumons de respirer de la terre séchée ? Je bloque ma respiration de la même manière que lorsque quelqu'un tousse à côté de moi, jusqu'à ce que je devienne rouge, et à ce moment j'expire bruyamment, pas discrètement.

Le voyage se déroule en silence, Rosie jetant un regard dans son rétroviseur intérieur pour vérifier si je la regarde, et sans doute engager une discussion. Je la vois, mais je sais très bien faire semblant de ne pas regarder tout en regardant. C'est tout un art. Ou pas. *Hé, Uma, je me sens coupable de t'avoir effrayée l'autre jour. Je ne suis pas une fille gênée, je dis tout ce qui me passe par la tête, hein. Faut pas prendre ça au premier degré. Ce pensionnat m'a sauvé la vie, hein. Tu es chanceuse de vivre là-bas. J'ai essayé d'y travailler, mais j'ai jamais réussi les entretiens d'embauche.* Elle est chanceuse, et dans son malheur elle ne voit pas sa chance. *Rosie, c'est pas grave, mais regarde la route, on arrive !*

Effectivement, cette fois c'est la bonne. J'entre dans le commissariat, escortée par Muriel à ma droite. À chaque fois que je croise le regard d'un policier, je me sens coupable d'un crime que je n'ai pas commis et je baisse les yeux, coupablement. *Premier bureau à droite, elle vous attend, allez-y.* On y va donc. Elle nous attend, assise dans sa chaise, et semble faire semblant d'écrire des mots sur un papier. Son stylo bouge sur place, mais ne se dirige jamais vers la droite. Ça commence bien. Faut que j'arrête la paranoïa. Y'a sûrement une raison logique à faire semblant d'écrire, non ?

Elle lève les yeux vers Muriel. *Vous êtes Muriel D., c'est bien ça ?* Elle lui sourit, comme à une amie, mais je dois conserver ma vigilance, les policiers, c'est comme des médecins de famille trop sympathiques, ils ont toujours une idée derrière la tête. Tu es gentille parce qu'ils sont gentils, et tu commets des erreurs en parlant trop. J'ai vu ça dans tellement de films et de séries que ça doit être vrai. Bizarrement, ma mère ne fait pas ça avec moi, elle me pourrit la gueule pour que je dise la vérité, ou ce que je pense. Elle a plus une technique à l'américaine, utilisée dans leurs prisons secrètes. J'ai vu ça dans tellement de films et de séries que ça doit être vrai.

Muriel hoche poliment la tête, tout en me regardant avec un certain malaise. Elle essaie de signaler à l'inspectrice qu'elle y est pour rien dans tout ça, c'est juste une nounou. *Oui, je vous amène Uma, conformément à ce que la directrice de notre établissement m'a demandé.* Ouf, je pense qu'elle est tirée d'affaire. Sophie détourne ses beaux grands yeux noirs vers moi, elle sourit aussi amicalement que sa fonction lui permet. *Bonjour Uma, je suis contente de te voir. Asseyez-vous toutes les deux, ça peut être long.*

Moi c'est Sophie, tu peux m'appeler Sophie si tu veux, je vois ton stress, mais je ne suis pas là pour te poursuivre. Puis, entre toi et moi, à l'âge que tu as, même si tu brûlais ta maison avec tes parents à l'intérieur, on pourra pas faire grand-chose contre toi. Elle dit ça et mes entrailles se recroquevillent dans mon ventre, c'est pas possible qu'elle me parle de faire brûler le domicile parental sans faire référence à Mélanie, qui a ainsi tué ses parents. Elle me fixe et essaie d'interpréter ma réaction. La meilleure défense c'est l'attaque. *C'est drôle que vous disiez ça, y'a une rumeur qui dit que Mélanie a brûlé ses parents.* Pfiou, je suis fière de moi de ne pas avoir flanché. Sophie sourit. *Je suis contente de te l'entendre dire, parce que c'était juste une rumeur pour moi aussi, ce genre d'événement, dans un vieux dossier concernant une mineure, c'est souvent effacé.* Elle peut dire ce qu'elle veut, si c'est effacé, elle pourra rien faire de plus, je me demande à quoi elle joue.

Revenons-en à nos moutons, Uma. Taylor est morte la semaine dernière. Ta professeur, Mélanie, est actuellement incarcérée. Je veux savoir comment s'est déroulée la scène et quels sont tes liens avec Mélanie, puisque c'était ta prof particulière à Paris, n'est-ce pas ? Bon, ça y est, dans une minute je vais passer pour la commanditaire du meurtre de Taylor. Cette bonne à rien est donc finalement morte. Je n'arrive même pas à trouver de la tristesse en moi. Je ne crois pas en la rédemption et si elle est morte, plus jamais elle ne fera du mal à personne. *Oui, elle était ma prof particulière et c'est une coïncidence si on se retrouve ici, c'est une amie commune qui nous a aidées à venir ici. Je n'ai aucun lien personnel avec Mélanie. Puis pour Taylor et Ariana, ça faisait quelques jours que ces filles me prenaient pour un bouc émissaire. Mélanie a essayé de me défendre, c'est ainsi que je le vois. Après, si Taylor est morte, je pense que c'est juste un accident.* Sophie me stoppe dans mon élan. *Merci Uma, mais ce n'est pas à toi de déterminer l'intention de Mélanie dans cette affaire, je veux juste des faits.* Pfiou, elle est pas facile cette inspectrice. Je sens qu'elle aimerait ça charger Mélanie de meurtre. Muriel me donne un coup de coude et m'invite à ne pas en dire plus. Sophie a aperçu ce coup de coude et lance un regard furieux à Muriel. La sympathie forcée est partie je ne sais où.

Uma, tu dois savoir qu'Ariana et Taylor sont des orphelines, et des bénévoles actives dans notre communauté. Elles aidaient les élèves du

primaire en difficulté plusieurs soirs par semaine. Les samedi et dimanche elles confectionnaient des pâtisseries qu'elles distribuaient dans notre résidence pour personnes âgées, elles jouaient au bingo avec elles. Elles distribuaient des vêtements aux plus pauvres de notre ville. Tu comprends qu'elles sont très aimées ici. Puis un jour, deux françaises arrivent, et subitement, ces filles seraient deux démons qui persécutent une seule fille du pensionnat et l'une d'elles meurt électrocutée quelques semaines après. Ça fait du sens pour toi ? Vu comme ça, effectivement, les sorcières, c'est Mélanie et moi, les Thelma et Louise du pensionnat. J'entends ça et j'ai envie de pleurer de rage. Tu as juste à faire du bien à la vue de toutes et tous, puis après tu fais des coups de pute en douce, c'est pas grave, tu es une sainte. Je serre mes poings, impuissante. Je me dis qu'à 15 ans, ils peuvent rien contre moi. C'est Mélanie qui va payer, son sort est scellé. J'ai plus rien à dire, vous avez d'autres questions ? Non, elle n'en a pas. Tu peux disposer, Uma. Je m'apprête à sortir lorsque Sophie m'adresse un dernier avertissement. J'ai contacté ta mère ainsi que la directrice de ton établissement. Je leur ai indiqué que ce serait mieux pour toi que tu retournes chez toi, car même si tu es mineure, on pourrait te mener la vie dure ici, tu me comprends ? Les fauteuses de trouble on n'en veut pas ici.

Oh oui je comprends le message. Oh oui je comprends. Je m'assieds sur la banquette arrière de la Mercedes de Rosie, là où elle a été torturée, là où les marques de sang n'ont jamais disparu. Ce pensionnat c'est fini pour moi. Cette ville de merde c'est fini pour moi.

Jeudi 20 février 2020

Je passe la porte du dortoir, des ricanements diffus se font entendre ici et là. Des filles qui ricanent bêtement, ça me rappelle des caquètements dans un poulailler. Myo, blasée, allongée dans son lit, me dit qu'une nouvelle est arrivée et qu'elle va vivre un enfer. *Dis pas de conneries, elle va vivre « en » enfer, plutôt.* Mais c'est certain que si elle vit un enfer en enfer, je la plains d'avance. C'est pas mon problème de toute façon, je suis officiellement expulsée du pensionnat. Yahou, ça a pris deux mois à me virer. J'ai dû battre un record quelconque non ?

Je vois un tas anormalement gros de valises autour d'un lit. Je vois une petite blonde en faire le tour. Mon cœur se serre, c'est Juliette (voir entrée du 6 janvier 2020). Je regarde Myo, toujours au courant de tout. *Mais c'est qui cette fille ? Elle fait quoi là ? Je l'ai croisée dans mon train, elle me disait qu'elle faisait du théâtre.* Myo lâche la lecture de son nouveau roman préféré, les 100, pour plonger les yeux de son visage grave vers mes yeux inquiets. *Selon mes sources, ce serait la fille de Mélanie, hé oui, poulette, je répète, la fille de Mélanie.* Je me tourne vers Juliette, affairée à déballer soigneusement ses affaires. *Ça a l'air que maintenant que sa mère est en prison, ils ont pas d'autre endroit où l'envoyer. C'est quasiment une orpheline maintenant avec son seul parent en prison.* Myo reprend la lecture de son livre, imperturbable, insensible.

Sachant le nombre d'amies que Taylor et Ariana ont ici, j'imagine que sa vie va être un enfer. Son seul espoir est que le nouveau virus qui est en train de faire des siennes en Italie aille bientôt ravager notre coin d'enfer. Comme je le disais, ce n'est plus mon problème, je me suis fait virer. Ma mère a trouvé un logement dans un bled du Massif central, je pars définitivement, samedi, sans regret.

Tu sais, tu vas me manquer, même si je cache mes émotions. Je regarde Églantine avec surprise, je pensais que c'était Myo qui m'aimait le plus. *Tu vas nous laisser dans ce pensionnat pour aller vivre la belle vie dans la nature. Je pense que tu es chanceuse de ne plus habiter à Paris, c'est la fin du monde qui est apportée sur un plateau d'argent par ce virus.* Bon, voilà bien Églantine, cynique et pessimiste. C'est pas le premier virus qui nous arrive de loin, et je ne le vois pas mettre fin à l'humanité. *Écoute, Églantine, je vous invite toutes les deux à me rejoindre si vraiment ça commence à craindre et que vous empilez les corps morts dans ce pensionnat ah ah.* Je fais de l'humour, j'essaie en tout cas. Les corps morts s'empilent déjà dans une annexe.

J'entends du bruit du côté de Juliette. Des filles sont en train d'emporter ses valises ailleurs, elles vont aller les jeter dans les grosses poubelles à l'extérieur du pensionnat. Elles sont pleines de vêtements. C'est certain qu'elle peut pas ranger ça ici. Juliette hurle pour qu'elles s'arrêtent. Une grande brune lui donne deux claques qui étourdiraient une championne olympique d'haltérophilie. Juliette s'écroule et pleure. Tout le monde s'en fout, tout le monde est habitué. Son enfer vient de commencer. Je ne sais même pas ce que je peux faire pour elle. Je dois trouver une idée. Allez Uma, cherche et trouve. Tu dois pouvoir la sauver. Bouge ton cerveau !

Oh. Peut-être que oui. J'ai une idée, mais juste 24 heures pour la réaliser. Une idée à la limite de l'impossible à réaliser, mais je dois parler à ma mère, puis à Muriel, et enfin à Rosie... et surtout, Mélanie.

Vendredi 21 février 2020

Muriel est à mes côtés. J'ai envie de la serrer dans mes bras et de lui dire je t'aime tellement c'est grâce à elle que mon plan improbable est sur le point de se réaliser. Elle a l'air de rien comme ça, mais c'est une fille sensée, qui déteste l'injustice et qui va m'aider.

Phase 1, complétée, succès total. Hier j'ai contacté ma sainte mère, qui a succombé à mon argumentation. Elle a accepté de prendre sous son autorité Juliette, si sa mère est d'accord. Elle part avec moi samedi, si tout se déroule comme il faut. Bon, ok, ma mère est pas une sainte, mais on va habiter dans une ferme, et je lui ai dit que Juliette était une fille costaud de 13 ans, qui a travaillé toute son enfance dans une ferme, ça fera du travail gratos pour ceux qui vont nous héberger. J'ai exagéré, mais bon, ce sera un problème à régler ultérieurement, chaque chose en son temps.

Phase 2, complétée. Muriel a accepté d'interférer pour moi auprès de la directrice, qui préfère se débarrasser de Juliette, parce qu'elle ne veut pas avoir d'autres morts sur la conscience, et elle déteste les Français. Muriel a appelé Rosie pour qu'elle nous emmène là où Mélanie est enfermée.

Phase 3, en cours. Rosie sourit en nous voyant. *Ah je vois que vous commencez à apprécier ça, mes balades en taxi, hein ?* C'est pas comme si on avait le choix. Toutefois, la directrice a obtenu de l'inspectrice qu'elle nous laisse voir Mélanie et qu'elle prépare un papier de délégation d'autorité parentale, enfin c'est un truc dans ce genre-là que ça s'appelle. Si Mélanie dit oui, c'est gagné.

Rosie pointe un bâtiment, c'est ce qu'ils appellent une prison. Ça ressemble plutôt à une petite maison de ville, avec toutefois des barreaux aux fenêtres. Un garde nous conduit au parloir, soit une petite salle avec une table et quatre chaises. Je reconnais à peine la Mélanie des

beaux jours. Ses cheveux sont courts et touffus, des cernes noirs pèsent sur ses joues. Elle a une sale gueule. *Salut Uma, tu veux quoi ? J'aimerais dire que c'est gentil de venir me voir, mais j'imagine que tu as quelque chose à me demander ?*

Je regarde Muriel, je prends une grande inspiration, je regarde Mélanie, et je lui explique mon plan. Elle éclate de rire. Je ne trouve pas ça drôle. Sa fille va finir par se suicider si elle reste ici. *Donne-moi ton papier, je vais le signer. Tu me fais un cadeau en me débarrassant de cette petite peste. Elle est bien comme son père, accidentellement mort dans sa voiture, brûlée sur le bas-côté d'une autoroute, l'année dernière, bon débarras. Une fille bornée, et qui ressemble physiquement tellement à son père, avec sa beauté fade et ses cheveux blonds comme de l'or. Si je ne l'avais pas enfantée, je penserais qu'il l'a eue avec une autre.* Je soupire intérieurement. Je sauve Juliette de sa mère et du pensionnat, un deux en un. Je tire le papier des mains de Mélanie, sans lui répondre, je souris poliment, pour enfin sortir du parler, sans me retourner.

Phase 3, complétée. Plan réussi. Je me tourne vers Muriel, et je la serre très fort dans mes bras, des larmes coulent, encore et encore.

Samedi 22 février 2020

Ma mère appelle ça de la soupe à la grimace. C'est ce que Juliette me donne à manger depuis quelques heures, et bien que je ne sois pas sa mère, je ressens de la frustration en dégustant cette soupe, cuillerée après cuillerée. C'est ça l'ingratitude. Je m'attendais à ce que la blondinette me considère comme une héroïne de romans mérovingiens, pourfendant les envahisseurs barbares, décapitant en un tournemain des sauvages ou des sauvageonnes. Mais non. *J'ai pas besoin de toi, je sais me défendre toute seule !*

La blondinette aux taches de rousseur m'a tenu tête de longues minutes. Je lui tendais, dépitée, la feuille de papier signée par sa mère, mais que faire lorsqu'elle refuse de lire ce document ? *Foutue tête de mule de merde, y'a un putain de virus de merde qui va décimer l'humanité en quelques mois, y'a des connasses ici qui ont foutu tes valises à la poubelle, et qui vont sans doute te péter la gueule tous les jours pendant des mois, et toi tu chouignes ?* Elle s'est alors mise à pleurer, et il a fallu que je la console. La psychologie des préadolescents, c'est pas mon fort. Il a fallu que Muriel et la directrice viennent lui confirmer qu'elle partait aujourd'hui avec moi, et elle s'est mise à pleurer à nouveau.

Le train s'élançait enfin vers Paris et ses yeux sont encore rouges. Elle ne m'adresse pas un mot. Des cheveux blonds rebelles s'échappent de ses couettes et se collent sur son visage. Elle me rappelait les poupées de mon enfance, ou les petites filles modèles, mais là elle me rappelle plutôt qu'un enfant boudeur, c'est encore pire qu'un enfant qui se roule sur le sol d'un magasin, parce que ses parents ne peuvent pas lui acheter tous les jouets sur les rayons. Argh, je me déteste de raisonner en adulte, pire, en mère de famille.

Les collines défilent sous mes yeux, mais je regarde plutôt Juliette dans le reflet de la vitre. Elle balance imperceptiblement son corps de droite à gauche, le regard dans le vide. Je regarde mon téléphone et dans quelques minutes nous arriverons en gare. Je vais faire un effort pour la sortir de sa catatonie, notamment parce que je ne veux pas me taper toutes les valises à porter, ou encore traîner Juliette sur le sol avec une laisse. Ainsi, j'ai une arme de dernier recours, cachée dans ma besace. J'ai de la peine à l'utiliser sur elle, mais il faut bien que quelqu'un se sacrifie. Je fouille à l'aveugle et sens l'emballage en plastique de mon Kinder bueno au chocolat blanc. Je le sors et le regarde avec un soupir de déception, il va falloir que je le lui donne. Je me lève et le tends à Juliette, affichant sur mon visage le plus beau sourire amical dont je suis capable. Elle lève ses yeux humides vers moi, regarde le kinder bueno, puis mes yeux, et enfin se remet à pleurer à chaudes larmes. Juliette 1 – Kinder bueno 0.

Dépitée, je retourne m'asseoir. Alors que je prends ma tête dans mes mains, je sens quelques doigts tapoter mon épaule. C'est Juliette, les yeux rougis, qui tapote. Elle ouvre ses bras pour les entourer autour de moi, comme elle peut, engouffrant sa tête dans mon cou. Elle pleure de plus belle, essayant toutefois de se calmer. *Dis, tu penses vraiment que je vais mourir du virus, comme tu disais tout à l'heure ?* Ah ben zut alors. J'ai oublié que certains enfants prennent tout au premier degré. Je viens de créer une peur en elle, malgré moi. *Mais non, Juliette, mais non, j'étais fâchée quand j'ai dit ça. Y'a eu plein de virus ces dernières années, et c'est jamais vraiment venu chez nous, on va s'en tirer, ça va bien aller.*

Je ne sais pas si elle est convaincue, mais je me félicite pour cette prose très rationnelle et mesurée. Puis de toute façon, je suis une déterministe, et si on doit crever d'un virus, alors qu'il en soit ainsi. Peut-être que le train qui nous mène à Paris va se crasher en gare et la tôle nous découpera en petits morceaux. C'est ça la vie.

Dimanche 23 février 2020

Je regarde Juliette, endormie dans mon lit, alors que ma mère me tire en arrière, abîmant mon t-shirt rituel, 3XL, qui me sert de pyjama. *J'ai rien dit devant la petite, quand vous êtes arrivées hier, mais c'est ça, la bête de somme que tu m'as vendue ? Je ne sais même pas si Juliette serait capable de porter 1 kilo de petits pois sans avoir de courbatures le lendemain !*

Ça, c'est tout ma mère. Elle prend cash tout ce que je lui dis. *Il se peut que j'aie un brin exagéré, mais ce que tu as fait, c'est beau, tu viens de sortir une enfant quasi orpheline de la misère.* C'est pas vraiment le genre de ma mère de sauver des orphelines, mais je dois positiver. Elle regarde en l'air, pensive, se demandant si vraiment elle est une sainte. Y penser c'est y répondre, à mon humble avis.

Tu es bien comme ton père, à essayer de m'abuser en me retournant le cerveau. De toute façon, elle est là, on verra ce qu'on en fait une fois qu'on aura déménagé. Et voilà qu'elle retourne à ses croissants, battue à plate couture. Uma 3 – Mère 0. Elle a effectivement d'autres chats à fouetter pour l'instant. Une de ses amies au gouvernement lui a dit que ça ne prendrait pas de temps avant que la France empêche les gens de circuler, on a une semaine pour faire nos bagages et déménager dans le Puy-de-Dôme. Je trouve ceci un peu exagéré, des gens voient toujours le pire arriver.

Je me demande si je vais retrouver Carole (voir entrée du 4 juillet), dont la famille survivaliste doit être enchantée de voir que des années à prévoir la fin du monde, c'est utile. J'attends de voir. Je ne pense pas que je vais regretter Paris. Je ne pense pas non plus avoir une vision romantique de la vie à la campagne. Bien sûr, j'aurais préféré me retrouver dans la campagne de Marcel Pagnol plutôt que celle de Carole, mais on a pas les moyens de se payer mieux. En plus, j'ai appris que nous étions juste locataires de cet appartement... encore une combine

de ma mère qui veut toujours faire croire qu'elle est plus riche qu'elle l'est.

Uma, merci de m'avoir prêté ton lit, j'ai rarement aussi bien dormi, ces derniers mois. Elle baisse les yeux. Je sens qu'elle n'est pas prête à parler de Mélanie et de leur vie commune. Ce n'est pas super important pour l'instant, la priorité c'est le déménagement, et me battre pour que mes affaires à moi soient transportées. C'est tout un défi, nous avons un nombre de boîtes limitées à emporter.

Dimanche 15 mars 2020

Trois policiers nous arrêtent sur un bord de route Nationale, spécialement prévu pour contrôler ceux qui circulent dans le coin. Ma mère pensait qu'on s'en tirerait facilement, une fois sorties de Paris. Le plan était simple. Un de ses amis au gouvernement lui a dit de déguerpir au plus vite de la capitale, que c'est une question de jours avant que le gouvernement nous empêche de partir, comme en Italie, bien que notre déménagement soit prévu depuis quelques mois.

Les cavaliers de l'apocalypse ont jeté de la poudre de virus mortel sur leur passage, depuis la Chine jusqu'en Europe, et ils chevauchent super vite. Ils ont réussi à faire naître la terreur dans les esprits. C'est quand même drôle la vie, je ne pensais jamais vivre ce moment-là, celui que tu vois dans les films, celui que tu lis dans les romans, celui qui t'indique que *plus jamais rien ne sera comme avant*. Je souligne rarement des mots en italique, hormis les dialogues, mais aujourd'hui, *plus rien ne sera jamais comme avant*. Les gens qui ont vécu des guerres l'ont ressenti, tout comme ceux qui ont adoré vivre dans leurs années 60, 70, 80, 90, c'était un paradis, disent-ils, perdu à jamais. Moi aussi je suis en train de vivre mon moment *plus jamais comme avant*. C'est tellement ridicule de finir par mourir sous le coup d'un ennemi invisible. Il est là ? Il est pas là ? Peut-être que oui, peut-être que non. La mort, je viens peut-être de la respirer.

Madame, on peut savoir ce que vous faites avec votre remorque aussi chargée, et mal chargée ? Un premier policier regarde ma mère avec de gros yeux sentant la réprimande. Il ne connaît pas ma mère. Elle lui sauterait à la gorge pour moins que ça en temps normal, mais nous fuyons les cavaliers de l'apocalypse, l'ennemi invisible est peut-être là, ou pas, il faut fuir. Ma mère utilise son sourire charmeur et innocent, ça marche toujours sur le mâle moyen de base, qui est rassuré de voir qu'une femme c'est un peu bête. *Ah, ça fait trois jours que nous essayons de remplir cette remorque de manière sécuritaire, on roule vraiment pas vite, vous avez remarqué, non ?* Le policier regarde ses collègues, désespéré. *C'est justement ça le problème, vous roulez à 60 et c'est dangereux, tout le monde veut vous doubler.* Et alors, il veut quoi, qu'on roule plus vite et qu'on se retrouve dans un fossé ? Je préfère m'éloigner et respirer l'air pur de la campagne, vaporisé par le gaz des voitures qui roulent à 90, elles.

On vient de traverser la Loire et je pensais que ce serait plus beau que ça ce voyage. Aujourd'hui c'est la grisaille, et le charme n'est pas là de toute façon. Le paysage me rappelle ces longs périple sur autoroute pour aller en vacances, soient du goudron et de la plaine avec des arbres, ici et là, des mornes plaines. Des gens vivent sûrement là, dans ces villages sans charme, dans ces paysages plats. Je ne m'y sens pas bien. Il me faut du relief, des gratte-ciel ou des montagnes, il me faut de la densité, je veux me sentir entourée, protégée. Certains se sentiraient sûrement opprimés et préféreraient ces tristes plaines. *Uma, arrête de rêvasser, on repart !* Juliette me tire par la manche. J'étais encore perdue dans mes pensées.

Les trois policiers nous regardent, Juliette et moi, comme des criminelles récidivistes. Si j'étais paranoïaque, je penserais que l'un d'eux, gardant anormalement sa main droite en arrière de son dos, garde ses doigts sur la crosse de son pistolet, prêt à dégainer dans notre direction, au cas où par magie nous sortirions un bazooka caché sous notre jupe. Ben oui. Pourquoi pas. Ma mère, assise au volant, nerveuse, nous fait signe de ne pas traîner. Nous ne passerons donc pas la nuit dans une prison de haute sécurité pour avoir roulé à 60km/h dans une zone limitée à 60/90.

Elle tourne la clé de contact de la fourgonnette. Le moteur tourne puis s'arrête. Elle essaie à nouveau, puis encore, et encore, mais jamais enfin. Elle a noyé le moteur. Un des policiers, au loin, soupire. Il s'approche de sa vitre. *Appuyez à fond sur la pédale d'accélération et tournez le contact.* Elle s'exécute et la fourgonnette démarre enfin pour quelques secondes. Juste quelques secondes, puisque le moteur s'arrête définitivement. C'est la vie. *Le commissariat est pas loin, on va vous emmener le temps qu'un garagiste vienne réparer ça.* Tout compte fait, on va pas mal aller en prison.

Lundi 16 mars 2020

Un cling cling bruyant, provenant des barreaux de ma cellule, met fin à un sommeil haché, alors que je venais enfin de m'endormir, épuisée. J'hésite à dire que c'était gentil de la part des policiers de nous héberger pour la nuit. Ai-je bien écrit « héberger » ? Ma mère aurait pu nous trouver un hôtel minable sur le bord de la Nationale, dont un seul lit est plus peuplé de bêtes microscopiques que le département que nous traversons de départementaux. Mais non. Le garagiste qui est venu réparer notre fourgonnette est un apprenti, et s'il existe des apprentis talentueux dans le monde, ce n'est pas celui que la fatalité nous a envoyé. La voiture devait être réparée sous une heure, puis avant 13h00, et finalement à 18h00 il manquait une pièce qui ne serait disponible que le lendemain.

Pendant toute cette journée, les policiers nous ont servi de nourrice, plus ou moins. Avec Juliette, nous avons observé le fourmillement dans le poste de police, assises sur un banc au confort sommaire. Ce fut d'un ennui mortel. Seule l'arrivée d'un ado de 19 ans nous a diverties. Il a juré sur la vie de sa mère que c'est la faute du limiteur de vitesse s'il a été pris en excès de vitesse de 50km/h par rapport au maximum de 80 km/h. Il ne fonctionnait pas. Nos trois amis policiers se foutaient bien de sa gueule. *Et tu voyais pas que le paysage défilait trop vite ?* Le pauvre jeune homme, retirant ses lunettes de soleil aux reflets imitant les couleurs d'une flaque d'essence sur le bitume, leur a répondu, avec toute l'assurance d'un meurtrier en série, assis dans son jardin, autour d'une dizaine de squelettes exhumés. *Mais j'envoyais un texto, comment vous voulez que j'aie le temps de regarder le paysage ?* Ce fut sa dernière question. Il dort maintenant dans la cellule juste à côté de la mienne, enroulé sur lui-même comme un bébé. Il attend que quelqu'un vienne le chercher, son permis n'étant plus de ce monde.

Nos cellules ne sont pas fermées, ce n'est pas vraiment une prison, nous ne sommes pas vraiment prisonnières, même Jérôme. Ma mère joue à la prisonnière et me parle à travers les barreaux. *Je vais aller voir en haut si la voiture est enfin réparée.* C'est ça, va donc voir à 7h00 du matin si la voiture est réparée. Je pense que notre apprenti mécanicien aura eu besoin d'une longue nuit de sommeil pour résoudre le mystère de ce véhicule qui ne démarre pas. Jérôme se réveille au moment où ma mère grimpe les escaliers vers le rez-de-chaussée du commissariat, qui est si minuscule que je le désignerais comme un point de service de la police. Il ressemble à ces bureaux de shérif du Far

West, avec une table, quelques chaises, et deux ou trois cellules au sous-sol. *Uma, est-ce que tu sais quand le petit-déjeuner va être servi ?* Juliette, qui a 13 ans, me regarde avec un air ahuri, moi, Uma, 15 ans. Jérôme, 19 ans, nous demande, sans plaisanter, si le petit-déjeuner est prêt. Faut-il vivre dans un monde imaginaire pour penser qu'on est en pension complète ?

Bien sûr Jérôme, le petit-déjeuner est prêt, tu n'as qu'à monter. On ne savait pas si tu préférerais les croissants, les pains au chocolat, ou les tresses à la crème pâtissière fourrée aux pépites de chocolat, donc, dans le doute, on leur a demandé de te préparer des œufs brouillés, avec des pommes de terre rôties, finement tranchées, accompagnées de larges tranches de bacon fumées au bois de hêtre, le tout servi avec du pain perdu parfumé à la cannelle et aux grains de citron caviar. Jérôme se redresse d'un coup, affichant un air ahuri. *Vous les filles, vous êtes géniales, je vais monter tout de suite.* Il pointe vers nous sa main, dont son index signifie un total respect super méga cool. Pauvre type.

On a passé la soirée à entendre Jérôme nous raconter sa vie de star. Il est une star du rap dans son département, je ne sais plus lequel. Il est donc une star départementale du rap, où il rime rime rime dans sa limousine-zine-zine. Sa limousine, c'est une Peugeot décapotable. C'est pas honteux d'avoir une Peugeot décapotable, mais il nous a bien fait comprendre que lorsqu'il accèdera au statut de star interdépartementale de rap, il pourra se payer une Mustang décapotable, comme les ricains de L.A., où il boira du tang tang tang, dans sa mustang-tang-tang. J'ai l'air de me moquer de lui, mais il est chanceux d'avoir un projet de vie, si misérable soit-il. Mon seul projet de vie, à moi, c'est d'être encore en vie demain, puis après-demain.

Uma, on peut monter nous aussi, je n'aime pas être dans une cellule. Je regarde Juliette avec tendresse, lui frottant la joue avec approbation. Nous suivons Jérôme qui suivait ma mère. Une fois arrivées en haut, Jérôme nous regarde avec un air de mépris. Je ne peux m'empêcher de me moquer de lui, enhardie par la présence policière. *Hey, Jé, as-tu mangé ton bacon-con-con avec la patronne-tronne-tronne ?* Cette fois, il est fâché. *Pas du tout, espèce de conne-conne-conne.* Ok, Jérôme 1 – Uma 0 dans cette battle de rimes.

Arrête de te moquer de lui, Uma, la voiture est prête, on s'en va tout de suite. Tout de suite. Ma mère affiche un air grave. *Y'a un problème, maman-man-man ?* Elle ferme et rouvre ses yeux en slow motion. *On se casse d'ici maintenant, le gouvernement va annoncer aujourd'hui qu'on ne peut plus quitter notre ville.* Effectivement c'est grave.

Vendredi 20 mars 2020

Juliette monte sur une chaise en bois, tremblante. C'est la chaise qui tremble, pas Juliette. Je n'aurais pas pris ce risque à sa place, mais je ne suis pas sa mère. Elle a posé une chaise devant la porte d'entrée de l'édifice qui accueille la cuisine gigantesque de la ferme. Des chaises comme elle, il doit bien y en avoir une vingtaine, entourant une table qui occuperait la moitié du rayon des tables de cuisine d'un Ikea standard. *Même tes arrières-arrières-arrières pépés et mémés étaient pas nés quand cette table a été fabriquée, ma belle.* C'est Micheline qui parle, une des trois cuisinières, qui aurait l'âge de mon arrière-arrière-arrière mémé, comme elle dit.

Juliette se dresse sur la pointe des pieds, la langue tirée vers la droite, dressée comme une antenne, comme si le signal téléphonique serait mieux capté avec sa langue en dehors de la bouche. Micheline lui a bien dit qu'en bordure de forêt, c'est peine perdue d'essayer de capter le réseau, dans un coin aussi reculé, mais c'est ça qu'il y a d'enthousiasmant avec nous les jeunes, on veut expérimenter, et échouer par nous-mêmes. *J'ai une barre, Uma, j'ai une barre de réseau !* Elle a une barre de réseau, et je lui casse son enthousiasme. *Ouais, bah, bof, avec une barre tu arriveras à rien.* Juliette ne se laisse pas décontenancer par ma perfidie et tente d'appeler sa mère. Ça ne fonctionne pas. C'est mieux pour elle, mais elle ne le sait pas. Les mots de sa mère résonnent encore dans ma tête, « petite peste », « beauté fade ». Je me demande même si c'est Mélanie qui a tué son père.

C'est difficile, c'est très difficile de voir comment les gens sont vraiment, et même lorsqu'ils sont transparents, on a comme un besoin irrésistible de les voir mieux qu'ils sont. Ça ne m'arrive jamais parce que je suis trop paranoïaque. Carole m'accusait d'avoir trop regardé la série le Bureau des légendes, et ainsi de penser que le monde c'est juste des manipulateurs, des menteurs, que personne est jamais ton ami, vraiment ton ami. C'est exactement ce que je pense, dans la vie tu es toujours seule, toujours, avec tes états d'âme pour te tenir compagnie.

Laisse tomber Juliette, on va marcher jusqu'au prochain village, ton téléphone va mieux capter. Elle redescend de sa chaise, dépitée. *Ok, laisse-moi me faire des couettes, il fait trop chaud, et on y va.* Je frotte mes cheveux trop courts, me félicitant de ne pas avoir ce problème de cheveux collants. Juliette disparaît à l'étage, où une petite salle de toilette, avec un lavabo et des w.c., a été aménagée pour les dizaines de travailleurs et de touristes qui viennent manger dans cette partie de la ferme. J'essaie de l'éviter. Non, je ne l'évite pas, je l'évite en y allant. C'est tellement sale là-dedans qu'il est mieux de ne poser aucune partie de sa peau nulle part.

En attendant Juliette, je regarde Micheline, qui sort du four un moule de deux douzaines de muffins, gorgés de grosses myrtilles, à la limite d'exploser et de laisser leur jus sucré couler sur le gâteau, aux rebords dorés à point. Elle éclate de rire. *On dirait que t'as vu la sainte vierge ma belle, ah ah !* Elle pose dans un essuie-tout un muffin extrabrûlant et le tend à la pauvre enfant, dont le ventre pourtant bien rempli, gargouille à la vue de ces gâteaux. Je m'incline devant Micheline pour la remercier, dévorée par la pensée égoïste que Juliette prenne bien son temps pour que je n'aie pas à le partager avec elle. *Ça y est Uma, je suis prête, allons-y, perdons pas de temps !* Elle sourit et fixe mon muffin avec de gros yeux ronds. *Oh, tu es trop gentille, je t'adore, c'est certain, je te veux comme grande sœur !* Elle vole mon muffin dans mes propres mains et se dirige vers la porte, croquant dedans à belles dents, égoïstement.

Un être humain normalement constitué devrait vouloir l'étrangler séance tenante pour ce crime, mais elle m'a appelé « grande sœur », et ça vient de briser quelque chose dans mon cœur. Non, ça n'a rien brisé, ça vient de réparer quelque chose dans mon cœur, et ça vaut tous les muffins du monde.

Mercredi 25 mars 2020

L'horloge ancienne de la grande cuisine indique avec un grand fracas qu'il est 16h00. Son tic-tac rendrait fou quiconque se rend compte de l'insupportable régularité de ses bruits. Il m'est impossible d'étudier dans cette pièce s'il n'y a pas d'autres bruits, constants. Je sais, c'est assez surprenant d'étudier dans une cuisine, mais dans cette ferme, qui n'a pas beaucoup bougé depuis le début du Moyen-Âge, on vit

dans un grand bâtiment qui sert de cuisine et d'habitation. Les autres bâtiments servent d'entrepôt, de grange, d'atelier. Une minuscule chapelle borde un potager aux légumes ancestraux, dont l'approvisionnement en eau est fourni par un moulin à eau, tout petit et tout mignon, dont le bois grisonnant résiste encore aux intempéries. *Uma, arrête d'écrire, et puis tu écris quoi d'ailleurs ?*

Juliette vient de terminer plusieurs pages de résolution de problèmes mathématiques et s'attaque à la résolution de mon problème à écrire mon journal pendant ces heures d'école très théoriques. À quoi ça sert d'étudier quand on est au bord de la fin du monde ? C'est ce que je pense, mais Juliette est trop inquiète, je dois simuler l'optimisme. *Je fais comme toi, je travaille dur, parce qu'on ne doit pas prendre de retard lorsqu'on va retourner en classe, quelque part, à un moment donné.* C'est important de bien travailler à l'école, pour ne jamais redoubler, si possible sauter des classes, pour que cet enfer scolaire dure le moins de temps possible. *Les filles, il est 16h00, c'est terminé pour aujourd'hui.* Jasmine est une étudiante en sciences politiques à l'Université, c'est elle qui nous enseigne la base, soient les sciences et la littérature. Elle est aussi jolie qu'une princesse orientale dessinée par Disney. Des fois je la regarde et je meurs d'envie de lui demander de chanter son rêve bleu. Le temps viendra pour cette bonne blague, mais pour l'instant, je suis encore trop timide.

Je trouve ça assez pénible de faire de l'école l'après-midi, mais le matin on doit travailler à la ferme. C'est ça le deal que ma mère a passé avec les gens qui dirigent ici, on peut y habiter mais il faut travailler. Ma mère est fonctionnaire, mais pas une fonctionnaire qui gagne beaucoup d'argent, puis elle me disait que c'est un rêve d'enfance de pouvoir vivre dans une ferme, et nous participons à son rêve campagnard. C'est à voir si, dans les prochains mois, elle va trouver que ça correspond à son rêve.

Elle est actuellement en télétravail, et si télé signifie regarder la télé, alors elle travaille fort. Quelques employés et elle sont scotchés aux chaînes d'informations en continu, qui annoncent régulièrement des nouvelles qui nous rapprochent de la fin du monde civilisé. Plus de 1000 morts et le gouvernement invite les confinés à travailler dans les fermes. Ce sera sûrement pas la nôtre. Le cousin de mon père, un des big boss ici, n'aime pas ça les citadins. *Les gens de la ville, ça pense qu'on tient un panier dans une main et qu'on récolte des légumes de 9 à 5 en trotinant et sifflant dans les champs.* Ben, je pensais que c'était ça aussi, mais en réalité, c'est plutôt un retour à la crèche, on rampe dans des sillons étroits en s'esquintant les genoux, courbés pendant des heures, en plein soleil ou sous la pluie. Que du plaisir.

Mercredi 1^{er} avril 2020

C'est l'or de se réveiller, monseigneur ! Juliette hurle depuis l'unique fenêtre de la chambre que nous partageons. Je ne sais pas si c'était une bonne idée de regarder un vieux film de Louis de Funès hier soir, mais je m'attendais à ce qu'aujourd'hui elle trépigne d'impatience à l'idée de pouvoir caser quelques citations du film. Je lui lance un regard funeste. *Tu vois, Juliette, ça c'est un regard funeste, pour montrer que tu m'emmerdes.* Elle éclate de rire. *Ah oui, Uma, elle bien bonne... funeste... Louis de Funès, tu vois, toi aussi tu peux être drôle !* Je soupire intérieurement, c'était une coïncidence malheureuse.

Les divertissements numériques à la ferme, c'est pas le top du top. C'était sans doute la crème de la crème de regarder ces films drôles dans les années 70 et 80, mais rendu en 2020, ils sonnent datés. Ils sont en couleur d'époque, mais en noir et blanc aujourd'hui. Je regarde mon oncle, souvent si austère, pouffer de rire devant des blagues de pets des années 70, ou en regardant des hommes qui fixent la grosse paire de seins de leur interlocutrice au lieu de ses yeux. Mon oncle Henri, c'est plutôt mon cousin germain, mais en généalogie il est aussi nul que moi. Il veut qu'on l'appelle « mon oncle ». Ses employés l'appellent ainsi aussi. Pour lui, tout le monde c'est de la famille. Le confinement il déteste ça, mais par chance, tout le monde habite ici, donc tout le monde reste ici.

Uma, comme le dit souvent ta mère, arrête de rêvasser, aujourd'hui on doit aller en ville, pour livrer des légumes au bar-restaurant. Ouais, je me souviens. Harriette, la seconde cuisinière, après Micheline, a eu le malheur, hier soir, de fâcher son oncle qui n'est pas son oncle non plus. *Mais Henri, les restaurants sont fermés, le virus est mortel, Henri !* Mon oncle a posé sa cuillère à côté de son bol de soupe et tout le monde s'est tue. *C'est pas ces cons de Parigots qui vont nous dire quoi faire chez nous, bordel ! On est dans un pays libre, et ils attendaient qu'on leur dise de pouvoir nous emmerder et nous contrôler encore plus !* Tout le monde a hoché la tête, tout le monde pense pareil, tout le monde est brainwashé. Les Parigots se font laver le cerveau par les médias, les campagnards se font laver le cerveau par des oncles Henri.

Je suis seule dans ce monde, tripotant quelques runes en bois de cerisier entre mes mains, avec ma propre vérité, pensant que si le monde doit finir dans les prochaines semaines, y'a un méchant paquet de cons qui va mourir. De la fenêtre de notre chambre je regarde le cours d'eau, agité par le vent, faire tourner la roue du moulin, et je me dis que le moulin en a rien à faire de la mort de l'humanité, l'eau continuera à faire tourner sa roue après notre mort.

Je sens une tape dans mon dos, une tape anormale, personne ne me tape jamais dans le dos. Je me tourne vers Juliette, qui peine sévèrement à ne pas rire. *Allez, hum, euh, Uma, Micheline nous attend en bas.* Je regarde avec tendresse Juliette, plus tout à fait seule au monde, et rayonnante. Je vais lui laisser le plaisir de ne pas me rendre compte qu'elle a collé un poisson d'avril, ou je ne sais quoi, dans mon dos. C'est ça être une bonne grande sœur ? J'espère bien. J'enfile prestement une paire de jeans pas assez troués. Je prends rapidement un ciseau qui traîne et agrandis le trou sous le genou droit. Voilà, c'est mon hommage aux punks des années 70, parce que dans les années 70, y'avait pas juste des blagues potaches de Louis de Funès.

Micheline est au volant de son fourgon *Citroën type H...* ben non, évidemment je suis nulle en automobile, il a fallu que je passe pour une ignare la première fois que j'ai vu ce camion en tôle ondulée, que j'ai peut-être déjà vu par hasard dans un marché parisien. Si les blagues des années 70 me laissent froide, ce camion me fait rire et sourire, il est trop mignon, trop atypique, et son nom est digne d'un nom de virus, Citroën type H., ça en jette. *Mais si on a un accident de voiture avec ça, on va mourir hein ?* J'essaie de passer pour une fille naïve et craintive et ça marche avec Micheline. *Tu es bien drôle ma Uma, ces camions, ça a survécu à la Deuxième Guerre mondiale, il sera encore en un morceau quand tu seras morte.* Ouais c'est ça, surtout si on meurt en même temps dans les prochaines minutes.

On s'élance à toute petite vitesse sur les routes rurales, je me sens comme une petite fille des années 40, sillonnant une France rustique, respirant la poussière brune des chemins de terre tapée, écoutant les grillons, ou les cigales, qui parviennent à concurrencer le ronronnement du type H. Juliette pose sa tête sur mon bras, coincée entre Micheline et moi. Son cœur ne fanfaronne pas, parce que le roulis, le tangage du Type H sur ces chemins escarpés, sont un défi pour le système d'équilibre géré par le cerveau. Je me souviens de mes virées à la montagne avec mes parents. Ça tournait, tournait, tournait, et tous les 10 tournants je m'arrêtais sur le bord de route pour peut-être vomir, mais jamais je vomissais, au grand désespoir de mon père, qui préférait quand même s'arrêter, juste au cas où. L'odeur du vomir

dans une voiture, ça peut contaminer les personnes résistantes au mal des transports.

Le village, qui est aussi gros qu'une petite ville, pointe son panneau cerclé de rouge à quelques mètres de nous. Sur le bord du chemin, quelques jeunes adultes, tenant des masses en métal, détruisent une voiture non anachronique sur le bas-côté, soit une Mercedes que beaucoup qualifieraient de jolie voiture. Je me tourne vers Micheline, inquiète. *Ne t'inquiète pas, Uma, je les connais, ce sont de bons garçons. Si tu regardes bien, c'est une plaque d'immatriculation de la région parisienne. Les gens ici aiment encore moins les Parisiens depuis qu'ils sont venus fuir chez nous avec leur virus. Ben ça alors, notre virus, je n'ose pas répondre à Micheline qu'on est pas les propriétaires de ce virus. Ils défoncent les voitures des « étrangers » alors ? Micheline soupire mais acquiesce. D'ailleurs, les filles, quand on sera au bar, rappelez-vous, vous ne venez pas de Paris, vous venez d'un village du Cantal, oubliez pas, ou parlez pas.*

Je suis bien dans les années 40, il n'est pas bon d'être une étrangère, dans son propre pays. *Juliette, c'est l'or de jouer aux sœurs muettes, ma belle.* Juliette sourit, et frotte bien mon dos, pour être certaine que le poisson collé dans mon dos y restera encore quelques heures de plus.

Vendredi 10 avril 2020

Micheline me tend une planche de bois qui fait office de plateau-repas. Une belle tranche de pain brioché, dont le noyau laisse apparaître un bon morceau de saucisson à cuire de Lyon, fume encore. Elle est accompagnée d'une soupe consistante où des haricots macèrent au fond du bol, quelques rondelles translucides d'oignon doux y flottent comme les débris d'une embarcation en plein océan, après qu'une tempête diabolique ait fait ses ravages. Aujourd'hui, comme boisson, Aurélien aura droit à un jus tout droit sorti des marécages, c'est ce qu'indique sa couleur. Une forte odeur de résine compétitionne avec l'enivrant parfum de la brioche juste sortie du four.

À tour de rôle, depuis trois jours, Juliette et moi apportons à Aurélien ses repas. Aurélien, c'est un homme dans le début de la trentaine, bâti comme une armoire normande, qui ne sue jamais en plein soleil, et qui travaille de 4 heures du matin à 19 heures sans broncher. Aujourd'hui, il est confiné dans un ancien atelier de couture, la bâtisse la plus éloignée de nos lieux de vie. Aurélien n'est plus que l'ombre affaiblie d'une armoire normande. Il passe sa journée recroquevillé sur lui-même, pleurnichant sur son lit fait de paille, le plus faiblement possible, pour que personne ne sache à quel point il souffre. Mais je reste toujours quelques minutes après lui avoir apporté son repas, silencieusement, cachée devant la porte d'entrée, observant le paria. Je m'imprègne de sa douleur.

Aurélien est fiévreux, Aurélien respire difficilement, il est devenu notre patient zéro. Mon oncle Henri, pourtant en première position dans les théories de complot, a remis son scepticisme pour du pragmatisme, en un tournemain il a enfermé Aurélien dans cet atelier au confort et au charme rustique. Des touristes, quand ça existait encore, dans un monde lointain et une époque indéterminée, aimaient venir passer quelques jours dans cet atelier qui aurait fait blêmir le plus endurci des spartiates. Ils pouvaient ainsi raconter, à leurs amis et à leurs amies, au coin d'un feu de cheminée, en sirotant un bon vin rouge et en engloutissant un bon fromage avec du bon pain, à quel point la vie à la campagne c'est dur. La vie bourgeoise, on l'apprécie encore plus après cette épreuve. Henri aime ce genre de touristes et il leur en donne pour leur argent. Des morceaux de paille particulièrement tranchants sont mis juste en dessous du drap, pour garantir des picotements et des nuits sans sommeil. Les toilettes, ce sont deux gros seaux en métal ondulé, sur lesquels une planche de bois mal rabotée, volontairement, est taillée pour laisser les organes humains de soulagement faire leur œuvre.

C'est nous les plus jeunes ici, Juliette et moi, donc on s'occupe d'Aurélien. Quelqu'un, quelque part, a dit que nous, les jeunes, on risquait rien avec ce virus, alors nous sommes les volontaires désignées pour nous occuper des souffrants du virus mortel. Si ça se trouve Aurélien a juste une bête grippe, mais on ne le saura vraiment que si un jour on le retrouve mort sur sa couche. Aucun médecin ne s'est déplacé pour diagnostiquer son cas. Henri a parlé avec des toubibs au téléphone, et selon les symptômes, c'est sans doute ça, pas besoin de preuve, qu'il reste où il est. Si jamais il est proche de mourir, alors on appellera une ambulance. C'est ça les consignes. Aurélien serait donc bien avisé de montrer des symptômes mortels lors des trois fois par jour que nous venons le voir.

Jamais ça n'arrivera chez nous, c'est ce qu'ils pensaient tous. C'est le virus des Parisiens et des étrangers, c'est le virus de ceux qui mènent une vie oisive, pas celui des honnêtes gens de la campagne. Des fois je me demande comment tous ces gens font leur déduction, font-ils de la télépathie avec le virus pour savoir ce qu'il pense, à qui il veut s'attaquer, qui il veut tuer, qui il veut juste affaiblir? La peur a gagné la ferme, et maintenant les gens de notre proche ville pensent que les pestiférés, c'est nous. Dès que notre Citroën type H arrive dans les villages, les volets se ferment, les portes font entendre le clic de leur serrure, les chiens se cachent dans leur niche, les arbres semblent faire bruisser leurs feuilles dans le sens contraire à notre présence. Nous sommes les nouveaux parias.

Mardi 21 avril 2020

Uma ! Uma ! Il bouge pas, il bouge pas, Uma, il bouge pas ! Juliette s'effondre à mes pieds, ses mains sont tachées par la terre et l'herbe. Elle les frotte dans ses beaux cheveux blonds, qui ne sont plus d'un blond éclatant, des croûtes de terre séchée coagulant plusieurs mèches ensemble. Elle lève ses yeux humides vers moi. Elle répond à la question que je ne pose pas. Je suis tombée plusieurs fois en revenant ici, c'est pour ça que je suis sale comme ça, mais suis-moi, je t'en supplie, viens. Elle n'attend pas ma réponse et court dans une direction qui m'est inconnue pour l'instant, elle pourrait aller ici ou là, je ne sais pas. Je ne me sens pas calme du tout, mais mes sens sont à l'affût. Je suis prête à prendre la bonne décision au bon moment. Ou plutôt, je suis prête à prendre une décision.

Heureusement que je m'entraîne à la course tous les matins avant de commencer l'école, je parviens à la suivre, elle qui court comme un lapin de garenne poursuivi par une impitoyable bande d'écureuils qui protège son territoire. Elle court et trébuche si souvent que je la rattrape. Je comprends rapidement qu'on se dirige vers l'atelier de couture. Je rejoins Juliette, qui n'est pas aussi essoufflée que moi. *Bon, Juliette, il se passe quoi ?* Je sais très bien ce qu'il se passe, mais je ne veux pas prononcer les mots. Juliette me regarde avec de grosses gouttes d'eau qui coulent sur ses joues. *Ce matin, je lui ai apporté son déjeuner, et je l'ai vu, ne bougeant plus... je l'ai appelé, j'ai crié son nom, j'ai hurlé son nom, mais il ne répondait pas.*

Je pousse Juliette d'une main déterminée et m'engouffre dans l'atelier. Je vois un lit vide et je cherche du regard où Aurélien est. Je ne vois personne, nulle part. *Juliette, viens ici, si c'est une blague c'est pas drôle.* Juliette me regarde avec colère. *Tu dois pas regarder à terre. Tu dois regarder là, en l'air.* Elle pointe une silhouette, au loin, tapie dans l'ombre, qui se balance imperceptiblement au bout d'une corde,

attachée à la poutre principale de l'atelier, qui grince sous le poids du colosse. Je pousse Juliette vers la sortie et dégaine mon téléphone portable. J'appelle les secours. Je ne connais pas le numéro mais j'ai une touche dédiée. Une femme décroche. *Madame, je suis à côté d'un homme qui est mort. Je fais quoi ?*

Une voix calme et ferme me répond. *Mademoiselle, vérifiez les signes vitaux de cet homme, vous devez le réanimer, il n'est peut-être pas mort.* La voix ne comprend pas, je lui explique mieux. *Madame, il se balance au bout d'une corde, il est mort.* La voix ne se laisse pas décontenancer. *Mademoiselle, seul un médecin peut déclarer la mort. Cet homme est vivant jusqu'à ce qu'un médecin prononce sa mort.* Je pense que j'avais compris la première fois. *Écoutez, il se balance au bout d'une corde, son visage est bleu, son corps est dur, il est mort.* La voix est exaspérée, elle me demande mes coordonnées puis raccroche. Je regarde Aurélien, pendant comme un pantin désarticulé au bout de sa corde, et je doute de sa mort. La voix me fait douter. Je le touche du bout des doigts, je l'appelle, il ne répond pas.

De gros bras me saisissent par en arrière, me soulevant en l'air, pour m'emmener en dehors de l'atelier. Je vois le visage rouge de mon oncle Henri. *Mon oncle, il est mort hein, ou on peut encore le sauver ?* Il me caresse l'arrière de la tête et ne répond pas à cette question. *Courrez voir Micheline et dites-lui de vous préparer un bon chocolat chaud avec des guimauves dedans, c'est moi qui offre.* Il ferme la porte, nous laissant à l'extérieur. Juliette et moi on se regarde, se comprenant sans se parler. Qui pourrait vouloir un chocolat chaud extra guimauves après avoir vu et senti la mort ?

Vendredi 24 avril 2020

Ce matin, je suis partie à 6h00 tapantes, pour longer les champs de coquelicot et non pas méditer, non, mais pour réfléchir et décider. Je visse sur ma tête mon casque à annulation de bruit, j'active l'annulation de bruit, je mets la musique à fond et je n'entends plus la nature s'exprimer. Je longe les ruisseaux, je longe les champs, et je suis dans un film muet, dont la musique n'a aucun rapport avec le paysage. Oui je dois réfléchir et décider. C'est impossible qu'en moins d'un an je côtoie trois personnes qui décèdent, toutes de la même manière, soit la pendaison.

D'abord Jennifer qui, le 4 juillet 2019, est retrouvée dans notre salle de bains commune, les pieds gigotant dans les airs, la tête accrochée à une poutre ancienne. Carole, ma folle moitié d'amie auvergnate, pensait que c'était un assassinat, mais rien n'a jamais été prouvé. Conclusion : suicide.

Ensuite vint Hubert, 49 ans, qui, le 12 août 2019, s'est pendu à du fer forgé. Là encore, je venais de passer par là et j'ai connu ses derniers instants. Là encore, la police conclut au suicide. Là encore, le destin a placé un pendu sur mon chemin.

Enfin, Aurélien, le 21 avril 2020, est retrouvé pendu dans une sorte de grange, et c'est pas le Corona virus qui a attaché la corde à son cou. Mon oncle Henri nous a dit, hier, solennellement, que c'était un suicide. Les morts s'accumulent en ma présence. Ai-je une double personnalité qui s'éveille la nuit et va pendre des gens ? Moi, avec deux grains de riz en guise de muscle dans les bras ?

Oh, oh, mais qui voilà ? Ma petite brune préférée ! Une voix connue me fait sursauter, juste entre deux morceaux de musique. Je pourrais mourir là, tout de suite, d'une crise cardiaque, et non d'une pendaison. Je me tourne vers l'origine du bruit, j'entends des voix peut-être, je pense que je vais voir Bernadette Soubirous, morte en 1879, faute de voir une Vierge Marie. Une jeune fille brune sort d'un buisson de graminées, qui cachait son petit corps. Je la regarde et je me demande si je suis victime d'une hallucination. Elle dresse ses deux bras au-dessus de sa tête, en forme de V, mais elle n'est pas une pom-pom girl. Elle imite, j'imagine, l'assistante d'un magicien qui sort de nulle part, à la surprise du public, et qui affiche un sourire niais. Elle a vraiment un sourire niais, et je ne dis pas ça parce que je suis fâchée d'avoir eu la peur de ma vie. J'ai une sainte horreur des gens qui font sursauter les autres avec plaisir.

C'est moi ! Tu me reconnais ? C'est elle, je la reconnais. Elle n'est pas Bernadette, elle n'est pas Marie, elle pourrait être un fantôme, mais les fantômes n'existent pas. C'est tout simplement mon ex-amie totalement folle, Carole. Je l'accueille comme il se doit. *Mais tu fais quoi ici, espèce de maudite folle ?!* Je suis peut-être fâchée, finalement. Elle baisse les bras mais conserve son sourire niais. *J'habite ici, ma belle parisienne, c'est ma région, c'est mon pays, et je devine que la vilaine parisienne, que tu es, a décidé de venir s'abriter parmi nos volcans endormis.*

Elle dit que je suis belle, mais c'est pas dur d'être plus belle que Carole, bien que nous soyons deux mochetés pourtant. Nous finirons vieilles filles c'est certain, entourées de chats, et de souris, pour amuser nos chats. Notre seule chance de fonder une famille requerrait que les mariages forcés soient encore d'actualité. Mais je pense que je préfère les chats et les souris. *Tu te fais pas chier toi, tu es partie sans prévenir du pensionnat, j'ai essayé de te joindre, et tu t'es laissée pour morte !* C'est ainsi qu'on règle les griefs du passé chez moi, on engueule l'autre comme du poisson pourri, et quand on a fini de gueuler, on est fatigué et on fait la paix.

Carole a perdu son sourire. Elle baisse la tête, en signe de contrition. Comme si ça allait marcher sur moi. *Uma, je m'excuse. Mais la directrice a dit que si jamais je te parlais encore une fois, tu serais virée aussi, et je ne voulais pas saccager ton brillant avenir.* Je pouffe de rire. *Ouais, mon avenir... parles-en moi, je me suis fait virer pas longtemps après toi, et je me suis encore fait virer du pensionnat suivant. C'était pas la peine de me protéger.* Je croise les bras, en signe de fermeture à toute communication. Carole s'approche de moi et me serre dans ses bras, se mettant à pleurer. *Ben moi, ça me fait chaud au cœur de te retrouver. Le destin t'a mise sur mon chemin et je veux plus qu'on se sépare.* Mon cœur de rebelle endurcie fond un peu. *Carole, c'est le destin, ou les runes des Vikings qui nous ont réunies ?* Le sarcasme, on l'a, ou on l'a pas, moi je l'ai.

Tais-toi idiot, c'est les runes qui m'ont dit qu'on se retrouverait, pour toujours. Ouch, toujours, c'est long ça. Sauf si on est retrouvées pendues, quelque part, bientôt.

Vendredi 1^{er} mai 2020

Juliette est cachée derrière un petit bouleau. Moi j'ai choisi un plus gros bouleau, parce qu'on n'est pas bâties pareil. C'est une idée de Carole bien sûr. Elle essaie de nous faire croire que nous sommes des agentes de la C.I.A., prêtes à nous infiltrer dans le bunker de sa famille. J'ai hésité à emmener Juliette avec moi, mais elle a tellement insisté, j'ai cédé. Avec le confinement, les activités intéressantes ne se

bousculent pas à la porte. La nature, c'est beau, c'est certain, c'est relaxant, mais pas très excitant. Le stress de la vie parisienne me manque. Ai-je vraiment écrit ça ?

Uma, est-ce qu'elle va bientôt arriver Carole, c'est long. Je pose un index sur mes lèvres, assumant mon rôle jusqu'au bout des ongles, intimant à Juliette l'ordre de se taire. Elle soupire en silence, elle a compris. Elle redevient une espionne de la DGSE comme les autres. C'est vrai que Carole est en retard. Elle me disait hier qu'un de ses cousins est chargé de la surveiller, et elle doit le semer pour user du peu de liberté que sa famille lui laisse. Sa famille, c'est des gens bizarres, j'en avais déjà parlé. Elle leur a été retirée il y a deux ans, pour être placée dans le pensionnat où je ne suis restée que quelques mois. Suite à notre raid nocturne au pensionnat et son licenciement sans prime ni indemnité, elle a été renvoyée chez elle. En deux ans, son père et sa mère ont réussi l'exploit de se reconstituer une crédibilité auprès des autorités de placement des enfants. Ils élèvent pas loin de leur bunker des... insectes. Ça s'invente pas. C'est toujours un métier plus utile que celui de déballer des boîtes de jouet sur YouTube. *Mais c'est dégueu !* Ça c'était la réaction de Juliette quand Carole nous a expliqué de A à Z, tout ce que ça prend pour élever des insectes, la nourriture du futur. On espère que le futur c'est pas demain.

C'est bien joué de la part de ses parents, des survivalistes extrémistes, de s'être trouvé une activité en lien avec la fin de l'humanité. Sauf que là, on a un virus mondial qui assassine les gens, et les survivalistes ont la cote, ce sont les nouveaux philosophes. *Uma ? Je vois un tissu rose flotter là-bas, derrière des roseaux.* Je jette un œil et c'est bien le signal de Carole. Je glisse de ma cachette et détail vers l'étendard d'un beau rose délavé, telle une agente du FSB poursuivie par le Mossad. J'entends le bruit des bottes de Juliette derrière moi, qui ne s'enfoncent pas discrètement dans la boue du marécage. La consigne de Carole est claire, personne ira secourir celle qui s'enfoncera dans des sables mouvants, ce sera sa mort assurée. Je ne suis pas certaine qu'un marécage soit constitué de sables mouvants, mais je ne suis pas du genre à casser les jeux inventés par les autres, alors je fais « comme si ». *T'arrêtes pas Juliette, sinon tu mourras ici et je te sauverai pas !* Au moment où je dis ça, mon pied droit bute sur une grosse pierre à moitié enfoncée dans la boue. Je m'affale, de côté, dans une boue qui sent la merde humide et qui colle comme du slime. J'entends Juliette qui pouffe de rire. *T'inquiète pas, Uma, si tu meurs ici, je viendrais ici pour honorer ta mémoire !* J'ai envie de gueuler après la petite blonde, mais si j'ouvre la bouche, je risque d'avaler cette bouillie de compost puante, je préfère encaisser sa remarque.

Preums ! J'entends Juliette, au loin, triomphante, l'âme vile enflée d'orgueil dans la victoire, pendant que j'éponge mes cheveux pleins de boue. Carole vient à ma rencontre. *Ne reste pas ici à découvert, avec ta copine qui gueule comme un putois, mon cousin va débarquer et je vais passer un mauvais quart d'heure.* La folle, elle a l'air sérieuse quand elle dit ça, pendant que moi je pue et que la boue sèche. *Vas-y Carole, je te suis !*

On s'enfonce dans une forêt, mais je vois au loin un volcan endormi dont on se rapproche. Juliette, qui est habitée par le sens pratique, enquiquine Carole. *Dis, Caro, si le bunker de tes parents est perdu au milieu de nulle part, ils font comment pour aller en ville et acheter tout ce qu'il faut, ça fait méchamment loin, et c'est pas pratique sans voiture.* Carole s'arrête une seconde. *Te stresse pas, ils ont un hélicoptère.* Carole reprend sa course à travers les arbres tandis que Juliette me lance un regard perplexe. Je hausse les épaules en guise de réponse et me mets à poursuivre Carole. Ce serait idiot de rester planté ici alors que je ne sais même pas où on est.

Carole nous fait signe de nous arrêter. *C'est ici !* Si c'est ici, je ne vois rien. Elle répond à mon interrogation que j'ai gardée pour moi. *Derrière cette rangée de lianes, dans la falaise, un escalier descend vers le bunker.* Je n'imaginai pas ça comme ça, une entrée de bunker, je voyais plutôt un gros complexe en béton bien visible, pas un endroit caché à ce point. Les lianes ne sont pas de vraies lianes, on est pas dans la jungle, je viens d'y penser, ce sont des cordes très épaisses qui, avec le temps, ont été recouvertes de mousse. Les marches sont des morceaux étroits de roches, aux arêtes tranchantes. Un mollet de Juliette s'y est frotté, et elle pleure sa mère pour quelques gouttes de sang qui sont sur le bord de transpercer sa peau, mais non, rien à voir ici, sa peau a résisté, le sang ne coulera pas. Je badigeonne quand même la blessure de guerre avec quelques gouttes de sang de grado, pour l'effet psychologique. Plus de larmes d'eau coulent sur ses joues que de larmes de sang sur son mollet. Carole est plus dure que moi. *Allez ma belle, arrête de pleurer, sinon tu vas mourir desséchée plutôt que vidée de ton sang !*

Juliette se sert de moi comme béquille et nous découvrons le bunker. Carole nous explique que c'est un ancien grenier à sel du 16e siècle. C'est là que des contrebandiers entreposaient le sel, pour le revendre moins cher à des régions où le sel était très cher. C'était un moyen de contourner l'impôt sur le sel, qui pouvait être très important. C'est un cours d'histoire gratuit mais je suis déçue. Je pensais que le bunker serait au moins antinucléaire. Finalement c'est juste un gros trou dans la roche, où la famille de Carole entasse du stock divers et varié, de quoi tenir un siège de quelques années. Juliette essaie de se montrer spirituelle. *Carole, je ne vois pas le papier toilette ?* J'aime ça quand elle joue à la blonde idiote.

Carole hausse les épaules avec dédain. *Ça sert à rien le pq, tu prends un morceau de tissu, tu te torches avec, puis tu vas le laver. Des rouleaux de pq ça prend de la place pour rien. C'est mieux de crever le ventre plein que de crever avec le cul propre, non ?* Juliette et moi pouffons de rire, en dégustant un Orangina datant des années 80, merveilleusement conservée dans sa petite bouteille en verre.

Dimanche 3 mai 2020

Je regarde le soleil traverser des arbres dont je ne connais pas le nom, puis je joue l'érudit. *Juliette, il est 11h15, et cela fait à peu près 40 minutes que nous marchons dans la forêt.* Je vois les yeux de Juliette, brillants d'admiration pour moi, ne discernant pas que ça prendrait des origines mayas ou aztèques pour que je lise l'heure en regardant le soleil traverser les arbres. J'ai adoré regarder le dessin animé les Mystérieuses cités d'or, et ça s'arrête là pour mon érudition concernant les civilisations précolombiennes.

C'est sans compter Carole, qui démolit le mythe fondateur que j'essaie de créer à mon endroit. Elle tapote l'épaule de Juliette en souriant avec un cynisme insupportable. *Fais pas attention à elle, Juliette, je regarde ma montre et il est 12h30. Uma doit vivre dans un fuseau horaire qui a 1h30 de retard !* Ah la maudite peste, utiliser la technologie pour trouver l'heure, c'est pas fair-play. Mon sens de la répartie ne faisant pas partie de mon mythe fondateur, je me contente de hausser les épaules en guise de réponse.

Carole, c'est vraiment long ce chemin qui mène à ton bunker, y'a vraiment pas de raccourci ? Elle éclate de rire et me fixe d'un regard qui indique qu'elle est fière de son coup. *Ouais, y a un bus touristique gratuit à 100 mètres de ta ferme, qui mène à 300 mètres du bunker, en moins de 10 minutes. Mais c'est pas drôle de faire ça, c'est bien mieux d'y aller à pied, à l'aventure, risquant notre vie dans des marécages,*

ou sous les griffes d'animaux sauvages assoiffés de viande d'adolescente dodue et tendre ? Vu comme ça, effectivement, pourquoi ne pas mourir en servant de dîner aux animaux... je préfère hausser les épaules, mais je garde dans ma tête que la prochaine fois qu'on vient ici, on va tester ce bus gratuit, avec ou... sans Carole.

Ce bunker devient au fil des jours notre cabane secrète en haut d'un arbre. Mon oncle Henri ne s'inquiète pas de notre absence pendant des heures, ma mère encore moins. On dirait qu'avec le confinement, tout a sauté. Tout le monde se fout de tout, même de sa propre survie. On ne fait plus d'école à la ferme, Jasmine reste cloîtrée chez elle, c'est une universitaire qui comprend qu'on peut réellement mourir de ce virus. Tous les autres que je croise s'en foutent royalement du virus, c'est le virus des autres, comme c'est la guerre des autres, la famine des autres, les banlieues des autres.

Carole ? Je pense à ça, est-ce que tu as des masques chirurgicaux dans ton bunker ? Carole pouffe de rire. On a des masques à gaz intégrales, avec vue panoramique, qui te permettent de respirer en cas d'attaque nucléaire. Juliette lâche un « putain » impressionné. Venez voir, suivez-moi, ils sont dans une caisse au fond de l'abri. Carole ouvre un coffre rempli de masques qui semblent tout droit sortis de la guerre 14-18. Elle en tient un fièrement dans ses bras et le tend à Juliette, qui a l'air d'avoir peur de déclencher une attaque nucléaire juste en le tenant dans ses mains. C'est à mon tour de casser Carole. Mais Carole, même si tu as un casque, tu vas te faire brûler le corps par les radiations ? Elle sourit et je n'aime pas ça. Elle tire d'un autre coffre une combinaison aussi laide que le casque. Avec ça, tu es bonne pour résister 24 heures. Je ne me laisse pas convaincre facilement. Ok, mais ce bunker, c'est pas un vrai bunker, tu vas juste mourir ici ? Elle vole mon attitude préférée et hausse les épaules. Bof, si tu regardes bien, on est entourées de roche épaisse, dans une falaise, et la porte est hermétique, c'est tout ce qui compte.

J'aimerais me laisser convaincre mais si on subit une attaque nucléaire, je préfère encore mourir plutôt que de survivre dans un monde apocalyptique. *Bon, ça va Carole, passons aux choses sérieuses, elle est où la réserve de Kinder bueno et de Pims à l'orange ? C'est pas vrai qu'on va laisser Carole s'empierrer de Kinder, sans nous, lors d'un prochain désastre nucléaire.*

Lundi 11 mai 2020

C'est une mauvaise idée Uma, c'est une mauvaise idée, je ne pense pas qu'on devrait faire ça. Juliette est craintive, elle se fie aux prémonitions qu'elle ressent. Malheureusement, la moitié de ses prémonitions ne se réalisent pas. Je vois le verre à moitié vide plutôt qu'à moitié plein, et 50 % d'échec c'est beaucoup. Un chirurgien a dit à un de mes oncles, qui avait une artère bouchée, qu'il avait juste 30 % de risques de subir une hémorragie interne en acceptant un traitement expérimental. Mon oncle est mort d'une hémorragie interne. Ouais, 70 % de réussite, c'était pas assez.

Juliette, arrête de stresser, voyons. On prend le bus touristique, on s'arrête pas loin du bunker, on récupère les 3 clés, on entre, et, et... voilà, y'a rien de mal, stresse pas. Qu'est-ce qu'il pourrait se passer de grave ? Sa prémonition, ce truc qu'elle sent au plus profond de ses entrailles, c'est que je vais passer au cash. Je ne lui ai pas demandé en quoi j'allais passer au cash. Peut-être qu'inconsciemment je veux passer au cash. Tiens le bus arrive ! Fais-lui signe de s'arrêter ! Juliette agite ses bras maigrelets, parsemés de taches de rousseur aux rondeurs inégales, au-dessus de sa tête, pendant que je ramasse nos deux sacs à dos qui traînent à côté de l'abribus.

Le bus touristique s'arrête devant nous. La porte grince en s'ouvrant. Je donne un coup de coude à Juliette qui semble tout faire pour qu'on se fasse refuser l'accès. *C'est climatisé ce vieux bus ? Le chauffeur de bus, dont c'est sans doute pas la faute, sourit à Juliette en décolorant une bouche sans dents. C'est un beau sourire, c'est certain, mais effrayant. Il est chaleureux, mais inquiétant. Je jette un coup d'œil vers l'arrière du bus et nous serions les seules passagères si nous acceptons de partir avec lui. Y'a pu de vitres dans c'bus ma mignonne, c'est ça vot' clim' ! Un beau bus militaire S45 Renault, rien que pour vous mes m'zelles ! Il ferme la porte, démarre, et ne nous laisse pas d'autre choix que d'aller nous asseoir. On va directement au fond, pour contrôler ce qui se passe, pour prendre du recul. Je réalise que je ne lui ai même pas dit où on veut s'arrêter. Je regarde Juliette, insouciant, et me décide à y aller moi-même.*

J'arrive près du chauffeur, qui raccroche subitement le bidule qui ressemble à un micro de radio mobile. J'ai juste entendu la fin de sa dernière phrase, qui contenait les mots jeune et fille. *Ouais, tu veux quoi ma mignonne ? C'est bien la première fois qu'on dit de moi que je suis mignonne, mais j'imagine que pour un vieil édenté, je suis sa Miss France. J'ai oublié de vous dire où on s'arrête. C'est à la station-service, à 10 minutes d'ici. Il me sourit au lieu de regarder la route. Ah j'm'en doutais ma mignonne, j'm'en doutais. Il s'en doutait. Peu importe, je tiens pas à discuter avec lui. Je lui envoie un poli remerciement puis je rejoins à la hâte Juliette. Tu es courageuse Uma, bien courageuse. Tu sais, ma prémonition, maintenant je sais que ça va se réaliser, je le sens. Elle me fout les jetons et je plante mes yeux dans ses yeux malicieux. Tu as pas l'air d'avoir peur, toi ? Elle me sourit et sort de son sac à dos le couteau de chasse de l'oncle Henri. Ça sent la crise s'il découvre qu'on a emprunté son fameux couteau de chasse, qui a égorgé et dépecé du gibier par dizaines, si on l'écoute. Je hoche la tête de droite à gauche, pour bien signifier que c'est une erreur d'être armé. Si tu te fais voler ton arme par ton agresseur, elle risque de se retourner contre toi...*

Le bus arrive à la station-service pour un arrêt rapide. C'est avec soulagement que je le vois s'éloigner loin, très loin. Je secoue ma tête pour faire s'envoler mes idées de Parisienne qui voit dans tous les culs-terreux des campagnes profondes des psychopathes qui poursuivent les jeunes filles avec des tronçonneuses, à la première occasion. Je décide quand même de suivre l'intuition de Juliette et je cherche le garagiste pour savoir quand le bus va repasser en sens inverse. Tout est crade ici, à l'abandon. Je ne vois personne. *Uma ? Laisse tomber, je regarde le prix de l'essence sur la pompe et c'est écrit 6 francs le litre. Tu peux me dire depuis quand le franc existe plus ? Je soupire intérieurement. J'étais même pas née. Allez, tant qu'à être ici, autant aller au bunker, c'est sûrement mieux que de marcher le long de la route et faire du stop. Ou pas ?*

Le bunker est pas loin, on y arrive en quelques minutes, mais on est pas seules. Je fais signe à Juliette d'aller se cacher avec moi derrière un rocher. Deux silhouettes d'hommes donnent des coups de pied à une autre silhouette, recroquevillée en boule, à terre. *Alors, fils de pute, je dois porter un masque si je te botte le cul à moins d'un mètre, hein ? Il parle à son comparse, mais j'entends pas vraiment ce qu'il dit. Il sort un masque chirurgical, il crache dedans et le jette à la silhouette qui tremble. Tu vas le manger devant nous, enculé ! Juliette se dresse à côté de moi et crie. Arrêtez ça tout de suite, on va appeler la police ! J'attrape le bras de l'héroïne, mais il est trop tard, ils l'ont entendue. Je comprends maintenant qu'on va passer au cash. Ils se mettent à courir vers nous.*

Je tire Juliette vers moi, et on dévale, sans sac, je m'en fous. Je ne sais même pas vers où on court, on fait juste courir, depuis plusieurs minutes, et ils sont toujours là, ils nous suivent et hurlent des insanités. Juliette bute sur une racine trop imposante et sa tête cogne l'arbre. Elle est évanouie. Je redeviens croyante et prie n'importe quel Dieu qui serait dans le coin de venir nous sauver. Deux hommes essoufflés sont à quelques mètres de nous. *Toi, tu vas passer au cash !* C'était donc pas juste une prémonition, je m'effondre en larmes. Je tiens Juliette dans mes bras, comme un bien précieux, je ne sais pas quoi faire. Ils s'approchent de nous en riant diaboliquement. J'entends un coup sec. Je lève les yeux vers un des deux hommes, qui crache du sang vers moi. J'entends un second coup. Cette fois des dents font le voyage avec des flots de sang. Son ami se retourne vers une silhouette féminine, dressée à côté de l'arbre comme une valkyrie. *C'est la salope de sorcière, faut s'casser d'ici, mec, dépêche !* La salope de sorcière le met à terre d'un coup sec de botte, défonçant son thorax. J'ai l'impression d'entendre des côtes se briser. Elle les laisse toutefois se relever et fuir, clopinant comme des animaux blessés.

La valkyrie tend une main vers moi. *Salut les filles. Moi c'est Mathilde, sorcière, salope, tout ce que vous voulez, tout ce qu'ils veulent, pour vous servir.* Un chat rouquin surgit à côté de moi, miaulant assez fort, comme pour se présenter lui aussi, il commence à lécher les plaies de Juliette, toujours inconsciente. *Merci Mathilde, merci.* C'est le dernier mot que je prononce avant de m'évanouir à mon tour.

Mardi 12 mai 2020

Mon oreiller complètement mouillé me réveille. Je regarde autour de moi et je reconnais ma chambre. Je touche mes bras, mes jambes, et bêtement je me sens heureuse d'être encore vivante. Mon premier réflexe est d'aller voir si Juliette va bien. Elle n'est pas son lit. J'arpente anxieusement le couloir qui donne sur la plupart des chambres de la ferme. Je descends vers la cuisine. Les cuisinières s'affairent à préparer le repas du midi. Tout semble anormalement normal. *Hé, Uma, il était temps que tu te réveilles !* Je tourne la tête et je vois Juliette en train de dévorer une pomme d'un vert chimiquement éclatant.

Je me jette sur elle, pour l'enlacer, heureuse de la voir vivante, elle aussi. *Mais tu es folle ou quoi ? Tu me serres dans tes bras comme si j'étais morte, puis revenue d'entre les morts. Je te rappelle qu'il est bientôt 11h00, le bus passe dans 15 minutes, si tu veux toujours qu'on aille au bunker en douce.* Je cesse de la serrer dans mes bras. Je ne comprends pas ce qui se passe. *Mais...mais... on est pas allées au bunker hier ? Tu... tu... tu as même pas de bosse au front ?*

Hé ben Uma, ça va pas bien pour toi ce matin. Je t'ai juste dit hier soir que j'ai un mauvais pressentiment à l'idée d'aller au bunker toutes les deux, sans Carole, aujourd'hui. Je pense que c'est une mauvaise idée, et mon intuition aussi. Alors là c'est la meilleure, est-ce que ça veut dire que j'ai rêvé tout ce qui s'est passé hier ? Je ne veux pas troubler Juliette et je fais comme si je plaisantais. *Mais oui, ah ah, c'est certain, je suis mal réveillée, excuse-moi, je suis prête à partir, allons-y.* Non, je ne suis pas prête à y aller, mais c'est pas compliqué, si j'ai fait un rêve prémonitoire, ce qui est totalement débile comme hypothèse, le chauffeur de bus sera comme dans mon rêve, et on ne montera pas dans le bus. Simple, non ?

Je chaparde deux pommes radioactives pour manger sur le chemin. On attend sagement le bus, dans l'abribus. Au loin, une silhouette de gros camion se profile. Je vois un bus ultramoderne arriver vers nous. Juliette fait de grands signes avec ses bras et il s'arrête. Les portes s'ouvrent, une dame qui pourrait être notre grand-mère nous accueille avec un large sourire. *Venez les filles, ça va vous faire du bien, un bon bus climatisé moderne. Ils annoncent une grosse chaleur aujourd'hui, hein !* Je lui rends son sourire et nous montons, pour nous enfoncer tout au fond du bus, pour tout observer. Je me sens totalement déboussolée, je fonctionne sur le pilote automatique. Juliette me donne un coup de coude. *Uma, tu as oublié de lui dire à quel arrêt on descend.* Ah non, non. Pas encore. Je tape mon front pour bien me signifier que je suis une fille stupide. J'avance vers la chauffeuse, en train de converser avec sa cibi. J'entends les mots jeune et fille juste avant qu'elle coupe la communication. *Que puis-je pour toi, ma demoiselle ?* Je la regarde, elle et son sourire tellement gentil, trop gentil. *Je voulais vous dire qu'on va s'arrêter à la station-service.* Elle se met à rire et regarde à nouveau la route. *Oui oui je m'en doutais, on s'arrête à la station dans quelques minutes.* Je retourne m'asseoir et j'ai envie de pleurer, j'ai cette boule dans la gorge qui veut m'étouffer. Le bus s'arrête, on est arrivées. La chauffeuse ferme rapidement la porte, après nous avoir encouragées. *Ça va bien aller les filles, ça va très bien aller aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est sûr, ça va bien aller.*

Le bus s'éloigne et je m'écroule sur mes genoux, ne pouvant m'empêcher de pleurer. *Ça va pas aujourd'hui, ma belle Uma ? On dirait une fille en dépression amoureuse.* Non, j'ai juste une peur qui tord mes entrailles. *Juliette ? Tu peux aller aux pompes à essence et me dire c'est combien le prix du litre ?* Elle lève les yeux au ciel, puis se dirige vers les pompes, sans chercher à contrarier sa folle d'amie. *Hé, Uma, tu vas rire, le prix est affiché en franc. On était nées quand il y avait encore le franc ?* Non Juliette, on était pas nées, mais je préfère ne pas lui répondre. Elle essaie de soulager mes maux. *Tu sais, si tu veux, on rentre, je vois que tu es pas bien.*

Juliette, cette nuit, j'ai rêvé tout ce qu'on vient de vivre, même si c'est pas exactement pareil. Et ça va pas bien aller, pas bien du tout. On va se retrouver devant le bunker, un gars va se faire taper par deux autres gars, tu vas crier, ils vont nous poursuivre, et tu vas te blesser. Je ne crois pas aux rêves prémonitoires, et pourtant, je ne comprends pas... Je ne comprends pas, mais Juliette me dit qu'on va y aller, qu'elle va se taire s'il se passe quelque chose. On appellera discrètement la police. Si c'est un rêve prémonitoire, il faut aider cet homme. Elle me montre le couteau de chasse de l'oncle Henri, et je fais un gros effort pour que mes larmes ne redoublent pas.

Nous avançons dans la forêt et je lèche machinalement le dessus de mes lèvres, au goût salé. Je tends l'oreille et je n'entends aucun cri. Personne est devant le bunker. *Tu vois Uma, tout va bien, on peut aller dans le bunker !* Je retiens le bras de Juliette. *Non, pour moi, s'il te plaît, rentrons.* Elle fait sa moue de petite fille boudeuse mais comprend ma peur, j'en ai eu assez pour aujourd'hui. D'un bon pas, nous traversons la forêt.

J'entends un bruit derrière moi, Juliette vient de tomber à cause d'une grosse racine d'arbre qui dépasse. *C'est bon, c'est bon, j'ai rien ! Tu vois que j'ai rien.* J'entends un bruit au-dessus de nous. *Juliette ! Regarde, un chat au poil roux !* Le temps qu'elle se retourne, il a disparu derrière un buisson. *Un chat ? Je l'ai pas bien vu, mais c'était plutôt un renard, Uma.* Je tape encore ma main dans mon front. C'est certain, je suis folle. Je dois oublier tout ceci.

Samedi 16 mai 2020

Tu as vraiment une sale gueule, Uma ! Carole a jamais su faire dans la broderie et la dentelle quand elle s'adresse à quelqu'un. Je me

tourne vers le petit miroir situé au-dessus du lavabo de ma chambre, et j'ai effectivement une sale gueule. Je n'ai jamais vu des poches aussi profondes et aussi bleues teintées de noir. *Ça c'est parce qu'elle pleure depuis 3 jours.* Et voilà Juliette qui ajoute la deuxième couche. *Non, c'est faux, je ne pleure plus depuis hier.* Je dois bien me défendre comme je peux.

Carole, insensible, saute sur mon lit et prend ses aises, croisant ses mains derrière sa tête. *Allez, raconte-moi tes malheurs !* Je ne prends pas la peine de me retourner pour lui répondre, puis-je Juliette, procureur de la République, se charge de me charger. *Uma fait des rêves prémonitoires, à moitié faux, et ça la stresse. J'essaie de lui faire comprendre que c'est son cerveau qui a enregistré des images quelque part, dans la réalité, sans qu'elle s'en souvienne. Ça lui semble nouveau alors que c'est du vieux stock.*

Ah ouais, c'est intéressant ça. Et c'était quoi son rêve prémonitoire ? Voilà ma vie bientôt en une du journal local, je le sens. C'est pourtant inintéressant les aventures d'une fille à moitié folle. Juliette, ma biographe en chef, poursuit son accusation. *Lundi, elle a rêvé qu'on voyait un homme se faire battre, on a essayé de le sauver, on a merdé, on s'est enfui, on s'est fait poursuivre, je me suis pété la gueule et alors que les deux crapules allaient nous abattre, une fille blonde qui s'appelle Mathilde a surgi de nulle part, armée de son chat roux, et nous a sauvé la vie. Débile, hein ?*

Je me tourne vers Carole pour la voir rire de moi. Mais Carole ne rit pas, ses yeux ne bougent plus, son corps ne gigote plus. Elle me regarde comme si j'étais une extra-terrestre qui vient de débarquer sur la Terre. Prise de démente, elle se dresse debout sur mon lit et se met à crier. *Putain, tu as rêvé de la sorcière ! C'est super cool ! C'est incroyablement cool ! C'est totalement génial !* Sur ces belles paroles, Carole quitte ma chambre en furie. *Attendez-moi ici, je vais chercher mes runes dans mon sac qui est resté dans la cuisine, n'allez nulle part hein !*

Alors là c'est le pompon, je vais avoir droit à la maudite divination par les runes. *C'est quoi ça Uma, les runes ?* J'aimerais commencer à expliquer à Juliette toute cette histoire de runes, mais Carole est déjà de retour, essouffée. *Tu sais qu'il y a une légende dans notre région, au sujet d'une sorcière qui vit dans la forêt où se trouve le grenier à sel, enfin le bunker. Mon arrière-grand-mère m'en parlait quand j'étais petite, mais je t'avoue que j'y ai jamais prêté plus d'attention que ça. Je me souviens juste que c'était une jeune fille un peu plus vieille que nous, qui s'appelait Mathilde, et qui avait un chat roux avec elle. Des hommes ont déjà affirmé l'avoir vue, mais vu l'état d'ivresse de la plupart des chasseurs, c'est resté une légende. Il faut qu'on aille voir mon arrière-grand-mère, elle habite au village. Elle a plus toute sa tête, mais nous non plus de toute façon. Dimanche, mon père nous emmène la voir, vous viendrez avec nous, ça me donnera l'occasion de vous le présenter aussi. Mais minute papillon ! Avant tout, tirage de runes !*

Pendant que Carole tire trois runes et tente de découvrir comment j'ai pu rêver d'une fille que j'ai jamais vue et dont j'ai jamais entendu parler, j'essaie de me dire que je ne suis pas vraiment folle si elle existe vraiment. Bien que c'est assez fou de rêver de quelqu'un qu'on ne connaît pas et qui existe, hein. *Ah, zut, ça veut rien dire ce tirage de runes. Carole a l'air contrariée. Ça dit, dans ta relation à cette fille, que dans le passé elle t'a protégée sans que tu le saches, que dans le présent elle te protège sans que tu le saches, et que dans l'avenir... c'est toi qui vas la sauver. Ça fait aucun sens, je vois pas comment une fille aussi anodine que toi, et je dis pas ça pour te vexer, sauverait une sorcière qui vit depuis, peut-être, des centaines d'années. Bah, peu importe, on demandera ça à grand-maman Lucienne dimanche prochain. Difficile d'en placer une quand Carole part dans un délire. Ça va être long d'attendre mamie Lucienne...*

Dimanche 17 mai 2020

Moi c'est Joe, toi t'es l'amie de Carole, c'est ça ? J'aimerais lui dire que je ne sais pas si c'est mon amie, mais je ne pense pas que le père de Carole cherche à avoir une conversation sur la notion d'amitié au 21^e siècle. Joe est un père moderne, aux lunettes fumées posées sur le nez, cigarillo fumant dans la main droite, veste de cuir véritable qui sent la vache fraîchement tuée, jeans troués aux deux genoux, santiags avec suffisamment de boulons pour réparer son 4x4 flambant neuf des années 2000. Ses cheveux sont rasés, ou alors il est chauve, son crâne est ce qu'il a de plus beau, j'ai quasiment envie de prendre un chiffon, d'y mettre du Pliz et de le frotter pour qu'il brille encore plus. *Moi c'est Uma, vous êtes le père Carole j'imagine ?* Il semble que j'imagine mal. *Je suis le beau-père de Carole, j'insiste sur le beau. Elle me considère comme un père la petite. Je m'occupe d'elle depuis que son père est en prison pour un braquage qui a mal tourné il y a bien longtemps, 20 ans peut-être.*

Ouf, ça me soulage que ce soit juste son beau-père, je peux laisser mon cerveau le traiter de tête de con. *Moi c'est Uma, et elle c'est Juliette... ma... petite sœur.* Je la regarde du coin de l'œil et je la vois retenir un pouffement de rire. *Allez les filles on y va, grand-maman Lucienne nous attend.* Carole nous prend par les épaules et nous pousse vers le 4x4.

Je regarde le beau-père dans le rétroviseur avant, et il me fait penser à ces dealers de drogue des films américains des années 80. J'essaie de me souvenir si une loi interdit de fumer en présence d'enfants dans une voiture, mais à quoi bon de toute façon, je ne cherche pas à passer pour une fille haïssable, je veux juste être une fille qui rase les murs, qui se fond dans la masse, que personne ne remarque. *Hé, les filles, ça vous dit d'aller au restau après avoir vu la vieille bique ?* Je regarde Carole, qui ne bronche pas à l'écoute de l'insulte envers son arrière-grand-mère. *Ouais Joe, c'est une super idée, n'est-ce pas Juliette et Uma ?* Juliette, pieuse respectueuse de l'ordre et la loi, émet une remarque inutile. *Mais les restaurants sont fermés avec le confinement, non ?* Joe et Carole éclatent de rire. *Dans notre coin de pays, c'est pas les Parisiens en costume qui font la loi.* Joe ouvre la boîte à gants et un pistolet manque d'en sortir. *Ici, c'est pas le far-ouest, c'est le far-centre de la France, les filles.* Après ces belles paroles, Joe lâche quelques ronds de fumée, exécutés brillamment avec son cigarillo. Je ne pensais même pas être dans l'ouest lointain, mais plutôt en Colombie, sous le règne de Pablo Escobar.

Après 10 minutes à suffoquer dans le 4x4, nous arrivons enfin devant une petite maison individuelle d'un village de province, avec muret en pierre, grillage sur le muret, et un jardin dans un état lamentable. Carole tape mon épaule. *Ouais, je sais ma Parisienne chérie, c'est pas Versailles ici. Lucienne a 83 ans, et comme le disait Joe, c'est vraiment une vieille bique, tu vas voir comment elle va nous recevoir. Elle est super bizarre, mais bon, ce qu'il y a de bien avec les vieux, c'est qu'ils sont la mémoire de ce qui se passait, jadis !* Ça me semble quand même pas très respectueux de définir une dame de 83 ans comme une vieille bique.

Le portail en métal rouillé grince à en déchirer l'échine. Joe passe devant nous et va frapper la porte d'entrée. Il frappe fort. Il frappe très fort. Rien ne se passe. *J'espère que la vieille a pas clamsé, putain !* Une main glaciale se pose sur mon épaule droite et je sens la mort provoquer des frissons sur ma peau, jusqu'au bout de mes ongles. *La vieille bique a pas encore clamsé, abruti. Allez, venez les petites, il*

fait chaud ici, j'ai de bons oranginas bien frais qui vous attendent dans ma cave. Je me tourne vers Lucienne, qui a lâché mon épaule. Elle est pas plus grande que moi, un peu rondouillarde, la peau de ses mains laisse uniquement voir des os et des veines translucides, son sang vire au bleu noir. J'ai pas hâte d'avoir 83 ans. *Me juge pas, ma petite, tu verras que si tu te rends à 83 ans, tu seras heureuse d'être aussi belle que moi à cet âge.* Elle lit dans mes pensées et Joe éclate de rire. *Vous, Lucienne, je vous adore tellement, je vous épouserais tellement vous êtes belle !* Elle se tourne vers lui, et plonge des yeux d'une rare froideur dans ses yeux amusés. *On peut se marier demain si tu veux, mais tu passeras pas l'été.* Joe n'a que faire de cette menace voilée, il hausse les épaules et se dirige vers le demi-sous-sol pour y chercher des oranginas moins frais que je l'aurais espéré.

Je me souviens pourquoi je n'aime pas les maisons des personnes extrêmement âgées. C'est une odeur qui semble propre à ces maisons, un mélange de naphthaline, de camphre et de vieux bois pourri. Chez Lucienne, c'est pas comme ça, assez étrangement, je sens de l'encens, ou du bois brûlé. *Mamie Lulu, on est venu vous voir pour que vous nous parliez de la sorcière qui vit dans la forêt, ou ben, disons, qui aurait vécu dans la forêt, hein.* Mamie Lulu fronce les yeux, comme pour se souvenir, puis se lève pour aller s'asseoir sur un vieux fauteuil qui bascule légèrement. *Vous voulez que Lulu vous raconte une histoire, alors venez ici les petites, asseyez-vous près de moi, des oreilles curieuses ne doivent pas nous entendre.*

A la fin de l'année 1939, j'étais encore une petite fille, mais je me souviens de tous ces gens qui venaient se réfugier chez nous, pensant échapper à la guerre en se cachant dans nos forêts et nos volcans. Tout comme aujourd'hui ils essaient d'échapper au virus, aussi futilement qu'en 1940. Ils ont été rejetés par les habitants, souvent par la force. Je me souviens de pères de famille battus sur la place publique, à coups de bâtons. Un jour, une jeune femme aux boucles blondes, aux si belles boucles blondes, est arrivée seule, depuis les États-Unis. Sa beauté ne lui fut d'aucune utilité. Elle aussi fût traînée sur le sol par une foule en délire, et plusieurs hommes l'ont tapée, puis tapée, et tapée encore avec des pierres. Elle n'était plus jolie. C'était la première qui est morte, et la dernière. Honteux, ils sont allés dans la forêt pour jeter son corps aux renards. Personne n'est jamais venu se soucier d'elle. La guerre frappa l'année suivante, tuant plusieurs hommes de nos villages. Des lâches se sont réfugiés dans d'anciens greniers à sel pour échapper à la guerre, pendant des mois. Quand l'armistice fut signé, je me souviens d'eux... arrivant au village, empilés les uns sur les autres, sans aucun œil dans leurs orbites. Un seul était vivant, sans ses yeux, mais vivant quand même. Il racontait à qui voulait l'entendre qu'une sorcière blonde les a traqués les uns après les autres, puis a déposé leurs corps mutilés devant le principal grenier à sel, celui qui sert de bunker à notre famille.

Évidemment, tout le monde l'a pris pour un fou, mais les années suivantes, tous ceux qui avaient participé au meurtre de la jeune blonde, et qui étaient partis à la chasse, sont tous morts. Certains ont accusé les ours, d'autres la sorcière blonde, qui se vengeait du sort qu'on lui avait fait subir. Un seul a survécu, il est revenu en un seul morceau, mais avec le dos lacéré de marques de plusieurs centimètres de large. Il dit que la jeune blonde lui a dit qu'elle le laissait en vie pour qu'on se souvienne de ce qu'elle a subi. Il est encore là le vieux con, il doit pas être loin des 100 ans, il a vécu toute sa vie dans la terreur. Des fois je me dis qu'il aurait mieux dû crever dans cette forêt à 20 ans plutôt que vivre un enfer les 80 années suivantes. Peut-être que la sorcière l'a maudit pour qu'il vive aussi longtemps.

Joe interrompt Lulu. *La petite Uma, ça a l'air qu'elle a vu la blonde dans un rêve et qu'elle a sauvé la vie de son amie et la sienne.* Ah ben c'est génial, Carole a raconté ma vie à son père, merci pour les secrets ! *Ben, euh, non, c'est pas exactement ça.* C'est tout ce que j'arrive à maugréer, Juliette raconte mon rêve et ce qui s'est passé le lendemain. Mamie Lulu se lève et se dirige vers sa cheminée éteinte, comme pour chercher une chaleur qui n'est pas là.

Moi, je vous dis, les filles, jamais j'ai mis les pieds dans cette forêt, depuis plus de 70 ans, mais je sais que ceux qui ont fait des conneries dans cette forêt, ils ne sont jamais revenus. Oh oui, on a jamais retrouvé de corps, la police, tous des incapables, a dit que c'était des gens qui fuyaient leur vie de merde ici et qu'ils étaient sans doute partis aux Amériques, du Nord, du Sud, peu importe. Moi je vous dis, leurs os ont servi d'aiguiseur à dents pour les renards, et à la sorcière blonde. Je vous conseille d'aller jouer ailleurs. Elle hésite, marque une pause. Elle se tourne vers nous, ses yeux brillent de malice. *Le père Marcotte a 100 ans, ce vieux fou, vous pouvez toujours aller le voir ah ah !*

Juliette me regarde et fait non de la tête. Seule Carole, qui ne connaît pas la peur, s'excite. *Oh oui Mamie ! Le temps de convaincre les deux trouillardes d'aller le voir, et le tour est joué ! On a rien à faire d'autre ici de toute façon...*

Peut-être qu'on a rien à faire d'autre, mais je le sens pas.

Jeudi 21 mai 2020

Alors les dégonflées, on va le voir le père Marcotte ? J'ignore la question de Carole et je tends mon bras vers le saladier qui contient la poêlée forestière, un délicieux mélange de pommes de terre sautées et de champignons, saupoudré de ciboulette et de persil. Sur la table, trône aussi une moitié de cochon et, évidemment, je n'y touche pas. Je peux manger des animaux morts, cuits, mais si je les vois dans leur forme animale, je suis automatiquement végétarienne.

Je regarde Carole du coin de l'œil et je devine sa déception, son impatience. Depuis dimanche, elle veut qu'on passe à la phase 2 du plan consistant à percer le mystère de la sorcière blonde. Mamie Lulu n'a pas pu nous dire grand-chose sur la sorcière blonde, hormis qu'elle venait des États-Unis. Elle ne se souvenait même pas de son prénom. Si elle s'appelle Mathilde, ça sonne pas très anglophone. La seule solution selon Carole, c'est aller voir le vieux Marcotte, son supposé assassin. *Allez, Uma, allez, on touche au but, il faut aller voir Marcotte !*

La dernière fois que Carole a eu envie d'enquêter, on a retrouvé Hubert pendu à l'entrée du pensionnat et Carole s'est fait virer. *Marcotte ? Vous parlez de Marcotte les filles ? Le vieux centenaire qui habite au village ?* En parfaite synchro, Carole et moi nous tournons vers Micheline, notre sympathique cuisinière, qui brise la monotonie ambiante en nous emmenant avec elle, lors de son circuit en pleine campagne. Elle livre à ceux qui sortent plus de chez eux, des fruits, légumes et plats transformés ici, un business de pandémie qui marche super bien. L'oncle Henri compte et recompte ses billets chaque soir, comme l'oncle Gripsou.

Oui, on parle bien de M. Marcotte, vous le connaissez ? Micheline regarde Carole avec un sourire énigmatique de circonstance. *Oui... on peut dire que je le... connais. En fait, personne le connaît vraiment. Il ne sort plus de chez lui depuis des dizaines d'années. Je ne pense pas me tromper en disant que personne de vivant ne l'a jamais vu. C'est assez étonnant que, rendu à 100 ans, aucune infirmière ni aucun médecin ne lui rende jamais visite.* Carole prend une pause à la Sherlock Holmes et poursuit l'interrogation du témoin Micheline. *Mais,*

comment peut-on vivre sans sortir de chez soi ? Il n'a jamais travaillé, fait de réparations dans sa maison ? Des ouvriers et livreurs ont bien dû le voir ?

Micheline se sert un verre de vin rouge, en avale quelques gouttes, et poursuit son histoire. *Son père était le plus gros propriétaire terrien de la région. Au fil des années, son fils unique a tout vendu, sans doute pour compenser le fait qu'il travaillait pas. Selon le notaire, il lui reste peu grand-chose, mais à 100 ans, peu importe non ? Et puis vous lui voulez quoi au père Marcotte ? Si vous tenez tant que ça à le voir, venez avec moi, demain je dois faire une livraison de plusieurs kilos d'asperges à un restaurant pas loin de chez lui. Je suis certain qu'il vous ouvrira pas, il va vous falloir trouver un stratagème génial pour le voir.*

Carole sourit et tend vers moi un pouce victorieux. Je soupire intérieurement. Le génie ça la connaît. C'est certain que l'idée géniale elle l'a, une idée qui reste géniale jusqu'à ce qu'elle soit mise en exécution, mais je capitule quand même. *Ok Micheline, on t'accompagnera demain, c'est gentil de ta part.* À vrai dire, je m'en fous un peu du plan de Carole, s'il foire, et il foirera, alors on en restera là, loin de la sorcière, loin des drames de la Seconde Guerre mondiale. *Au fait Micheline, pourquoi tout le monde l'appelle le père Marcotte ?* Micheline reprend une gorgée de vin rouge pour se souvenir. *Je pense, mais j'en suis pas sûr, qu'à l'âge de 20 ans il a décidé de rentrer dans les ordres, il a étudié la théologie. Les saoulons du bar disent qu'il voulait que Dieu lui retire une malédiction, mais ça a jamais marché, alors il s'est enfermé chez lui, pour ne plus jamais voir personne, jamais. Il est devenu le Père Marcotte, parce que les gens aiment donner des surnoms, comme votre sorcière, qui est sûrement pas une sorcière, hein ?* Ça, justement, ce sera à la phase 3 du projet de Carole de le déterminer.

Vendredi 22 mai 2020

Micheline agite sa main en nous quittant. Elle poursuit sa tournée et revient nous chercher à 15h30, exactement. Nous avons 3 heures pour percer le mystère de la sorcière du bois enchanté, ou de la sorcière enchantée du bois maudit, bien que ce soit une forêt plutôt qu'un bois, mais Carole cherche un titre accrocheur pour son premier roman consacré à ce mystère.

Nous sommes trois, Juliette, Carole, et Uma, pour servir la justice, ou le droit de savoir. Ok, personne nous a rien demandé, mais Carole me contamine et je prends goût à l'idée de percer ce mystère, qui va peut-être, sans doute, certainement, éclater de lui-même, comme un ballon bon marché acheté dans une fête foraine.

La maison du Père Marcotte est une maison qui était prestigieuse au début du siècle. Aujourd'hui, les pierres en façade sont effritées, les mauvaises herbes sont aussi grandes que nous, la peinture sur le bois, qui tient les carreaux des fenêtres, tente de cacher la pourriture. Du fer forgé, il y en a pas mal, et pas mal rouillé. Je me tourne vers Carole, le cerveau de notre expédition. *Alors, patronne, c'est quoi le plan génial pour discuter avec un vieux pourri meurtrier que personne a vu depuis 80 ans ?* Carole ne me répond pas et se dirige à pas feutrés vers l'arrière de la maison, et je me dis que si elle pense entrer par effraction, c'est sûrement pas génial comme plan. À quoi m'attendais-je de toute façon.

Elle pose son sac à dos par terre et en sort une bouteille d'alcool, un tissu, et un briquet. *Non mais t'es folle ! Tu vas pas foutre le feu à la maison dis-moi ? Je suis consternée.* Carole me regarde avec des yeux remplis de vengeance. Depuis qu'on a pénétré sur ce terrain, je ne la reconnais plus, elle semble possédée. Ce n'est plus ma Carole, un peu fofolle et toujours optimiste, vivante. *Tu croyais quoi Uma ? Si ce gars est jamais sorti de chez lui, tu penses que tu vas frapper poliment à sa porte, lui envoyer un beau sourire, lui demander de te parler de la sorcière autour de quelques oranginas et biscuits secs ? Non, cette ordure qui a tué une jeune fille en 1940 mérite de brûler vif ! C'œil pour œil, dent pour dent, yiha !* Elle est totalement devenue folle. Je suis paralysée par le doute, je la vois préparer son cocktail Molotov et je ne sais pas comment réagir. Le vieux Marcotte va sans doute brûler dans sa maison.

Besoin d'un coup de main, jeune fille ? Une voix masculine surgit derrière nous. Je me retourne et vois un beau jeune homme d'à peine plus de 20 ans, peut-être 25 ans, mal rasé, habillé comme un bourgeois du 18e siècle. J'espère secrètement que c'est pas un fantôme enterré dans l'arrière-cour. *C'est pas comme ça tu vas brûler cette maison. Tu dois ajouter de l'huile de moteur pour que le feu soit plus grand et dure plus longtemps, et c'est de l'essence qu'il faut mettre, et toujours penser à ne pas trop remplir ta bouteille pour que les vapeurs d'essence rendent ta bouteille plus explosive.* Carole regarde sa bouteille avec une grande peine. *De plus, jeune fille, il y a des barreaux en fer sur les fenêtres du rez-de-chaussée, tu penses la faire rentrer comment ta bouteille ? Tu vas la lancer en l'air, au 2^e étage ? Et tu as juste une bouteille...*

J'aimerais prendre mes jambes à mon cou, mais je suis hypnotisée par ce jeune homme. Il est irréel et je me demande si je suis en train de rêver, comme j'ai rêvé de Mathilde. Juliette, elle, fond en larmes, c'est sa tactique pour apitoyer les gens chez qui ça fonctionne de voir des jeunes filles sans défense, pleurer. *Allez, faites pas cette tête-là, je vais vous faire rentrer, et si tu veux lancer ta bouteille, tu le feras dans la maison. Le proprio cuisine au gaz, donc si tu lâches ta bouteille dans sa cuisine ça va bien exploser, sois pas triste.* Carole hoche la tête, sourit, range sa bouteille, et suit le jeune homme. Je semble être la seule à me dire que je dois vivre dans une réalité alternative. Tout ceci n'a aucune logique.

Les inconnues suivent l'inconnu dans la maison du vieux Marcotte. L'intérieur de la maison est mieux entretenu, mais je n'ai pas le temps de tout observer. *C'est quoi vos noms, les filles ?* Carole s'apprête à ouvrir la bouche mais je suis la plus vive. *Moi c'est Héroïse, elle c'est Cassandre et la plus jeune est notre amie Hermione.* Aïe. J'allais pas donner nos vrais prénoms mais j'aurais peut-être pu éviter des prénoms issus de la mythologie. *Ah, parfait, de jolis prénoms. Moi c'est Victor. Je sais, ça sonne vieux, mais quand je suis né c'était à la mode.* Ouais, c'est ça, le prénom Victor, à la mode, dans les années 90, bien sûr. Il est aussi honnête que nous, ça promet.

Je pousse Carole sur le côté et je prends la direction des opérations. On risque la maison de correction avec toutes ses conneries, il est temps qu'une fille avec la tête sur les épaules reprenne la situation en main. Mon seul problème est que ce Victor semble être un malin. Je ne sais pas comment je vais être plus maligne que lui. Déjà, je ne comprends pas comment on a pu entrer aussi facilement dans une maison où personne ne serait jamais entré depuis des dizaines d'années. La seule explication logique que je trouve, c'est que Lucienne et Micheline ont toutes les deux perdu la boule, ou alors on s'est trompé de maison, ce qui serait vraiment une erreur totalement stupide.

Victor ? C'est gentil à vous de nous inviter chez vous, mais on a un rendez-vous dans 30 minutes et il faudrait qu'on parte bientôt hein ?

Victor ne m'écoute pas et sort du jus de citron, qu'il verse dans trois verres, y ajoute un peu de sucre et de l'eau bien froide. Il les pose sur la table de la cuisine. Carole, qui n'a pas envie de partir, prend le verre volontiers. *Hé, Victor, il est où le vieux Marcotte ? On veut lui parler.* Je rage intérieurement, elle a toute la subtilité d'une excavatrice dans un site de fouilles archéologiques. *Oh, je m'en doutais ma chère Cassandre, c'est le vieux Marcotte qui t'intéresse. Et tu lui veux quoi ?* Carole prend le verre de limonade de Juliette et poursuit son accusation. *On veut tout savoir de sa vie depuis sa naissance, tout, et notamment les années 1939 et 1940.* Victor, qui sirotait jusque-là, sereinement, son café en capsule,ousse de surprise et tâche sa chemise qui était d'un blanc immaculé.

L'air ennuyé, Victor regarde les taches de café, et se résout à retirer sa chemise. *Donnez-moi un instant, je vais me changer et ensuite je répondrai à vos questions.* Il quitte la pièce et on se regarde toutes les trois, stupéfaites. Juliette prend la parole. *Vous... vous avez vu son dos ? Vous avez vu son dos ?* Oui, on a toutes vu son dos, avec des cicatrices, indénombrables, traçant méticuleusement des lignes parfaitement droites, du haut de ses épaules jusqu'au bas de son dos. *Carole, gifle-moi, pour que je sois certaine que je ne suis pas dans un rêve.* Carole se lève mais ne me gifle pas. *Ça sert à rien Uma, il faudrait que tu me gifles en même temps. On a trouvé le père Marcotte.* Non non. Le Père Marcotte doit avoir 100 ans, c'est pas un beau jeune homme de 25 ans, ça marche pas.

Victor revient dans la cuisine, vêtu de la même chemise, en version propre. *Venez vous asseoir au salon, ce sera plus confortable pour discuter.* On suit religieusement le fils de Satan jusqu'au salon. Je ne sais pas quelle question poser en premier. J'en ai trop, et je ne sais pas laquelle est la plus pertinente. Pourquoi est-il jeune ? Est-ce vraiment lui ? Connaît-il la sorcière ? L'a-t-il tuée ? S'est-elle vengée ?

Je sais qui vous êtes, je savais que vous viendriez un jour. Ça fait partie de mon deal avec Mathilde de vous accueillir. Elle m'a dit qu'un mois avant ma mort, en mai 2020, j'allais recevoir la visite de trois jeunes filles, et que je devrai vous demander d'aller la voir, dans sa forêt. Le verre qu'il tient dans sa main se brise, mais cette fois c'est juste de l'eau citronnée qui coule sur ses vêtements. *Ça se borne à ça, j'ai rien à vous dire de plus selon ses instructions.* Il se lève et se dirige vers une fenêtre. *Mais je vais vous en dire plus, pour que vous sachiez ce que vous risquez en allant la voir.* Il allume un bâton d'encens. *Je ne sais pas ce que vous savez de mon histoire. J'imagine que le bouche-à-oreille de ces 80 dernières années a dû déformer la vérité. Je vais donc vous dire ce que j'ai vécu.*

En 1940, à cause de la guerre, des lâches sont venus se réfugier chez nous. J'avais 20 ans. Les principaux pères de famille ont décidé de leur refuser l'entrée, on leur a donc demandé de retourner chez eux, ou tout simplement d'aller voir ailleurs. Avec tout leur argent, ils ont refusé et ont acheté des maisons chez nous. Ces maisons ont été brûlées, leurs occupants ont été battus, et finalement ils sont tous partis. Un jour, une fille de mon âge est débarquée des Amériques, une guerrière. Je ne sais pas ce qu'elle a fait exactement aux États-Unis, mais elle venait se réfugier chez nous. Elle avait quitté la France, ou la Belgique, je ne me souviens plus, quelques années plus tôt, pour vivre le rêve américain. Bref. Peu importe, on voulait pas d'elle non plus, mais elle a résisté plus que les autres, elle avait peur de rien.

Mon père a eu l'idée d'en faire une amie, de sympathiser avec elle. Il a empoisonné son verre de cognac, elle s'est écroulée et il l'a traînée dehors, où plusieurs habitants l'ont battue à coups de bâton, de pierre, de tout ce qu'ils avaient sous la main. Je me souviens l'avoir vue sur la place centrale, complètement défigurée, et morte. Enfin, on pensait qu'elle était morte. C'était notre première morte. Je dis nous, mais je l'ai pas tuée. La première fois que je l'ai vue, j'ai eu un mauvais pressentiment, comme si je rencontrais le diable. Je l'ai soigneusement évitée pendant des semaines. Mais j'ai rien fait pour empêcher sa mort. J'ai aidé à la transporter dans la forêt, dans un coin fréquenté par les renards, pour que son corps disparaisse, même les os.

Tout le monde a repris une activité normale ensuite. Peu de temps après sa mort, des habitants, partis chasser, ont disparu. Des battues ont été organisées. On a tué des dizaines de renards, je me souviens, mais on a retrouvé aucun mort. Mon père a décidé de m'emmener, avec trois de ses amis, pour participer à une énième battue. Cette nuit-là, nous avons disparu, tous les cinq, à tour de rôle. On entend un bruit sec, puis l'un de nous disparaît. Je ne sais pas si je fus le dernier, je me souviens juste que je suis tombé sans connaissance, puis je me suis réveillé dans une grotte, avec les quatre autres. Elle était là, le visage éclairé par une torche. Vous l'auriez vue, elle était absolument magnifique, aussi envoûtante que le diable. Je pensais que c'était un fantôme, mais un fantôme ne traîne pas mon père comme si c'était une plume, sur plusieurs dizaines de mètres. Elle l'a jeté dans une fosse puis a éteint la lumière. J'ai entendu des centaines de petits cris stridents. C'étaient des rats qui étaient en train de manger mon père. Pendant des heures et des heures, il a crié, il a crié... puis a fini par ne plus crier.

Elle est revenue plus tard, dans cette grotte qui sentait la merde, l'urine et la putréfaction. Elle a posé des torches tout autour de la fosse, pour qu'on ne rate rien du spectacle. Les trois autres gars sont tous passés dans la fosse les uns après les autres. L'un d'eux avait tellement faim que je l'ai vu croquer des rats vivants avec ses dents. Mais ils étaient si nombreux, il est mort comme les autres. J'ai attendu mon tour, trop faible pour la supplier de ne pas me tuer. C'est même pas ça, je voulais mourir... Jour et nuit, je sentais les rats me grignoter, bout après bout...

Juliette se lève de son fauteuil, puis s'écroule, inconsciente. Moi j'ai juste envie de vomir. Seule Carole est parfaitement insensible. *Te laisse pas distraire Victor, continue !* Et Victor continue.

Elle s'approche de moi et plonge ses yeux noirs dans mes yeux. Elle me dit que les rats ont suffisamment mangé et me demande si je veux être leur dessert. Je trouve la force de lui dire que j'ai juste porté son corps, je ne l'ai pas battue à mort. Je ne sais pas pourquoi en cet instant j'ai eu envie de vivre. Elle a éteint les lumières, elle a prononcé des paroles dans une langue inconnue pendant une éternité, puis m'a annoncé ma sentence : « Victor, tu mourras un beau jour de juin 2020, dans 80 ans, une fois que tu auras guidé trois jeunes filles vers moi, vers cette grotte. Pendant ces 80 années, tu resteras chez toi, sans jamais voir personne. Si tu essaies de sortir de chez toi, tu sentiras ces rats grignoter tes vaisseaux sanguins, ronger tes os méticuleusement. Ton seul lieu de vie sans souffrance sera ta maison. Si tu me crois pas, écoute ceci. Je vais te libérer, et jusqu'à ce que tu retrouves le chemin de ta maison, tu vas souffrir ainsi. »

Elle n'a pas menti. J'ai eu envie de mourir des milliers de fois en revenant à la maison, en me traînant sur le sol comme une merde. J'ai essayé de mourir lors de mes premiers mois de liberté, de nombreuses fois, mais elle m'a lancé un sortilège, jamais j'ai eu le courage d'aller au bout.

Victor s'écroule sur son siège. Je pense à son récit et pas une fois j'ai entendu un regret ou un repentir. C'est vraiment un pourri, qui ne pense toujours qu'à lui. *Comment ça se fait que vous ayez toujours l'air d'avoir 20 ans et pourquoi ces cicatrices dans le dos ?* Il se met à

rire comme un fou. *Les cicatrices, c'est les ongles des autres prisonniers, qui se sont accrochés à moi pour me dévorer, mais leurs dents n'étaient pas assez fortes, alors ils me griffaient et léchaient mon sang.* Merci pour les détails dégueux, la prochaine fois, je vais essayer de ne pas avoir toutes les réponses aux questions que je me pose. *Et pour l'âge ?*

Il se lève et ne répond pas. Il se dirige vers la porte et l'ouvre, nous invitant silencieusement à partir. *Vous savez ce qu'il y a à savoir. Vous lui poserez des questions à elle, pour moi c'est fini.* Juliette, en larmes, le regarde une dernière fois. *Et si, maintenant, vous franchissiez le portail, peut-être que vous seriez libre, sans souffrir, non ?* Il la regarde sans sourire. *Je suis brisé depuis 80 ans, j'attends juste que cet enfer se termine.* La porte se referme.

Au même moment, Micheline arrive. On rentre vers la ferme sans se parler, essayant d'assimiler toutes les horreurs qu'on a entendues. Carole ne parle même pas de la phase 3 du projet, elle regarde le paysage défiler, le cerveau vidé. Une seule pensée persiste dans ma tête, la sorcière est dangereuse. Dangereuse.

Lundi 25 mai 2020

Au déconfinement ! Joe lève au ciel sa Tourtel Botanics, aux « notes de romarin et cranberry ». C'est la bouteille qui dit ça. *Allez Uma, c'est sans alcool, goûte !* Je hoche négativement ma tête, du plus loin que je puisse vers la droite, puis du plus loin que je puisse vers la gauche. Je n'aime pas les ambiguïtés, non, c'est non. Je regarde l'étiquette et la « note de canneberge » c'est 0,1 % de jus de canneberges. Si jamais un jour j'ai une note de 0,1 % à l'école, je pense que c'est parce que j'aurais fait l'effort de ne pas faire de fautes en écrivant mes nom et prénom sur la copie.

Je prends le risque de me moquer de Joe et de sa fausse bière qui goûte la canneberge. *Un jour, Joe, je deviendrai la chef marketing du groupe Kronembourg, et j'inventerai la fausse bière aux 10 000 ingrédients, soit 0,1 % pour chacun !* Je souris, sortant mon plus beau sourire, fière de mon espièglerie, jusqu'au moment où Juliette amène sa remarque aux notes arithmétiques. *Uma, ça prend pas 10 000 ingrédients pour faire 100 % d'une bière, avec des ingrédients différents, à 0,1 % chacun. Ça en prend 1000.* Tout le monde autour de la table se met à refaire le calcul, mais personne est de taille à se confronter à Juliette, la fille qui a sauté des classes. Dieu merci, la serveuse vient prendre notre commande et me sauve d'un embarras assez certain. Je cesse de rêver à ma belle étiquette de fausse bière tentant de lister 10 000 ingrédients.

On fête le déconfinement dans un restaurant qui n'a jamais fermé. Je pourrais soupirer d'exaspération devant tant d'insouciance, mais il est impossible de convaincre de leurs torts des insoucians qui n'ont jamais été victimes de leur insouciance. Moi j'ai peur de beaucoup de choses parce que je me suis brûlée, mais eux, ils vivent dans leur cocon où tout ce qui se voit à la télé, tout ce qui se lit dans les journaux, ça se passe sur une autre planète, dans un système solaire éloigné. Ici, on crève les pneus des peureux qui viennent avec *leur* virus, ici on battait à mort des réfugiés d'une guerre potentielle, plusieurs dizaines d'années plus tôt. Quand je leur dis que je suis une Parisienne et que je suis accueillie ici chaudement, ils me répondent, « toi c'est pas pareil », et la conversation s'arrête là, avec une accolade chaleureuse. Moi, c'est pas pareil. Pourtant, moi, je suis parfaitement ordinaire.

C'est un restaurant asiatique, tenu par des gens du coin, qui ne sont pas asiatiques. Ça retire du folklore au restaurant. Le steak-frites est mariné au basilic thaïlandais et les frites sont fournies avec une mayo sriracha. Moi j'ai un correcteur orthographique avec une intelligence artificielle impeccable, mais le restaurateur du coin, du restaurant asiatique, ne sait pas écrire convenablement sriracha sur le menu. Ça ressemble plus à de la cire à chat qu'à de la sriracha. *Peuchère, arrête de pinailler, ma bartavelle, et choisis donc le poulet général tao et sa sauce à l'orangina.* Je me tourne vers Juliette, qui a décidé aujourd'hui de m'en faire voir des vertes et des pas mûres. Elle se met à imiter l'accent marseillais. Il faut se souvenir qu'elle aspire à devenir une grande comédienne et répète en ce moment du Marcel Pagnol. *Arrête de m'emboucaner, fadoli !* Pfiou, ok, oui, mais bien sûr, je souris gentiment à Juliette, puis me cache derrière le menu, n'étant pas entraînée à participer à une battle verbale aux notes provençales.

Je passe en revue tous les plats asiatiques, tripou aux bok choys, tartare de bœuf à la coco râpée, escargots au jus de noix de coco, cuisses de grenouilles façon Mandchourie. *Madame, c'est quoi la façon Mandchourie pour les cuisses de grenouille ?* Je sais, je viens de poser une question inutile à la serveuse, puisque jamais je ne sucerais ni n'aspirerai la chair des cuisses de ces gluants batraciens. *Mademoiselle, c'est écrit entre les parenthèses, elles sont cuites dans une sauce au soja.* Bon, mon rêve de Mandchourie s'arrête à la sauce soja. Je sens la pression de Joe, Carole et Juliette pour que je choisisse quelque chose sur le menu, ils ont faim et ont déjà choisi. Je choisis la salade niçoise, à la consternation de Joe. *Uma, tu es dans un restaurant asiatique et tu choisis une salade niçoise. Tu devrais avoir l'esprit ouvert pour découvrir de nouvelles cultures, de nouvelles saveurs.* Je regarde Joe en grimaçant, c'est mieux que je ne parle pas d'ouverture d'esprit, ici et maintenant. Si ce restaurant sert de la cuisine asiatique, alors le bounty c'est une friandise inventée au 3^e siècle en Chine, sous la dynastie des Trois royaumes.

Alors les filles, vous êtes allées voir le vieux Marcotte ? Juliette s'apprête à répondre mais je coupe court à toute discussion. *Non, il n'a pas voulu nous accueillir.* C'est mieux comme ça. *Ah ouais, en tout cas si ça vous dit, on organise un barbecue mercredi devant le bunker, ça vous donnera l'occasion de vous promener et de découvrir si une sorcière se cache dans les environs.* Joe se met à rire à gorge déployée, manquant de s'étouffer avec sa Tourtel, le 0,1 % de jus de canneberges, c'est traître. Je pense à sa proposition, mais j'ai peur. Je suis paranoïaque. Je pense que mamie Lulu est une vieille folle, que le vieux Marcotte est mort depuis bien longtemps et que Victor est un jeune fou vivant dans cette maison, peut-être son fils ou son petit-fils.

C'est certain qu'il existe, pour tout ça, une réponse logique, rationnelle, non ? « Non », me répond une voix intérieure.

Mardi 26 mai 2020

Juliette, tu prends cette enceinte-la et moi je prends celle-ci ! On ne sera pas trop de deux pour porter ces enceintes trop lourdes pour ce qu'elles font, soit expulser des notes de musique et des vibrations de cordes vocales. Même Mathusalem était pas né quand elles ont été créées. J'en retourne une, au péril de ma vie si fragile, pour trouver une étiquette qui indique leur année de production. *Effectivement, ça date des années 90. C'est pas juste vieux, ça, ma Juliette, les années 90 c'est la préhistoire !* Juliette pouffe de rire. Depuis hier après-midi, c'est devenu très en vogue, entre nous deux, de nous moquer des vieux et des vieilles nés dans les années 90 et antérieures, et de toutes

leurs vieilleries.

Hier après-midi, pour éviter d'avoir à prendre un dessert au restaurant « asiatique », j'ai proposé que Joe nous offre quelques boules de glace du meilleur marchand de glace en ville. Ok, le meilleur marchand est le seul marchand, mais c'est vraiment le meilleur. En un mois, je pense avoir testé la plupart des parfums, et mon duo préféré est une boule de café expresso accompagnée d'une boule aux saveurs des fruits de la passion. Hier, c'était quasiment la canicule, et la file devant le glacier s'étendait sur un bon 30 mètres. Un couple d'octogénaires s'est approché de la file avec une moue dépitée. J'ai voulu leur laisser ma place, mais ils ont refusé. Je suis comme ça, pas forcément une sainte, mais si je peux faire une bonne action, j'y pense deux ou trois fois, puis j'essaie de la faire. Peu importe, devant nous, une mère de famille est accompagnée par sa petite fille de 6 ans à tout casser. Elle tire la robe de sa mère et lui demande pourquoi j'ai essayé de laisser passer des personnes âgées devant moi. Sa mère lui sourit et me regarde avec gentillesse. *Ma belle Lola, prendre soin des personnes âgées, c'est important.* Puis l'incroyable est devenu croyable. *Dis maman, est-ce que moi aussi je devrais laisser les vieilles filles derrière nous passer devant ?* Juliette me regarde, incrédule. Je regarde Juliette, incrédule. Carole saute entre nous deux et salue Lola en riant. *Tu es une jeune fille au grand cœur, Lola, mais ne t'inquiètes pas, je veille sur mes deux vieilles amies de 13 et 15 ans, tu peux commander ta glace avant nous ! Elles en mourront pas !*

J'ai compris qu'on est toujours la jeune de quelqu'un et la vieille d'une autre. Il y a sans doute une leçon de sagesse à en tirer, mais j'attends qu'une vieille des années 90 ou antérieures me l'apprenne. *Uma, ça va pas se porter tout seul, arrête de rêvasser !* Juliette porte à bout de bras son enceinte et je la suis sur le chemin du moulin, la portant comme une femme enceinte, marchant les jambes écartées, à la mode des pingouins. C'est l'idée de Carole tout ça. Il y a une sorte de grenier dans le moulin à eau et elle veut organiser une séance de spiritisme. Évidemment, sachant que c'est une idée de Carole, statistiquement c'est une mauvaise idée, qui va mal finir. Mais peu importe, je dois faire face au monde obscur et me prouver que tout ça c'est juste des fariboles dont il ne faut pas avoir peur.

On entre dans le moulin, dont la roue tourne tranquillement. La chaleur de ces derniers jours a asséché le cours d'eau qui l'alimente. Je ne suis pas une ingénieure, mais je ne peux pas croire que des gens ont pu compter sur ce moulin pour moudre quoi que ce soit, il est trop faible. L'ingénieuse Juliette m'apostrophe. *Dis-moi Uma, on va faire comment pour monter ces enceintes dans le grenier, y'a juste une échelle droite ? Puis, elle est où l'électricité pour les brancher ?* Je tape mon front avec ma main droite, pour signifier qu'on est bien bêtes de ne pas avoir pensé à tout ça. *Ah, vous êtes là les filles ! Je vois que vous avez apporté les enceintes, cool !* Je pointe à Carole, silencieusement, une des enceintes, puis l'échelle, puis le grenier, alternativement, jusqu'à ce que Carole fasse preuve de génie. Elle regarde mon doigt accusateur se promener et commence à grimacer. Juliette essaie de la sauver. *On pourrait faire le spiritisme en bas non ?* Carole hoche négativement sa tête. *Non, non, non, on invoque des esprits dans le lieu le plus haut d'un bâtiment, sinon ça fait des interférences.* Ah mais oui c'est bien sûr, des interférences, pourquoi j'y ai pas pensé. L'esprit, il est trop con pour traverser un plancher, puis déjà qu'il vient « d'ailleurs » et que c'est très très loin, on va pas l'obliger à descendre un étage de plus, hein. *Arrête tout de suite Uma ! Je lis pas dans tes pensées, mais je devine à ta moue sceptique que mon plan c'est de la merde, c'est ça ?*

Oh oh oh, les filles, on se calme, si je t'ai bien compris Carole, il faut qu'on soit en harmonie pour communiquer avec les esprits, donc on arrête tout de suite de se chamailler ! Heureusement qu'on peut toujours compter sur Juliette pour être la voix de la raison. *Ok, suivez-moi, j'ai tout préparé en haut !* Je monte juste après Carole. Je regarde sa mise en scène et je comprends que de grosses enceintes des années 90, on en avait pas besoin. Elle allume des lampes à huile pour à peine éclairer le grenier, elle brûle une barrette d'encens, aux notes de temple thaïlandais. Trois coussins moelleux en laine de mouton sont posés autour d'une planche de bois qui accueille le jeu de Ouija. *Il est en anglais, ton jeu, Carole ?* Elle sourit, fière de sa planche de Ouija. *Oh oui, ma petite mademoiselle, je l'ai trouvée dans le bunker y'a quelques années, elle vient directement de l'état de la Virginie, produite en 1895.* Je l'encourage d'un sourire admirateur, espérant que c'est pas aussi rare que mes pierres précieuses conçues dans des fours chinois avec des produits chimiques en 2019.

On s'assoit toutes en rond autour de la planche. *Uma, Juliette, je vais être la médium. Je vais poser les questions aux esprits, mais avant de débiter je vais réciter un chant d'invocation, pour que les esprits viennent nous parler.* J'ai envie de rire mais je me force à positiver. Carole nous a bien prévenues que si on est sceptiques ou négatives, un démon peut venir en lieu et place d'un esprit gentil tout plein. Elle ferme ses yeux et commence son incantation. *Voici la Terre où tous nous irons, là où jamais un vent froid ou glacial ne souffle, là où nos amis dont on se souvient se réunissent, entourés par un halo, ce sont des êtres bienveillants, et nous vous appelons maintenant pour bénir notre rencontre, et ainsi maintenant pour le vivant, que le mort revienne à la vie. Esprits, je vous remercie de venir nous parler. Esprits, êtes-vous là ?*

Seul le faible son d'une brise fraîche qui traverse les fenêtres du grenier se fait entendre. Mon nez me gratte, je me demande si c'est un esprit chatouilleur. Je dois rester sérieuse, nos yeux doivent rester ouverts. Nous touchons la planchette avec nos index et majeur. Carole fait des ronds avec la planchette parce qu'aucun esprit répond. Les secondes s'écoulent et rien ne se passe. Au 3^e esprit es-tu là, un miaulement harmonieux nous fait sursauter, il provient d'une des deux fenêtres. Un magnifique chat rouquin est posé sur son séant, et se lèche une patte en nous regardant du coin de l'œil. Il ressemble étrangement au chat roux de mon rêve concernant la sorcière Mathilde. Carole lui fait signe de déguerpir, mais le chaton s'avance vers la table de Ouija, il pose une patte sur la planchette et à ce moment je sens qu'elle bouge. Carole exulte et commence à interpeler un esprit qui n'avait rien à faire de sa soirée. *Esprit, es-tu une femme ?* La planchette se déplace vers YES et j'essaie de voir laquelle de nous trois essaie de diriger la planchette. Je sais que ce n'est pas moi, mais je n'ai pas l'impression que mes amies font exprès de la faire bouger.

Esprit, quand es-tu né ? La planchette se dirige vers le 1, le 8, le 7, le 5. Si on est chanceuses, c'est cet esprit qui a créé la tablette en 1895. J'essaie de stopper le sarcasme incessant dans mon cerveau en regardant le petit chat roux qui regarde la planchette bouger. Il semble résister à l'envie de sauter dessus et jouer avec. Un chat est un chat après tout. *Esprit, dis-nous si Mathilde existe ?* Oh, non, une question intéressante, à laquelle l'esprit ne répond pas. Il semble bloquer pile au milieu, entre YES et NO. Notre médium a peut-être bogué et il faudrait la réinitialiser. Le chaton s'ennuie et vient se blottir dans le creux formé par mes jambes entrecroisées. Il est vraiment trop mignon. *Esprit, est-ce que Mathilde veut du mal à Uma ?* Non, je veux pas savoir ça, je sens le poil de mes bras se dresser, un frisson de peur parcourt mon échine. Dans le meilleur des cas, je pense que c'est notre subconscient qui répond aux questions, et je ne suis pas certaine de ce que nos subconscients vont répondre. La planchette bouge de manière insensée, allant tantôt vers YES, tantôt vers NO. Inexplicablement, je sens des larmes en phase de production intensive dans mes yeux. Je lâche la planchette et recule d'un mètre, loin de cette planche maudite. Les mains de Juliette et Carole pointent alors le YES.

Des larmes commencent à couler le long de mes joues et j'y peux rien. Le petit chat s'approche de moi et miaule. Il monte sur mes genoux

et lèche mes larmes. Je sens sa langue râpeuse me raboter la peau, je le prends dans mes bras comme je prendrais une peluche pour me consoler. Il miaule à nouveau et frotte sa tête dans mon cou. Carole, fâchée, remercie l'esprit pour clore la cérémonie puis se lève brusquement et jette violemment la planchette sur la planche de Ouija, Le rouquin se redresse et semble la regarder avec un air de reproche. Il frotte sa tête une dernière fois contre ma joue et court s'enfuir par la même fenêtre d'où il est venu. *Toutes mes excuses Uma, c'est ma faute, j'ai posé les mauvaises questions.* Elle est dépitée mais c'est pas grave. *Te fais pas du mouron Carole, rien de tout ceci est grave, j'y crois pas de toute façon.* Carole fronce les yeux et me pointe du doigt. *C'est ton scepticisme qui a tout fait rater alors !* Peut-être bien que oui, peut-être bien que non, mais cette séance m'aura au moins appris une chose, nos subconscients ne savent pas quoi penser de Mathilde, mais ils penchent vers la méchanceté. Si c'est le cas, je pense que j'ai un animal sauvage roux pour me défendre.

Mercredi 27 mai 2020

Joe a installé trois barbecues devant le bunker, sur une roche plate qui dépasse à peine du sol. On dirait qu'elle a été mise là pour ça, ou pour sacrifier des humains lors des siècles précédents. Je ne suis pas assez éduquée en rites sacrificiels pour savoir si les bourreaux mangeaient les victimes sacrifiées. Si c'est le cas, cet endroit est parfait pour un barbecue, a fortiori si Mathilde a sacrifié des dizaines d'hommes à des rats dans cet ancien grenier à sel.

Carole s'approche de moi, son sandwich à la main, contenant deux grosses saucisses, dont le jus dégouline sur le pain. Elle mâchouille ses saucisses avec difficulté, le gras liquide et brûlant semble rougir ses lèvres. *Tu rates quelque chose, Uma, des saucisses au porc et aux grillons, tu auras pas l'occasion d'en goûter avant plusieurs mois. C'est ta chance d'être une précurseuse.* Je la regarde avec une moue dégoûtée. Si la fin du monde est proche, y'aura sûrement pas des grillons et des porcs, on mangera de la verdure à même les arbres. *Être végétarien c'est être précurseur, je te le dis.* En pouffant de rire, Carole crache des morceaux de gras qui n'ont pas fondu. Je préfère changer de sujet apocalyptique. Je vais interroger notre experte en magie noire.

Hé, Carole, tu sais si cette pierre était une pierre sacrificielle, je trouve qu'elle s'y prête bien ? Carole fixe la pierre pour s'imprégner de son histoire, je suis certaine qu'elle parle aux pierres et pas juste aux esprits. *Ben tu sais, Uma, je sais que nos ancêtres gaulois avaient des druides qui pratiquaient des cérémonies dans cette forêt, mais l'interprétation dépend du fait que tu aimes les théories de complot ou pas. César et compagnie voulaient faire passer les Gaulois pour des barbares et justifiaient leurs guerres en disant qu'il fallait empêcher ces barbares de Gaulois de sacrifier et torturer des hommes.* C'est vrai, quand on y pense, que c'est barbare de sacrifier des hommes en leur tirant des flèches ou en les brûlant vifs, mais pas quand on les donne à manger à des lions dans des arènes romaines. Je ne pensais pas que la famille complotiste et survivaliste voyait des complots jusqu'à l'époque de César. Certains jours, je me dis que ça doit être bien stressant une vie où on voit des complots partout.

Je m'approche des barbecues de Joe, où le maestro se compare au meilleur joueur de batterie au monde, qui, entouré de ses trois barbecues, jongle avec ses steaks au bœuf haché - grillons, et ses saucisses à la farine de grillons, maniant sa pince et sa longue fourchette comme une star. Aujourd'hui, c'est le jour de gloire de Joe, c'est l'équivalent d'une réunion Tupperware, où il montre à de potentiels investisseurs l'intérêt de manger du grillon. *Euh, tu as une option végé pour moi ?* Le maestro sourit, entre deux coups de serviette pour éponger la sueur sur son front. *Si tu veux du végé, tout en haut du bunker, à 300 mètres à l'Est, tu vas trouver tout un tas d'arbres avec fruits comestibles.* Je ne mangerai donc pas d'impossible burger, d'impossible saucisse, aujourd'hui. La végé ira manger des petits fruits en lisière de forêt. Je laisse les carnivores insérer leurs dents dans la chair de leurs victimes, laissant couler dans leur gorge du sang vieux de quelques jours.

Je commence à gravir les roches, les unes après les autres, pour me retrouver en haut du grenier à sel. Je regarde de haut les convives, festoyant, s'échangeant d'invisibles gouttelettes de salive et de sang d'animaux morts. Si j'étais un virus je répugnerais à m'insérer dans les êtres vivants de cette manière, mais le pauvre petit virus doit survivre, se répliquer, et s'il doit utiliser des crachats microscopiques alors il utilisera des crachats microscopiques comme moyen de locomotion. Lui aussi est un survivaliste, je suis entourée de survivalistes. *Bon, à quoi tu rêves encore ?!* Je sursaute, manquant de glisser et m'effondrer comme une merde, 30 mètres plus bas. *Mais t'es folle, tu m'as fait peur tu sais ?* Juliette hausse les épaules en guise de réponse, sa bouche étant occupée à engloutir deux éclairs fourrés à la crème pâtissière au café. *Hum, tu devrais faire comme moi, ma Uma, mange pas de viande, mange des gâteaux !* Je hausse les épaules, puisque c'est à la mode de communiquer en haussant les épaules. *Tu es certaine que tu veux venir avec moi ? Tu as pas peur de mes rêves prémonitoires ?* Elle me regarde en souriant, tapant son poing sur sa poitrine comme King Kong. *Moi je suis une Gauloise, ma petite dame, j'ai juste peur d'une chose, que le ciel me tombe sur la tête !*

Les deux Gauloises s'en vont donc à 300 mètres vers l'Est. J'ai une boussole dans mon téléphone pour nous guider. C'est long de marcher 300 mètres dans une forêt aux arbres étroits, où on doit enjamber des carcasses d'arbres pourris. On marche, et on marche encore. Je ne vois aucune clairière, ni lisière, ni arbre à petits fruits. *On est perdues, hein, c'est ça ?* Juliette se décourage vite. *Non, on est pas perdues... on a juste à retourner sur nos pas... vers... euh... là... ou... là.* Je grimace. Une voix inconnue nous fait sursauter. *Alors les filles, on est perdues ? Besoin de beaux hommes pour retrouver son chemin ?* Je me retourne et aperçois les visages souriants de trois jeunes hommes, beaux gosses, qui pourraient jouer dans une série américaine pour ados des années 90. J'aimerais leur dire que non, mais on est pas mal perdues en fait. *Oui, merci, ce serait gentil de votre part !* Je prends le parti d'être super sympathique, ils vont nous sauver après tout.

Oh oh, mes jolies, on va vous aider, mais il va falloir être gentilles avec nous, très gentilles... Leurs visages familiers me reviennent d'un coup, ce sont trois abrutis qu'on a déjà vus au village, tapant à coup de marteau sur des voitures de touristes. L'un d'eux sort un marteau identique de son sac et tapote le morceau de métal, en rythme, dans le creux de son autre main. *Tu penses que les Parisiennes c'est des filles assez gentilles ?* Ça c'est le troisième gars, qui est aussi grand que large, et il pourrait contenir trois fois le père de Carole. Juliette se rapproche de moi et me colle. Je ne pense plus. On est deux, petites, et c'est impossible qu'on puisse s'enfuir. On est tellement douées qu'on les a même pas entendus arriver. Je ne vois pas comment me défendre, résister. *Vous voulez quoi ?* Je crie de toutes mes forces. *Oh, mais elle a même pas de la voix, la petite !* Ils rient comme des petits fous, je ne fais peur à personne. Ça doit être le bon moment pour que je fonde en larmes.

Ouais, vous leur voulez quoi aux petites, je peux vous aider sans doute ? Une voix surgit de nulle part. Je regarde partout et ne vois rien. Ils regardent partout et ne voient rien. *Youhou, je suis là, en haut !* On regarde tous en haut et une fille, une femme, je sais pas, fait signe de la main. *Tiens donc, une autre pétasse, tu as l'air plus vieille que les deux autres, mais mon pote Jérém, il aime les vieilles.* La fille saute entre

nous et eux. Elle n'est pas vraiment plus grande que nous, elle n'est pas musclée et n'a rien pour se défendre. Elle aurait mieux fait de rester dans son coin, je ne pense pas que faire la maligne avec eux soit une bonne tactique de négociation. *Allez viens ici salope, je vais m'occuper de toi.* C'est Jérém qui parle, celui qui aime les vieilles.

Moi je ne vais nulle part, je vous laisse dix secondes pour partir, et... au fond de moi... j'espère sincèrement que vous serez encore là dans dix secondes. Je viens d'apercevoir le visage de notre héroïne inconsciente du jour, et sous ses longues mèches de cheveux blonds bouclés, des yeux d'un bleu vert inquiétant me filent la frousse. Les trois malabars en ont que faire et sourient bêtement, comptant jusqu'à dix. *Et maintenant, ma chérie, as-tu une autre idée avant que mon pote te fasse une chirurgie esthétique à coups de marteau ?* Jérém s'approche de notre héroïne et j'hésite à fuir pendant qu'elle se fait tabasser, pour que son sacrifice ne soit pas inutile. Elle ne m'en laisse pas le temps, elle siffle entre ses doigts et aussitôt, je compte moins d'une dizaine de renards nous encercler, nous six. Je les regarde attentivement et je ne suis pas certaine que ce soit des renards, ils sont bien trop gros pour l'être, bien trop gros.

Les trois malins font moins les malins. *Hé, ma belle, relaxe, cool, c'est juste une plaisanterie, on est des blagueurs hein, on va vous aider à retrouver votre chemin, mais si vous voulez vous débrouiller toutes seules c'est cool aussi. On est des gars cool hein.* Elle repousse une mèche qui tombe devant ses yeux. *Moi, je ne suis pas « ma belle », mon nom c'est Mathilde, sorcière à ses heures, pour vous servir, et s'il y a bien une chose que je ne suis pas, c'est cool.* Elle sort, comme par magie, un petit couteau dans sa main, et le pointe vers les trois imbéciles, successivement, comme un tireur d'élite marquerait ses victimes. Les renards se jettent sur eux, ils sont six, et par paire ils s'attaquent à nos bourreaux. Quand l'un grignote le poignet qui tient l'arme, l'autre s'attaque directement au cou des victimes, jusqu'à ce que leurs corps ne bougent plus. Ils tressautent tous les trois, en harmonie, le corps étendu par terre, les yeux exorbités, voyant la mort venir les chercher. Le sang coule inexorablement de leur cou, pour être avalé par le renard chanceux qui a plongé les crocs dans leur cou. Leurs yeux semblent devenir de plus en plus rouges. En moins d'une minute les gars patibulaires ne bougent plus.

Salut les filles, moi c'est Mathilde, je suis désolée pour ce spectacle. Suivez-moi, je ne suis pas dangereuse, ou sinon je peux vous raccompagner vers le grenier ? Juliette est en larmes, et je ne suis pas certaine que je veuille suivre cette Mathilde, qui vient sans doute de nous sauver la vie, mais le plus important c'est de prendre soin de Juliette. *Merci Mathilde, mais on va rentrer, des gens vont s'inquiéter pour nous...* Elle hoche la tête. *Je comprends, je vous comprends. J'aurais aimé qu'on ait une meilleure première rencontre. Si jamais vous voulez que je vous fasse visiter le coin, revenez ici, je saurai que vous êtes là.* Je la remercie et elle pointe la direction que nous devons suivre pour rentrer. Je regarde de temps en temps derrière nous et je vois les yeux rouges de sang des renards nous fixer. Je m'attends à n'importe quel moment à ce qu'ils se rapprochent de nous, mais non, on parvient au grenier à sel quelques minutes plus tard.

Juliette n'a plus de larmes à offrir à ses yeux, ils sont complètement secs, épuisés. Je m'éroule sur le dos, elle s'éroule sur le dos. On se tient la main et on regarde le ciel. On entend les invités rire à gorge déployée, plus bas, pendant que nous pensons à l'horreur qui s'est abattue sur nous. *Juliette ? On doit parler de ça à personne, personne, tu m'entends. Ces garçons qui viennent de mourir, ils vont être retrouvés et on ne doit pas être impliquées, tu comprends ?* Juliette ne parle pas, elle serre ma main pour acquiescer.

Lundi 1^{er} juin 2020

Elle ne parle plus depuis mercredi dernier. Elle reste allongée dans mon lit, dans ma chambre, cachée sous plusieurs couches de draps, par chaleur étouffante. Micheline s'inquiète de son sort et j'ai pris la responsabilité de ne rien dire de ce qui s'est passé mercredi dernier. J'ai prétexté une insolation pour expliquer que Juliette irait mieux sous peu. *Ça fait cinq jours, tu vas pas pouvoir mentir plus longtemps. Tu dois l'envoyer voir un médecin, qui l'enverra sans doute chez les fous pour se faire prescrire des pilules.* Je regarde Carole, fâchée. *T'es son amie, et c'est tout ce que tu trouves à dire, de l'envoyer chez les fous ?* Elle hausse les épaules.

On est en 2020 et je fais comme tous les autres, je regarde sur internet ce qu'on doit faire en cas de traumatisme, et je ne fais rien de ce qui est conseillé, soit parler, et consulter. Ils sont morts et pourrissent dans un recoin de la forêt, je ne vois pas ce qu'on pourrait faire de plus pour réclamer justice. Juliette ne veut pas parler, elle veut juste que je la serre dans mes bras pendant de longues heures, en même temps qu'elle écoute son rock alternatif mélancolique. C'est déprimant, mais je suis là.

Je descends avec Carole pour aller souper. Harriette et Micheline prennent toujours soin de ne pas servir que des plats pour fermiers carnivores, qui font engraisser d'un kilo à chaque repas, comme les potée auvergnate, truffade, tripoux, aligot, petit salé aux lentilles, et j'en passe. Depuis notre arrivée, des entrées de salades ont vu le jour. On cultive tellement de bons légumes... qui finissent sur les marchés et non dans notre propre assiette. L'oncle Henri pense que c'est un complot fomenté par son médecin, pour faire baisser drastiquement son taux de cholestérol, alors que c'est plutôt un complot initié par Juliette et moi, surtout Juliette, qui ne tolère plus de manger des animaux morts, juste des légumes morts.

On soupe plus tôt que d'habitude. L'oncle Henri a la mine sombre. *On repart tout à l'heure chercher les petits jeunes dans la forêt. C'est tellement triste de voir des bons gars de chez nous, disparus. Foutu monde de merde, des jeunes de bonne famille, travaillant, toujours prêts à nous donner un coup de main aux récoltes, et on va sans doute les retrouver morts dans cette forêt maudite.* Il tape du poing sur la table. Son bol de potage vole en l'air, du liquide bouillant tombe sur son pantalon, mais il reste impassible. Je m'enfonce dans ma chaise, je jette un coup d'œil à Carole, la seule à qui on a raconté la vérité, elle est notre complice, à la vie, à la mort, ou à la prison. Elle se lève de sa chaise, qui tombe à l'envers sous la brusquerie de son geste. Elle a les larmes aux yeux. *Oui, je lève mon verre d'eau à notre jeunesse meurtrie. Je les connais depuis des années et je rêvais de les avoir pour mari. Moi aussi, mon oncle Henri, je vais vous aider à les retrouver !*

Je m'enfonce plus profondément dans ma chaise... un jour Carole va se faire brûler à jouer à la plus maligne. Elle a passé une partie de sa scolarité avec ces trois gars qui, selon elle, se sont sans doute moqués de tous les rejets de l'École, dès le primaire, que les enfants aient eu une couleur de peau différente, qu'ils aient eu une infirmité quelconque, ou que ce soit juste des filles, parce que les filles, c'est nul. Elle m'a raconté qu'en classe de CM2, ils avaient fait manger de la boue à un élève qu'ils trouvaient gros, lui enfonçant la tête dans la boue jusqu'à ce qu'il en mange suffisamment pour qu'il perde connaissance. L'élève a été viré de l'école pour immaturité, on ne garde pas quelqu'un qui mange de la boue. Sachant que dans la cour de récréation ils se réservaient une toilette juste pour eux trois, elle est allée mettre du poil à gratter tout le long de leur cuvette de toilette. C'était pas juste du poil à gratter, elle a frotté une herbe très allergène sur la cuvette. Elle ne les a plus vus pendant trois semaines, la rumeur dit que leurs testicules avaient tellement enflé qu'ils avaient dû être envoyés dans un

hôpital parisien pour trouver d'où cette maladie mystérieuse pouvait venir. Une photo de leur sac de testicules serait actuellement en bonne place dans un ouvrage médical de référence, prisé par les urologues. Carole en a même commandé une copie, pour nous prouver qu'elle ne fabulait pas, mais merci, non merci, je ne veux pas être traumatisé en regardant ça, parce que les gars, c'est nul.

Carole remonte avec moi pour apporter du dessert à Juliette. *Tu vas vraiment aller en forêt ce soir ?* Elle rigole entre deux bouchées, dévorant des bourriols, une sorte de crêpe de sarrasin typique du coin. *Je ne vais pas y aller, Uma, on va y aller toutes les trois, mercredi.* Je hausse les épaules, trouvant Juliette assise au pied du lit. Elle lève ses yeux fatigués vers nous. *Pourquoi elle les a tués ? Elle aurait pu juste leur faire peur, ils nous avaient rien fait, non, je ne comprends pas.* Carole manque de s'étouffer avec ses bourriols. *T'es malade ma fille, ces gars-là sont pourris jusqu'à la moelle, leur mort, c'est faire un cadeau au monde.* Juliette hoche négativement la tête. *Tout le monde, dans la vie, a le droit de retrouver le droit chemin, tu peux pas arrêter la vie comme ça, ça s'appelle la rédemption.* Sceptique, Carole continue de mâchouiller sa crêpe. *Uma, explique-lui, moi j'abandonne.* Je ne suis pas la meilleure pour prendre parti pour Carole ou Juliette. *J'ai une idée, Juliette. Mercredi, on peut retourner dans la forêt, voir Mathilde, et tu lui demanderas ce qu'elle en pense ?* Juliette ne se satisfait pas de cette réponse. *Je veux ton avis, à toi, Uma, toi !*

Je baisse les yeux. Si ça tenait qu'à moi, on ne serait plus qu'une poignée sur Terre si on éliminait toutes les pourritures, mais je ne peux pas lui dire ça. Je lui dis pire que ça. *La vie, c'est de la merde Juliette, alors oui, on peut se débarrasser de ceux qui, intentionnellement, font du mal aux autres. Puis si tout le monde se fait du mal, alors qu'on disparaisse tous ! À qui les humains vont manquer ? Personne !* Juliette regarde ses pieds. *Ok, allons voir Mathilde, vous êtes toutes les deux des hystériques, on verra, comment, elle, va se défendre.*

Mardi 2 juin 2020

Ding ! Un sms vient de réveiller mon téléphone. C'est Jérôme (voir 16 mars 2020). Ah ben zut alors, ce n'est plus Jérôme, mais Gérôme, avec un G. Il s'est peut-être trouvé un nom d'artiste, le célèbre rappeur du département dont je ne me souviens plus du chiffre dans le nombre qui commence par 9. « *Yo, party, PM, 9h00, à CF, text si ok* », ça ressemble à ça son sms. Non, Monsieur le Président, je vous jure que Gérôme, avec un G, ne travaille pas pour un Bureau d'Intelligence Fédéral d'un pays ami-ennemi. C'est juste un gentil rappeur en Peugeot décapotable qui rime sans utiliser la sainte combinaison auxiliaire-sujet-verbe.

Je lui téléphone parce que je comprends à moitié ce qu'il écrit, des fois c'est mieux de se parler de vive voix. *Yo, G., tu m'as textée ?* Plusieurs secondes s'écoulent avant que G. comprenne qu'il aurait pu associer mon numéro à un nom, pour que son téléphone lui dise qui je suis. *Ah shit, sista Uma, je me suis gouré de personne, c'était pas pour toi le texto.* Mon cœur se serre. C'est pas mal ma première invitation, et ce ne sera jamais ma première invitation, elle est mort-née. *Attends, frangine, tu as 15 ans hein, c'est un party 18+, girl.* J'ai même pas envie d'aller dans une fête mais par principe, j'insiste. *J'ai eu 16 ans hier, mec.* C'est pas vrai, mais il ne me demandera pas mes papiers. Je l'entends hésiter et réfléchir tout haut avec des ah, hum, euh, oh, hum, bon, ok. *J'imagine, 16 ans, c'est cool, mais no drug no alcohol for you baby ?* Je pense que j'ai gagné mon invitation. *Ok, bro, see ya !*

Je pense que c'est pour ça que je veux aller à cette fête, j'aime trop m'amuser à communiquer avec Gérôme avec un G. Y'a des gens, comme ça, qui font ressortir en moi mon espièglerie. Je ne suis plus une petite fille sage dans son coin, qui parle poliment et tient à son image de fille discrète. Je deviens une comédienne comme Juliette, je ne suis plus Uma, je deviens une harpie qui se fout de tout et se moquera de tout, avec cynisme.

G. me donne l'adresse, je regarde rapidement sur Maps, et ça va prendre quelques bus pour se rendre là. Ça remet tout de suite les pieds sur terre cette autonomie relative. Des fois c'est chiant d'être jeune, quand c'est pas tout le temps chiant. Même les vieux qui rêvent de leur jeunesse ne peuvent pas sincèrement vouloir revivre cette vie avec toutes ses limitations, ils doivent juste vouloir être jeunes pour faire n'importe quoi. Peu importe, j'ai pas de machine à avancer dans le temps. Je cours voir Micheline pour lui donner l'adresse où je serai jusqu'à minuit. Effectivement, je suis une bonne fille, et bien que Micheline ne soit pas ma mère c'est la seule qui s'inquiéterait pour moi, ma mère étant encore partie couchailler en ville.

De bus en bus je me rapproche de la Grande ville, qui est minuscule si je la compare avec Paris. Les gens, ici, portent des masques et je lis de l'effroi dans leurs yeux, la seule partie du visage que je vois, lorsqu'ils s'aperçoivent que je n'en porte pas. Il ne manquerait plus que je leur dise que je suis une Parisienne pour qu'ils arrêtent de respirer, mais loin de moi, très loin de moi, de vouloir les tuer par asphyxie. Je suis le virus. Je ris intérieurement de cette bonne blague lorsqu'une dame toute rabougrie s'arrête en face de moi. Elle réussit l'exploit d'être plus petite que moi. Elle me tend un masque chirurgical. *Pour nous, ma petite, pour que tu ne nous contamines pas.* Je la regarde avec un sourire gêné, la remerciant pour ce cadeau. *Toutes mes excuses, là d'où je viens, le virus c'est une invention pour contrôler les gens.* Elle sourit sous son masque. *Désolé mon enfant, mais je n'ai pas de masque à te donner contre la bêtise, si toi tu peux me protéger en portant celui-ci, alors je t'en remercie.* Elle s'éloigne, me laissant là, avec ce masque entre mes mains, me demandant où est le haut ou le bas du masque. Je me sens comme une nouille qui colle pas au plafond.

Me voici dans une rue cossue où les maisons rivalisent de beauté, pour autant que l'on considère que la hauteur et la largeur soient signe de beauté. La nuit ne tombe pas encore et je lis facilement les numéros sur les plaques d'adresse. J'aurais pu aussi bien ne pas savoir lire, j'entends des boums et des boums, plus loin, là-bas sur la rue. Je prends mon téléphone et essaie de joindre G. qui ne répond pas. J'arrive devant le portail et je me rends compte que je ne connais personne à part G., mais ça a pas l'air grave, on entre ici comme dans un moulin. Il suffit juste que je sois une fille assez jeune pour entrer incognito.

Hé, toi, salut, on te connaît pas ?! Oups, pas si incognito. Je me tourne vers la voix désagréable qui m'interpelle. Je vois un trio de filles habillées façon cowgirl, mais sans les vaches, à moins que ce soit ses deux copines les deux vaches. *Hé, ça c'est ma girl, cool, elle s'appelle Uma, c'est ma pote !* Gérôme vient de voler à mon secours, posant son bras autour de mes épaules. La fille à la voix désagréable grimace. *C'est quoi ça, « Uma », comme nom, houba houba, on dirait que c'est un cri du Marsupilami !* Ses deux copines se mettent à rire. Je suis déçue que le Marsupilami soit connu ici aussi. Cette bestiole jaune et noir m'a nuit une bonne partie de mon enfance et mon adolescence. Je n'échapperai pas à ce que des gens stupides trouvent toujours de mauvais jeux de mots avec mon nom. G. s'approche de la fille et chuchote à son oreille. Elle rit avec malaise puis entraîne ses copines ailleurs, s'assurant que je ne la suis pas. *Hé, G., tu leur as dit quoi pour qu'elles s'en aillent aussi vite ?* Il éclate de rire. *Je viens de faire ta fame ma belle, j'ai dit que tu avais été virée de deux pensionnats pour avoir envoyé à l'hôpital plusieurs filles, c'est la vérité non ?*

Ben pas vraiment, mais bon. Je regarde autour de moi et ça prend pas le cerveau de dix prix Nobel pour deviner que c'est une soirée thème western. Avec ma robe de grand-mère aux motifs fleuris, qui descend en dessous du genou, je ne fais pas partie du thème. *Oh, regarde la fille, cool ton déguisement, on dirait Laura Ingalls !* Laura qui ? Je suis pas certaine que c'est un compliment, mais si je respecte le thème tant mieux. J'ai une pensée pour Laura Ingalls, que je ne connais pas, mais qui aurait sans doute beaucoup de peine si elle sait qu'on me compare à elle. Je continue mon tour des lieux au bras de Gérôme, qui me présente tout ce qu'il y a de plus louche dans la soirée. *Amène-toi Uma, je vais te présenter à mes potes, RO-MA-LO, et surtout te plante pas, tu les appelles RO, MA ou LO, sinon ils vont être vénérés.* Romalo, ça sonne quand même bizarre. *Pourquoi RO-MA-LO ?* G. me tire dans un coin et me chuchote en criant, à cause de la sono, qu'ils s'appellent Roger, Marcel et Louis et c'est trop la honte d'avoir des prénoms de vieux, alors ils ont juste gardé les deux premières lettres de leur prénom. Je serais bien emmerdée si mon prénom devenait ringard, je devrais m'appeler « Um » ? Juliette m'appelle des fois « Mouma », en lieu et place de « Ma Uma », ce que je trouve mignon.

Les trois gars sont entassés, bien serrés, dans un canapé de velours rose prévu pour deux personnes, ils respectent une distanciation sociale de 2 millimètres. Je regarde l'heure, 22 heures, et ils sont déjà bien fracassés. *Hé la meuf, t'as un masque qui dépasse de ta poche, tu vas opérer quelqu'un ce soir ?* Lui c'est RO, j'apprends que c'est le comique du trio. MA et LO essaient de rire mais rotent à la place, de manière pas vraiment élégante. *C'est pour éviter de propager le virus, c'est pour protéger les autres, pas pour me protéger moi.* MA regarde LO puis RO, et se met à dessiner aveuglément, pointant des gens ici et là. *Ma grande, t'as vu le monde ici, on est 100, on porte pas de masque, on se crache à la gueule et tu penses qu'on s'en torche comment de ton masque ?* *Nous, on est des jeunes, c'est les vieux qui vont crever, pas nous ! Pis c'est ça la sélection naturelle, les faibles ils sont dead, on prend leur place, on prend leur cash, et on est les nouveaux princes ! C'est ça la vie, je te l'explique, beauté. La vie c'est une salope, son virus va tuer tous ces vieux, pour les faire payer, ouais, les faire payer.* LO, l'intellectuel du trio, observe ma moue dubitative. *Mon pote l'a bien dit, life is a bitch, bitch !* Oui, c'est bien l'intellectuel du trio.

Je quitte le trio infernalement saoul. C'est pas mal comme ça partout, tous soûls ou drogués. Je devais être naïve si j'espérais trouver dans cette fête des gens non cools comme moi. Je regarde l'heure et je me demande si je rentre déjà. Un bruit de sirène parvient à couvrir la chanson HYPHA HYPHA des Eskimo Callboy, qui est pas très country, mais dansante. Ça fait deux heures que je me demande pourquoi la police n'a pas déjà débarqué. Je sors de la maison par derrière, pour éviter d'avoir à me faire questionner. Je grimpe au-dessus de la clôture, Carole serait fière de mes talents de gentlegirl cambrioleuse.

Je me suis trompée, la police est même pas là pour la fête. Des pompiers sont en train de tirer trois corps d'hommes vers le trottoir. Je ne vois pas leur tête, on dirait qu'elle a été écrabouillée. Un camion est arrêté, son chauffeur, à genoux, pleure à chaudes larmes. Je m'approche discrètement, hypnotisée par la scène de crime. Je reconnais enfin le trio RO-MA-LO, définitivement dead, mort, muerto. Ils sont alignés, inanimés, sur la chaussée. Le pire dans tout ça, c'est pas la mort de ces trois imbéciles, le pire c'est la publicité sur le camion qui les a écrasés, promouvant une marque de culottes contre l'incontinence. Marcel et Louis avaient tort. La vie n'est pas une bitch, mais le karma, oui.

Mercredi 3 juin 2020

L'oncle Henri jette le journal du jour dans la cheminée, éteinte depuis le début du printemps. Il ne le jette pas dans la cheminée comme Uma Thurman décapite des têtes dans le club des Crazy 88, avec flegme et précision. Non, il le jette avec violence. *Monde de merde, encore des bons gars que Dieu nous enlève !* Les bons gars, c'est Roger, Marcel et Louis. Le monde est petit, il les connaît aussi. S'il les avait entendus dire que les vieux comme lui peuvent bien crever, parce que c'est la vie, et que la vie a toujours raison d'éliminer les faibles, il changerait d'avis. Ou pas. Il est aussi frustré parce qu'après une semaine de recherches, les corps de nos trois potentiels bourreaux n'ont pas été retrouvés. Et devinons qui est la coupable, in fine ? La sorcière blonde, mais oui... si seulement ils savaient que...

Je récupère le journal dans la cheminée. Je l'époussette et le feuillette, il semble que Louis n'est pas mort, mais c'est tout comme, il a été plongé dans un coma artificiel en raison de blessures trop douloureuses. Des témoins racontent que le trio était allongé au milieu de la rue, en train de regarder le ciel pour trouver des étoiles filantes. Les témoins trouvaient ça comique, jusqu'au moment où un camion a fait éclater leur cervelle sur le bitume. *C'est l'heure de partir !* Juliette passe ses bras autour de mon cou alors que je tourne le journal dans tous les sens pour parvenir à discerner des morceaux de corps sur la photo prise par le journaliste.

Les recherches concernant les trois disparus sont terminées, au bout de 3 jours les policiers ont abandonné, et au bout d'une semaine la famille et les amis du sinistre trio ont aussi laissé tomber. Ça m'émerveille toujours de voir que les plus pourris des pourris ont toujours avec eux des gens qui les aiment, qui les chérissent. Pourtant ce sont des pourris, et le mieux qu'ils pouvaient espérer de leur vie, c'était que leurs corps servent de nourriture aux animaux sauvages, et que leurs os servent de compost.

Juliette n'est pas de cet avis, et continue à défendre les meurtriers de la veuve et de l'orphelin. Si je n'avais pas 15 ans, je lui dirais que, plus vieille, elle comprendra qu'elle se trompe, mais si je dis ça, je suis comme tous les vieux cons qui pensent que tous les jeunes sont des jeunes cons. *Uma, arrête de rêvasser, tu te souviens on doit partir !* Je rêve et je ne veux pas partir, j'ai un mauvais pressentiment et une migraine qui s'intensifie depuis hier soir, mais dans la vie on ne peut pas toujours fuir. *Alors, allons-y !* Je glisse un paquet de pim's à l'orange et des kinder bueno pas au chocolat blanc dans mon sac, pour survivre si on se perd encore en forêt. Si des renards mangent mon corps dans la forêt, je veux qu'ils deviennent diabétiques, et en meurent. Tu es ce que tu manges.

Le bus touristique, plein, nous amène à la station-service qui nous sert de point de départ pour aller en forêt. Le bus est effectivement plein. Le déconfinement bat son plein et ce sont des hordes de touristes français qui déferlent ici. Eux aussi n'ont peur de rien, eux aussi se sentent immortels, et ils nous apportent la mort. Tiens, je commence à parler comme les gens du coin, qui ont envie de mettre des masques à gaz lorsqu'ils croisent un touriste souriant, le nouvel ennemi visible, porteur de l'ennemi invisible. Je sais, je suis vraiment d'humeur maussade depuis une semaine, je ne trouve rien qui me donne le sourire, je vois tout en noir. Juliette me tend un ourson à la guimauve, enrobé de vrai chocolat au lait, c'est ce que dit le sachet. Elle essaie de me remonter le moral avec du sucre, souvent ça marche, jusqu'à ce que le sucre ne produise plus aucun effet dans mon organisme, soit quelques minutes après ingestion.

On descend du bus et Carole n'est pas là. Je regarde l'horloge sise en devanture de la station-service et elle indique que Carole est en retard de 30 minutes, sachant que nous sommes aussi en retard de 25 minutes. Mon cerveau se demande comment l'horloge peut

fonctionner dans un bâtiment désaffecté depuis 20 ans. Je m'approche d'elle et je vois des morceaux de métal cachés derrière du plastique transparent. Elle est solaire. C'est assez ironique que dans une station vendant du pétrole raffiné, quelqu'un ait eu l'idée d'utiliser une énergie infinie, 20 ans plus tôt. *Elle est belle mon horloge, hein ?* Je lâche un petit cri de frayeur. Un homme extrêmement pâle, extrêmement maigre, extrêmement vieux, regarde son horloge avec fierté. Il est habillé avec une tenue de mécanicien, bleue, bien évidemment tachée par la graisse ou l'huile. Il triture entre ses doigts jaunis et fripés un linge aussi sale que sa tenue. *J'y ai mis tout mon cœur, j'espère qu'elle va être encore là pendant des dizaines d'années, 1990, 2000, 2010, et même 2020, pourquoi pas !* Mes paupières se rabattent à moitié sur mes yeux, je penche la tête vers la droite, je suis en train de réfléchir. Une douleur irradie la partie droite de mon cerveau. *Monsieur, on est en 2020...* Il se tourne vers moi, je le sens sceptique. *Tu es bien drôle, jeune fille, tu es bien drôle, je t'aime bien, et n'oublie jamais que tout ira bien, tout ira pour le mieux, n'oublie pas.* Mon cerveau semble me faire encore plus mal, rien ne va bien.

Juliette s'approche de moi. *Hé, toi, ça va pas bien, tu te mets à parler toute seule ?* Je la regarde, cachant mon œil droit avec une main, comme si la douleur allait ainsi disparaître. *Mais je ne parle pas seule, il y a un... il y a... il n'y a personne...* La douleur s'intensifie, je m'agenouille, puis c'est le noir complet. Je ne ressens plus rien.

Dimanche 21 juin 2020

Elle sort un pain au chocolat de son sac en papier, devenu transparent à cause du beurre fondu. C'est notre septième rendez-vous et son cinquième pain au chocolat. Elle sait que je ne parle pas beaucoup, elle peut le manger tranquillement. Je suis toujours son premier rendez-vous du matin. Elle arrive pile à l'heure parce qu'elle sait qu'elle peut profiter de mon rendez-vous pour préparer ceux de ses prochains patients. Ça me peine de me dire que je viens de passer 15 jours à l'hôpital, où j'ai fêté mes 16 ans, isolée, avec pour seul gâteau d'anniversaire un flanby vanille caramel, le seul, l'unique, l'original, même pas une marque maison, mais sans bougie, parce que l'infirmière disait que c'est interdit ici.

Je n'aime pas le corps médical, en général. Je sais qu'ils sont encensés, encore plus aujourd'hui, depuis que l'ombre du virus qu'on ne voit pas, plane sur notre santé. Ce sont des héros, pourtant je me sens mal à l'aise en leur présence. J'accompagnais mon père à ses rendez-vous médicaux lorsque j'étais petite. Toujours ils savaient tout mieux que tout le monde, toujours ils infantilisaient mon père. Ils savaient mieux que lui la manière dont il fallait m'élever. Le docteur ouvrait son livre des années 70 et pointait le paragraphe d'éducation X ou Y avec un beau sourire. C'est écrit dans le livre, c'est ainsi qu'il faut procéder. Mon père était un mauvais patient, j'ai déjà senti nos différents médecins de famille prêts à appeler les services sociaux parce qu'il refusait que je reçoive un vaccin contre la grippe annuelle. Lui aussi était un peu parano, il allait trop souvent sur Internet pour chercher ses réponses. Puis finalement, il est mort pour ne pas avoir effectué de dépistage pour des problèmes cardiaques.

Internet semble avoir tué le corps médical, les gens font leur propre diagnostic et prennent leurs propres décisions, mauvaises ou non, réfléchies ou irréflechies, basées sur des témoignages de patients sud-coréens, sud-africains, sud-américains, et tous ceux au nord. Ils sont confrontés à tous leurs collègues du monde entier et ils en tremblent.

Ok, elle mange son pain au chocolat et ne tremble pas. *Alors, Uma, c'est ton dernier jour parmi nous ? Es-tu certaine que tu es prête à rentrer chez toi ?* Je la regarde avec gravité, parce qu'avec le corps médical il ne faut pas plaisanter. Quinze jours plus tôt, j'ai plaisanté et ils m'ont bourrée de médicaments. Pendant cinq jours je ne connaissais plus mon prénom. Maintenant, je parle en utilisant un ton de voix monotone, sérieux, mon discours est rationnel et va dans leur sens. Ils ont le pouvoir, il faut être ami avec ceux qui ont le pouvoir.

Ça va mieux, beaucoup mieux, grâce à vous, docteur. Elle sourit, je savais que ce serait du baume pour son cœur de lui dire ça. Je veux finir mon séjour à l'hôpital en apothéose. Elle n'est pas une mauvaise personne. Elle pense juste que ce qu'elle pense est la meilleure chose à penser. C'est elle qui décide si je dois sortir, donc ce qu'elle pense être la meilleure chose, c'est la meilleure chose. La vie c'est pas plus compliquée.

J'étais la bonne fille au mauvais endroit. Suite à mon coma à la station-service, je me suis retrouvée en réanimation à l'hôpital, où ils ont retrouvé dans mon sang du Buddha Blue. Je savais même pas que ça existait cette drogue-là. Évidemment, j'ai vite compris qui m'en avait fait prendre. J'avais deux choix, dénoncer, ou prétendre que j'avais fumé intentionnellement. La police m'inquiète tout autant que le corps médical donc j'ai tout assumé. Quelqu'un a laissé traîner une cigarette électronique et je voulais savoir ce que ça faisait. Alors qu'en réalité j'ai subi une pression des RO-MA-LO pour qu'ils arrêtent de m'inciter à essayer de fumer. Je comprends maintenant comment leur pauvre tête s'est retrouvée sous les roues d'un camion de quelques tonnes. Je ne comprends pas pourquoi, moi, j'ai juste eu des migraines, et peut-être juste une seule hallucination, celle du mécanicien fantôme. Peut-être juste une, mais je ne me souviens plus de grand-chose à vrai dire. Ce que je sais, c'est que je ne dois pas dire que je sens mon père à côté de moi en cet instant, et qu'il me console de ne pas avoir été assez forte pour dire NON. Pourtant je ne mérite pas d'être consolée, j'ai juste envie de me foutre des baffes pour avoir été aussi faible. Je garde ça pour moi parce que le docteur est contre la violence envers soi-même.

Je suis vraiment heureuse de tous les progrès que tu as pu faire. La drogue, il ne faut pas toucher à ça, encore moins à ton âge, avec un cerveau pas encore mature. Mon père caresse mes cheveux, pour que je ne me fâche pas en entendant que mon cerveau n'est pas mature. Mécaniquement ma tête hoche la bonne réponse, la drogue c'est mal, je ne fréquenterai plus des gens négatifs, non je n'ai pas une faible estime de moi, oui je travaillerai encore mieux à l'école.

Je fais un effort pour ne pas regarder mon père, qui n'existe plus, assis à côté de moi, sur une chaise qui n'existe pas.

Lundi 22 juin 2020

Je suis convoquée au grenier du moulin à eau, c'est pour cette raison que je suis allongée, ici, sur quelques brins de paille, contemplant les échardes dépassant des poutres de bois. Je tourne la tête de temps en temps, pour vérifier qu'aucun fantôme n'essaie de me causer une crise cardiaque. Je ne vois plus de fantômes depuis que je suis revenue à la ferme et j'en suis soulagée. C'est assez effrayant de se sentir complètement lucide, en pleine possession de ses facultés de raisonnement, puis de constater que je vois des gens qui n'existent pas, défiant les lois de la gravité. Mes fantômes s'assoient sur des chaises qui n'existent pas. Mes fantômes ne m'entendent pas si je ne parle pas à voix haute. Mes fantômes sont tous mélancoliques, mes fantômes sont de tristes compagnons.

J'entends des bottes de pluie émettre un grincement sur les barreaux de l'échelle qui monte au grenier. Je sais que c'est Juliette. Je me relève et j'aperçois Carole, elle aussi est une nouvelle victime de la mode de porter des bottes de pluie sans que la pluie soit présente. *Salut la folle, la zinzin, la toquée ! C'est bien Carole, qui appelle un chat, un chat. Il paraît que ça fait 15 jours que tu vois des gens qui n'existent pas, enfin c'est ce que Micheline m'a dit, mais elle m'a fait promettre de ne pas répéter.* Si tous ceux qui balancent des secrets, en obligeant leur confident à tenir promesse de ne pas les révéler, se contentaient de garder le secret, ce serait effectivement un secret. Tout le monde pense que je suis une droguée doublée d'une folle, ce n'est pas un secret. Mais moi je suis vivante et je vois des morts. Je ne suis pas morte comme Roger, Marcel, et Louis, qui ne voient certainement aucun vivant.

Juliette suit de près Carole et vient s'asseoir à côté d'elle. Mon procès peut débiter. *Pourquoi tu as pris cette drogue ? Je pensais que tu étais plus forte que ça.* Carole a raison, j'ai été faible. *Ma faiblesse, c'est d'être allée à cette fête. C'est certain que si tu fais jamais rien dans la vie, tu ne peux jamais commettre d'erreurs. Quand Jérôme m'a contactée par erreur, j'ai eu envie de ressentir ce que ça fait d'être avec des jeunes, cools, qui font la fête pour s'amuser. Je voulais voir ce que ça fait de ne pas être un rejet. Je dis pas ça pour vous deux, vous savez que je vous aime. J'ai juste eu envie de sentir en moi ce qu'ils ressentent tous. Je ne peux pas dire que j'ai détesté ce que j'ai vu, ce que j'ai ressenti. Ils sont tous, elles sont toutes aussi seules, que nous, que tout le monde. L'alcool et la drogue, c'est juste pour se sentir mieux. Certains prennent des médicaments, d'autres de l'alcool, de la drogue, d'autres encore vont passer leur vie avec leur Dieu. Tout le monde fuit, à sa manière.*

Juliette, en intense réflexion, pose un doigt sur ses lèvres et regarde au-delà de nous deux. *Mais toi, Muma, c'est quoi la peine que tu essayais de cacher ?* Carole s'énerve tout de suite, elle n'aime pas quand le cerveau des autres n'est pas aussi rapide que le sien. *Elle vient de te le dire, elle se sent comme un rejet, elle a voulu essayer de voir comment ça se passe du côté sombre de la force, elle voulait voir si les gens sont plus heureux. La conclusion, je la connaissais déjà, ce sont juste des abrutis, tous autant qu'ils sont, ce sont des faibles qui se saoulent et qui se droguent.* Juliette prend sa tête entre ses mains et se met à pleurer. Carole, elle ne sera jamais psychologue, même si elle aime beaucoup les pains au chocolat, ce qui n'est pas suffisant.

Je m'approche de Juliette et je la serre dans mes bras. *J'ai pas vraiment de chagrin à noyer, et si j'en ai à noyer je sais que je vous ai, vous deux, tout comme je suis là pour vous deux.* Je jette un coup d'œil vers Carole, riant de bon cœur, en silence, tout en imitant une joueuse de violon jouant de son violon invisible. Dans un autre coin du grenier, une jeune fille aux boucles blondes cachant des yeux bleus perçants, hoche positivement sa tête, pointant en ma direction un poing où le pouce est dressé.

Vendredi 26 juin 2020

Carole à ma gauche, Juliette à ma droite, sont mes gardes du corps, collées contre moi, au fond du bus. Elles ne me laissent pas en paix une minute, s'attendant à ce que je m'évanouisse à tout instant, pour ne plus jamais me réveiller, n'attendant aucun prince charmant pour poser ses lèvres sur les miennes. C'est dégueu, plutôt dormir jusqu'à ma mort physique.

Le bus s'arrête à la fantomatique station-service. Sans surprise, nous sommes les seules à descendre ici, c'est un coin paumé. Je cherche les ennuis en marchant de long en large pour vérifier si j'aperçois l'ombre du fantôme mécanicien. Il ne donne pas signe de vie, à mon grand désespoir. *Uma, c'est l'or, ma seigneuresse.* Juliette tapote son poignet droit, où une montre fantôme indique qu'il est l'heure d'affronter la sorcière blonde. Affublée de mes deux pistoleros sans pistolet, nous avançons droit dans la jungle. En marchant toutes les trois, comme ça, avec nos chapeaux de cow-boys, j'ai l'impression d'être une justicière, bien que n'ayant ni arme ni bible à la main.

Je retrace avec angoisse le funeste chemin qui devait m'amener à consommer des baies d'amélanche. Les baies étaient bien là, comme les trois criminels à peine sortis de l'adolescence. Nous arrivons à la clairière, je reconnais l'endroit exact où ils se sont fait dévorer. Ce n'est pas étonnant que les équipes de recherche soient revenues bredouilles, la place est immaculée. Les renards ont fait un ménage digne d'une désinfection sanitaire préventive. Carole et Juliette tournent sur elles-mêmes, à la recherche de traces de vie de Mathilde, qui avait mystérieusement promis d'apparaître à n'importe quel moment, lorsque nous déciderions de revenir la voir.

J'aperçois soudainement, à quelques mètres de moi, une jeune femme aux belles boucles blondes, au teint pâle, légèrement rosé. Elle me sourit. Je lui renvoie son sourire, je la regarde, et je me sens tout de suite bien, comme si je venais de retrouver une amie de 100 ans. *Salut Mathilde, je vois que tu tiens promesse, et que tu es bien là comme promis. Tu m'excuseras si j'ai l'air un peu fatigué ou perdu, je n'ai pas passé un super mois, dernièrement.* Mathilde hoche la tête, sans émettre un son. *Uma ! Uma ! Tu fous quoi là-bas toute seule ? Ne t'éloigne pas de nous, tu sais que ça craint ici !* Elle est trop loin pour me voir mais en guise de réponse, j'envoie à Carole un haussement d'épaules accompagné d'une moue dubitative. Je viens de trouver Mathilde, elles sont aveugles ou quoi ?

Uma, je ne suis pas celle qui t'a sauvée il y a un mois. Je me tourne vers Mathilde, lui offrant aussi une moue dubitative. *Te fous pas de moi, tu es qui si tu es pas Mathilde, tu es la copie conforme de la fille qui nous a sauvées ?* Mathilde baisse sa tête, je ne vois plus ses yeux, elle soupire. Des mains agrippent mes épaules et je sursaute, puis je pousse instinctivement, et violemment, Carole, vers l'arrière. *Hé, hé, ma petite demoiselle, quelle mouche vous pique donc ? Me dis pas que tu étais encore en train de parler à un fantôme, hein ?* Je regarde Mathilde, qui soupire de plus belle. *Uma, tu es la seule à me voir, je suis sincèrement désolée. Tes amies ne peuvent pas me voir ni m'entendre. C'est mieux pour toi d'arrêter de me regarder et de me parler, pour l'instant, mais je ne te quitte pas avant que tu aies quitté cette forêt.* Je frotte mes yeux, j'ai envie de me pincer pour vérifier si je fabule.

Juliette saute dans mes bras. *Allez, Muma, t'en fais pas, ça va finir par disparaître tes apparitions, ne t'inquiète pas, on est là pour toi, et rien va t'arriver.* Je caresse les cheveux de Juliette pour la remercier de sa protection, tout en regardant Mathilde qui me sourit avec peine, et que personne ne voit à part moi. Carole pousse un cri de joie et pointe une silhouette au loin, assise sur un rocher, dévorant ce qui ressemble à une pomme. *C'est Mathilde !* Mais non, je me tourne vers la droite et je vois Mathilde, enfin la Mathilde que je suis seule à voir. Elle vole au secours de ce qui reste de ma santé mentale. *Uma, je suis Mathilde, et elle n'est pas Mathilde, je vais tout t'expliquer mais pour l'instant, allez la voir, c'est mieux pour vous, et passe sous silence que tu me vois.* Je me demande à qui faire confiance. Lors de la séance de Oujia (26 mai 2020), l'esprit qui a répondu a indiqué que Mathilde me voulait du mal. Mais quelle Mathilde ? Celle de ma vision ou celle faite de chair et d'os ?

Carole et Juliette courent vers la Mathilde faite de chair et d'os. Carole ne la connaît pas, mais peu importe, elle a sauvé ses amies et elle la

serre dans ses bras, un peu trop fort au goût de Mathilde, qui essaie de se retirer de l'étreinte. *Ah ah, ça fait plaisir de vous voir les filles, girl power ! Mathilde monte sur le rocher et prend la pose des héros de guerres antiques pour lesquels on a érigé des statues. Mathilde, dangereuse sorcière blonde, pour vous servir mesdemoiselles ! Juliette et Carole pouffent de rire, elles sont des fans conquises d'avance. Je suis la seule à la regarder avec sérieux, et elle le remarque. Salut Uma, ça va bien ? Tu es pas contente de me voir ?* Je force un sourire maladroit sur mes lèvres, tout en vérifiant que ma Mathilde imaginaire est pas loin. *Stresse pas pour Uma, elle a pris une méchante dose de drogue à une fête y'a quelques jours, elle en est pas morte, mais elle a des séquelles, elle est zarbi pas mal.* Carole ne s'étend pas sur la définition de mes séquelles, et c'est tant mieux. Je regarde Mathilde, pour savoir ce qui la distingue de ma Mathilde, et cette fois je remarque que ses yeux ne sont pas bleus, mais verts, ou peut-être est-ce mon imagination. C'est la seule différence physique que j'observe.

Allez les filles, suivez-moi, je vais vous mener à ma caverne secrète, mon repaire de sorcière si vous préférez ! Ma Mathilde à moi hausse les épaules avec impuissance. L'autre Mathilde nous traîne en forêt, vers son antre, où chaque arbre ressemble à n'importe quel autre arbre. Le Petit Poucet aurait jeté depuis longtemps son dernier caillou, nous serions incapables de retrouver notre chemin.

Mathilde saute dans une sorte de trou, puis avance et saute encore plus bas. *Ouais je sais, les filles, ça a l'air dangereux, mais une bonne cachette, ça doit pas être accessible facilement !* Elle prend dans sa poche un briquet tout ce qu'il y a de plus moderne et allume successivement ce qui semble être des lampes à huile. Le repaire de Mathilde semble plutôt spartiate, mais c'est certain qu'en pleine forêt tu te fais pas livrer une cuisine Ikéa tout équipée. Mes amies, en fans conquises, gloussent comme des pintades à chaque fois que Mathilde prend la parole pour décrire telle ou telle particularité de sa cachette. Je regarde ma Mathilde. *Uma, je peux te parler, mais ne me regarde pas. Anna n'est pas stupide, elle va se douter que quelque chose cloche.* Anna ? Elle a bien dit Anna ? Mais je ne peux pas lui répondre sans éveiller de soupçons.

Anna nous fait asseoir autour d'un foyer composé de pierres, la fumée s'échappe par un trou dans la roche, très haut au-dessus de nos têtes. Anna répond à une question que je me pose dans ma tête. *Personne voit la fumée, si c'est ta question, on est si haut et c'est froid et humide en même temps, il y a du brouillard là-haut. Puis si je sais que du monde arrive ici, j'éteins le feu.* Carole regarde Anna avec un sourire en coin. *Et tu as un système de vidéosurveillance pour vérifier si de la visite arrive ?* Carole a toujours le mot pour rire. *Ah, très amusant Carole. Tu sauras que, si tu es seule en forêt, pendant un certain temps, tous les animaux reprennent leur activité normale, les bruits sont donc différents selon que tu es seule, ou pas... c'est ça mon système d'alarme... quand tout devient trop silencieux, je sais qu'il se passe quelque chose. C'est pour cette raison que, par deux fois, je vous ai trouvées.*

Géniale. Elle est géniale cette Anna, elle a réponse à tout pour l'instant. Mais elle dirait quoi si je l'appelais Anna, tiens ? *Non ! Uma, non. Ne l'appelle pas Anna, pas maintenant, pas encore.* C'est vraiment fatigant, Mathilde lit dans mes pensées, mais moi je dois lui parler de vive voix si je veux communiquer. Je reste silencieuse et laisse Juliette et Carole faire la conversation, parce qu'elles en ont des questions. Carole dégaîne la première. *Mathilde ? On a parlé à Mamie Lulu (17 mai 2020), qui nous a raconté ton histoire, nous menant à ton bourreau, Victor Marcotte (22 mai 2020). Ce qu'on comprend, enfin bon, si la sorcellerie existe pas, c'est que tu aies l'air d'avoir 20 ans alors que si tu te fais tuer en 1940, tu peux pas avoir l'air d'avoir 20 ans aujourd'hui, sinon vends la recette de ta crème de jour à L'Oréal pour être milliardaire ! Puis le vieux Marcotte, il devrait avoir 100 ans et il en a 30 à tout casser... vous êtes immortels ?!* Anna éclate de rire alors que Mathilde s'assoit à côté de moi et chuchote à mon oreille. *Profite du spectacle, Uma, parce qu'Anna est une redoutable romancière.* Je prends sur moi pour ne pas me tourner vers mon invisible Mathilde.

Je suis née en 1866 (<http://umademusa.net/1881>). Anna marque une pause, profitant de son effet. *Mais je ne suis pas restée longtemps en Europe. Pour faire simple, j'ai eu quelques ennuis qui m'ont obligé à fuir en 1882 aux États-Unis.* Elle fouille dans un tiroir et en sort une pile de feuilles jaunies qu'elle tend à Carole. *C'est une partie du journal que j'ai tenue il y a bien longtemps, vous comprendrez pourquoi j'ai fini par fuir. J'ai vécu de longues années là-bas, menant une vie plutôt mouvementée, j'étais une sorte de mercenaire, tuant pour le plus offrant. Mais à un moment, j'étais devenue trop dangereuse, trop de monde puissant voulait ma mort, il a fallu que je fuie, alors je suis retournée en France, au tout début de la Seconde Guerre mondiale, où, effectivement, on m'a battue à mort et laissée pour morte dans la forêt. Mais pendant mon séjour aux États-Unis, j'ai fréquenté des tribus indiennes, et je peux vous assurer que j'ai appris avec eux comment survivre, et surtout comment vivre longtemps, très longtemps, mais ça c'est une histoire très longue, pour plus tard.* Je jette un coup d'œil à Mathilde qui regarde Anna tout en faisant rouler son index autour de sa tempe, me signifiant qu'elle est complètement folle.

Anna poursuit son récit abracadabrant. *Le vieux Marcotte, comme vous l'appellez, vous êtes allées chez lui ? Vous avez pas trouvé bizarre toute cette végétation autour de sa maison ? Ce sont les plantes magiques qui permettent de limiter, voire renverser, les effets de la vieillesse. J'ai obligé cet imbécile à en prendre toutes ces années, jusqu'à votre arrivée, parce que je savais qu'un jour il vous mènerait à moi, parce que j'ai besoin de vous.* Je vois la main invisible de Mathilde essayer de prendre mon bras. *Uma, c'est important, ne faites pas ce qu'elle va vous dire, je t'expliquerai plus tard, c'est un piège.* Je regarde Anna, si belle, si enjouée, si charismatique et courageuse, pourtant la réalité, c'est qu'elle est dangereuse. *On veut t'aider Mathilde, tu nous as aidées, et on va t'aider aussi !* Juliette s'empresse de bien paraître auprès d'Anna, la fausse Mathilde, selon mon cerveau complètement malade.

Anna sourit. *Cool, mais on est pas pressées, il commence à être tard, je vais vous raccompagner. On peut se donner rendez-vous chez le vieux Marcotte, dans quelques jours, vous en dites quoi ?* Les groupies d'Anna gloussent de plaisir. Si elle leur demandait de se jeter en bas d'une falaise, elles demanderaient le chemin le plus rapide pour le faire. Une heure plus tard, Anna nous fait un signe de la main pour nous dire au revoir. C'est fini pour aujourd'hui. Je regarde mes deux amies qui ont gobé sans broncher toute cette histoire sans queue ni tête. Mathilde est toujours à côté de moi, ma belle Mathilde fantomatique. Elle marche avec un air triste. *Uma, Mathilde c'est moi, Anna c'est juste une parente à moi, mythomane, qui est pas du tout née en 1866, et Victor a pas 100 ans du tout, je vais tout te...*

Silence. Je me tourne et je ne vois plus Mathilde, elle a disparu. C'est vraiment pas possible. J'ai des visions quand j'en veux pas, et elles disparaissent quand ça devient intéressant. Je me demande comment je vais me sortir de toute cette folie. J'essaie de tirer le journal de Mathilde, la vraie, des mains de Carole, mais elle a décidé qu'elle serait la première à le lire, pour s'imprégner de la vie de sa nouvelle idole... il y a un bon marché pour les gourous chez nous...

Samedi 27 juin 2020

Ce soir c'est samedi et c'est pas une soirée entre filles. Les filles fantômes ça compte pas vraiment comme une fille, non ? Je ne sais pas si

je suis en train de faire de la discrimination en disant ça. Je demanderai à Mathilde ce qu'elle en pense, mais si tu n'as plus rien en toi, que tu es juste un esprit, es-tu encore un homme, une femme ? As-tu encore une orientation sexuelle pour que des gens te rejettent ? *Je ne suis pas un fantôme, Uma !*

Aaaaaah ! Je me retourne brusquement, mes cuisses raclent le bois abîmé des lattes du plancher. Des échardes piquent et rougissent déjà ma peau. Le grenier du moulin est en mauvais état, j'aurais dû poser une couverture à terre, mais je suis partie à la va-vite, fâchée. Lors du souper à la ferme, tout le monde s'invectivait, les opposants au déconfinement, minoritaires et grandes gueules, contre les opposants au confinement, majoritaires et grandes gueules. Évidemment, ils parlent fort, mais n'en viendront jamais aux mains. Tout ceci est du cinéma.

Quand je les ai quittés pour rejoindre mon refuge, la conversation portait sur l'obligation de porter un masque, dans un lieu ouvert, ou fermé. C'était, pour moi, la goutte de sang qui a fait exploser la poche. Si je n'étais pas si jeune, si petite, et avec ma voix si calme, je leur crierais à mon tour, est-ce si difficile de faire des efforts pour une année, en attendant un vaccin ? Essai, erreur, s'adapter, ou mourir, c'est pas ça la vie ?

C'est Mathilde qui m'a fait peur, elle est située au même endroit que la dernière fois, dans son coin de grenier, assise en tailleur. Elle est toujours habillée de la même manière que toutes les autres fois, maintenant que j'y pense. Elle porte un jeans à la couleur bleu pâle un peu délavée et un pull en laine grise qui monte jusqu'au cou. C'est vraiment chouette d'être un fantôme, il fait 30 degrés et tu peux porter un pull d'hiver sans avoir chaud. *As-tu chaud Mathilde ?* Elle me regarde en souriant et fait oui de la tête. *Si tu penses que j'ai chaud, alors j'ai chaud. Si tu penses que j'ai froid, alors je grelotte.* Je réfléchis un instant à sa réponse, laissant entendre que je suis la cheffe de ma propre folie, ou d'une future légion de fantômes.

Tu sais que je vais être déçue si tu me dis que tu n'existes pas vraiment ? Je préfère encore que les fantômes existent plutôt que de me dire que je suis une folle bonne à enfermer, tu sais ? Elle se lève et vient me rejoindre. Elle s'assied en face de moi, juste à côté de la lampe à huile, et ses yeux bleus, à la tombée de la nuit, semblent prendre une couleur marine plus inquiétante. La mer devient noire quand le ciel n'est plus là pour lui donner sa couleur diurne. *Tu peux être déçue. Je suis le fruit de ton imagination, un mélange de ton « ça » et de ton « surmoi ».* Ah tiens, je me souviens avoir lu ça dans un truc écrit par Freud. Mais elle ne m'aura pas si facilement.

Ah ouais, admettons que tu sois le fruit de mon imagination, et non un fantôme, comment ça se fait que je t'ai vue en rêve avant de te voir en vrai ? Comment je saurais que la fille qui te ressemble, quel hasard, s'appelle Anna ? J'ai jamais vu cette fille de ma vie. La seule explication logique et rationnelle, c'est que tu es un fantôme. Je suis plutôt fière de mon raisonnement infaillible, mais Mathilde fait non de la tête. *Pas du tout, Uma, pas du tout. Tu sais déjà tout ça, c'est juste que tu ne t'en souviens plus, mais moi oui, parce que dans ta tête on se souvient de tout ce qui s'est passé, on a tout enregistré, depuis que tu es née, et même lorsque ta mère était enceinte. J'imagine que ce serait trop lourd à supporter pour les êtres humains de toujours se souvenir de tout, parfaitement, comme s'ils venaient de le vivre, donc tu oublies, ou tu atténues tout ce que tu as vécu. Ce serait trop étouffant de ressentir toutes les émotions que tu as ressenties à chaque événement, toute ta vie. C'est faible un être humain, c'est important de ne pas se souvenir, c'est important d'oublier, c'est important de conserver un vague souvenir des événements, pour toujours avancer.*

J'écoute Mathilde et je me dis que si je connaissais une psy pour fantômes, je l'enverrais, presto, la consulter. J'en connais qu'une, la mangeuse de pains au chocolat, et je ne pense pas qu'elle soit une fan des fantômes. C'est moi qu'elle enfermerait, à coup sûr. Puis ça donnerait quoi d'enfermer un fantôme ou de le bourrer de pilules pour le rendre à la raison ? Hum. Toutefois, je reconnais que son histoire semble logique. La psy me disait que c'est un dysfonctionnement dans mon cerveau qui me fait voir ce que je pense être des fantômes. Cela va prendre des mois avant que mon cerveau répare les sections endommagées par cette maudite drogue, le Buddha Blue.

Ok Mathilde, raconte-moi tout, dis-moi ce dont je ne me souviens plus. Gravement, elle hoche la tête. *Dix ans plus tôt, un soir où tu ne parvenais pas à trouver le sommeil, tu es allée dans le salon alors que ta mère regardait sa série préférée. Elle t'a prise dans ses bras et tu as essayé de t'endormir. Ton père est arrivé et il s'est disputé avec ta mère. Elle lui reprochait une nouvelle fois de s'occuper plus de son ex-femme que d'elle.* Non, non, non, comment ça mon père a déjà été marié, qu'on ne me dise pas qu'il y a des secrets de famille dans ma famille. *Minute ! Minute ! Tu me dis que mon père a déjà été marié sans que personne me l'ait dit ? Tu vas aussi ajouter qu'il a eu des enfants en secret, genre Anna, et qu'elle veut se venger en me faisant du mal ? Non, non, ça va pas !*

Mathilde hausse les épaules, et plonge ses yeux perçants dans mes yeux irritants. *C'est toi qui décides, patronne, vois ça comme une hypnose éveillée. Je peux te dire tout ce qu'on sait, mais dont tu ne te souviens pas. Je fais juste répondre à tes questions. Pas de réponse si pas de question.* Mon fantôme hypnotique essaie-t-il de me retourner le cerveau ? J'aime sa logique et je vois déjà un intérêt pratique à l'hypnose éveillée. Je lis, une seule fois, un livre, peu importe si je ne m'en souviens pas parce qu'elle, elle s'en souviendra. Ça marchera au moins pour tous mes examens avec du par cœur. Mathilde hausse encore les épaules, parce qu'elle lit dans mes pensées. *Si c'est le seul intérêt que tu vois à ton pouvoir, c'est décevant.*

Je ressens sa déception. *Ok, bon, en y réfléchissant bien, je ne veux pas que tu me dises tout. Si tu me dis tout, c'est comme regarder l'épisode 12 de la saison 8 de Homeland alors que je viens de terminer la saison 1. Puis je ne suis pas certaine de pouvoir supporter beaucoup de révélations. J'accepte donc ta proposition, que tu ne m'as pas faite, mais vu qu'on est la même personne et que c'est moi la patronne, je suis d'accord avec moi-même pour te poser des questions précises. Alors, comment expliquer que tu ressembles à Anna ? Et pourquoi je connaîtrais son prénom ?*

Facile tes questions ! Tu sais qu'elle s'appelle Anna parce que tes parents ont déjà prononcé son nom et ont raconté une partie de son histoire, ainsi que Camille, qui parlait d'elle à Églantine et Myo, lorsque tu dormais. Tu sais à quoi je ressemble parce que tu as déjà vu une vieille photo de moi, en noir et blanc, datant du début du 20e siècle. Anna me ressemble parce que... parce que ? Oh, elle veut jouer aux devinettes, j'aime les devinettes ! *Ok, me souffle pas... elle te ressemble parce que c'est, euh, ton arrière-arrière-arrière-arrière petite-fille ?* Elle dresse son poing vers moi, en sort le pouce, puis le pointe vers le sol. *Zut. Non, Mathilde n'a jamais eu d'enfant, et Anna, elle, a subi plusieurs opérations pour ressembler à Mathilde, c'est son idole, si on peut dire, dans toute sa folie.*

Le mystère s'épaissit, je sais qu'elle s'appelle Anna et qu'elle a fait de la chirurgie. Bizarrement, Camille, Myo et Églantine la connaissent aussi. Elle doit avoir 23 à 25 ans. Je me demande bien quand j'ai pu la connaître. *Mathilde, une dernière chose. Quand tu dis qu'elle est*

dangereuse, ça veut dire que je, ou on, risque quoi à la fréquenter ? Elle hausse les épaules. *Je lis pas dans l'avenir, je peux juste te dire qu'elle est folle, qu'elle ment, et que ça peut juste mal finir.* C'est à mon tour de hocher négativement la tête. Je me lève et arpente le sol du grenier en faisant les cent pas. *Bien que je déteste ne pas être d'accord avec moi-même, Anna aurait pu nous laisser être massacré par les trois abrutis consanguins du village, et pourtant elle nous a sauvés. C'est un bon point pour elle. Je veux qu'on positive tu comprends ?* Je me tourne vers l'emplacement où Mathilde était assise. Elle est partie. C'est vraiment un fantôme susceptible... heureusement que c'est moi, la boss de moi-même.

Mercredi 1^{er} juillet 2020

Il est 6 heures zéro zéro et je regarde Carole qui regarde Juliette dormir. *Elle est tellement mignonne quand elle dort, elle me rappelle ma petite sœur, Zoé. Regarde ses boucles de cheveux tomber sur son visage. Je suis certaine qu'elle rêve d'ours avec un cœur gravé en forme de perles sur leur torse, et ils chevauchent des licornes laissant des traînées de poudre d'or sur leur passage.* Carole tient dans sa main l'anse d'un seau, rempli d'une eau glaciale. Je devrais faire quelque chose mais j'ai un doute paranoïaque qui me paralyse. *Tu sais quoi Uma ? Je déteste les licornes. Je déteste les ours trop mignons qui sourient et qui ont un cœur tatoué sur leur cœur. Sais-tu ce que je faisais à ma petite Zoé, quand elle ne se réveillait pas à l'heure, le matin ?* C'est le genre de questions qui sont parfois posées, mais la personne qui les pose n'attend pas qu'on lui réponde. Elle prend le seau à deux mains et jette son contenu sur Juliette.

Juliette se redresse d'un bond. Ses belles boucles blondes sont devenues des cheveux si raides qu'elle ressemble au cousin Machin, de la famille Adams, ou à Chewbacca qui sort de sa douche. Courageuse, elle laisse le liquide s'écouler dans son lit, sans mot dire. Une minute s'écoule, puis elle tourne sa tête vers Carole, qui est morte de rire. Elle lui saute au visage et la tire violemment vers son lit, où elle se met à sauter sur elle, possédée par le démon. Carole est toujours morte de rire et devient elle aussi complètement mouillée. Je me recule à trois mètres d'elles, c'est la nouvelle distance sociale pour ne pas se prendre une raclée glaciale par deux filles complètement siphonnées. L'eau glaciale, j'y ai goûté au pensionnat, et ça me suffit. Je préfère qu'une horde de bactéries et de petites bêtes colonise mon corps plutôt que de me laver à l'eau glacée.

Bon, les deux idiots, vous avez fini, parce que dans 15 minutes, on nous emmène aux champs pour récolter des fraises ? C'est notre troisième jour de récolte et je suis exténuée, je supporte encore plus difficilement les gamineries. Passer la journée assise sur les genoux, en plein soleil, c'est pas très bucolique. Aujourd'hui c'est la première fois que je ne sens aucune courbature dans mon corps. *Ok, la rabat-joie, on va se préparer, mais là... je suis toute mouillée, tu peux me prêter des vêtements à toi ?* Carole me lance un regard de chaton mouillé qui attendrait même un boucher qui fait des chapolatas, soit des chipolatas à la viande de chat. *Pas besoin, je viens de vérifier sur minutecast®, et dans les prochaines 360 minutes tu vas crever de chaud comme un scorpion dans le désert de Gobi. Je te conseille même de t'amener une citerne d'eau glaciale !* Je lis un gnagnagna sur ses lèvres mais elle n'insiste pas. Juliette étend ses draps mouillés sur le sol pour les faire sécher, quelle belle technique, heureusement que je ne dors pas avec elle ce soir.

En route vers les champs de fraises, j'admire en chemin la belle nature, insensible à l'agitation des humains, menacés de mort. On se retrouve tous devant les champs, écoutant d'une oreille distraite les consignes habituelles. La seule qui importe, c'est celle qui nous dit dans quels rangs on va cueillir les fraises. Carole et Juliette restent avec moi, et notre trio est complété par Martha et Yanis. Carole soupire et je lui donne un coup de coude pour qu'elle se contente juste d'un soupir. Elle ne supporte pas Martha, pour plein de mauvaises raisons.

Martha est une jeune femme de 20 ans, aux cheveux longs et noirs, parfaitement lisses. Ils sont si anormalement longs que les hommes, et les femmes, se retournent sur son passage pour les admirer. Son second défaut est d'avoir un visage parfaitement calibré, tout comme sa poitrine et ses fesses. Elle remplit donc les trois critères qui font se retourner les hommes menés par leurs hormones de reproduction. Ça énerve Carole de voir tout le monde la regarder avec envie, se demandant comment ça fait de vivre dans un corps parfait. Enfin, c'est une gentille fille, souriante, et polie. Elle rit de bon cœur aux blagues, elle écoute attentivement les histoires inintéressantes des autres cueilleurs. Elle va chercher de l'eau, pour celles et ceux qui ont l'air déshydraté. La perfection, je vous dis. Je ne suis pas jalouse d'elle, contrairement à Carole, parce que je ne saurais quoi faire de toute cette beauté et de toute cette gentillesse. C'est tellement mieux d'être une fille moyenne et de vivre incognito.

Aujourd'hui le soleil tape plus que d'habitude et je vois que Carole fatigue. *Hé Carole, tu as amené ta citerne d'eau, comme je te l'avais conseillé ?* Carole éponge son front, puis hausse les épaules, elle économise ses mots. Martha, belle des champs, s'approche de moi, et semble fraîche et pimpante sous son long chapeau en paille naturelle avec effet tressé. *Comment ça va Carole, ce matin ?* Martha offre à Carole un beau sourire invitant à converser de tout et de rien, mais elle aurait dû me choisir moi, une fille moyenne et conciliante. Carole, elle, trempée par la sueur, la regarde avec condescendance. *Dis, toi, la Martha, tu sues pas ? Comment tu fais pour pas suer ? Me dis pas qu'en plus tu pues pas !* Je vois Yanis et Juliette qui tentent de refouler un petit rire tandis que Martha baisse les yeux et recommence à remplir son panier de fraises, sans un mot. La fille moyenne en moi ressent un peu de peine pour la fille parfaite, qui semble être peinée elle aussi.

La bonne sœur en moi fait l'effort de socialiser avec elle. Je lui parle bien fort, pour être certaine que Carole entende. *Fais pas attention à Carole, c'est une rustre de la campagne, une survivaliste qui bouffe du grillon en farine, en barre de céréales, ainsi que crus, posés sur des tranches de pain de campagne badigeonné de beurre fermier demi-sel.* Martha sourit et c'est déjà ça. *Dis-moi, Martha, pourquoi tu es aussi gentille avec tout le monde, je sais pas comment te dire ça, mais c'est comme... tu es déjà très jolie, si en plus tu es sympa, tu dois t'attirer encore plus de jalousie des moches, et attirer tous les pauvres types qui veulent juste un trophée ?* Elle ne bouge plus et lève son chapeau suffisamment haut pour que je voie ses yeux, dont la couleur est d'un banal brun, dieu merci pour elle. *Tu sais Uma, on est dans une société de consommation où on te haït quand tu es belle, parce que tu dois être moche pour que tu achètes tout un tas de trucs pour rendre riches toutes ces compagnies. Finalement, tout le monde me déteste, et ceux qui ne me détestent pas, me veulent juste avec eux pour qu'ils se sentent beaux. Pour moi c'est fini tout ça. Je sais que je suis belle physiquement, mais je ne m'empêcherai pas d'être gentille, ou intelligente. Tu vois que je ne suis pas habillée de manière extravagante, j'essaie de ne pas profiter de ma beauté, parce que ça apporte juste des ennuis et des mauvaises personnes.* Ouch, bon, je pense qu'elle se vide le cœur. Je ne suis pas certaine d'être la bonne personne pour ça.

Tu es en train de me dire que c'est plus dur d'être belle que d'être moche ? Carole, à qui personne a rien demandé, attaque Martha. Je conseillerai bien à Martha de hausser les épaules en guise de réponse, mais c'est pas la première fois qu'on lui pose cette question. *Tu*

penses que ça fait quoi de pas être aimé pour soi, mais d'être aimé pour une apparence, ou d'être détesté juste parce que je suis belle ? Carole, qui a tout compris aux discussions, hausse les épaules, et s'en retourne quelques rangs plus loin pour cueillir son quota de fraises en bougonnant. Tu sais Martha, à part si tu fréquentes un club de belles, tu auras du mal à trouver des paroles réconfortantes chez les moches comme nous. On veut tous être aimés, on veut toutes être aimé... mais j'ai un truc à te dire pour te consoler. Ma mère m'a toujours dit que plus jeune tout le monde la trouvait jolie et la désirait. Puis à 30 ans, seuls les 30 ans et plus la trouvaient jolie. Aujourd'hui, y'a juste les célibataires de 40 ans qui sont intéressés par elle, et à 50 ans elle aura sans doute juste des Agecanonix pour la trouver belle. Je lui tapote l'épaule et elle se met à rire. Toi aussi Martha, tu deviendras moche comme nous, un jour, alors profite de ta beauté ! J'aperçois, quelques mètres derrière Martha, Mathilde, qui a 154 ans et qui en paraît 20, et qui est toujours magnifiquement belle, et inquiétante. Même si elle était moche, elle serait belle, parce que je l'aime.

Samedi 4 juillet 2020

Jour J ! Jour J ! Jour J ! Toujours à la limite de l'hystérie individuelle, Carole me signifie qu'aujourd'hui c'est le jour J, le jour où j'affronte mon démon, armée de mon fantôme. Je regarde autour de moi et je ne vois pas Mathilde, mon fantôme, ou mon « surmoi », ou mon « ça ». Je ne la vois plus vraiment depuis quelques jours, mon cerveau se guérit tout seul, il semble bien. C'est plutôt ennuyeux parce qu'elle me rappelait des événements qui sont enfouis dans ma mémoire. Si j'avais été plus intelligente, je lui aurais donné l'ordre de tout me débarrer au sujet de ce que j'ai toujours su, mais dont je ne me souviens plus.

Quelle nouille je suis, je dois aller voir Anna, la fausse Mathilde, chez Victor Marcotte, qui n'est pas non plus le vrai Victor, une vraie histoire de fous. Je voulais laisser tomber toute cette histoire, fuir les problèmes, mais mes deux amies sont tombées amoureuses d'Anna, elles gobent tout ce qu'elle dit. Quel choix ai-je en tant qu'amie ? Leur dire de ne plus voir Anna parce que je vois un fantôme qui me dit qu'elle est dangereuse ? Elles vont penser que je suis jalouse. Puis c'est indéniable qu'elle a sauvé la vie de Juliette, ainsi que la mienne. Même si c'est une folle... peut-être qu'on peut l'aider et être quittes ? Juliette se poste derrière moi et masse mes épaules. *Je sens que tu es stressée, Muma, allez, ça va bien aller. Même si ces gens sont un peu bizarres, nous aussi on est bizarres, non ?* Je préfère ne pas débattre avec Juliette, mais je pense que si tu penses que tu es folle ou bizarre, tu es sûrement moins folle et bizarre que tu penses, parce qu'un vrai fou pense qu'il va absolument très bien. CQFD.

Carole monte dans le bus qui nous emmène au village, portant sur ses épaules un sac à dos aussi gros qu'elle. *Hé, tu as mis quoi dans ton sac, trois équipements complets de protection contre le gaz sarin ?* Carole s'assoit et me regarde le plus sérieusement du monde. *Je fais confiance à Anna mais pas à cette crevure de Marcotte, j'ai de quoi nous défendre contre ce pauvre type qui a battu notre amie à mort y'a 80 ans !* Ouch, elle a l'air remontée à bloc, je préfère ne pas savoir ce qu'elle a dans son sac, mais je la comprends, la dernière fois qu'on a vu Marcotte (22 mai 2020), il lui a expliqué que ses cocktails molotov c'était de la merde. Ça fait certainement mal à l'ego. Personnellement, moi, je ne suis pas armée. Je compte sur Mathilde pour me dire quand courir et ne jamais me retourner.

Le bus nous arrête au centre du village, où un faux puits fait office d'arrêt de bus. La maison de Victor le meurtrier est à 300 mètres à pied. Je viens de penser que j'aurais pu aller voir ma mère pour lui demander comment Camille, Myo et Eglantine, ont un rapport avec la sorcière blonde. J'imagine que c'est trop tard. Si le destin avait voulu que je sache la vérité avant d'affronter Anna et Victor, il m'y aurait fait penser avant, non ? Je dis toujours qu'il faut avoir foi dans le destin, c'est ce que je vais vérifier aujourd'hui.

Nous voilà devant la maison des Marcotte. Elle n'a pas changé en deux mois. Je me demande si Victor est mort. Il nous avait dit qu'il devait mourir en mai 2020, après nous avoir dit d'aller rejoindre Mathilde, la sorcière blonde, dans la forêt enchantée, mystérieuse, et énigmatique. C'était supposé être sa croix, son calvaire, mais maintenant que je sais qu'Anna se fait passer pour Mathilde, son baratin ne fait plus de sens. Je me gratte, comme pour mieux réfléchir, mais j'ai la désagréable impression d'être dans la série allemande « Dark », où tout le monde ment, tu comprends plus rien, et tu te demandes s'il y a quelque chose à comprendre, parce que finalement, tout le monde meurt à la fin. Je ne suis pas prête à mourir aujourd'hui, il me reste encore plein de choses à faire avant de mourir, dont les plus importantes sont de goûter à toutes les variétés de fraises existantes au monde, et de concocter une confiture de mirabelles avec de vrais morceaux de mirabelles. C'est tout un projet de vie.

C'est elle, c'est Mathilde ! Juliette est tout excitée d'apercevoir la silhouette d'Anna, mangeant fièrement une pomme, assise sur les marches de pierre menant à la porte principale de la maison. On ne peut pas dire que cette fille manque de théâtralité. Elle a de la classe et du charisme. Peut-être, après tout, que je suis juste une jalouse et que le fantôme dans ma tête me dit des conneries pour compenser ma médiocrité. Si ça se trouve, c'est super rationnel qu'elle vive depuis 1860, bien qu'elle ait l'air d'avoir 25 ans, et ce grâce à des graines qui proviennent d'herbes miraculeuses indiennes. Ouais, sûrement.

Salut les filles ! J'espère que vous allez bien. Je vous attendais. Vous m'avez manquée. Vous êtes vraiment des filles géniales. Pour moi vous êtes comme des sœurs ! Incroyable comme elle nous passe de la brosse à reluire. On va nous voir depuis la lune tellement on brille. *Tu vas bien, Uma ? Je sais pas pourquoi, mais il y a quelque chose de négatif en toi, un truc qui te bloque. As-tu une peine dont tu voudrais parler, une chose que tu racontes à personne, mais ça te ferait du bien d'en parler ?* Ouh la la, me voilà en pleine séance de thérapie. Je sais pas ce que vous avez tous, vous, les gens, à vouloir me psychanalyser. *Je me sens parfaitement bien à détester beaucoup de monde et à voir des fantômes régulièrement. Y'a rien qui cloche chez moi. Non.*

Oh, oh, c'est bon, je disais ça en tant qu'amie, sœur, je veux que tu saches que je suis là pour toi. Je lève les yeux au ciel et je soupire. *Merci Anna, je vais y penser.* Carole me donne un coup de coude. *Pourquoi tu l'appelles Anna espèce de folle, c'est Mathilde !* Je fige. Instantanément. Je viens de gaffer. Je regarde Anna et son visage vient de se crispier. Parce qu'elle s'appelle vraiment Anna ? Elle préfère botter en touche, comme une mauvaise joueuse de football, ou comme une excellente joueuse de rugby. *Ah ah, « Anna », elle est bien bonne, j'aurais préféré que tu m'appelles Elsa, c'est ma sœur préférée. Rendue à l'âge que j'ai, c'est peut-être mes exploits qui ont inspiré Andersen pour son personnage de la Reine des neiges ?* Hum, elle a bien de l'ego cette usurpatrice, mais il me semble qu'Andersen a publié ça vers 1850, avant sa prétendue naissance. Je préfère prendre le parti d'en rire. *Excuse-moi, tu ressembles tellement à une fille que j'ai connue au pensionnat et qui s'appelle Anna, mon cerveau vous a confondues.* Anna ne sourit plus et semble se parler à elle-même.

Co... comment... comment as-tu pu me connaître au pensionnat, je... je... j'ai changé, et... non, tu peux pas savoir, tu peux pas savoir. Je regarde Juliette et Carole, qui observent Anna s'effondrer sur elle-même. Mes mots semblent avoir brisé la gigantesque muraille de glace

qu'elle s'était construite en elle, pourtant je n'ai rien d'un dragon mort-vivant aux yeux bleus, qui crache des flammes aux reflets bleutés. Elle essuie des larmes qui coulent sur ses joues. Elle me lance un regard haineux, puis se retourne pour s'enfuir, loin, très vite, et très loin. On se regarde, toutes les trois, comme des idiots, nous demandant ce qui vient de se passer. Je pense qu'il est temps que je parle à ma mère de tous ces secrets de famille.

Dimanche 5 juillet 2020

Le grenier du moulin à eau est devenu notre quartier général. C'est le meilleur endroit pour avoir la paix, personne n'y vient. Il est considéré comme insalubre, dangereux, et bourré de toiles d'araignées qui empilent leurs victimes par centaines. Heureusement que nous ne sommes pas des petits insectes volants ou rampants.

Salut les filles, bienvenue dans notre repaire ! Carole et Juliette viennent de me rejoindre. Dis, Uma, un repaire, c'est un mot pour désigner un refuge pour bêtes sauvages, tu es certaine qu'on est des bêtes sauvages ? Ouch, mademoiselle Larousse pose une bonne question. *Ok Juliette, regarde sur Google ce que ça veut dire, et pendant ce temps-là, on va s'interroger sur le fait que nous sommes, ou non, des bêtes sauvages, ou sanguinaires, ok Carole ?* Carole hausse ses épaules. *Déjà, moi je chercherais sur Duck duck go, parce que Google c'est le mal, ils traquent ton comportement.* Bon, une question simple au début devient un problème mégaplanétaire de position dominante des sociétés de technologie. Ça ne me surprend pas que prendre des décisions à un niveau mondial ça prenne des mois. *C'est quoi ça ton truc, Canard-Canard-Vas-y ? C'est une blague ?* Carole part alors dans toute une tirade survivaliste et paranoïaque. Si on laisse Google aller, dans un an il nous insère des puces sous la peau pour suivre notre vie, pour quelques euros par mois.

Tu es en train de me dire que si tu restes trop longtemps aux toilettes, Google va te proposer des publicités de laxatifs, c'est ça ? Carole soupire encore plus fort, désespérée par ma vision naïve des nouvelles technologies. Quant à moi, il faut bien mourir de quelque chose, et je me vois bien à l'article de la mort, après un accident de vélo, sur le bord d'un fossé, la tête à moitié défoncée contre un tronc d'arbre, et mon Google enverra un drone d'Amazon pour m'apporter du paracétamol, que j'aurais sûrement en autosouscription, ou alors un casque de vélo, parce qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire. *Bon, alors, essayons le canard, il dit quoi le canard ?* Il dit la même chose que le Larousse, c'est un refuge de bêtes sauvages.

Il est temps qu'en maîtresse de cérémonie du repaire, pardon, du club des sauvageonnes, je mette un terme à ces atermoiements. *Très bien, ce sera notre QG alors ! Juliette lève encore la main, je m'attends au pire. Un quartier général, c'est militaire non ?* Ah ben oui mais bon. *Bon, Juliette, tu proposes quoi ? Carole, tu proposes quoi ?* En bonne dictatrice, je consulte le peuple, pour ensuite décider. À ma droite on propose le « refuge », qui à mon goût fait un peu trop refuge de haute montagne alors qu'on est plutôt en morte plaine, bien qu'à côté de volcans éteints. À ma gauche, la littéraire Juliette propose le « cénacle ». J'aime aucun deux. *Bon, nous remettrons à la prochaine séance le choix du nom de notre repaire.* D'ici là, si on devient des bêtes sauvages, ou des malfaitrices, on choisira le repaire.

Le point de la séance du jour est le suivant. Suite au départ en catastrophe d'Anna, hier, vous voulez que je vous dise pourquoi tout à l'air d'être de ma faute. Pourquoi je l'ai appelée Anna, et pourquoi j'ai dit l'avoir vue dans un pensionnat. Déjà, je suis assez stupéfaite que vous puissiez croire que cette fille puisse être née en 1860, et avoir aujourd'hui dans la vingtaine d'années. C'est pas parce qu'elle est belle, intelligente, charismatique, drôle, sympathique, qu'on doit croire tout ce qu'elle dit, non ? Mon second point est que j'ai un vague souvenir de savoir qui est cette fille, aussi bizarre que cela puisse paraître. Ma mère en a parlé avec mon père, Camille en a parlé avec Myo et Églantine. J'analyse les regards de Juliette et Carole, et pour l'instant j'y lis du scepticisme. Je pense avoir été habile en ne disant pas que c'est une apparition fantomatique de Mathilde qui m'a révélé ce que je savais, mais dont je ne me souvenais plus.

Carole, en bonne méfiante, me laisse le bénéfice du doute. *Sachant que Camille est morte, que tu ne communique plus avec Myo ni Églantine, il reste juste ta mère à interroger ? Je veux être là. Ça, c'est pas une bonne idée, je ne veux pas étaler mes secrets de famille, même devant des amies. C'est pas non plus certain que ma mère va me lâcher quoi que ce soit, ça va prendre la subtilité et de la manipulation. Non Carole, c'est pas possible qu'aucune de vous deux ne soit là. Ma mère ne me porte pas dans son cœur, ça va être compliqué de lui tirer les vers du nez, mais ça peut être plus simple de lui mettre plein de verres dans le nez pour la faire parler. J'ai un plan. Elle a raté mon anniversaire, le 21 juin, parce que j'étais à l'hôpital, je vais lui demander de souper avec moi pour compenser. Je sais même pas si elle va dire oui.* Mes deux amies hochent leur tête positivement. La motion est adoptée.

Jeudi 9 juillet 2020

Je regarde la devanture du restaurant. Puis je lis à nouveau le sms que ma mère m'a envoyé. Je regarde encore la devanture du restaurant, puis je relis encore le sms, il doit y avoir une faute de frappe dans l'adresse. Je suis devant « l'Amigo du taco », dont la déco extérieure est une banderole de six mètres sur un mètre, où je devine qu'un mexicain avec de longues moustaches fourchues est dessiné. Il pourrait être colombien, péruvien, ou équatorien, mais c'est écrit « restaurant mexicain traditionnel ». Pour mon anniversaire, ma mère a pas trouvé mieux que de m'inviter dans un restaurant mexicain qui semble offrir du chili con carne à toutes les sauces, et des tacos amicaux à la viande hachée de bœuf, à la viande hachée de porc, à la viande hachée de poulet.

Assise au fond du restaurant, une femme agite ses bras rapidement. Soit elle donne des instructions à un avion derrière moi pour décoller, soit elle essaie d'attirer l'attention de quelqu'un. Je me retourne et je ne vois aucun airbus derrière moi, elle cherche donc à attirer l'attention de quelqu'un. Pauvre dame, si j'étais son invitée, je ferais comme si je ne la voyais pas. Désespérée, la pauvre femme avance jusqu'à la porte d'entrée. Sous les néons fluorescents, je la reconnais, c'est ma vieille. Ma mère a un teint joliment radioactif sous ces néons, il faudra que je lui conseille de néoniser notre prochain appart, à outrance.

Elle tapote sa montre, qu'elle ne regarde pas, qu'elle ne possède pas. *Hé, tu es en retard jeune fille ! Ça fait 7 minutes que je t'attends !* Je ne suis jamais en retard, ça fait donc 7 minutes que je tergiverse devant l'ami du taco. *S'cuse moi, je pensais pas que ça pouvait être le restau que tu choisirais pour mon anniversaire.* Elle fait comme si j'avais dit quelque chose de positif. *Tu adorais ça, quand tu avais 8 ans, les restaurants mexicains !* C'est donc ce que j'aimais à la moitié de ma vie, je vais vérifier dans les propriétés système de ma mère si elle a eu une mise à jour disponible, mais non installée, depuis 2012. Les parents sont souvent victimes d'obsolescence programmée, c'est triste. On pourrait nous fournir des parents aux mises à jour au moins mensuelles, juste pour leur éviter de passer pour des vieux cons si fréquemment.

Tu manges pas tes tacos, ils sont délicieux pourtant ? Je regarde mes deux tacos végétariens, à la viande de légumes. Une tortilla ramollie est remplie de dés de tomates, de brins de salade, et... c'est tout. Je me concentre sur la meilleure manière d'apprendre tous les secrets de famille qu'on me cache, mais je ne trouve rien, je suis une pitoyable stratège. Toi, tu as l'air d'une fille qui veut me demander quelque chose, mais qui n'ose pas ? Allez, vas-y, accouche. Le pire qui puisse arriver est que je te dise non ! Justement, je ne poserai pas une question fermée. Je veux savoir pourquoi, quand j'avais 5 ans, alors que j'étais, le soir, dans le salon, dans tes bras, tu t'es fâchée avec papa ?

Elle manque de s'étouffer en mangeant son amical taco. Elle a perdu toute sa belle assurance, et c'est rare. Je sens que le hamster roule à 130 km/h dans son cerveau, toutefois il respecte la limite de vitesse, pour éviter que le cerveau d'un parent âgé ne surchauffe et grille. Elle me regarde avec un air fuyant, elle va me mentir ou botter en touche. *Je... je... je vois pas de quoi tu veux parler, je me suis fâchée tellement de fois avec ton père, je peux pas me souvenir de tout.* Je décide de l'attaquer à la gorge et de ne plus la lâcher, comme un pitbull mortel. *Tu dois te souvenir de cette fois-là. Il était complètement saoul. Il a pris une arme à feu, cachée en haut du placard de sa chambre. Il s'est écroulée dans un coin de la cuisine, il a pointé l'arme sur sa tempe droite. Tu lui a jeté une carafe d'eau glacée au visage, puis je ne me souviens plus de rien d'autre.* Merci Mathilde, super computer à mémoire flash d'excellente qualité.

Ma mère s'enfonça sur elle-même, elle paraît avoir 20 ans de plus. J'hésite entre la laisser récupérer ses esprits, ou enfoncer le clou, mais je viens de me souvenir que Mathilde ne m'a pas donné de munitions supplémentaires, et je ne la vois pas à mes côtés pour m'en fournir. *Oh, et puis merde, je vais tout te dire, j'en ai rien à faire après tout. La veille de sa tentative de suicide, il m'a dit que son petit frère de 25 ans venait de se suicider. Cinq ans plus tôt, il avait mis enceinte une fille de 15 ans, qui a eu des jumelles de lui. Ils ont bouclé la fille dans un pensionnat d'un pays étranger et ils lui ont retiré ses enfants, bien évidemment. Ton père a participé à toute cette mascarade, qui a conduit la pauvre fille dans un pensionnat puis dans un asile, jusqu'à la mort du frère de ton père. Il disait que cette fille allait s'en prendre à sa famille, toi et moi, pour se venger. Je lui ai dit que s'il comptait nous sauver en se suicidant, c'était une aide dont je pouvais me passer. Quelques semaines après, on quittait le Massif-Central pour Paris, on fuyait.*

Pfiou, je fais des calculs rapides dans ma tête, Mathilde n'étant pas là pour m'aider. Je ne vois pas où situer Anna dans toute cette affaire, mais j'ai un doute. *C'était quoi le prénom de cette adolescente, tu t'en souviens ?* Elle me fixe avec des yeux remplis de larmes qu'elle retient, comme si elle avait participé à cette mascarade elle-même. *Je pense qu'elle s'appelle Anna... et avant que tu me poses la question, ses jumelles s'appellent Myosotis et Églantine... et avant que tu poursuives, Camille a eu en 1940 une fille, morte à 25 ans en accouchant, qui a elle-même eu une fille morte en 1990, elle aussi en accouchant de ses jumeaux, Anna et un garçon dont je ne me souviens plus du nom. Anna a eu en 2004 ses jumelles, Myosotis et Églantine, que tu connais bien... Je lâche le taco que j'écrasais entre mes mains. Tu racontes que des conneries !*

Je fais tomber ma chaise en sortant brusquement du restaurant. Des larmes coulent sur mes joues bien que je refuse qu'elles coulent tellement je suis fâchée. Je retourne les années de naissance dans ma tête, et tout colle parfaitement, sauf qu'Anna a 30 ans, et non les 25 ans que je lui donnais. Je ne regarde plus où je marche et mon pied droit butte contre un trottoir. Je me rattrape in extremis en attrapant le haut d'un banc. *Allez, viens t'asseoir, je pense que tu en as besoin...* J'essuie mes yeux embués pour éclaircir ma vision, Mathilde est assise sur le banc... mais je ne peux pas me cacher dans ses bras... *Dis-moi, Mathilde, que tout ceci c'est de la connerie, que Camille c'est pas la sorcière blonde, qu'Anna n'a pas perdu ses deux enfants à 15 ans... c'est tellement terrible tout ça, tellement terrible...*

Tout est vrai, c'est pour ça que je te disais qu'Anna est dangereuse. Il est fort probable qu'elle ait tué le frère de ton père, qu'elle ait tué ton père, et que tu sois la suivante. Sache que Victor c'est son frère jumeau, et ils ont sans doute massacré la famille Marcotte pour prendre leur place dans le village. Sympathique, non ? Je sèche mes larmes, je suis impuissante à aligner deux pensées cohérentes de suite. Je vais rentrer à pied pour digérer tout ça. *Tu m'accompagnes, Mathilde, tu ne me laisses pas toute seule ?* Elle me sourit. *Je ne te quitterai jamais, la folie est ta nouvelle amie tu sais ?* Je mets mes écouteurs dans mes oreilles, et la première chanson qui joue est « New best friend », de Neon Trees. Leur meilleure nouvelle amie, c'est la folie...

Vendredi 10 juillet 2020

Je regarde la pluie tomber par la fenêtre du grenier, parce que moi, j'ai dit ce que j'avais à dire. Juliette et Carole, elles, sont affairées à reconstituer la chronologie des événements ainsi que l'arbre généalogique de Camille. Il a fallu que je prenne des notes le soir même de mon retour à la ferme, pour ne rien oublier de toutes les informations que ma mère m'a données. *Ah mais c'est totalement un truc de malade mental !* Carole brandit son bras vers une poutre en bois qui manque de lui défoncer quelques articulations, elle tient dans sa main la feuille rédigée par la studieuse Juliette, qui est la seule d'entre nous à avoir une belle écriture manuscrite, lisible par tous.

Ok, bon, avec Juliette, on a fait le tour de tous les scénarios, et il ne nous manque pas beaucoup d'infos. On ne sait pas pourquoi Anna ressemble autant à Mathilde. Soit elle a fait de la chirurgie esthétique, selon ce que ta vision t'a dit, ou alors elle est une descendante de Mathilde, mais ressembler à une autre parente née 150 ans plus tôt, c'est bizarre. Autre hypothèse, Mathilde étant une légende de ce pensionnat, Anna a pu devenir une fan à ce moment-là, et sachant qu'elle aurait passé quelques années dans un asile, c'est facile de penser qu'on est quelqu'un d'autre et de vouloir lui ressembler physiquement.

Deuxième point, Camille est morte à 100 ans alors que tu évaluais son âge dans les 70 ans, mais bon, tout est possible, ma voisine de 30 ans a l'air d'en avoir 60 tellement elle boit, fume, ne dort pas, et a eu 3 enfants, ce qui lui rajoute 30 ans dans la gueule. Je dis : pourquoi pas ? Dernier point, il est hautement probable qu'Anna a vécu dans le pensionnat de Mathilde, en Belgique, ainsi que Camille, toi, et les filles d'Anna. C'est vraiment trop fort quand tout s'aligne aussi bien. Tu dois être liée à elle d'une manière ou d'une autre, mais laquelle ?

Je regarde Carole avec un air de réprobation, elle semble oublier qu'Anna est sans doute une meurtrière. *Oublie pas qu'elle a tué des gens de ma famille !* Juliette lève la main pour prendre la parole. *Elle nous a sauvées dans les bois, je pense que tu devrais lui laisser une chance de s'expliquer avant de lui envoyer Interpol.* Je secoue la tête, négativement. *Tu étais avec moi, elle avait pas le choix de nous sauver, sinon tu étais une victime collatérale.* Mon explication ne convainc pas Carole. *Arrête de faire ta Carrie Mathison, prends tes pilules, et si tu as peur de rencontrer Anna, laisse-nous y aller, et on reviendra avec des réponses. On est assez certaines que si on se promène autour du bunker, elle va venir nous chercher... t'es pas obligée de venir...*

Je m'assois à côté d'une lampe à huile, pour réfléchir. *Ce qui me déçoit, vous voyez, c'est la vengeance. Même si mon père et son frère*

sont des personnes pourries, et ça reste à prouver, je comprends pas pourquoi elle irait jusqu'à me tuer, moi. Après tout, ses jumelles sont encore en vie. Mais il y a une chose que je sais, je ne vous laisserai pas aller la voir, seules. On va bien se préparer, on va prendre des répulsifs à animaux, pour contrer ses renards, et peut-être de vraies armes, si Carole en a ? Carole se lève et se poste devant moi avec un air fâché. On est pas une organisation paramilitaire ! Je dis pas qu'on a pas quelques armes cachées ici et là... mais vous avez déjà utilisé des armes à feu ? Même si des mômes de 4 ans arrivent à flinguer des gens de leur famille aux USA, vous êtes sans doute pas plus habiles qu'eux, et ça me tente pas de me prendre du friendly fire de vous deux. C'est bon, c'est une mauvaise idée. Point suivant.

Juliette lève encore la main. Je pense qu'il faudrait décider qui peut nous renseigner sur quoi. Ta mère, je pense qu'elle a dit tout ce qu'elle savait, à la limite elle a l'air de s'en foutre. Camille est morte, donc on l'oublie. Victor, le frère jumeau d'Anna, supposément, était tellement peu coopératif la dernière fois qu'on l'a vu que je pense qu'on peut l'oublier pour l'instant. Uma, tu as essayé de joindre ton amie Myo mais elle rappelle pas, puis je pense pas que c'est une bonne idée de lui raconter tout ça si c'est faux. Il nous reste donc... Anna... et si elle ne nous tue pas, on pourra corroborer ce qu'elle nous dit avec les personnages secondaires, non ? Je regarde Juliette avec de l'admiration, j'ai envie de l'applaudir. Bravo ma Juliette, si je suis ta Carrie, tu es certainement ma Max ! On a le plan, il nous reste à l'exécuter...

Lundi 13 juillet 2020

Je monte la garde devant le bunker, mais je suis une garde d'un type particulier. Je n'ai pas d'arme pour dissuader un assaillant, je n'ai aucun muscle pour dissuader un assaillant, j'ai une voix trop douce pour dissuader un assaillant. À vrai dire, je ne sais pas à quoi je sers comme garde, mais la caporale-chef Carole m'a dit de rester là, de surveiller l'entrée au péril de ma vie, et c'est ce que je fais. *C'est bon Uma, on est prêtes, je vais fermer la porte, prends ce sac, il est pour toi ! J'écoute la cheffe et je jette sur mon épaule le sac qui m'est assigné. Carole, tu as mis quoi dans ce sac, c'est un peu lourd je trouve ? Je m'appête à l'ouvrir lorsque la cheffe m'en empêche. Non ! Pas maintenant ! Tu vas me prendre pour une folle si tu sais ce que j'ai mis dans ton sac, sache juste que c'est grâce à ce que tu portes qu'on devrait survivre si ça tourne mal.* Je hausse les épaules en guise de réponse, parce qu'au 13 juillet 2020, c'est encore à la mode de hausser les épaules pour répondre sans répondre.

On monte la butte qui jouxte le bunker, c'est le chemin le plus rapide pour s'enfoncer au plus profond de la jungle. Je dis jungle, mais c'est une forêt bien sûr. Il faudrait que je vérifie ce qui distingue la jungle d'une forêt parce qu'aujourd'hui la chaleur est étouffante et humide, je vois aussi plein d'insectes rampants et volants inconnus, mais ils sont petits, et, c'est bien connu, la petite bête ne mange pas la grosse bête. On est parties depuis une bonne heure et les bretelles du sac à dos commencent à rougir mes épaules, j'entends un cling métallique de temps en temps, comme si des boîtes de conserve s'entrechoquent. J'espère que je ne porte pas des boîtes de pâtés pour chat, parce que si ça s'ouvre, je vais avoir du liquide de pâté qui coule dans mon dos, et ça va puer sévèrement.

La clairière est là, je vois des amélanchiers vidés de leurs fruits, ce qui est bien décevant, la saison est déjà terminée. On se regarde toutes les trois, se demandant s'il faut faire quelque chose pour qu'Anna vienne, armée de ses renards, ou non. Carole me tape sur l'épaule et me regarde avec gravité. *Si tu vois des fantômes, ce serait bien utile en ce moment, parce qu'on a besoin d'intelligence de qualité militaire.* Je regarde autour de moi et je ne vois pas âme qui vive ni âme qui meurt. *Carole, je te l'ai déjà dit, je ne vois pas de vrais fantômes, c'est juste mon esprit qui se projette hors de moi-même en prenant une apparence connue.* Alors qu'elle réfléchit à ce nouveau point de vue, j'entends, autour de nous, des bruits provenant d'un peu partout, nous entourant. Malgré la vivacité de leurs auteurs, j'aperçois des touffes de poils roux sauter de buisson en buisson. *Ils sont là ! Autour de nous !* Je parle entre mes dents, pour éviter une panique généralisée. *On fait quoi, cheffe ?* Carole, en pleine maîtrise de son sang-froid, arrache mon sac à dos, l'ouvre aussi rapidement qu'un naufragé de Koh-Lanta affamé, et en tire des boîtes de conserve, qu'elle jette tout autour de nous. *Mais Carole, qu'est-ce que tu fous ? Pourquoi tu balances des boîtes de conserve sur eux ?!* Elle continue de lancer ses dernières boîtes avant de me répondre. *Je suis un génie, moi, je leur donne du pâté pour chiens, je vais les acheter avec la bouffe ! S'ils ont le ventre bien rempli, ils ne nous attaqueront pas, et ils nous prendront peut-être même pour des amies !*

Mais quel plan de merde ! Carole ? Les renards, ils vont les ouvrir avec quoi tes boîtes ? Tu leur as lancé des boîtes fermées, espèce d'idiote ! Carole arrête de bouger, regardant la dernière boîte qui tremble dans sa main. *Oh putain je suis conne, en plus elles avaient une ouverture rapide, pas besoin d'ouvre-boîte. Je suis vraiment trop conne...* Je retiens son bras qui allait frapper sa tête de dépit avec la dernière boîte, c'est sûrement pas le moment de les attirer avec une amie qui pue la pâtée pour chiens. Je pense qu'on mérite de se faire bouffer.

Des têtes dépassent des buissons. Ils sont une dizaine à s'avancer vers nous, à pas feutrés, nous encerclant, nous fixant avec leurs gros yeux brûlant du désir de nous réduire en pâté pour renard. On se retrouve toutes les trois, dos contre dos, incapables d'agir contre des ennemis trop nombreux et trop aguerris. C'est la fin. Carole tient ma main droite tandis que ma main gauche tient la main droite de Juliette, qui tient aussi la main de Carole. Alors que je m'appête à croire en Dieu pour prier pour mon salut, un chat roux saute juste devant moi et court vers le plus gros de la bande, qui doit manger trois chats comme lui par bouchée au petit déjeuner. C'est le même chaton que j'avais vu dans le grenier lors de la séance de Ouija. Il est complètement fou s'il pense qu'il va réussir à nous sauver. Le gros renard semble se moquer de lui et s'appête à lui donner un coup de patte mortel lorsque le rouquin glisse sous sa patte et se jette vers sa gorge, le faisant japper de douleur. Il ne jappe pas longtemps. Sa gueule crache rapidement du sang, et plus il secoue sa tête pour que le chat lâche prise, plus de sang noirâtre éclabousse toute sa harde, qui recule en voyant leur chef se faire massacrer par un minuscule chat, possédé. Ironiquement, par Anubis.

Ça suffit ! Un cri de colère humain nous dévie de la scène hypnotique qui se joue devant nous. J'entends des mots prononcés dans une langue que je ne connais pas. Le rouquin cesse d'étrangler le gros renard, qui miaule maintenant à terre comme un chien peureux. Le chat se lèche les babines du sang de son ennemi, de notre ennemi, puis revient vers moi, se postant, assis à mes pieds, l'air menaçant, grognant autour de nous. Le reste de la bande se jette sur le chef déchu et le dévore. *Félicitations. Je vois que vous avez survécu à cette épreuve. C'est vraiment stupide de votre part de les avoir attaqués avec des boîtes de conserve. Ils auraient pu vous tuer avant que j'arrive. Heureusement que mon chat n'est pas pusillanime, pour une raison inconnue il semble t'aimer, Uma. Enfin, je dis « raison inconnue », mais je sais pourquoi il te défend, à cause de son sang à « elle », qui coule dans tes veines. Ce n'est pas un chat comme les autres, il vit depuis aussi longtemps que moi et...*

Tu vas te taire, A-N-N-A, et arrête de te moquer de nous ! On sait qui tu es, on sait que tu n'es pas Mathilde, mais juste une pauvre folle

échappée de l'asile ! Je griffe la main de Carole pour qu'elle se taise. C'est sûrement pas l'idée du siècle de menacer une fille qui a dix gigantesques renards pour la défendre. Le petit rouquin ne pourrait pas faire grand-chose contre eux. Anna, on est juste venu discuter avec toi, j'ai appris des choses sur toi, sur moi, et je veux savoir ce qui est vrai et ce qui est faux. Elle éclate de rire, un rire à glacer les os. Et qui te dit que, moi, j'ai envie de te parler ? Je sais très bien qui t'a appris des choses sur moi. C'est la seule personne qui est encore en vie, cette maudite menteuse. Je suis quasiment curieuse de savoir ce qu'elle a bien pu te raconter... mais pas ici, pas maintenant. Vous n'êtes pas mes invitées, vous n'êtes pas mes amies, vous n'êtes plus les bienvenues ici. Retrouvez-moi chez Victor, dans une semaine, vous serez sans doute plus courageuses sur votre propre terrain. Elle se remet à rire, puis s'en va dans la forêt, suivie de sa bande sanglante.

Juliette se réfugie dans mes bras, mais je tremble autant qu'elle.

Dimanche 19 juillet 2020

Assise seule, sur mon banc d'arrêt de bus, juste à côté de la fontaine de ce village paumé, perdu entre diverses forêts, je regarde des hordes de touristes s'extasier devant la fontaine, construite en 1990. Ils se pâment aussi devant la façade de la mairie, rénovée au goût du jour, avec un beau crépi de couleur orangée recouvrant uniformément sa devanture. Banksy ou Raphaël n'auraient pas mieux fait. La décoration la plus simple peut être la plus somptueuse, non ?

Arrête ton cynisme Uma, ils font vivre les commerces locaux, les fermiers du coin, et les gens qui vivent des quelques attractions encore ouvertes. Je me tourne vers Mathilde, qui rompt ma solitude. La voilà, elle, après de longs jours d'absence. Tu as bien raison, heureusement qu'ils sont là, ces pauvres touristes qui ont peur d'aller à l'étranger et qui viennent ici pour ne pas respecter les consignes sanitaires, pour faire du camping illégal et laisser des immondices partout, heureusement qu'ils sont là. J'entends Mathilde soupiner. Ça fait trois mois que tu es là, et tu raisones déjà comme si tu étais du coin, la Parisienne. N'oublie jamais que tu es une Parisienne, ne sois pas plus royaliste que Madame de Pompadour. Je pourrais hausser les épaules en guise de réponse, mais je vois une bande d'adolescents qui glousse de rire entre eux, ils regardent une fille, assise seule, sur son banc d'arrêt de bus, parlant toute seule.

Je suis effectivement seule, c'est rare que je ne sois pas accompagnée de mes fidèles Juliette et Carole. Aujourd'hui, c'est ma journée de repérage, avant de rencontrer Anna chez Victor. Je veux juste vérifier qu'aucun piège nous attend. Je ne veux pas que le fiasco de la semaine dernière se reproduise, la guerre avec des boîtes de pâté, c'est fini, ça ne se reproduira plus. Je compte aller du côté de la maison de Victor, pour en faire le tour discrètement, et... et... hein ? Uma, as-tu vu ce que je viens de voir ? Je lui tapote son épaule invisible. Évidemment Mathilde, oublie pas qu'on ne fait qu'une, je vois aussi ce que tu vois. C'est ce crevard de Victor, soit disant victime d'une malédiction qui l'empêche de sortir de chez lui ! Mathilde se moque de lui. À mon avis, il va au marché, il traîne derrière lui un chariot de course de marque Caddie, à deux roues au roulement très fluide, d'une contenance de 40 litres, avec une cage en acier pliable à plat, de couleur vert écossais. Je me tourne vers Mathilde avec un air volontairement suspect dans le regard. Euh, on est supposées être des pros des chariots roulants dis-moi, parce que ça me dit rien à moi ?

Oui, on est des expertes, parce qu'en décembre dernier, tu cherchais sur Internet à acheter un chariot de courses pour Camille, pour qu'elle se fatigue moins en allant au marché, et j'ai mémorisé tous les détails techniques pour nous deux, c'est cool, hein ? Je suis cool, hein ? Je préfère hausser les épaules. Ça me désespère d'utiliser de l'espace mémoire pour ce genre d'informations. J'espère qu'elle sera aussi bonne à me souffler les réponses aux examens dans quelques années, si elle est encore là.

Victor semble avoir pris un coup de vieux. Ça n'aide pas de ne pas se raser. Les vieux devraient apprendre qu'en se rasant ça leur fait gagner quelques années de jeunesse. J'ai du mal à me dire qu'il a 30 ans, s'il est le jumeau d'Anna. C'est peut-être pas son jumeau après tout. Tu en penses quoi Mathilde ? Mathilde en pense pas grand-chose. Je suis en attente d'informations supplémentaires avant de donner mon avis. Elle me déçoit, je pensais qu'une Intelligence Artificielle était capable de calculer des probabilités sans avoir toutes les informations disponibles. Je suis déçue de te décevoir Uma, mais je ne peux pas être meilleure que tu es. Si tu étais Einstein, je serais du niveau d'Einstein. Si tu es du niveau d'Emmanuel Macron, je suis du niveau d'Emmanuel Macron. Je prends une seconde pour me demander si ça vaut la peine de déterminer si c'est un compliment ou une insulte, mais je pense que ça ne mérite pas de creuser plus la question, ce serait pas forcément bon pour mon estime de moi.

Je suis Victor, qui se dirige vers le marché, marchant avec fierté, la tête haute. Le bleu écossais lui va bien, il se sent bien avec son caddie, il est un homme nouveau, qui n'a pas peur d'assumer le charme désuet de son chariot à roues, neuf, payé à grand frais. Non, je ne suis pas jalouse. De toute façon, y'a pas de filles dans la vingtaine sur les marchés, mais je vois quelques dames, ayant leur carte Senior attachée autour de cou, se retourner sur son passage, les yeux brûlants d'un vif désir, pour Victor, ou le chariot, je ne saurais dire. Pourquoi tu le suis ? Tu penses que s'il achète des patates Roseval ou des Bleues d'Auvergne, tu en sauras plus sur sa personnalité ? Ma conscience est bien fatigante aujourd'hui. Je ne lui réponds pas, tandis que je souris à Micheline, qui derrière son kiosque, ne sait plus où donner de la tête. Je me suis portée volontaire pour l'aider à vendre, mais il semble que je sois trop lente, et, in fine, je la ralentis, donc je la laisse suer comme un bœuf, c'est son choix. Bonjour Uma, tu es bien Uma ? Je pense que je t'ai reconnue !

Je sursaute. Victor m'a reconnue, et je suis une espionne paralysée. Que ferait Carrie à ma place ? Elle bougerait son menton furieusement pour signifier qu'elle est vraiment, mais alors vraiment, assez stressée ? Ah ! Victor, c'est bien ça ? Quelle surprise ! Non, j'ai pas réussi à bouger mon menton à la manière Mathison. J'ai juste l'air conne. On va se voir demain, avec Mathilde, alors je fais quelques courses pour bien vous accueillir. Ok, bon, le gars il a pas eu le topo qu'on sait qu'Anna s'appelle Anna, et non Mathilde. Il est souriant et vivant, je ne sais pas trop quoi dire. Si ça te dit, Uma, tu peux venir manger chez moi, ils font un excellent poulet roti au marché, avec des patates cuites dans la graisse du poulet, avec des oignons doux fondants, et des tomates de saison qui goûtent la vraie tomate, c'est tentant, n'est-ce pas ? Je regarde son sourire de président de la République cherchant à obtenir une réélection, et je ne suis pas convaincue de voter pour le poulet. Refuse, Uma, tu es une jeune, une fille, et une faible, c'est risqué d'aller chez cet homme, sachant qu'Anna en veut à ta vie. De plus, tu n'as pas Carole pour te défendre. Je me détourne vers Mathilde, pour lui parler sèchement. Ah ben effectivement, j'ai pas de pâté pour chien pour me défendre, que ferais-je sans elle ?

Uma ?... Euh... tu me parles à moi ? C'est quoi le rapport avec le pâté pour chiens... je te propose du poulet frais... Oups, j'ai oublié que je suis la seule à voir la vraie-fausse Mathilde. La grosse voix de Micheline vient me tirer de l'embarras. Allez Uma, viens ici, les tomates et les fraises vont pas se vendre toutes seules, ramène ta fraise ! C'est ce que j'appelle être sauvé par le gong. Bonne journée, Victor, on se voit

demain, sans faute, bonne journée ! Je file vers Micheline, me réfugiant derrière le kiosque. Elle me chuchote à l'oreille, discrètement. Qu'est-ce que tu fous avec cet homme, ça fait des années qu'il est soupçonné d'avoir tué le jeune Victor Marcotte et de lui avoir pris sa place. Le jeune Victor était un malade chronique, personne l'a jamais vraiment vu, et un jour cet homme est apparu, se faisant passer pour lui, mais il est bien trop beau pour être un vrai Marcotte, c'est certain.

Si le mystère n'était pas assez épais, il s'épaissit encore. Ça ferait du sens qu'il ne soit pas un Marcotte, s'il est le jumeau d'Anna, mais il fait bien vieux pour être son jumeau... hum. C'est quoi le numéro d'urgence pour joindre Sherlock Holmes ?

Lundi 20 juillet 2020

Je fais les cent pas dans le grenier, avec le cerveau en ébullition, pendant que Carole et Juliette bâillent, entre deux bouchées de biscuits Rem. Il est 6h30 du matin, et c'est aujourd'hui qu'on rencontre Anna, la fausse Mathilde, ainsi que Victor. *Mais pourquoi on doit se voir aussi tôt ? ! Carole grogne, elle n'est pas une fille matinale, ça a l'air. On a pas le choix ma grande... toute cette affaire est très compliquée, on doit absolument tout récapituler pour ne pas se faire entourloupier par ce duo maléfique. Ce sont des menteurs compulsifs, on doit connaître leurs versions par cœur, par cœur je vous dis ! J'ai apporté toutes mes entrées de journal intime personnel, pour qu'on s'y retrouve. Elle est pas intelligente la fille, hein ? Ok, ok, répondez pas, c'est pas vraiment une question, hein.*

Vous êtes chanceuses, je vous ai fait un résumé. Le 17 mai dernier, Mamie Lulu nous a raconté la légende de la sorcière blonde, venue des États-Unis, mais dont personne ne se souvient du nom, sauf Anna, qui dit que c'est Mathilde, et elle se fait passer pour elle, ainsi que Victor, qui dit aussi que c'est Mathilde, forcément ils sont complices. Le 9 juillet, ma mère me dit que Camille a eu une fille en 1940. Camille n'a jamais été aux États-Unis selon ce qu'elle m'a dit (15 septembre 2019), mais son métier dans un cirque l'a amené partout en Europe. Il se peut très bien que Camille soit la femme qui s'est fait battre à mort en 1940, elle serait la sorcière blonde. Cette histoire des États-Unis, ça vient du journal de Mathilde, la vraie, qui date de 1881 (<https://umademusa.net/1881>). Personnellement, je ne mets pas en doute que Mathilde est partie aux États-Unis, mais son journal s'arrête abruptement, il manque une méchante grosse partie. Il faudra obtenir le reste de ce journal pour être certaine de ce point.

Juliette m'interrompt. *Et pourquoi Mathilde serait pas la sorcière blonde ? Je soupire. Écoute, Juliette, on part du principe que les gens vivent pas 140 ans, ok ? J'essaie donc que toute cette histoire soit plausible, en respectant la réalité. Mon hypothèse est que Camille ne descend pas directement de Mathilde, qui n'a jamais eu d'enfant. Toutefois, j'ai vu des photos de Camille, jeune, et elle ressemble à Anna ainsi qu'à Mathilde, que j'ai vue en photo, selon mon fantôme... ok, ne me jugez pas, hein (27 juin 2020). Mon fantôme dit qu'Anna a fait de la chirurgie, mais à mon avis, il y a de la jalousie derrière tout ça, parce que quand même, Mathilde est super jolie. Ça se peut que j'ai entendu des gens dire du mal de la beauté d'Anna par jalousie.*

Je poursuis. La fille de Camille est morte en accouchant d'une fille en 1965, elle-même étant décédée en 1990, en donnant naissance à des jumeaux, soit Anna, et, j'ai un doute, Victor. Il a l'air trop vieux pour être le jumeau d'Anna, mais il n'est sûrement pas le Vieux Marcotte, qui a aidé à battre la sorcière blonde en 1940, il a pas 100 ans, hein. Anna a accouché de deux jumelles, à l'âge de 15 ans, Églantine et Myosotis, toujours selon ma mère. Ça fait du sens que Camille ait pris partiellement soin d'elles, ce sont ses petites filles. Leur père c'est le petit frère de mon père, décédé en 2009, d'un suicide, ou des mains d'Anna, par vengeance, c'est un point à éclaircir. Selon ma mère on a fui pour éviter sa vengeance. Mon père est mort en 2015, à cause d'Anna aussi, peut-être, mais officiellement d'une crise cardiaque. Ce serait maintenant à mon tour, selon mon fantôme, de passer au cash. Anna a traité ma mère de « dernière menteuse » en vie (13 juillet), je ne dois pas exclure que ma mère, cette mythomane, m'a raconté n'importe quoi. On verra ce qu'Anna va dire d'elle.

Carole se réveille. *Pourquoi Victor a des cicatrices dans le dos, comme s'il avait été torturé dans le grenier à sel, en 1940 ? Je hausse les épaules. Je sais pas, Carole, je sais juste qu'il peut pas avoir 100 ans. Bon, maintenant on va y aller, on attachera les derniers morceaux avec Anna.*

Je mets tous mes papiers dans mon sac à dos et on s'en va vers l'aventure. Après une bonne heure, nous nous retrouvons devant la maison de Victor, toujours envahie par des herbes qui procurent la vie éternelle. Vraiment, c'est navrant ce que ces vieux pensent nous faire avaler comme stupidités, tout ça parce qu'on a 16 ans ? Puis c'est relatif, ça, la vie éternelle, si on fait brouter des moutons dans le jardin de Victor, ils ont quand même 100 % de chance de finir en gigot, en saucisse, ou en rôti.

La porte de la maison s'ouvre en grand. Victor apparaît sur le palier, les bras levés au ciel, en forme de V. Il sourit avec ses belles dents blanches de trentenaire. C'est ce qu'on appelle un accueil chaleureux, pour autant qu'on ne soit pas paranoïaque. On est paranos. *Venez ici, jeunes filles, n'ayez pas peur du grand méchant loup, entrez !* Il éclate de rire. Moi pas. C'est exactement ce que le grand méchant loup aurait dit après avoir dévoré mère-grand, pour attirer les trois petits chaperons que nous sommes.

Je jette un coup d'œil rapide dans la cuisine et le salon. *Victor ? Anna est pas encore là ?* Il grimace, parvenant difficilement à cacher son malaise, mêlé de surprise. Pour un comédien, ce n'est pas digne du Cours Florent. *Anna qui ? Vous voulez dire Mathilde ?* Pauvre petit loup, il semble pris au piège. Carole, qui adore enfoncer le clou encore plus profondément dans la chair mise à nue et sanglante, prend son marteau pour crucifier Victor. *Non, t'as bien compris, on parle de ce clown d'Anna, la petite-petite-petite-fille de Camille, celle qui a parcouru l'Europe avec un cirque.* Je donne discrètement un coup de coude dans les cotes de Carole, tu ne dois jamais autant donner d'informations gratuites à ton ennemi avant de l'avoir fait parler en premier. Victor regarde à droite, à gauche, cherchant quelqu'un sur qui s'appuyer, genre une parfaite menteuse, genre Anna.

Anna est pas là Victor. Puis n'aies pas peur, tu devais mourir en mai et tu es toujours vivant, hein ? Victor est acculé au mur. Son scénario bien huilé est défoncé par trois gamines qui savent combien ça fait 1 + 1. Je m'attends à ce qu'il nous dise qu'il parlera uniquement en présence de son avocate. *Je... euh... je... je... ah ! Mathilde est là, je la vois, je vais lui ouvrir la porte !* Ah zut alors, il est sauvé par le gong et va laisser l'arracheuse de dents fabuler à sa place.

Elle a fière allure quand même. Je me sens trembler intérieurement en la regardant. Je sens de la rage, maîtrisée, brûler dans ses yeux et dans son corps. Elle pourrait pointer ses paumes vers nous, en faire sortir des boules de feu, je ne serais pas surprise. Malgré cette démonstration de force et d'assurance, un petit quelque chose en moi a pitié d'elle. Avoir des enfants à 15 ans, avec un imbécile, se les faire

retirer pour être envoyée ensuite dans un pensionnat-prison, puis un asile, ça rendrait fou des personnes plus faibles. Si elle s'est vengée de ma famille, je peux le comprendre, mais moi je n'y suis pour rien.

Toi tu fermes ta gueule, Victor ! Elles savent tout, ça sert à rien de continuer à jouer. Victor, chien-chien soumis, baisse les yeux et laisse passer sa maîtresse. Elle s'avance, impératrice, vers nous. Nous nous écartons pour la laisser aller s'asseoir dans un fauteuil, le plus beau, le plus royal, celui qui dépasse les autres de quelques centimètres. *Moi, c'est Anna, vous voulez savoir quoi ?* Juliette, toujours la plus calme, perd son sang froid, pour défendre la veuve et l'orpheline. *Pourquoi tu veux tuer mon amie Uma ?* J'aimerais me cacher de honte sous le plancher, j'ai l'air d'une fille pas capable de se défendre toute seule.

Anna se lève. *Hum, je ne m'attendais pas à ce que la première question touche à la mort d'Uma.* Anna s'avance vers Juliette et s'arrête à quelques pouces de son visage, pour l'intimider très certainement, mais Juliette défend son amie, alors elle a peur de personne. *J'ai pensé à tuer Uma, j'avoue, mais sa mère en a rien à faire d'elle, je pense même que je lui aurais rendu service en la débarrassant d'elle.* Ouch, même si je sais que ma mère ne me porte pas dans son cœur, ça fait mal d'entendre quelqu'un qui pense exactement la même chose, une parfaite inconnue de surcroît. *Je ne peux pas non plus la tuer parce qu'elle est protégée par ce maudit chat maléfique ! Si je lui fais du mal, je le sais, je le sens, il me torturera jusqu'à la fin de mes jours.* Je ne me remets toujours pas de la méchanceté d'Anna, alors que Carole garde tout son esprit analytique. *Attends, c'est quoi cette histoire de chat ? Tu parles du chat roux qui nous a défendues contre la meute ?* Anna rit jaune. *Oui, ce maudit sac à puces. C'est vrai que je suis juste une fille mortelle, une parente de Camille, cette vieille peau égoïste, mais ce chat, c'est le diable. Quand je suis revenue dans ce coin, il était là, il gardait la grotte où Camille s'était réfugiée, enceinte, en 1940, donnée pour morte. Cette folle m'a dit que c'est lui qui l'a sauvée quand elle a été laissée pour morte dans cette forêt. Il lui apportait les fruits pour l'hydrater, et de la viande crue pour nourrir ses muscles. Avant qu'elle meure en janvier dernier, elle me disait que ce chat était le chat de Mathilde, et qu'il protégera toujours la lignée de Mathilde.*

J'essaie de reprendre mes esprits. *Ma mère fait partie de la lignée de Mathilde ?* Anna se tourne vers moi. *Tiens, la petite a repris conscience. Pauvre idiot, ta mère n'est pas ta mère biologique. Ton père t'a eue avant de rencontrer ta mère actuelle. C'étaient deux meilleures amies, mais elle est morte en accouchant, alors ta fausse mère a fait comme si tu étais la sienne.* Trop. Trop d'informations pour mon cerveau. Je vois du noir couvrir ma vue. Je ne vois plus rien. Je tombe. Quelqu'un me rattrape. Puis c'est le néant.

Mardi 21 juillet 2020

Il est 10h00 du matin, tu vas te lever, à un moment ou à un autre, non ? Mathilde est assise dans un fauteuil situé en face de mon lit. Elle grignote une pomme. *D'où sort cette pomme-là ?* Mais je me ravise aussitôt. *Non, oublie ma question !* Je me renfonce dans mon lit. Je ne veux voir personne, ni la lumière du soleil, qui cherche à me pousser hors de mon lit. Je ne veux pas non plus parler à qui que ce soit.

Y'a pas de honte à tomber dans les pommes, tu sais. C'est sans doute pour ça que tu me vois manger une pomme. C'est du symbolisme tu comprends ? Je comprends que dalle, mais j'entends ma vision de Mathilde et ça m'insupporte. *Évidemment, toi, tu étais pas capable de me dire que ma mère est pas ma mère hein ?* Je lève timidement les yeux au-dessus du drap, pour observer le langage corporel de mon fantôme. Elle joue machinalement avec son trognon de pomme, semblant plongée dans une intense réflexion. *Vous savez, ma chère Uma Watson, c'est élémentaire, jamais dans toute notre vie, pardon, votre vie, j'ai entendu quoi que ce soit qui puisse me faire penser que notre mère... oh... oh, attends, ça se peut que oui. Maintenant que j'y pense, ta mère a essayé de te noyer dans ton bain, lorsque tu étais âgée de quelques mois, mais bon, c'est juste arrivé une fois, et elle a pleuré toute la nuit ensuite. J'ai préféré qu'on enfouisse cet événement dans ton inconscient, bien profondément. On ne pouvait pas vraiment se défendre à cet âge-là, puis si on devait mourir, alors on serait morte. Je sais pas non plus si y'a juste les fausses mères qui veulent tuer leur bébé.*

Je me lève d'un bond et foudroie Mathilde du regard. *Alors là, je te remercie, une inconnue me dit que ma vraie mère est morte, que ma fausse mère me déteste, et toi tu me dis que, bah, finalement, un jour, elle a essayé de me noyer. Merci !* Elle hausse les épaules, c'est pas vraiment son problème, elle est le cerveau de la famille, elle est la maîtresse de soi, elle trouvera toujours une bonne raison de survivre. *Ok, changeons de sujet, Anna dit que je fais partie de la lignée de Mathilde, ce qui est assez flatteur, même si ironiquement je suis loin d'être aussi jolie et courageuse qu'elle.* Mon fantôme lève la main avant de prendre la parole. *Oui, bah, c'est ce qu'on appelle de la jalousie. Personne n'aime les copies, tout le monde préfère l'original. Tu seras toujours plus cool d'être la petite fille de Nelson Mandela que la fille de la cousine de Nelson Mandela. J'imagine qu'Anna est une frustrée de la vie. De plus, pendant que tu étais évanouie, j'ai entendu Anna parler à tes amies. Elle dit que c'est ta fausse mère qui l'a fait envoyer loin de ses filles. Elle prétend qu'elle couchait avec le frère de ton père et qu'elle était morte de jalousie en apprenant qu'Anna était enceinte de lui. Mais bon, c'est ce qu'elle dit... si tu veux en avoir le cœur net... tu peux demander à ta mère... mais est-ce une bonne idée ?*

Je n'ai pas vraiment le choix. Je veux savoir de quelle manière je descends de Mathilde, et qui était ma vraie mère, et pourquoi avoir caché tout ça. C'est trop louche, et ça me fait mal dans le ventre. Je dis que ça me fait mal, mais en même temps, ça me soulage. J'ai jamais aimé ma mère et je me suis toujours sentie coupable de ne pas l'aimer, de penser que si elle meurt, ça me laisserait indifférente. Je décide donc de me lever et d'aller cuisiner ma mère, sans m'évanouir, ni partir en pleurant. Quelqu'un frappe à la porte au même moment. *Uma, c'est moi, est-ce que je peux entrer ?* « Moi », c'est ma mère. Y'a tellement de gens qui s'appellent « moi », tout comme il y a tellement d'endroits qui s'appellent « ici » ou « là », quand tu poses la question : où t'es ? Ici, ou là.

La sorcière aux cheveux noirs frappe à ma porte. Elle ouvre délicatement la porte et entre. Elle a l'air fatiguée. Elle a un teint maladif. *Il paraît que tu as perdu conscience hier, au village ? Henri m'a demandé de venir voir si tu vas mieux...* Je la fixe, et soudain, je vois dans ses traits tout ce qui nous différencie. Tout nous différencie. *Est-ce que je dois t'appeler maman ?* Ses yeux se plissent, elle est surprise. *Est-ce que je dois t'appeler maman ?* Elle hésite à répondre immédiatement, elle ne sait pas si je sais, et ne veut pas que je sache. *Si je ne suis pas ta mère, qui suis-je alors ?* Elle botte en touche et sourit, mais elle a tort de sourire. *Tu es celle qui a exilé Anna en Belgique, tu es celle qui l'a conduite à la folie. Tu es le cerveau machiavélique de ce drame familial.* J'espère que j'en fais pas trop ?

Elle ne sourit plus, elle rit. *Je ne sais pas comment ça s'est produit, mais je vois que tu as croisé le chemin de cette folle. Elle est folle, tout simplement. C'est Camille qui a décidé de l'envoyer là-bas, pas moi. Vous êtes tous une famille de consanguins, ton père, son frère, Camille, Anna... y'a juste ta mère biologique, ma meilleure amie, ma seule amie, qui était saine ! J'imagine que cette folle t'a dit ça aussi. Tout ce que j'ai fait, c'est pour ta mère, mon amie. Ma fausse mère prend sa tête dans ses mains et se met à pleurer. Jamais je l'ai vue*

pleurer. Je la regarde pleurer et ça ne me fait rien.

Ça veut dire que je suis une parente d'Anna ? Elle lève ses yeux vers moi, ses joues sont noircies par son maquillage liquéfié, je me demande si elle se maquille au charbon le matin. Si tu veux, en quelque sorte, une cousine éloignée. Je ne sais pas exactement. Ça remonte à très loin tout ça, au 19^e siècle. La grand-mère de Mathilde a eu deux filles, une qui a toujours été une bonne à rien, une maîtresse des bourgeois de l'époque, dont Camille et toute sa clique descendent, puis il y avait la mère de Mathilde, la sainte religieuse, coincée. Mathilde a connu la fortune en partant pour New York à la fin du 19^e, pendant que l'autre branche de la famille survivait dans les bas-fonds des villes et villages, volant, pillant, se prostituant. Les filles mourraient toutes en accouchant, sans dépasser l'âge de 25 ans. Elles étaient maudites. Seules Camille et Anna ont échappé à cette malédiction. Ils ont toujours jaloué Mathilde. Mathilde elle-même a voulu éviter cette malédiction, et n'a jamais eu d'enfants, jamais. Du moins c'est ce qui est écrit dans son journal, que Camille m'avait prêté. Désolé de casser ainsi le délire d'Anna, ainsi que le tien, tu ne descends pas de Mathilde. Elle est morte aux États-Unis avant la Seconde Guerre mondiale.

Je regarde ma fausse mère et je ne vois pas quelqu'un qui ment. Maudits secrets de famille, je me rends compte que n'importe quel humain peut mentir comme un arracheur de dents. Si je veux la vérité, seule la science peut m'aider, seul l'ADN peut m'aider. Camille est morte et ne peut plus rien dire. Anna est, au mieux, à moitié folle. *Pourquoi tu ne m'a jamais dit que tu es pas ma vraie mère ?* Elle soupire. *Ta... ta mère... m'a fait promettre de ne jamais te le dire, je dois tenir ma parole.* Je m'approche d'elle. Je suis devant elle. Je pose mes deux mains sur ses épaules. Je la domine et j'envahis sa sphère intime. J'ai lu dans un journal de psycho que c'est comme ça qu'on fait quand on veut qu'un ado nous obéisse, on lui met la pression et il n'a pas le choix de céder s'il veut qu'on cesse notre invasion dans son intimité. J'espère que ça marche aussi sur les adultes. *Ne me regarde pas comme ça, je ne te dirai rien, j'ai promis.* Ok, ça ne marche pas. Nouveau plan.

Je me dirige vers la fenêtre, je lui tourne le dos. *Si tu ne veux pas que je dise à tout le monde que tu as essayé de me noyer quand j'étais bébé, tu vas me parler de ma mère, tout de suite !* Je meurs d'envie de me retourner pour guetter sa réaction, mais la seule chose qui se produit, c'est une douleur que je ressens à l'arrière de ma tête, puis je perds, encore une fois, connaissance.

Vendredi 24 juillet 2020

Aujourd'hui, c'est le jour de la marmotte. Du déjà-vu. Elle s'assied en face de moi, tenant dans sa main gauche un sac en papier translucide. Le beurre fondu de son pain au chocolat essaie de fuir la pâte feuilletée ainsi que la double barre de chocolat. Elle a l'air fatiguée, c'est la faute au vendredi ? Ou la mienne ? *Bonjour, Uma, je ne pensais pas te revoir si tôt.* Elle cache sa joie de me revoir alors que je suis pourtant une patiente parfaite, je ne raconte pas ma vie aux psys, je dis oui, oui, et encore oui, je hoche la tête, je souris devant leurs propositions, je suis même enthousiaste. J'ai même envie de leur dire que les consultations ont créé une vocation en moi : psychanalyser les gens. Être payé à raconter des conneries invérifiables toute la journée, il me semble qu'on touche au boulot idéal.

Je lis dans ton langage corporel que tu me détestes, que tu détestes notre profession, alors que nous sommes des gens sensibles, intéressés par les relations humaines, ayant un désir profond d'aider les autres et de soulager les souffrances humaines. Euh, je pense qu'elle vient de plagier une brochure qui encourage à devenir psy. Elle mâche son pain au chocolat tout en vantant les mérites de sa profession, tout en postillonnant un peu partout des miettes. *Je vous présente mes excuses, je ne suis pas une fille de nature cynique, mais je pense que vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas, et je n'ai pas sollicité votre aide. Pour moi, vous n'êtes pas plus utile que le curé qu'on m'obligeait à aller voir toutes les semaines, pour confesser mes péchés.* Elle avale la dernière bouchée de son pain au chocolat et elle devient souriante, le sucre et le beurre produisant leur effet euphorisant. *Uma, si tu penses que tu n'as pas besoin d'aide, c'est que tu as besoin d'aide. Tout le monde a besoin d'aide.* Elle me regarde droit dans les yeux, comme pour m'hypnotiser, et la seule chose que je vois, c'est une caisse enregistreuse dans chacune de ses pupilles. Nous sommes irréconciliables.

Quels péchés racontais-tu à ton curé ? C'est ce que j'appelle « avoir ouvert la boîte de Pandore ». Je ne sais pas comment je vais me débarrasser d'elle. Je réponds ? Je réponds pas ? Je saute par la fenêtre ? Je lui donne un bonbon pour avoir la paix ? Oui, c'est une bonne idée ! *Mes péchés concernaient uniquement la gourmandise. La nuit, je me relevais, et sans un bruit, je venais dévorer des moitiés de paquet de Pépitos au chocolat au lait. Le pire que j'ai fait, c'était de manger de la choucroute froide qui traînait dans le frigo. J'ai encore dans la bouche le goût de la chair glacée des quartiers de pomme de terre rouge, ou encore le jus du gras des saucisses fumées qui coulait dans ma gorge.* Perdue dans mes pensées nostalgiques, j'ai oublié de la regarder, je visualisais ce bon vieux frigo contenant cette bonne vieille choucroute froide. Son teint est devenu subitement pâle. Elle ne doit pas aimer la choucroute.

Elle regarde avec dégoût son second pain au chocolat, baignant dans son gras, noyé au fond de son sac de papier, aussi attirant qu'une choucroute grasseuse. *Uma ? Tu sais pourquoi tu es là. On se demande si tu as repris de la drogue. Non seulement tu t'es évanouie chez toi, mais tu t'es blessée en arrière de la tête. Veux-tu me parler de ta manière de voir cette situation ?* C'est certain que je ne vais pas lui en parler. Imagine que je lui raconte que ma mère, qui n'est plus vraiment ma mère, m'a donné un coup de seau sur la tête pour ne pas avoir à répondre sur sa tentative de me noyer alors que j'étais bébé. Si je raconte ça, j'ai les flics sur le dos, elle a les flics sur le dos, et j'en prends pour 300 heures à passer avec cette psy. Merci, mais non merci. Je vais gérer ça toute seule, comme une grande, armée de mes Carole et Juliette, mes seules vraies amies en ce bas monde.

C'est la faute à « pas de chance », docteur, j'ai souvent des pertes d'équilibre depuis ma sortie de l'hôpital, euh... non mais je veux dire que j'en ai de moins en moins, hein, là, manque de pot, j'ai trébuché et je me suis pris le seau. C'est vraiment con, mais c'est la vie. J'ajouterais bien que c'est un sot destin, mais mieux vaut garder ses blagues pour soi avec le corps médical. J'entends applaudir à côté de moi, c'est Mathilde. *Bravo, c'est une bonne blague, mais fais comme si j'étais pas là, c'est sûrement pas le moment rêvé pour que tu dises à ta psy que tu vois des fantômes.*

Uma, je suis bien désappointée. Je me sens impuissante à t'aider. Mais je t'ai rien demandé. Il faut que tu t'ouvres à moi pour que je puisse t'aider à guérir tes maux. Mes mots vont bien, merci. *Ça doit venir de toi.* Je connais le chemin, mais merci, non merci. Elle soupire et me regarde avec un air de veau qui se rend compte qu'il est dans un abattoir. *Docteur, je tiens à vous le dire, je sais que vous êtes là pour moi, et lorsque je me sentirai prête, je viendrai ouvrir votre porte.* Dans ses rêves, oui. Elle acquiesce à ces belles paroles et me laisse sortir de son sinistre bureau avec vue directe sur des gros conteneurs où du personnel hospitalier vient jeter tout ce qui est taché de sang.

Muma ! C'est toi ! Juliette saute dans mes bras. *Ça fait une heure qu'on t'attend avec Micheline et Carole. C'est rare, pour toi, d'avoir autant*

de choses à dire à une psy. Viens, on rentre à la maison... ah... puis tu sais, ta mère est partie le jour de ton accident... en vacances à Cassis, durée indéterminée ça a l'air... je te dis ça comme ça... on nous a interdit de te voir ces derniers jours, c'est sans doute pour ça qu'elle a eu besoin de décompresser en vacances. Ou pour fuir le lieu du crime.

Samedi 25 juillet 2020

J'erre seule en forêt. Non, ce n'est pas le coin de forêt qui appartient à la bande d'Anna. Je veux être certaine d'être la seule humaine ici. *Et moi, je suis la seule fantôme ici.* Oui, elle est la seule fantôme ici, c'est elle qui le dit. Je m'arrête pas de pleurer, je marche et je pleure. Mathilde, la fausse, ne peut rien pour moi, ma mère, la fausse, veut juste ma mort, ma mère, la vraie, elle n'a jamais voulu exister pour moi, mon père, mon vrai, sert de nourriture aux vers de terre, Anna, le sang de mon sang, la chair de ma chair, ne veut même pas me tuer parce que personne en a rien à foutre de moi. Je m'assieds au bord d'un ruisseau, dont l'eau volcanique a une saveur de Volvic. Je sens Mathilde qui passe son bras fantomatique autour de mes épaules. J'en tremble, ou alors c'est l'eau glacée qui me fait frissonner.

Tu peux pleurer, y'a juste nous deux. Ah, non, nous sommes trois. Regarde, là ! Nous le regardons là, assises sur un rocher, à côté du ruisseau qui déverse des litres et des litres de Volvic. Il bondit de buisson en buisson, il griffe l'écorce des arbres au passage. Il est pire qu'un pot de colle, mais toujours là au bon moment. Il miaule vers nous, lèche une flaque d'eau à côté du ruisseau, puis miaule à nouveau vers nous. Je n'ai même pas le cœur à lui demander de venir vers nous, je plonge ma tête entre mes mains et je ferme les yeux.

Est-ce si grave de ne pas savoir qui sont mes parents biologiques ? Depuis que j'ai fait mon test ADN, je trouve des cousins éloignés à la pelle... d'une métisse coréenne à un blondinet australien. Ironiquement, nous sommes sans doute tous des cousins et des cousines. *Ce qui t'ennuie, ce qui nous ennuie, c'est le mensonge, les cachotteries, les secrets inavouables.* Je me tourne vers Mathilde, toujours aussi zen. *Tu as raison, je pense que mon mal, c'est de ne pas savoir. Je veux savoir pour savoir... je veux comprendre pourquoi ma vraie mère meurt et m'abandonne à sa meilleure amie.* Mathilde enjambe le ruisseau et s'approche du chat rouquin, qui ne sait pas qu'elle existe. *Mathilde, pourquoi Anna aurait dit que ce chat me protège parce que j'ai du sang de Mathilde, elle a autant de sang d'elle que moi ?* Mathilde prend une pause et réfléchit intensément. *Malheureusement, je n'ai pas assez d'informations pour répondre à cette question. Il faut aller voir Anna si tu veux une réponse.*

Bonjour la compagnie ! Ici Anna, pour vous servir, ou vous desservir... extrêmement dangereuse pour ses ennemis, et extrêmement protectrice pour ses... ses... ah, non, c'est vrai, j'ai pas d'amis, ni d'amies. Anna me fait sursauter en perçant le silence mortel qui régnait ici. *Alors, ma belle cousine, pensais-tu vraiment que je ne régnais pas sur l'ensemble de cette forêt ? Il faudrait que tu retournes dans ton Paris pour ne plus être chez moi.* Elle doit suivre des cours pour parler et agir de façon aussi théâtrale. Elle semble être une héroïne des romans de cape et d'épée, où le chevalier sans peur ni reproche vient sauver des donzelles élevées au Flanby caramel et au Choco BN, du genre de ma mère. Je devrais arrêter de l'appeler « mère »... mais l'appeler « belle-mère » c'est encore pire. *Tu sembles perdue dans tes pensées, jeune fille. Sais-tu qu'on t'entend pleurer à l'autre bout de la forêt, niveau discrétion, tu es pas géniale hein. Je dis ça, moi, ça me dérange pas que tu chouignes, mais quand on y pense bien, regarde, moi... séduite à 15 ans par le frère de ton père, un beau parleur avec une belle gueule, et une fois enceinte jusqu'au cou, ils ont décidé de prendre mes enfants puis de m'envoyer dans un pensionnat où notre famille a subi des sévices depuis plus de 100 ans. Puis j'ai fini chez les folles et les fous, toute une histoire, ça, ma belle, et penses-tu que j'ai chougné tout le reste de ma vie ? Non. Tu sais pourquoi ? Parce que tu tombes, tu te fâches, tu te relèves, puis tu te venges. La vengeance, ça fait du bien...*

Je me demande quand l'interrompre, mais sa tirade est tellement bien lancée que ce serait injuste de briser un tel élan poétique. *Toi, Uma, c'est quoi ton bobo ? Ta mère est pas ta mère, bon, mais au moins ton père est ton père. Oh, à ce propos, tu aimerais savoir qui est ta mère pour qu'on en rie un peu ?* Mon cœur se serre. Elle sait. Je ne sais rien. *Qui me dit que tu vas pas essayer de me retourner le cerveau ?* Anna saute de rocher en rocher puis se plante devant moi. *Juste ma parole, qui vaut ce qu'elle vaut. J'ai mes défauts, très peu quand même, mais je ne suis pas une menteuse. Je ne cherche pas d'amitié donc je dis la vérité. Alors, tu veux savoir ou pas, j'ai pas que ça à faire de mes journées ?* J'acquiesce en hochant la tête, que le sort en soit jeté.

Accroche-toi, Uma. Je suis ta mère biologique. Tada ! Je m'effondre et je calcule rapidement dans ma tête, si elle a 30 ans cette année, elle avait 14 ans quand je suis née. C'est possible, mais pas possible, Anna ne peut pas être ma mère. Je vois Mathilde, revenue près de moi, qui hoche négativement la tête. *Rentre pas dans son jeu, ou rentres-y, elle se moque de toi, dans moins de cinq minutes elle va te dire que c'est pas elle.* Ah, c'est comme ça, elle se fout de ma gueule alors on va voir qui est la plus comique. *Maman ? C'est toi ma maman chérie ! Tu es vivante !* Je me jette dans les bras d'Anna, dont je sens le corps se raidir, elle résiste à me repousser. *Je suis tellement fière d'avoir une mère aussi jolie et héroïque, qui ne connaît pas la peur.* Je lève mes yeux remplis de fausses larmes de bonheur et je lui porte l'estocade. *Maman, j'ai juste envie qu'on vive ensemble toutes les deux, que tu m'ouvres des Flanby à tous les goûters et qu'ensemble on dévore des Choco BN ! Toi et moi, pour la vie, promis, maman ?*

Elle me rejette en arrière, ses yeux me fusillent. Elle croise ses bras sur sa poitrine et ferme ses yeux à moitié. *Les Choco BN, tu sauras, ça se vend plus, tu devras te trouver un autre biscuit rempli d'huile de palme. Bon, ok, je vois que tu m'as pas prise au sérieux, pourtant ça aurait été drôle que je sois ta mère. Malheureusement pour toi, ta mère est bel et bien morte. Camille m'en a dit beaucoup de bien lorsque je l'ai interrogée en janvier dernier. C'était une femme tout ce qu'il y a de plus normale, sans histoire bizarre, mais ta belle-maman voulait ton père pour elle toute seule, alors elle a trouvé un moyen de l'éliminer. Il semble que ton père, ce type pourri, était incapable de divorcer, et figure-toi que quand un homme manque de courage pour divorcer, il trouve le courage de tuer son épouse. Impressionnant n'est-ce pas ? C'est fou le nombre de gens qui meurent d'un accident en faisant de l'escalade hein ? Hé oui, elle est morte en randonnée avec ton père, alors que tu étais pas bien vieille. Non, je ne voulais pas savoir ça, et je refuse d'y croire. C'est bizarre, mon père aussi est mort en escaladant. Anna se met à rire diaboliquement. *Bravo ! Et devine avec qui il faisait de l'escalade ? Dring, dring, ta fausse mère. Les chats ne font pas de chiens, hein. Malheureusement, elle a surestimé la fortune de ton père. Est-ce qu'elle t'a déjà invitée à faire de l'escalade par hasard ?**

Oui... mais... je me suis pété les genoux en descendant trop vite lors d'une rando en montagne, depuis ce temps-là je ne voulais plus rien savoir de ce sport... tu penses qu'elle voulait me tuer aussi ? Anna hausse les épaules. *Moi je suis pas payée pour penser, je veux juste des faits. Ta fichue belle-mère s'est enfuie assez loin malheureusement. Je ne suis pas certaine que ça me tente d'obtenir des réponses d'elle, ou de me débarrasser d'elle. Mais toi, par contre, tu pourrais être mon bras armé...* Je regarde Anna avec consternation. Si toute ma

famille est pourrie, je ne serai pas pourrie à mon tour. Si je dois me venger, elle croupira en prison. *Allez, fais pas cette tête de fille mazoutée, tu vois qu'on a des choses en commun, viens dans mon repaire, j'ai pas de Choco BN, mais j'ai des Pépitos, c'est bien meilleur. Allez, amène-toi !* Je la regarde s'éloigner, puis comme un fidèle soldat, je finis par la suivre...

Dimanche 26 juillet 2020

Je tends mon mobile le plus haut que je puisse. Je me dresse sur mes petits orteils qui poussent au bout de mes petits pieds, eux-mêmes vissés sur mes petites jambes, mais y'a rien à faire. Mes bras sont aussi courts que mes jambes, et sachant que mon torse est proportionné à mes jambes et mes bras, je suis irrémédiablement petite. C'est affligeant d'être petite, tu te retrouves dans une grotte isolée, en pleine jungle auvergnate, avec une psychopathe bipolaire et monomaniacque, et tu seras jamais assez grande pour avoir une barre de réseau. Merci la nature !

Tu essaies d'appeler quelqu'un ? Je me tourne vers la psychopathe, qui me surprend en position de ballerine, en parfait équilibre, tentant de m'agrandir avec ingéniosité. *Ouais, j'ai pas eu le temps de dire à mon oncle que je dormais avec une cousine cette nuit. Ça se pourrait qu'il soit mort d'inquiétude, mais j'ai un doute. Y'aura peut-être juste Juliette pour s'inquiéter de mon sort.* Désintéressée par mon explication, Anna retourne vers ses planches de bois qui supportent ses provisions d'extrême nécessité. C'est une fille qui mange ses émotions. Le rayon « biscuit et confiserie » de mon supermarché n'est pas aussi rempli que ses étagères : granola, pépito, savane, prince et petits cœurs. J'aimerais penser que c'est symbolique que les « Prince » soient à côté des « Petits cœurs » et des « Cha-cha ». *Des « cha-cha », Anna ? Au pensionnat, j'ai vu une fille qui mangeait ça, mais j'en ai jamais vu en France...* Anne prend un « cha-cha » dans ses mains, et me le lance comme si j'étais une championne de baseball, ce que je ne suis pas, donc il s'écrase par terre, se brisant en deux, ce qui est criminel. *Ouais, les « cha-cha », c'est ce qui m'a permis de tenir dans ce pensionnat de merde, c'est typiquement belge ça a l'air. J'aime pas ça plus que ça, c'est des gaufrettes au caramel en fin de compte, mais j'en mange pour me rappeler d'où je viens et ce que j'ai vécu. Je me souviens...*

Je pense que c'est bien de choisir les « cha-cha » comme souvenir de son enfer, ça puera toujours moins que de manger tous les jours des frites à la graisse de bœuf. *Anna ? Tu te sers donc des « cha-cha » comme objet-souvenir pour ta thésaurisation affective ?* Ouais, je sais, ça en jette, mais faut bien que mes séances de psychanalyse aient servi à quelque chose. Anna me regarde en grimaçant, comme si je parlais une langue étrangère, genre du français suisse ou du français belge. *Uma, je te le dis, tu as assimilé trop de conneries de psychologie, et si tu t'en débarrasses pas, tu es pas prête de passer à l'acte, pour régler le compte de ta belle-mère. En parlant de ça, as-tu pensé à ma proposition de te former pour qu'elle passe au cash ?*

Je gesticule sur moi-même, mal à l'aise, comme si j'avais envie d'aller aux toilettes. *Pourquoi tu gigotes comme si tu voulais aller aux toilettes ? Tu veux te venger ou laisser cette meurtrière s'en tirer facilement ?* Je pense que ma cousine m'a mal cernée. Je ne suis pas une meurtrière, et je ne veux pas engager de débat sur le meurtre versus la prison. Je préfère imaginer ma belle-mère croupissant dans une prison française surpeuplée, parmi les rats et les cafards, plutôt que libérée par la mort. *Non. Je ferai ça à ma manière, la violence ça règle rien...*

Anna jette son papier de cha-cha dans un sac en plastique noir trop grand pour une personne habitant seule. *Je suis déçue de ta réponse, pour une fille qui descend de Mathilde... si tu vis pas l'épée, tu périras par l'épée.* Ah, tiens, elle parle de Mathilde, c'est l'occasion rêvée pour en apprendre plus sur sa chirurgie esthétique. *Anna, comment ça se fait que tu ressembles autant à Mathilde, y'en a pour dire que tu as subi des opérations...* Elle prend un second cha-cha, ce qui est bon signe, ou pas. Elle le grignote tout en réfléchissant. Elle réfléchit et j'entends juste sa bouche mâchouiller le cha-cha. *J'avoue que c'est mon héroïne, mon modèle, une fille sans peur, qui ne tergiverse pas quand il faut prendre une décision. Elle tranche, dans tous les sens du terme. Malheureusement, je suis comme toi, une fille ordinaire, à la beauté, ou à la laideur ordinaire. J'aime ce que les chirurgiens ont fait, je me sens comme elle. J'aime regarder les mâles se retourner sur mon passage. J'aime encore plus regarder les amis des mâles se retourner sur mon passage. J'ai rejeté tous ceux qui m'ont approchée. J'ai embroché tous ceux qui ont pensé qu'un « non » de ma part ça voulait dire oui. Non, c'est non. Ils voulaient des sensations fortes, ils en ont eu, c'est ça la magie de mourir tout en tenant sa gorge tranchée, pour empêcher le sang de couler...*

J'avale ma salive avec difficulté. Si elle ne se vante pas, il est temps que je me casse d'ici. *Anna, une dernière question, au sujet du chat roux... tu disais qu'il me préférerait à toi à cause du sang qui coule dans mes veines... pourtant nous avons les mêmes ancêtres, je ne descends pas de Mathilde.* Elle se tourne vers moi, lâchant sa réserve de biscuits, son « précieux », du regard. Elle me sourit. *Y'a tellement de potentiel gâché en toi, c'est terrible. Tu crois à la réincarnation ? Sûrement pas, hein. Ce con de chat, il traîne ici depuis tant d'années, et c'est toi qu'il a choisi, toi. Il a choisi Mathilde, et tu es la seconde, alors si 1+1, ça fait 2, j'imagine que tu es la nouvelle Mathilde. Pourtant, tu es insignifiante, une fille sans intérêt, qui se laisse battre et abattre. Tu es rien et il choisit de te défendre, c'est pathétique.* Je pense qu'elle pompe et qu'il est temps que je rentre à la ferme... avant de m'en prendre plus dans la gueule.

Un grognement résonne derrière Anna, qui sursaute. Des yeux bleus aux reflets fluorescents percent la noirceur. *Doucement pépère, doucement... je plaisantais quand je disais « ce con de chat » hein, tu vas pas te fâcher pour si peu hein...* C'est la première fois que je vois Anna inquiète. Le chat rouquin ne semble plus avoir la taille d'un simple chat. Il pourrait nous dévorer toutes les deux en une bouchée... mais heureusement, c'est moi qu'il a choisie...

Samedi 1^{er} août 2020

La Peugeot décapotable fume au loin. C'est Gérôme avec un G qui arrive à la ferme pour amener deux poules à un party en ville. La dernière fois, y'a eu trois morts, mais je me force à penser positivement, non, je ne porte pas malheur. La Peugeot s'arrête devant Carole et moi-même. Elle est tellement laide. Je tente de chasser une pensée superficielle en moi, je ne veux pas être vue dans ce tas de boue, je veux être débarquée cent mètres avant le point d'arrivée, pour finir le chemin à pied. Je me hais de penser ça, je ne suis pas mieux que toutes ces filles superficielles que j'aime décrier. Carole, elle, est extatique. *Wow, Gé, ta caisse elle déchire. C'est rétrochic anarchique, j'adore !* Gé a l'air heureux du compliment. Je me tourne vers Carole pour vérifier si elle a bu de l'alcool avant de partir. Je la renifle. Non, elle n'a pas l'air imbibée. J'essaierai de me souvenir du rétrochic anarchique.

La ceinture de sécurité est une option dans cette Peugeot décapotable, je vois donc ma courte vie défilé alors que Gérôme file à toute

allure, serpentant dans des tournants sans visibilité, freinant sèchement sur des gravillons qui empêchent de freiner, accélérant puissamment en sortie de virage. J'aimerais lui souligner que c'est inutile de nous impressionner, mais toute discussion est impossible dans un véhicule décapotable roulant à 91 km/h, avec vent de face. Ouvrir la bouche, c'est prendre le risque d'avaler des protéines volantes, qui pensaient pouvoir cheminer tranquillement sur les routes, et non finir dans le gosier d'adolescentes, ou, pire, mortes pour rien sur une vitre en plastique, le corps écrabouillé comme cet alpiniste qui chute au fond d'un ravin.

La Peugeot s'arrête à 100 mètres de la maison de campagne où la fête a lieu. *Les filles, ah, hum, on va finir à pied, je, euh, préfère me garer ici, je veux pas aller trop près, j'aime pas, euh, disons, faire des créneaux.* Ouch, visiblement, le propriétaire lui-même n'apprécie pas tant que ça le rétrochic. Je tapote l'épaule de Gêrôme en signe de soutien. Il est temps que je retire les quelques mouchérons qui se sont jetés dans mes cheveux, avant d'arpenter les derniers mètres qui nous mènent vers une soirée supposée me faire oublier ma vie minable de nouvelle orpheline.

En pleine nuit noire, en rase campagne, il est difficile de manquer ce qui ressemble à une fermette qui se shoote au Gatorade et qui fait vibrer le sol dans un rayon de 100 mètres. Carole me tient la main, comme une meilleure amie le ferait, elle sourit, et me tire avec entrain. *Ce soir, ma belle Uma, on oublie tout et on s'amuse ! Sans drogue ni alcool hein... enfin, pas trop d'alcool ah ah ! L'alcool ce sera sans moi, j'aime juste boire du champagne, le reste ça me fait vomir.* Des dizaines de jeunes encerclent la fermette, les fumeuses et les fumeurs essentiellement. Un gars patibulaire, de deux mètres de haut et deux mètres de large, accueille sans sourire les minus qui viennent ici pour se sentir vivants. J'accroche mon masque bleu à mes oreilles avant de franchir la porte, mais le Hound abat son gigot de bras devant moi. *Hé, le moucheron, pas de masque ici, c'est pas le carnaval !* Il arrache mon unique masque, dont les élastiques bas de gamme viennent de lâcher. Carole, toujours prête à s'obstiner, regarde le monstre, calcule rapidement ses chances de gagner une joute verbale contre la bêtise humaine, puis arrive à la conclusion que ça sert à rien de s'obstiner. *Pleurnichez pas les p'tites filles, c'est pour votre santé que j'dis ça, c'est trop hot in there, avec l'alcool et la drogue, vous allez mourir de suffocation, donc le masque on oublie ça.*

Carole et Gê sourient au mastoc, puis me poussent dans la fermette, où des jeux de lumière me donnent l'impression que des extra-terrestres vont nous abduquer. Des flashs verts fluorescents éblouissent mes yeux toutes les millisecondes, la musique qui sort des amplis fait trembler les tables de fortune, installées là pour recevoir des barils de bière. De la fumée s'échappe de ballots de paille, donnant l'impression qu'ils sont en feu. Sont-ils en feu ? Je n'ai pas le temps de répondre, Carole a demandé au DJ de passer une chanson, « l'm not okay (I promise) », de My Chemical Romance, et c'est un déferlement de guitares saturées qui pénètrent dans mes oreilles. Elle prend mes mains et me fait tourner autour d'elle, hystériquement. Elle sautille si vite que ses cheveux flagellent son visage, elle percuté des filles sur sa droite, sur sa gauche, à 360 degrés. Je regarde autour d'elle et personne ne la comprend, mais elle s'en fout, elle tourne et tourne sur elle-même comme une toupie inarrêtable. Elle s'empare d'un balai qui n'aurait pas dû traîner là, s'il tenait à la vie, et elle le fracasse contre une table qui contenait la seule boisson non alcoolisée, qui giclé partout dans l'assistance. Personne n'ose l'approcher à moins de 10 mètres, c'est ça la définition de la distanciation sociale. Je vois le Hound, alerté par le rock qui a tué subitement la techno, tenter de s'approcher d'elle, mais il hésite. Face à la folie, même les plus costauds deviennent prudents. Carole saute sur un ampli et chante les paroles de la chanson, son morceau de balai à la main servant de micro imaginaire. Au bout de trois minutes, le chaos s'arrête instantanément. La chanson est terminée. Elle lance ce qui reste du balai dans ce qui reste d'assistance. La musique techno, assourdissante, reprend ses droits, mais ne couvre pas le silence mortel qui a suivi la performance de Carole.

Le Hound s'approche d'elle. *Ma jolie, cette soirée c'est finie pour toi. L'alcool, oui, la drogue, oui, mais on casse pas ce qui ne nous appartient pas.* Carole remet ses cheveux en place, reprend son souffle, puis sans un mot quitte la fermette. Gê, qui ne comprend pas ce qui vient de se passer, me suit. Carole avance sur la route, vers la Peugeot. Je l'entends pleurer. Je cours la rattraper. *Hé, ma belle Carole, c'est quoi qui va pas ? Y s'est passé quoi y'a quelques minutes ?* Elle se tourne vers moi et me serre dans ses bras. *Cette ferme, là-bas, mon frère aîné s'y est suicidé y'a trois ans. Des jeunes comme eux l'ont invité et l'ont humilié. La plus jolie fille de sa classe lui a promis qu'elle l'embrasserait s'il venait à la fête. Il est venu. Elle lui a demandé de fermer les yeux. Puis, elle et ses amis, ils ont mis un cochon dans son visage. Ils ont filmé ça et se sont envoyé la vidéo toute la soirée. Le lendemain matin, il a été retrouvé avec un morceau de balai enfoncé dans le ventre. Des fois, j'ai eu envie de brûler cette ferme, avec tous ces pitoyables adolescents dedans, mais ce ne sont plus les mêmes. J'ai donné un billet de 50 euros au DJ pour qu'il passe sa chanson préférée. C'était mon hommage pour lui...* Elle lève ses yeux mouillés vers moi. *J'ai pas vraiment vu ce qu'il se passait... dis-moi s'ils ont eu peur, vraiment peur ?* Je caresse ses cheveux pour que ses pleurs diminuent. *Tu as réussi, même la brute épaisse de l'accueil a eu peur de toi... je suis certaine que ton frère est heureux de ton hommage, où qu'il soit, où qu'il soit...* Pour faire plaisir à Carole, Jérôme, tout le long du chemin du retour, a joué la chanson de la parade noire, pour elle, pour son frère, et pour tous les brisés, les vaincus et les damnés.

Lundi 3 août 2020

Après une nuit blanche à consoler Carole, je grimpe, à pas de chat, les escaliers qui mènent à ma chambre. Le soleil se lève à peine, mais les fermiers commencent déjà à s'activer. Tel Arsène Lupin, j'ouvre la porte de ma chambre sans l'ouvrir et je la ferme sans la fermer, je suis un fantôme, une voleuse, agile comme... *Oh, enfin, te voilà !* Une voix familière me fait sursauter, mon cœur manque de s'arrêter de battre. Je me tourne vers la voix familière, et je la dévisage, terrorisée.

Alors comme ça... je suis une meurtrière... dangereuse, bien sûr, une pauvre folle échappée de l'asile, c'est évident, à moitié folle, c'est flatteur, frustrée de la vie, et goinfre... tu as une belle prose ! Tremblante, je regarde Anna, assise dans une chaise tourniquet, tenant dans ses mains mon journal intime. *Mais... mais... comment oses-tu fouiller ma chambre, tu violes ma vie privée... !* Je mets un point d'exclamation, mais je ne m'exclame pas vraiment, je suis la petite fille qui vient de se faire surprendre en train de lécher la glace dans le pot de crème glacée qui traîne dans le congélateur. J'aimerais lui crier de sortir de ma chambre, mais c'est une dangereuse meurtrière, échappée de l'asile, à moitié folle, et frustrée de la vie. *Oh, hé, hein, bon, attends ! C'est pas moi qui ai dit que tu es une frustrée de la vie, c'est ma mère si je me souviens bien... mais pour le reste, j'imagine que c'est ce que j'ai écrit.* C'est indéniable.

Anna envoie voler le tas de feuilles sacré sur mon lit. Je regarde avec peine les feuilles s'entremêler, ça va être la galère de tout remettre en ordre. *Tu vas me faire le plaisir de retirer toutes les mentions de moi dans ton journal, c'est MA vie privée. C'est rien qu'un tissu de mensonges ou d'approximations. Je veux pas que quelqu'un tombe dessus, si un jour tu deviens célèbre, ce qui nous surprendrait toutes les deux, hein, ton seul espoir de célébrité étant que tu épouses un Youtubeur, type Squeezie, et je ne veux pas ressembler à la fille que tu dépeins dans ce torchon !* Je regarde Anna en essayant de ne montrer aucune émotion. Si elle sait que mon journal se retrouve sur Internet, elle va dresser devant le bâtiment des pieux taillés à même les os de ses victimes, puis elle me jettera par la fenêtre. Je ne me souviens

plus si Carole m'a dit que c'est ainsi que je mourrai lorsqu'elle interrogeait les runes, mais je préférerais une mort un soupçon moins violente, soit une noyade en Méditerranée peut-être, ou encore une lapidation au Moyen-Orient, oh non, trop violent aussi.

Hé, attends, tu viens de parler de Squeezeie ? Toi la vieille de 30 ans, tu connais Squeezeie ? Pour la première fois depuis que je la connais, je la vois rougir et perdre ses moyens. La frustrée de la vie, à moitié folle et goinfre, est une fan de Squeezeie. *Tu sais que sa cible c'est les 8 à 13 ans hein ? Même Juliette ne regarde plus Squeezeie.* Je suis tellement heureuse d'avoir réussi à faire dévier la discussion que je triture la faiblesse de mon ennemie pour que ça fasse bien mal, comme une aiguille qui s'enfonce le plus lentement possible dans une poupée vaudou. Anna étire son col de chemisier, cherchant à ventiler la chaleur qui monte en elle à l'évocation de son Squeezeie. *Je, euh, non, c'est pas ce que je voulais dire, enfin, euh, pas vraiment. J'ai... j'ai pas à me justifier devant toi, et puis c'est tellement réducteur de ta part de le réduire à un public de préados, ce garçon est un garçon pas comme les autres, je...* Pauvre Anna, elle n'est même plus l'ombre d'elle-même, elle est honteuse d'avoir une faiblesse. *Anna, reste calme, je comprends pour toi que c'est un garçon pas comme les autres, que tu l'aimes et c'est pas d'ta faute, tu es folle de lui et tu sais qu'il t'aimera jamais... Squeezeie, il s'appelle Squeezeie.* Carole, si elle m'entendait, serait fière de ma spiritualité.

Toi, là, arrête de te foutre de ma gueule, arrête de parler de Ziggy, non, Squeezeie je veux dire ! Ah, mais tu m'emmêles les idées, jeune fille, pourquoi j'étais venue au fait ?! Ah... oui, je suis venue te renouveler ma proposition d'aide. Victor descend dans le sud le week-end prochain. J'ai trouvé le nom de l'auberge où ta mère crèche. C'est ta chance ou jamais de la confronter... te laisse pas faire Uma, tu l'as... tu l'as, ce je ne sais quoi, cette petite flamme, ce supplément d'âme, peu importe que tu cherches encore les pouvoirs qui dorment en toi... tu l'as Uma, tu l'as... J'éclate de rire. *Je sais ce que tu viens de faire, Anna, j'ai une culture musicale moi aussi ! Bon, ok, envoie-nous Victor, ça fera du bien à Carole de se changer les idées. J'accepte l'aide d'Anna, mais je ne crois pas que c'est son genre l'altruisme, elle doit avoir une idée derrière la tête, un intérêt égoïste quelconque. Mais lequel ?*

Mercredi 5 août 2020

Ça va ! Ça va ! Je vous dis que ça va... je vous dirais pas que ça va, si ça va pas, hein ? Carole est à la limite de se fâcher, mais comme le dirait ma psy mangeuse de pains au chocolat, tu peux jamais croire que les gens te disent la vérité. *Carole, tu es certaine que ça va ?* Ok, là j'ai abusé, mais si ça va vraiment bien, elle doit le prendre avec humour. Ou pas. Si ses yeux étaient ceux de Superman, ils me kryptoniseraient sur place. *Des fois, vous, les filles, vous êtes pas reposantes. Mon frère est mort des années plus tôt, je dois bien passer à autre chose. Dans les livres, je lis que les grands frères, ça protège leur petite sœur, mais dans notre vie, c'est moi qui le protégeais, et ces enfoirés ont eu sa peau. Et vous savez ce qui m'a fait le plus mal ? Le lendemain de sa mort, je les voyais traîner dans le couloir, les larmes aux yeux. Certains sont même allés voir l'infirmière pour parler du suicide. Ça devrait être interdit d'être aussi stupide dans la vie...*

J'écoute religieusement Carole, tout en mangeant un paquet de pépitos que j'ai emprunté à Anna. Carole sait très bien que c'est ça la vie, les gens sont généralement stupides, et c'est même pas lorsqu'ils se retrouvent face au mur qu'ils se rendent compte qu'ils sont allés trop loin, c'est quand leur tête est encastrée dans le mur que ça commence à leur faire mal. *Hé, les filles ! Ça sert à rien de retourner ça dans tous les sens, vous savez, et ils le savent aussi, passons à autre chose. On est juste trois pauvres filles dans le grenier d'un moulin, et on est assez lucides pour savoir qu'on changera pas le monde. Alors je propose, en première résolution soumise au vote ce soir, qu'on cesse de se faire du souci pour ce qu'on ne maîtrise pas. On a assez à faire avec ce qu'on maîtrise, et, oh, quel bel enchaînement, je vous propose un beau voyage dans le sud de la France. Victor vient me chercher samedi matin, il va m'amener à Cassis, pour que je retrouve ma belle-mère et qu'on règle notre contentieux à deux. Des partantes ?* Je leur offre mon plus beau sourire invitant.

Carole secoue négativement la tête. *Ce sera sans moi, parce que dimanche je dois aider mon père à configurer une nouvelle section dans notre bunker. On va être enfin protégés en cas d'attaque nucléaire, ou si une centrale explose. Quand mon père a vu la dernière saison de Dark sur Netflix, il s'est dit que son bunker était pas assez antinucléaire.* Je continue à manger mes pépitos, avec résignation, plutôt que d'argumenter sur l'idée d'un bunker antinucléaire. J'aime pas ça me répéter, mais si tout disparaît suite à une attaque nucléaire, je préfère ne plus être là pour... survivre... vivre oui, mais survivre non. *Et toi ma Juliette, tu viens j'espère ?* Juliette secoue la tête négativement. *Non, tu sais bien que je ne peux pas quitter la ferme sans adulte, j'ai juste 14 ans. Tout le monde a pas la chance d'avoir une belle-mère comme la tienne qui s'en fout bien de ce qui peut t'arriver.* Effectivement, c'est un bon point, comme quoi dans tout malheur quelque chose est bon.

Je suis tentée de dire que Victor est un adulte... mais... euh... bon... c'est certain qu'il est un peu chelou. Mais si Anna, ma meilleure nouvelle « amie », lui fait confiance, j'imagine que je peux lui faire confiance. J'entends un miaulement derrière moi. Je sursaute de frayeur. C'est le petit rouquin, qui semble signifier qu'il viendra pour me protéger. *Et ne m'oublie pas aussi !* Ça, c'est ma Mathilde, mon fantôme préféré. Elle me fait un clin d'œil et me tend son pouce levé. Ouais, c'est certain, tout va bien se passer si je suis armée d'un chat minuscule sanguinaire et d'un fantôme moralisateur. Nous formons un trio nucléaire.

Uma, j'ai apporté le jeu de OuiJa, si ça te tente, on peut lui demander comment va se passer ton voyage ? Carole le pose par terre et le chat bondit aussitôt dessus, il ne miaule plus, il semble grogner. Juliette prend le chaton dans ses bras. Il se laisse faire et ronronne de plaisir sous ses caresses. *Non, on va oublier le OuiJa et laisser mon destin entre les mains du destin...*

Samedi 8 août 2020

Victor (vendredi 22 mai 2020) m'a envoyé un sms par jour, depuis lundi, me rappelant que je dois bien être à l'arrêt de bus à 4h00 du matin, samedi, sans faute. J'ai cherché une demi-journée dans une encyclopédie qui recense toutes les maladies psychologiques, pour savoir si quelqu'un qui envoie des sms, sans arrêt, pour dire toujours la même chose, ça a un nom de maladie. La nouvelle rassurante, c'est que ce comportement compulsif fait partie de tellement de maladies au nom imprononçable que j'en ai déduit que ce n'est pas si grave. Si c'était grave, ces maladies seraient plus connues, donc c'est plutôt rassurant. Ou pas.

Il est 4h00 du matin, on est samedi, et j'attends devant l'arrêt de bus depuis 7 minutes. Je suis en avance parce que je ne veux pas aggraver son tic, son toc, ou son tic-toc. Je suis toujours en avance, tout le temps, pour n'importe quel rendez-vous, ou pour un pas de rendez-vous, comme lorsque je dois prendre le bus alors que j'ai aucun rendez-vous. Mon encyclopédie m'a confirmé que mon toc n'est pas une maladie. Je suis parfaitement saine d'esprit c'est rassurant. *Je te confirme que tu es plutôt saine d'esprit.* Ça, c'est Mathilde, fidèle au

poste, ma compagne fantomatique, la membre éminente de ma famille nucléaire.

Le petit chat rouquin est là aussi. Il attend patiemment. Je le regarde et je me demande pourquoi personne ne lui a donné de nom depuis... depuis... toujours. Est-ce qu'il devient ma chose si je le nomme ? J'hésite à le nommer. Il se tourne vers moi, il sait que je parle de lui, ce n'est pas un chat sanguinaire comme les autres. *Petit chat, si tu comprends ce que je dis, dis-moi comment je dois t'appeler ?* Il me regarde avec ses beaux yeux songeurs. *Miaou !* Hum, ok, bon, est-ce que ça veut dire que je dois l'appeler « miaou » ? Mathilde vient à ma rescousse. *Si tu lisais des encyclopédies sur les animaux plutôt que les maladies mentales, tu saurais qu'un chat réagit aux intonations de ta voix. Tu pourrais l'appeler « Emmanuel Macron » et il réagirait comme il réagirait selon l'intonation de ta voix.* Je réfléchis à cette remarque pleine de bon sens. *C'est quand même pas sympa de lui donner un nom d'homme politique, non ?* Mathilde hausse les épaules, je pense qu'elle sait que j'ai ignoré la moelle de sa remarque.

Il est 4h03 et Victor n'est pas là. J'espère qu'il n'est pas en train de se noyer dans sa voiture, à cause de la sueur qui doit suinter de chaque pore de sa peau à l'idée d'être en retard. Dans une encyclopédie qui énumère toutes les manières de mourir, je ne me souviens pas avoir lu qu'une personne puisse mourir noyée par sa sueur dans une voiture. *Mathilde, as-tu souvenir que j'ai lu ça un jour ?* Mathilde hausse les épaules, elle n'apprécie manifestement pas l'humour et c'est triste pour elle. Je mets ma main droite au-dessus de mes yeux pour éviter d'être ébloui par le soleil qui se lève avant Victor. Une voiture arrive au loin. Je n'aime pas ça. Je n'aime vraiment pas ça. La voiture s'approche et je la reconnais. Ma gorge se serre. Mes jambes flageolent. C'est une Mercedes W123 de 1976...

Non, je n'ai pas lu d'encyclopédie concernant les voitures, c'est tout simplement la réplique exacte de la voiture de Rosie (lundi 10 février 2020). Je pense que je vais m'évanouir. J'étais mauvaise lors de mes cours de statistiques, mais je sais pertinemment qu'il est impossible qu'en février 2020 je voie une Mercedes W123 1976 en Belgique et que 6 mois plus tard je voie la même Mercedes W123 1976 dans ce trou paumé français. Statistiquement im-pos-si-ble. Mathilde, au secours ! *Je t'avoue que j'aimerais dire que c'est assez intrigant... je ne sais quoi en penser.* Nous ne savons donc pas quoi en penser. *Toutefois... tu te souviens qu'il y avait des taches de sang indélébiles sur la banquette arrière... et si 1 + 1 ça fait 2, ça veut dire que si tu vois pas de taches de sang... c'est pas la même voiture... rassurant n'est-ce pas ? Ou pas ?*

Pas, sûrement pas. Victor s'arrête, il sort pour ouvrir le coffre. Il est nerveux, mais ne transpire pas tant que ça. *Uma, donne-moi ton sac, je vais le mettre dans le coffre !* Je m'approche du coffre pour le mettre moi-même dedans, je ne voudrais pas abîmer les armes d'autodéfense que Carole a mises dans mon sac. *Non ! N'approche pas ! Tu me lances ton sac, et c'est moi qui le mets dans le coffre... ah, hum... service VIP, tu comprends, ah ah, hein...* Je comprends que Victor cherche à me cacher quelque chose. C'est le moment où Mathilde devrait me conseiller de partir en courant, mais elle est sagement assise sur la banquette arrière. Je lance mon sac à Victor, priant pour que le cocktail Molotov, fait maison, par Carole, ne se répande pas partout dans mes affaires. *Prends le siège avant ! Ça va être plus confortable pour toi !* Non, je vais en arrière, je refuse la place du grand brûlé. C'est exactement les mêmes banquettes que la voiture de Rosie, et je vois les mêmes traces de sang séché, au même endroit. J'ai envie de pleurer, mais je suis une grande fille. Le chat roux saute sur mes genoux et plante ses griffes dans ma cuisse, pour résister au décollage de la Mercedes.

Victor, ça roule bien, ça, une W123, hein ? Victor me regarde dans le rétroviseur, impressionné. Son regard est méfiant tout en étant admiratif, il hésite. *Tu es une connaisseuse en caisses ?* Je prends tout mon courage, et il est pas gros, pour l'achever. *C'est Rosie qui m'a tout dit au sujet de ces Mercedes 1976, tu sais, la chauffeuse de taxi du pensionnat ?* Imperceptiblement, Victor s'enfonce dans son siège conducteur. Si le soleil pénétrait suffisamment dans l'habitacle, il ne serait plus que l'ombre de lui-même. *Allez Victor, arrête de me prendre pour une imbécile, tu vas me dire c'est quoi ton rapport avec Rosie, ainsi qu'avec Anna !*

Les mains de Victor tremblent sur le volant. Il zigzague dangereusement sur l'autoroute. C'était pas une bonne idée de faire vivre un choc émotionnel à quelqu'un qui roule à 149 km/h sur autoroute. *Hé, je te demande ça gentiment, panique pas... et surtout regarde la route s'il te plaît...* Il prend sur lui, mais ne parle plus. Il regarde nerveusement dans tous ses rétros. Il a totalement perdu les pédales. Une sirène retentit derrière nous. L'autoroute étant déserte, c'est pour nous. Je sens que Victor accélère. *Victor, arrête ! Tu gagneras pas la course poursuite, arrête-toi tout de suite, et laisse-moi parler !* Ma petite voix n'inquiète pas Victor, mais les griffes que mon félin plante dans sa cuisse le font reprendre conscience. Il s'arrête. Les gendarmes sont derrière nous.

Tenant ma promesse, je sors de la voiture. *Mademoiselle, où est le chauffeur ?* Le chauffeur apparaît juste derrière moi. *Vous savez que vous n'avez pas gardé votre voie de manière sécuritaire ? Je veux votre permis, et vous allez passer ce test d'alcoolémie. Ouvrez le coffre, on va fouiller la voiture.* Ah, et non... pas le coffre... je sais pas ce que Victor y cache, mais si les gendarmes y trouvent toutes mes armes... le voyage va s'arrêter là... *Hé, Uma, c'est toi ? La petite Uma ?* Je me tourne vers la voix familière et reconnais un des gendarmes qui nous avait permis de dormir au poste de gendarmerie le jour J avant que la France soit bouclée pour cause de pandémie (dimanche 15 mars 2020). Oui, c'est moi ! *Ça fait plaisir de vous voir ! Faut excuser mon beau-père... on s'en va voir ma mère à Cassis, il est pas saoul, c'est juste que j'étais assise en arrière, et je pense que ça le distrairait trop de regarder en arrière pour me parler. Je vais me mettre en avant, ce sera plus sécuritaire, vous en pensez quoi ?* Psychologie 101, je lui offre mon plus beau sourire de jeune fille innocente. Il penche la tête vers la droite, avec un air de reproche. *Ok, ma jeune demoiselle, c'est effectivement plus prudent, si vous êtes une pipelette, de vous asseoir à l'avant...*

J'aurais quasiment envie d'embrasser mon gendarme préféré pour le remercier, mais j'aurais l'air coupable. *Merci à vous, et bon courage pour votre surveillance tout le week-end !* J'entends Mathilde qui m'applaudit, elle n'a pas quitté son siège arrière. Victor reprend le volant. *Tu m'as sauvé la vie, je pense que je t'en dois quelques-unes.* Je pose une main sur son épaule, solennellement. *Victor, je veux toute la vérité, rien que la vérité...* Victor me regarde avec des yeux de chien éploré. *Je te dirai tout, mais pas maintenant, c'est trop d'émotions pour moi. C'est une trop longue histoire. Si tu le veux bien... parlons de tout et de rien jusqu'à Cassis, et demain, après une bonne nuit de sommeil, je te dirai toute la vérité...*

Dimanche 9 août 2020

Le paradis a un nom : la ville de Cassis. Victor a loué deux chambres minuscules dans une auberge radiée des guides touristiques, mais qui surplombe la ville et son port. L'accès au paradis ça se paie. Ma chambre est si bien insonorisée que j'ai entendu un couple d'étudiants, Michel et Michelle, pratiquer le kamasutra toute la nuit. Comment je connais leurs noms ? J'ai compté 33 « Oh Michelle ! » et 21 « Ah

Michel... ». J'hésite à en déduire que Michel est moins expert que Michelle... je déteste les préjugés. Même si ma culture sexuelle est extrêmement limitée, j'étais assez émerveillée d'entendre des « passe ta jambe droite derrière mon cou », accompagnés, simultanément, de « ton bras gauche doit longer mon *bip* pour atteindre mon sein gauche et s'enfoncer dans le *bip* ». J'ai essayé de visualiser la scène, mais j'ai jamais réussi. Je préfère insérer des bips dans mon journal au cas où, un jour, dans plusieurs générations de cela, des mineurs retrouvent dans un data center d'Amazon, tombé en ruine, ravagé par des guerres nucléaires, mon journal intime. Greta Thunberg nous dit de penser aux générations futures, et je le fais dans la mesure de mes moyens.

C'est pas cool de te moquer de Greta... Tiens, Mathilde est réveillée ! Bizarrement, elle a pas de cernes sous les yeux. Je me demande comment mon surmoi peut toujours être en forme pour me moraliser, alors que moi, je suis une loque humaine, qui vient de se rapprocher de la mort de huit heures gâchées à ne pas dormir. C'est le cynisme de Carole qui déteint sur moi. Elle, elle hésite pas à se moquer de Greta. Carole, elle, elle veut son apocalypse, elle veut la fin du monde. C'est sans doute ça le truc des survivalistes, ils veulent pouvoir dire « on avait raison ! » C'est juste dommage que tous ceux qui se moquent d'eux seront tous morts, irradiés. Quelle victoire.

C'est beau Cassis, hein, c'est beau ? Victor me fait sursauter, je l'imaginai comme un gars qui se réveille à 10h00 du matin, pas quelqu'un qui vient admirer le lever du soleil. *Tu es un lève-tôt toi aussi ?* Il se penche vers moi et me montre la couleure bien noire sous ses paupières. Je me dis que le maquillage devrait être obligatoire pour les hommes, j'ai quasiment aussi peur de lui qu'en regardant ma belle-mère qui vient de se démaquiller, juste avant le coucher.

Je suis assise sur un muret de pierres, contemplant les vaguelettes de la Méditerranée s'échouer sur les voiliers. Je chasse des femelles moustiques qui me tournent autour, cherchant à me vider de mon précieux sang, pour nourrir leur portée de bébés, qui, une fois devenus grands, viendront me saigner à leur tour... c'est une boucle infinie... qui prendra fin à ma mort, ou à la leur. Je viens d'en écraser une sur mon genou. Une lignée vient de s'éteindre. Je sors de ma poche mon onguent miracle, j'ai mélangé de l'huile essentielle de lavande aspic avec de l'huile de noyaux d'avocat et j'étends la mixture sur la piqûre, qui, dans 10 minutes, ne me grattera plus. *Uma ? Je t'ai promis hier de te dire la vérité, et ce matin, je suis prêt, veux-tu la connaître ?*

Je soupire. J'ai pas dormi et quand je dors pas, je suis cynique et je broie du noir. La vérité, c'est tellement relatif, mais je donne une chance à Victor. *C'est quoi la vérité ?* Il se lève et s'approche dangereusement de la falaise. J'espère qu'il n'espère pas que, moi, l'impératrice en chef des sujets au vertige, je vais m'approcher du rebord sans être attachée à une corde à double de 9 millimètres d'épaisseur et de 50 g/m par brin. Non. *Hé, t'es obligé de t'approcher du bord comme ça ?* Il me répond mais je n'entends rien. Je me lève de mon muret rassurant et je m'approche pas à pas de Victor. Je sens que mon corps stupide se penche involontairement vers l'avant, comme s'il était porté à vouloir risquer ma vie. Si je pouvais lui parler, je dirais à mon corps de cesser de jouer au héros. Je ne suis pas une héroïne.

La vérité c'est que... ma Mercedes appartient à Rosie, je sais que tu la connais. Elle, Anna, et moi, nous nous sommes connus au pensionnat où tu es allée. C'est Rosie qui nous a parlé de toi, nous disant que tu allais venir en Auvergne, chez nous. Non, ça va pas du tout ! Je lui coupe la parole. Attends... deux secondes... comment ça se fait que nous soyons tous originaires d'Auvergne et on se retrouve dans ce pensionnat de merde dans un pays lointain ? Ça défie les lois de la probabilité ! Je dis ça, mais c'est pas comme si je suis une championne en probas. *Uma, les probas, ça à rien à voir... le pensionnat belge a été fondé, au 19e, je pense, par un groupe de médecins de chez nous, qui avaient l'interdiction de pratiquer des expérimentations. Tu peux considérer qu'il y avait une filière pour envoyer les gens indésirables de chez nous, vers là-bas. C'était pas juste des enfants qu'ils envoyaient, même si les orphelins étaient une cible privilégiée. Des opposants récalcitrants pouvaient être déportés aussi. Personnellement, moi je suis le fils d'une fille-mère, un peu comme Anna. Souvent, à cause de la honte qu'on représente, nous sommes les candidats idéaux pour aller se faire torturer ailleurs. Les gens sont heureux qu'on ne leur rappelle pas leurs aspects les plus sombres. Je pense que tu as vu les marques dans mon dos ? Ce n'est pas dû à des griffes de rat, comme Anna a essayé de te le faire croire. C'était juste de la torture dans ce pensionnat de merde. Ils testaient sur moi des crèmes pour voir si les cicatrices disparaissent... comme tu as pu le voir c'est pas le cas.*

Je sens des larmes monter en moi, j'ai lu, et j'ai vu les horreurs qui peuvent se passer là-bas. Victor pleure à chaudes larmes, et bien qu'il soit deux fois plus grand que moi, je le prendrais dans mes bras pour le consoler, mais ça se fait pas. *Moi aussi, j'ai vu des choses horribles dans ce pensionnat... mais je ne suis pas restée assez longtemps pour en souffrir.* Victor se met à rire de manière démoniaque. *Toi ? Souffrir là-bas ? Tu as pas encore compris ? Tu as donc rien compris ? Tu es protégée. Anna a jamais voulu m'en dire plus, mais dans ta vie, comme par « hasard », tu t'en tires toujours, tu es sauvée in extremis. Tu es sur le bord d'échouer, et tu réussis, tu es sur le bord de mourir, et tu survis. Je crois au Diable et aux démons, et selon moi tu n'es pas un ange, tu dois avoir du sang de démon pour être ainsi protégée du mal, parce que nous, les innocents, Dieu et ses anges sont jamais là pour nous protéger, nous sauver. Nous sommes juste des merdes bonnes à souffrir toute notre vie...*

Il essuie ses larmes qui ont coulé sur ses joues et dans son cou. Je sens grandir un profond sentiment d'injustice en moi. Tout le monde semble m'attaquer parce que je serais une sorte d'élue alors que moi aussi je m'en prends plein la gueule, tout le temps, sans croire ni à Dieu ni au Diable. Je ne demande rien à personne, je ne cherche jamais les ennuis. Les ennuis me trouvent, et, sans doute, je m'en tire miraculeusement, mais c'est injuste de m'accuser ainsi. J'ai envie de gifler Victor pour ce qu'il vient de dire, mais je préfère m'enfuir, loin... je cours vers les rochers, et je dévale des pentes, et encore des pentes, pour rejoindre l'eau glaciale et bleutée des calanques. J'avance dans l'eau, qui paralyse mes pieds... puis mes genoux... puis mon bassin... j'ai juste envie d'avancer jusqu'à ne plus sentir aucune partie de mon corps... aucune...

Suite sur <https://umademusa.net>